



AMY JARECKI

Le duc des Highlands

LES SEIGNEURS

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

AMY
JARECKI

LES SEIGNEURS – 1

Le duc
des Highlands

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpeuch*



Amy JARECKI

Le duc des Highlands

LES SEIGNEURS – 1

Collection : Aventures et passions
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpeuch

Éditeur original
Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, New York
© Amy Jarecki, 2017
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Présentation de l'éditeur :

1703. George, duc de Gordon, est fidèle aux Stuart et combat l'armée britannique. Blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille, il est sauvé par Akira, une somptueuse jeune fille aux yeux indigo auprès de qui il se fait passer pour un simple Highlander. Alors qu'ils fuient dans les montagnes, poursuivis par les Tuniques rouges, George se jure de protéger la jeune guérisseuse à qui il doit la vie. Mais, au fil des jours, il lui devient de plus en plus difficile de refréner ses désirs aiguisés par la beauté ensorcelante de l'innocente tentatrice...

Biographie de l'auteur :

AMY JARECKI est l'auteure de romances historiques mettant en scène des Highlanders. Elle a reçu de nombreux prix littéraires.

© Ildiko Neer / Trevillion Images

Éditeur original
Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, New York

© Amy Jarecki, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*À mon agent, Elaine Spencer,
qui croit en moi, malgré mes défauts.
À ma talentueuse éditrice, Caroline Acebo,
qui a le chic pour mettre le meilleur
de mon art en valeur.
Je vous remercie toutes les deux.*

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Chapitre 1](#)

[21 août 1703, Lande de Hoord, Écosse](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Note de l'auteure](#)

1

21 août 1703, Lande de Hoord, Écosse

Le Highlander mort contemplait d'un regard vide le couvert bas et lourd des nuages. Akira serra son panier contre son ventre. Dissimulé par les hautes herbes de la lande, cet homme ne semblait plus avoir besoin de soins. Désormais, seul le prêtre pouvait contribuer au rachat de l'âme de l'infortuné soldat.

La mort sur le champ de bataille ne présentait aucune des caractéristiques héroïques qu'elle avait entendues au cours des veillées. La mort sur le champ de bataille était froide et solitaire, lugubre comme la brume qui étouffait les cris stridents des busards.

Et vaine.

Ravalant sa nausée, la jeune femme se détourna du cadavre. Le pré bruissait sous la brise, étrangement calme après la violence qui s'y était déchaînée une heure à peine auparavant. Akira parcourut des yeux l'austère prairie, à la recherche d'hommes qui requerraient les soins d'une guérisseuse. Peu lui importait qu'ils fussent des soldats gouvernementaux ou des combattants des Highlands. Quiconque souffrait avait besoin d'être soigné, quel que fût son camp.

Un gémissement sourd lui parvint de la forêt dont la lisière se dressait à moins de dix pas. Elle eut un sursaut qui agita les remèdes dans son panier.

— Qui... Qui est là ?

N'obtenant aucune réponse, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses compagnes s'éloignaient – d'autres femmes du village de Dunkeld, venues comme elle soigner les combattants avant que les soldats en tunique rouge rassemblent les blessés de l'autre camp dans une carriole. Akira n'avait pas demandé ce qu'il adviendrait de ces derniers, mais elle espérait qu'ils ne seraient pas jetés dans un cachot, du moins pas avant d'être guéris.

Le gémissement s'éleva de nouveau, porté par un courant d'air glacé qui lui donna la chair de poule.

D'un pas prudent, Akira s'approcha de l'orée du bois et fouilla le feuillage du regard. Une série d'empreintes écarlates ponctuait le sol et menait jusqu'à une paire de bottes noires qui émergeaient d'un massif de genêts. Leur propriétaire s'était-il traîné jusque-là depuis le champ de bataille ?

— Êtes-vous blessé ? demanda-t-elle avec inquiétude, ses paumes moites glissant sur l'anse du panier.

L'inconnu ne risquait-il pas de se relever pour lui sauter à la gorge ?

— Ma jambe, articula-t-il d'une voix blanche.

— Bonté divine, murmura-t-elle.

Elle s'agenouilla près de lui, sur la mousse épaisse du sous-bois, avant d'écarter les branches et les débris qui lui couvraient le corps.

Des yeux noisette à l'éclat vif l'observaient dans un visage maculé de poussière. Vaste comme les Highlands et rempli de souffrance, le regard de l'homme la pénétrait telle une lame. Jamais elle n'avait vu d'yeux aussi expressifs, aussi... intenses. Elle en était troublée.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Il referma les paupières avec une grimace.

— On m'a tiré dessus.

Akira reporta son attention sur son kilt retroussé qui exposait une cuisse vigoureusement musclée et couverte de sang.

— Vous êtes une guérisseuse ? s'enquit-il.

La jeune femme vit sa pomme d'Adam remuer.

— Si fait, admit-elle en se penchant sur la plaie pour l'examiner.

Une étoile de peau plissée entourait un trou rond.

— Balle de mousquet, marmonna-t-elle.

Le guerrier indiqua sa cuisse d'une main tremblante.

— Elle y est encore. Il faut l'enlever.

La guérison des blessures par balle excédait de loin les capacités d'Akira.

— Je... Je vais chercher le médecin.

Rouvrant les yeux, l'homme lui saisit fermement le bras. Ses doigts s'enfoncèrent dans les muscles de la jeune femme. Lâchant un hoquet de surprise, elle tenta de se dégager mais le guerrier resserra son étreinte.

— Non, dit-il dans un souffle vibrant. Faites-le vous-même !

Elle secoua la tête.

— Je n'en suis pas capable, messire.

Il relâcha son bras et tira un poignard de sa manche.

— Servez-vous de ma dague.

La lame affûtée étincela contre son pourpoint encroûté de fange.

Elle s'écarta.

— Mais vous pourriez en mourir !

La seule idée d'avoir à opérer un acte chirurgical, alors qu'elle venait de perdre son patient précédent, lui révolta l'estomac. C'était le Dr Kennedy qui avait extrait la balle du genou de l'infortuné blessé, mais c'était elle qui s'était occupée de lui sur son lit d'agonie, et son décès l'avait durement marquée.

— Faites-le, vous dis-je !

Pour un homme aussi gravement atteint, il crachait ses ordres avec une autorité d'officier supérieur.

— Je ne peux courir le risque d'être découvert, ajouta-t-il. Vous me comprenez ?

Se mouillant les lèvres, elle contempla la plaie et la palpa du bout des doigts. Il avait raison, le projectile devait être retiré au plus vite. Et puisqu'il refusait de voir un médecin, elle n'avait guère le choix : elle allait devoir l'opérer elle-même.

Il poussa un soupir de douleur.

— Désolée, murmura-t-elle en retirant vivement sa main. Je cherchais seulement à repérer la balle.

— Du whisky...

Elle baissa les yeux sur son panier.

— Je n'ai que des onguents et des teintures.

— Dans mon aumônière.

Le sac en cuir pendait le long de sa cuisse, accroché à une ceinture. Grâce à Dieu, il masquait son entrejambe. Akira remarqua que le guerrier était armé comme un hors-la-loi, avec un coutelas d'un côté de la ceinture, un pistolet de l'autre et une gigantesque épée dans son fourreau. Qui pouvait savoir quelle autre arme mortelle cet imposant Highlander dissimulait sur lui ?

Il dénoua avec des doigts tremblants le cordon qui fermait l'aumônière.

Elle s'humecta les lèvres.

— Vous voulez que je fouille là-dedans ?

Seigneur, comme sa voix sonnait aiguë !

— Oui, gémit-il en laissant retomber ses mains. Vous n'allez quand même pas refuser cette petite consolation à un du... à un combattant blessé ?

Akira se mordit la lèvre. Le Highlander avait effectivement besoin d'un remontant. Elle plongea une main dans le sac. Ses doigts se refermèrent sur une flasque, qu'elle retira aussitôt. De l'argent ? Dieu du ciel, la vente d'un objet pareil aurait pu assurer la subsistance de la jeune femme et de toute sa famille pendant un an !

Elle ôta le bouchon de la flasque. Le guerrier des Highlands redressa la tête et fit courir sa langue sur ses lèvres gercées.

— Donnez-m'en une bonne rasade, ma belle.

Elle approcha le goulot de sa bouche. Guidant ses gestes d'une main frémissante, il avala une longue gorgée d'alcool avant de tousser.

— Je suis prêt, dit-il ensuite avec une grimace résolue qui découvrit ses dents.

Il avait une dentition blanche et régulière qui formait un contraste saisissant avec le début de barbe brune et la poussière qui couvraient ses joues. Un tel homme aurait pu passer pour le diable en personne !

Plus vite elle le soignerait, moins il aurait à souffrir. Avec précaution, elle se remit à palper le pourtour de la plaie et finit par localiser la bille dure logée dans la chair. Dieu merci, le projectile s'était arrêté dans le muscle sans briser l'os.

Quoique n'ayant jamais extrait de balle, elle avait déjà eu l'occasion de retirer un fer de flèche. Se raidissant, elle resserra sa prise sur le manche du poignard et s'efforça de calmer les tressaillements de sa main.

— Attention, lança-t-elle au blessé.

Elle hésitait cependant encore.

Il lui agrippa le poignet en la fixant d'un regard ferme.

— Vous pouvez y arriver, assura-t-il.

Crispant les mâchoires, elle lui adressa un bref hochement de tête. Puis elle reporta son attention sur la blessure, inséra l'extrémité de la lame tout en exerçant une pression sur la balle à travers l'épaisseur de la chair. Le Highlander frémit de la tête aux pieds, mais seul un grognement étouffé s'échappa de ses lèvres.

Du sang jaillit de la plaie et vint tremper les doigts d'Akira. Serrant les dents, elle renforça la pression de ses doigts sur la cuisse du guerrier tout en enfonçant encore la pointe du couteau, jusqu'à ce que l'acier rencontre le plomb de la balle.

Pas question d'échouer, se dit-elle. Je ne le laisserai pas mourir.

Plus déterminée que jamais, elle fit tourner la lame autour du projectile tout en exerçant un léger effet de levier. La bille de plomb sauta hors de la blessure, suivie par un flot de sang.

Le Highlander tressaillit et sa jambe eut un spasme violent. Akira fondit sur son panier pour prendre un linge. Puis, tout en maintenant la jambe du blessé avec ses coudes, elle pressa de toutes ses forces le linge contre la plaie. Relevant la tête, elle surveilla l'expression du guerrier jusqu'à ce qu'il parût de nouveau conscient de sa présence.

— Tenez bon, lui dit-elle. Le pire est passé.

Le Highlander haletait, le front couvert de sueur. Il braqua sur elle le regard fixe d'un félin aux yeux jaunes.

— Cheval, articula-t-il.

Akira plaqua plus fermement encore la compresse contre sa cuisse dont les muscles paraissaient aussi durs que l'acier.

— Les soldats ont pris tous les chevaux.

— Damnation ! jura-t-il entre ses dents, le souffle encore inégal.

Il considéra la jeune femme avec un surcroît d'intensité.

— Je... vous achète... le vôtre.

Quoique suspendu entre la vie et la mort, il continuait à donner des ordres comme s'il était à la tête d'un escadron. Son ton exigeait un accord immédiat de la part d'Akira, qui ne pouvait cependant le lui donner.

— Je parviens tout juste à assurer la subsistance de ma famille. Je ne possède pas de cheval. Ni même d'âne. Mais en aurais-je un que je ne vous le céderais pas !

Voilà : elle avait mis les points sur les « i ». Il était exclu qu'elle se laisse commander par ce Highlander comme s'il était le marquis d'Atholl.

Les yeux du guerrier se révoltèrent.

— Trouvez-m'en un.

— Je vous répète que...

— Il y a... de l'argent... dans mon aumônière.

La jeune femme posa les yeux sur la bourse. Avec une grimace, elle tenta de faire coulisser sur le côté la ceinture à laquelle elle était accrochée. En vain : celle-ci ne bougea pas d'un pouce.

Et pendant ce temps, le guerrier saignait toujours comme un goret égorgé.

— Quand bien même je vous procurerais un cheval, vous ne sauriez le monter dans votre état. Avant deux kilomètres, vous tomberiez de votre selle et succomberiez.

Tout en maintenant la compresse, Akira tendit la main vers son panier.

— Laissez-moi vous bander, et j'appellerai ensuite les soldats pour qu'ils vous fassent monter dans la carriole réservée aux blessés.

— Jamais de la vie !

Il darda sur elle des yeux écarquillés et lui agrippa le poignet. L'intensité de son regard ainsi que le dessin dur de sa mâchoire ne lui donnaient guère l'air d'un suppliant.

— Il ne faut pas que les soldats d'Atholl me découvrent !

Elle lui décocha son expression la plus exaspérée, tout en bandant sa cuisse. Soucieuse d'asseoir son autorité de guérisseuse, elle carra les épaules. C'était

elle qui commandait, après tout.

— Vous savez qu'ils peuvent vous aider.

— Les troupes gouvernementales ? Ce sont des assassins ! répliqua-t-il avec une grimace lugubre. Ils me couperaient la gorge, vous pouvez y compter.

Depuis la fin des combats, elle n'avait vu personne se faire égorger... mais elle n'avait pas non plus cherché à savoir où les soldats emmenaient les blessés. Elle avait supposé qu'ils les confiaient aux bons soins des religieux du monastère le plus proche. Cependant, la fulgurance glacée du regard de cet homme imposait le respect. Et puis, sans trop savoir pourquoi, elle le croyait.

Elle sentit les cheveux de sa nuque se hérissier alors qu'elle tournait le bandage à la manière d'un garrot, l'esprit harcelé de questions. Si ce guerrier était aussi important qu'il le paraissait, pourquoi avait-il été abandonné ainsi ?

— Qui êtes-vous ?

— Un simple... Un simple Highlander qui doit rentrer chez lui au plus vite...

La jeune femme plissa les paupières. Elle n'était pas dupe.

— Je peux vous procurer un cheval en échange d'un shilling.

— Marché conclu, répliqua-t-il sur-le-champ, comme si une pareille somme était pour lui négligeable. Hâtez-vous et ne révélez ma présence ici à personne.

Ravalant sa salive, elle baissa les yeux sur l'aumônière. Si elle n'avait eu à assurer la subsistance de sa mère et de ses trois sœurs, elle aurait rameuté les cavaliers pour qu'ils s'occupent de cet homme et lui procurent eux-mêmes la monture qu'il désirait. Mais pour un shilling ? Maman allait être contente !

Prenant une profonde inspiration, elle introduisit la main dans le sac. Sa paume se coinça d'abord dans l'ouverture, si bien qu'elle dut tordre le poignet pour achever de l'y insérer. Puis elle sentit une paroi dure qui cédait sous la pression de ses doigts. Elle se figea. Malédiction ! Elle était en train de lui palper l'intérieur de la cuisse !

Elle écarta vivement sa main, tout en priant le Ciel que nul ne la surprenne dans cette position douteuse. Avec le bras enfoui dans l'aumônière du guerrier, elle devait avoir l'air d'une catin en train de jouer avec les... parties innommables d'un client !

— Des problèmes, jeune fille ? s'enquit le blessé avec une pointe d'amusement.

Akira sentit son cœur manquer un battement.

— Du tout, mentit-elle.

Elle referma les doigts sur une poignée de pièces, qu'elle s'empressa de sortir de la bourse. Elle dut forcer un peu pour y parvenir.

Le souffle court et la bouche sèche, elle examina le contenu de sa pêche : trois shillings d'argent et deux pièces de dix shillings reposaient dans le creux de sa paume. Elle n'avait jamais vu autant de monnaie de toute sa vie. Raison de plus pour ne pas avoir de scrupules à exiger rétribution pour ses services ! Elle rangea un shilling dans sa poche et remit le reste dans l'aumônière, à l'exception d'une pièce de dix shillings qui devraient largement suffire pour le cheval.

Elle se leva et marqua un temps d'hésitation.

— Comment vous appelez-vous, messire ?

Il fronça les sourcils, manifestement contrarié.

— Cela ne vous regarde pas.

En d'autres termes, il ne lui faisait pas confiance – pas plus qu'elle ne lui faisait confiance elle-même, cela dit. Le seul homme auquel elle s'était jamais fiée était son oncle Bruno.

— Je ne le répéterai à personne, assura-t-elle en se signant. Je le jure sur la tombe de mon grand-père.

Il pinça les lèvres un instant.

— Appelez-moi donc Geordie. Et vous, ma belle ?

Geordie ? En voilà un drôle de prénom pour la région ! C'était la première fois qu'elle l'entendait... Curieux.

Elle le salua d'une révérence.

— Akira, pour vous servir.

Du diable si elle allait lui permettre de l'appeler « Akie », comme ses sœurs aimaient à la surnommer affectueusement ! Et il était encore moins question qu'elle lui révèle son nom de famille, Ayres, qui risquerait d'attiser encore plus sa suspicion. Si les siens étaient de souche tsigane, ils avaient renoncé à leurs pratiques païennes depuis des générations. Et puisque messire Geordie semblait vouloir garder secrète sa véritable identité, elle n'allait certainement pas lui divulguer la sienne.

Après le départ de la guérisseuse, George Gordon ferma les yeux et pria le Ciel pour que la jeune femme sache rester discrète. Depuis le rejet par la reine Anne de l'acte de Sécurité proposé par le Parlement écossais, le pays tout entier était en ébullition – et prêt à combattre le gouvernement. Et il avait accepté de se joindre à son cousin pour défier les troupes anglaises. L'acte d'Établissement de la reine n'était qu'un subterfuge pour spolier du trône la lignée légitime des Stuarts, sous couvert de défense du protestantisme.

Dieu merci, rien dans sa tenue n'aurait pu trahir son identité. Il avait même veillé à combattre en arrière-garde avec son cousin William. Il avait été blessé

quand la confrontation avait atteint son paroxysme alors que les troupes écossaises opéraient une charge à travers la lande, si bien qu'il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille.

Une fois qu'il s'était traîné à l'abri des fourrés, il devait avoir perdu conscience car il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé avant que ce petit bout de femme ne le découvre. Il remerciait les étoiles que ce fût elle qui l'ait trouvé, et non une tunique rouge. Ses terres lui seraient confisquées si jamais la reine Anne apprenait qu'il s'était opposé à la Couronne anglaise.

Jacques Stuart avait beau être en exil, c'était le seul héritier au trône qu'il reconnaissait, et il était prêt à recevoir une dizaine de balles de mousquet dans la cuisse si cela pouvait assurer son couronnement.

Il n'avait pas plus tôt formulé cette pensée que sa jambe l'élança – ou plutôt le brûla comme si on venait d'y apposer un fer rouge. Malgré la douleur, cependant, il dut s'assoupir car Akira réapparut bientôt devant lui, comme par magie.

Il la jaugea d'un regard sévère, comme il l'eût fait d'une servante – une servante singulièrement attirante, soit dit en passant.

— Le maître d'écurie vous a-t-il posé des questions ? demanda-t-il d'une voix inquisitrice, tout en se forçant à se redresser en position assise.

Par la dent de Dieu, tout tournait autour de lui ! La souffrance lui révolta l'estomac.

— Pardon ? répliqua-t-elle sur le même ton.

C'était bien la première fois qu'il voyait une expression aussi altière chez une femme du peuple.

— Il m'aurait été malaisé de cacher un cheval sous mon plaid. Du reste, je n'ai pas volé cette bête, précisa-t-elle en posant un poing sur sa hanche. Le maître d'écurie était juste curieux de connaître l'origine de cette pièce.

Gordon s'humecta les lèvres d'une langue parcheminée.

— Et que lui avez-vous répondu ?

Akira laissa retomber son bras, prenant une posture plus respectueuse qui seyait à une demoiselle.

— Je lui ai dit que je l'avais reçue de Sa Seigneurie pour avoir soigné son cousin.

— Sa Seigneurie ?

— Le marquis d'Atholl, bien sûr.

Rusée, la gamine...

— Et vous connaissez le marquis ?

Il espérait bien que non !

— Si vous estimez que, lui devoir allégeance, c'est le connaître, alors oui. Mais c'est le cas de tout le monde par ici, puisque après tout c'est le seigneur du lieu.

Et un allié des troupes gouvernementales !

Il lui fallait filer au plus tôt sur ce cheval. Si on le reconnaissait, il serait expédié à la Tour de Londres où on l'exécuterait de la manière la plus humiliante possible.

Il se pencha en avant pour se relever. Doux Jésus ! Des étoiles fusèrent dans son champ de vision. Il serra les dents pour réprimer le hurlement de frustration et de douleur mêlées qui lui montait à la gorge.

La petite lui prit le bras.

— Permettez-moi de vous aider.

Ses entrailles se crispèrent. Était-elle obligée de le dévisager avec une candeur aussi charmante ?

Il lui adressa un bref hochement de tête, répugnant à être dépendant d'autrui, tout en sachant qu'il n'avait guère le choix.

— Merci bien.

Se raidissant contre la souffrance, il ramena sous lui sa jambe valide et déplia lentement le genou tandis qu'Akira le tirait par la main.

— Dieu tout-puissant ! rugit-il malgré lui.

Elle passa le bras par-dessus son épaule. Pour ce que ça lui serait utile : la petite aurait pu tout juste servir de béquille à un môme de douze ans !

— Si l'on vous cherchait, on va maintenant vous trouver, lui fit-elle remarquer.

— Bon sang de bonsoir ! gémit-il encore, s'efforçant de ne pas écraser la jeune femme sous son poids.

Il examina ensuite la monture qu'elle lui avait trouvée.

— Pas de selle ?

Elle lui présenta une poignée de farthings en cuivre.

— Il n'y avait pas assez.

— Damnation !

L'effrontée le dévisagea en plissant les paupières.

— Surveillez votre langage. J'essaie simplement de vous aider.

Geordie grommela dans sa barbe avant d'ôter son bras de l'épaule d'Akira et de jeter un rapide coup d'œil alentour. Ils étaient encore trop à découvert à son goût. Il désigna les profondeurs du sous-bois.

— Amenez ce cheval près de l'arbre couché, là-bas.

Elle demeura tétanisée sur place.

— Oh, fit-elle avec un hoquet de stupeur, votre jambe saigne terriblement !

Il oscilla sur place. Seigneur, le moment était mal choisi pour perdre conscience ! Il lui fallait d'abord chevaucher jusqu'à un endroit sûr.

— Vous pouvez garrotter la blessure ?

— Passez-moi votre ceinture.

Il portait la main à son ceinturon quand une brindille craqua derrière lui.

— Qui va là ? demanda une voix sévère.

Akira écarquilla les yeux.

Geordie sentit son cœur s'accélérer. Dans un sursaut d'énergie, il saisit la jeune femme par la taille pour la propulser sur le dos de la monture. Il s'empara ensuite de la bride et se hâta d'approcher le cheval du tronc couché. Une douleur aiguë lui fouaillait la cuisse, mais l'urgence du moment lui donnait des ailes.

Vite, se dit-il. Vite !

Prenant appui sur le tronc d'arbre, il enfourcha l'animal d'un bond, juste derrière Akira. Puis il claqua la bride sur l'encolure tout en talonnant les flancs pour s'orienter vers un étroit sentier qui s'enfonçait entre deux fourrés. Un éclair de souffrance lui torturait la jambe à chaque mouvement.

Un mousquet fit feu dans leur dos.

Geordie se pencha en avant pour solliciter encore plus le cheval.

— Accrochez-vous, la belle, murmura-t-il à l'oreille de la jeune femme. Le diable est à nos trousses !

2

— Sus aux fuyards ! vociféra le capitaine Roderick Weaver, commandant du régiment du marquis d'Atholl.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture et la fouetta avec sa bride. La bête poussa un grognement en couchant les oreilles et se lança au galop, l'encolure et le garrot suintant d'écume blanche. Roderick refusait de laisser un autre couard de jacobite s'échapper vers les Highlands !

— Les chevaux sont épuisés ! hurla le caporal Snow dans son dos.

Ce crétin demeuré passait son temps à se plaindre de l'inconfort de leurs maudites montures, tout en se gardant bien de brandir son sabre pour entraîner les troupes à l'assaut – sinon en direction de la cantine.

— En avant ! s'exclama Roderick en ignorant l'avertissement de son subordonné.

Les chevaux étaient des bêtes de somme. Si l'une d'elles tombait, il n'aurait qu'à en réquisitionner une autre. Ce n'était pas pour rien qu'Atholl était allé le chercher dans le Yorkshire afin de mater la rébellion. Partisan dévoué de la reine Anne, il était prêt à chasser jusqu'au bout de la terre les traîtres à la Couronne. On le payait grassement pour cela.

Il n'en était pas moins recru de fatigue, comme le reste de ses hommes. La bataille avait été féroce et le nettoyage consécutif, laborieux. Il avait cependant fini par repérer un fuyard, une prise qui lui permettrait d'envoyer un message aux jacobites de toute l'Écosse, en leur montrant ce qui arrivait à ceux qui non seulement contrariaient la souveraine mais qui, pire encore, le contrariaient lui-même !

Car personne ne défiait impunément Roddy Weaver. Jamais.

Il continua donc à éperonner son cheval qui grognait de plus en plus fort. Les branches basses qui lui fouettaient le visage ne faisaient qu'attiser son courroux.

— Mon capitaine... !

Roddy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le vacarme des sabots l'empêcha de comprendre l'appel du caporal, mais il crut entendre le mot « boiter ».

Imbécile.

Ramenant son attention sur le sentier, il avisa un arbre couché à trois pas. Trop tard pour dévier la course du cheval. Il lui lâcha la bride pour lui permettre de sauter à son aise. Ils bondirent ensemble dans les airs. Roddy accompagna le mouvement en se penchant le plus possible sur l'encolure, le torse presque plaqué contre la crinière.

Allons, ce vieux hongre a encore de l'énergie à revendre...

Les antérieurs de l'animal atterrirent par terre, mais ses jambes arrière poursuivirent leur trajectoire.

— Holà !

Projeté en avant, Roderick se roula en boule et se prépara à l'impact. Avec un choc fracassant, sa hanche heurta le sol. violemment. Tous les muscles de son corps se tendirent. Bon sang, il détestait avoir l'air d'un idiot devant ses hommes !

Le caporal Snow se précipita à son secours.

— Tout va bien, mon capitaine ?

L'interpellé serra les dents en brandissant les poings. Seigneur Dieu ! Une douleur aiguë fusa de sa hanche jusqu'au bout de ses orteils.

— Mais oui, triple buse ! Reprenons vite la poursuite !

Le caporal désigna un point derrière lui.

— Ce sera sans votre monture.

Roderick regarda entre ses jambes et dut reconnaître que le cheval boitait bel et bien. Se redressant en position assise, il dégaina le pistolet accroché à sa ceinture.

— Il va falloir l'abattre, déclara-t-il avant de désigner deux soldats. Grey, je prends votre monture. Vous chevaucherez avec Muldoon sur la sienne.

Le hongre alezan de Grey était le plus vif du détachement.

— Sauf votre respect, mon capitaine, tous les chevaux sont fourbus. Ils ont besoin de nourriture et d'eau. Et les hommes aussi.

Les montures hennissaient doucement, la tête au ras du sol, tel un ramassis de rosses résignées sur le chemin de l'abattoir.

— Par les tripes du diable ! grommela rageusement Roddy en rengainant son pistolet.

Rien ne servait de pousser les chevaux sur quelques kilomètres de plus, si c'était pour les rendre tous éclopés.

— Mais nous repartons demain dès l’aube, compris ? ajouta-t-il. Je veux voir ce salopard se balancer au gibet d’Atholl.

Le caporal Snow s’agenouilla devant une traînée de gouttes écarlates qui maculait les feuilles mortes jonchant le sol de la forêt.

— On dirait bien qu’il a été salement blessé.

— Vu le sang qu’il perd, m’étonnerait qu’il passe la nuit, renchérit Grey.

— Tant mieux, approuva Roderick avec un sourire carnassier. Cela nous facilitera d’autant la tâche demain. J’aimerais cependant qu’il ne soit pas mort quand on le débusquera...

— Tiens, c’est quoi, ça ? s’exclama le caporal en s’accroupissant sous un massif de genêt.

Il se redressa en brandissant une flasque d’argent.

— Faites donc voir, repartit Roddy en lui arrachant l’objet des mains pour l’examiner. Mais... que je sois maudit si ce n’est pas le blason du duc de Gordon !

Snow vient regarder la flasque par-dessus son épaule.

— Je parie que ça vaut au moins une année de solde.

— Si fait, acquiesça Grey en s’humectant les lèvres. Sauf que ce ne sont pas les troupes du duc que nous avons affrontées tout à l’heure. En tout cas, je n’ai pas vu l’oriflamme de Huntly parmi les rangs des rebelles.

— Peut-être mais son cousin, William Gordon de Strathdon, était bien là, répliqua Snow.

Roderick retourna la flasque dans sa paume.

— Il se peut que le duc ait *participé* à l’assaut, à défaut de le mener.

— Un duc, combattre sans son armée ? s’enquit Muldoon. Jamais un homme du rang de Gordon ne se lancerait seul dans une bataille, encore moins contre les troupes de Sa Majesté. Il y risquerait ses terres, voire sa tête.

Le caporal Snow se gratta le menton.

— C’est vrai, admit-il. Peut-être cette flasque est-elle un cadeau qu’il a offert au fuyard.

— Un cadeau sacrément généreux, repartit Roddy.

Maos Muldoon devait avoir raison, songea-t-il. Il était peu probable que le duc de Gordon ait osé prendre part à la bataille sans l’appui de ses imposantes troupes de Highlanders. De toute façon, quelle que soit l’identité du fugitif, il n’en avait plus pour longtemps à vivre.

Deux autres soldats s’avancèrent vers lui et le saluèrent.

— Il paraît que la femme qui l’accompagne est une guérisseuse du village, mon capitaine. Elle y a acheté un cheval. Nul ne sait où elle a pu trouver l’argent pour ça.

— Son nom ?

— Akira Ayres – une romano, une voleuse de poules.

Roderick eut un reniflement méprisant.

— On n’aura donc pas besoin de l’épargner : elle doit être aussi coupable que notre mystérieux Highlander plein aux as.

Fusant à travers le sous-bois, les bords du sentier rendus flous par la vitesse de leur course, Akira se penchait sur l’encolure du cheval pour éviter lianes et ramures. Le vent hurlait à ses oreilles comme dans le creuset d’une tempête. Le sang battait si fort à ses tempes qu’elle peinait à aligner deux pensées cohérentes. Les doigts crochetés dans la crinière de la monture, elle s’agrippait de toutes ses forces à l’animal, courbée sous le poids du Highlander qui ne cessait d’éperonner les flancs du cheval. À chaque foulée, sa tête heurtait la muraille du torse de Geordie, tandis que son fondement claquait contre l’échine de la pauvre bête.

— Vous m’écrasez ! hurla-t-elle.

Si seulement elle avait eu la hardiesse de s’emparer de la bride, elle aurait pu faire rebrousser chemin à la monture et rentrer chez elle.

— Il faut... continuer... encore un peu, répondit le Highlander d’une voix blanche, à peine audible.

La jeune femme risqua un coup d’œil en arrière. Oh, non ! Le visage de Geordie était devenu aussi blanc qu’un linge.

— Ça va ? s’écria-t-elle.

— À votre avis ? Je viens de recevoir... une balle.

Akira déglutit, les paumes moites de sueur. Elle n’avait rien d’une cavalière émérite, son existence ne lui offrant pas souvent l’occasion de monter. Or voici qu’elle s’enfonçait à bride abattue dans les Highlands, en compagnie d’un imposant guerrier qui s’exprimait comme le chef des armées de tout un royaume.

Le coursier s’envola par-dessus un ruisseau.

Akira sentit son fondement décoller de la bête. Elle ferma les yeux et raffermi sa posture pour ne pas tomber.

J’espère que les fées sont avec nous, songea-t-elle.

Ils atterrirent rudement sur le sol. Le derrière de la jeune femme rebondit si haut qu’elle faillit s’envoler par-dessus la tête de l’animal. Le cœur au bord des lèvres, elle scruta la forêt devant elle avec angoisse, s’attendant à être jetée à terre d’un instant à l’autre ou, pire encore, à recevoir en pleine figure une branche fatale.

Un regain de courage l’extirpa de sa tétanie.

C'est maintenant ou jamais.

Relâchant la crinière, elle s'empara de la bride.

— Non ! rugit Geordie.

L'ignorant, elle voulut tirer sur la courroie de cuir pour ralentir leur allure, mais d'énormes doigts se refermèrent sur les siens.

— Il faut nous éloigner encore, petite, grommela Geordie dans le creux de son oreille.

Sa voix était si grave et si profonde qu'elle la sentit jusque dans ses os. Son ventre se noua.

— Il faut vous soigner avant que nous finissions tous deux par trouver la mort, à foncer ainsi comme des déments à travers ces épais fourrés.

— Le rocher, répliqua-t-il en reprenant le contrôle de la longe pour orienter le cheval sur leur droite.

Akira ne comprit pas d'abord de quoi il parlait, puis le mouvement de leur monture amena dans son champ de vision un monticule rocheux à moitié caché par les arbres. Ils s'engagèrent bientôt sur sa pente caillouteuse. À mi-chemin du sommet, Geordie fit brusquement virer le cheval vers un rideau de mousse au pied duquel s'épanouissaient de hautes fougères. Elle s'aperçut alors que cette végétation masquait l'entrée d'une caverne. L'ouverture était assez haute pour qu'ils puissent y pénétrer à pied sans avoir à baisser la tête.

— Vous connaissiez l'emplacement de cette grotte ? s'enquit Akira.

— Oui.

— Et où sommes-nous, au juste ?

Il s'appesantit sur elle.

— Dans la forêt de Tay, pas très loin de la lande de Hoord, mais il faut que vous m'aidiez à stopper l'hémorragie.

Elle tenta de le repousser avec son coude, mais le bonhomme était beaucoup trop lourd. Il devait approcher les cent kilos, pour sûr !

— Vous vous sentez mal ? P-Parce que vous n'arrêtez pas de vous pencher sur moi, bredouilla-t-elle.

— Ça va, assura-t-il en se redressant brusquement, avant de se laisser glisser à terre, du côté de sa jambe valide.

Quand ses pieds touchèrent le sol, il vacilla fortement, près de défaillir.

Akira s'efforça de ne pas tressaillir : le cheval était sacrément haut. Ayant récupéré ses esprits et la bride de la monture, Geordie posa une main sur la cuisse de la jeune femme – une main très grande et bien vigoureuse, pour un homme qui avait perdu autant de sang.

— Allons, venez, ma belle, grogna-t-il. Je vais vous aider.

— Vous tenez à peine debout.

— Femme de peu de foi...

Il enlaça sa taille et la soutint jusqu'au sol, où il la déposa avec un gémissement étouffé.

— Vous voyez ? Vous avez dû aggraver l'hémorragie.

Quoique n'ayant sans doute jamais été aussi contente de se retrouver sur ses deux pieds, elle agita devant le guerrier un index sévère.

— Regardez-vous donc ! Vous êtes à moitié mort.

— Entrons, répliqua-t-il.

Toujours aussi laconique, le donneur d'ordres...

N'ayant d'autre choix que de le soutenir par la taille, elle lança un coup d'œil soucieux vers leur monture et constata avec soulagement qu'elle était attachée à un arbre. Elle lui ôterait bride et mors plus tard.

Ils pénétrèrent d'un pas chancelant dans la caverne dont les parois suintantes étaient tapissées de mousse verte. Si M. Geordie lui avait déjà paru lourd lorsqu'ils chevauchaient ensemble, il lui donnait maintenant l'impression de peser autant que quatre sacs de grain. Il avait la respiration laborieuse.

Akira enfonça les doigts dans un muscle bandé en raffermissant sa prise. Jamais elle n'avait eu à soigner un patient aussi robuste. Il ne devait pas avoir une once de gras sur la chair.

Ils avancèrent dans la grotte, accompagnés par un bruit de gouttes d'eau. Le sol était inégal et glissant, et un ruisselet courait au milieu des pierres. L'air était frais. La jeune femme sentit la chair de poule lui hérissier la peau.

Que se passerait-il si on la trouvait ici, en compagnie de cet homme ?

— Il faut que je rentre, déclara-t-elle. Je vais m'occuper de votre jambe, mais je retournerai ensuite chez moi.

Il s'adossa à la paroi de la caverne, la tête mollement appuyée contre la pierre moussue.

— Restez au moins un jour avec moi, le temps que je reprenne des forces.

— Oh, non ! répondit-elle avec véhémence. Ma mère et mes sœurs ont besoin de moi.

Il ferma les yeux.

— J'ai encore plus besoin de vous qu'elles...

Il avait presque murmuré ces mots, comme s'il répugnait à les prononcer.

— Et moi, je vous répète...

— Je vous paierai ! riposta-t-il d'une voix tonnante.

Elle prit une inspiration frémissante et le considéra avec hésitation. Après ce qui était arrivé à sa maman, elle ne pouvait plus se fier à des étrangers. Encore moins à des hommes. Et pourtant, voilà qu'elle se retrouvait seule dans une caverne, au beau milieu de la forêt, avec ce guerrier... Cela étant, M. Geordie

avait beau ronchonner comme un tyran, il n'était guère en état de lui faire le moindre mal.

Elle se mordilla la lèvre inférieure. Peu de gens à Dunkeld avaient les moyens de rétribuer correctement ses services. Souvent on la rémunérait en nature, avec de la nourriture par exemple.

Être payée avec de l'argent, voilà qui était bien tentant.

— Combien ?

— Votre prix... sera le mien.

Elle baissa les yeux sur son aumônière, la pointe de la langue à la commissure des lèvres.

— Dix shillings.

— Marché conclu.

Elle pressa les mains contre son cœur. Jamais elle n'avait reçu un tel salaire de toute sa vie ! Pour le mois entier qu'elle avait passé à soigner son patient qui avait reçu une balle de mousquet dans le genou, elle n'avait eu le droit qu'à une pièce de six pence.

Sa vision s'adaptant peu à peu à la pénombre ambiante, elle vit le grand Highlander glisser le long de la paroi et s'affaler sur une vieille paillasse moisie, abandonnée par le précédent occupant des lieux. Avec un grognement sourd, il vouïta les épaules et bascula la tête sur le côté, les paupières closes.

— Messire ?

Comme il ne répondait pas, elle se pencha et le secoua doucement.

— Geordie ? Vous êtes toujours de ce monde ?

Il prit une inspiration hachée.

Dieu merci.

Inclinant la tête, elle examina ses traits. Il avait un visage plaisant à regarder, plutôt allongé et d'allure aristocratique, aux sourcils fournis – mais pas trop, et certainement pas broussailleux comme ceux de son oncle. Le nez aquilin, typique des Highlands, ne déparait pas sa beauté, et un chaume sombre parsemait sa lèvre supérieure ainsi que son menton et ses joues. Bonté divine, s'il se laissait pousser la barbe, celle-ci serait incroyablement drue ! Mais une barbe ne lui irait vraiment pas car elle masquerait la fossette qu'il avait au menton – une fossette très virile... Akira se passa la langue sur la lèvre inférieure. Une barbe couvrirait aussi le petit grain de beauté sur sa joue droite ; or tout le monde avait besoin de le voir, ce grain de beauté, car il prouvait qu'il n'était pas parfait, que ses traits en tout cas n'étaient pas parfaits... même s'ils frôlaient incroyablement la perfection !

Il gémit de nouveau et eut un spasme.

Akira sursauta.

Geordie se mit à pencher encore plus la tête, puis ses épaules suivirent et il heurta le sol de la caverne avec un bruit mat. La jeune femme approcha une main tremblante de son nez et fut soulagée de sentir un souffle tiède lui effleurer les doigts. Elle ramena ses cheveux en arrière et reporta son attention sur la cuisse du blessé, que dissimulait son kilt désormais trempé de sang.

Avec une grimace, elle retroussa le tartan pour examiner le bandage qui ceignait la jambe du Highlander. Un filet de sang s'en échappa et vint tracer un sillon écarlate sur la peau de Geordie. Akira se hâta d'ôter son tablier pour le rouler en un fuseau serré que, avec peine et force gémissements, elle parvint à glisser sous l'énorme cuisse du guerrier pour le nouer sur la blessure et freiner l'hémorragie.

Elle tressaillit. Comment allait-elle pouvoir correctement soigner ce patient dans cet antre humide et froid ?

Pas question de le perdre, cependant.

Elle allait néanmoins avoir besoin d'autre chose qu'un simple tablier pour panser le Highlander. À quelle distance au juste se trouvaient-ils de la lande de Hoord ? Elle ne pouvait disparaître ainsi sans rassurer sa famille sur son sort. De plus, sa maman et les filles avaient besoin du shilling que Geordie lui avait donné.

Et les soldats qui les pourchassaient ? Étaient-ils toujours à leurs trousses ? Les cris furieux qu'ils avaient poussés indiquaient assez leur désir de capturer le Highlander. Et si jamais ils la surprenaient avec lui, ils la condamneraient au carcan pour avoir aidé un jacobite !

Elle retint son souffle et tendit l'oreille.

Je ferais mieux d'arrêter de me compromettre avec lui, songea-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers l'entrée de la grotte, et réprima un soupir.

Sauf que je ne peux pas l'abandonner ainsi.

Elle avait promis de s'occuper de lui et devait honorer sa parole. Surtout quand il y avait une précieuse rémunération à la clé.

Ayant pris sa décision, elle se rua hors de la caverne, s'empara d'une branche et dévala la pente jusqu'au bas de l'éminence rocheuse. Elle remonta ensuite leur piste aussi loin qu'elle en eut l'audace, puis revint sur ses pas en utilisant son balai improvisé pour effacer les empreintes qu'ils avaient laissées, comme son oncle Bruno le lui avait appris.

— Aucun Tsigane digne de ce nom ne peut espérer survivre sans maîtriser l'art de disparaître.

Le frère de sa maman était le seul membre de sa famille à suivre encore certaines coutumes de leur peuple. Mais à présent, la jeune femme risquait

d'avoir besoin de mettre elle-même en pratique quelques-unes des ruses qu'il lui avait apprises.

3

Elle eut beau ne pas ménager sa peine, il ne lui fallut pas moins d'une heure pour recouvrir leurs traces, si bien qu'à son retour à la caverne, le soleil s'était déjà caché derrière les montagnes à l'ouest.

Comme plus rien n'était censé guider leurs poursuivants vers les abords immédiats de leur refuge, elle se permit d'allumer un petit feu dans la caverne. À sa lueur, elle entreprit d'ausculter plus attentivement la blessure de son patient, et fut atterrée de constater que le tablier qu'elle avait noué autour de sa cuisse était déjà complètement imbibé de sang.

Si elle n'arrêtait pas cette hémorragie tout de suite, Geordie n'en réchapperait pas.

Elle frémit en envisageant la tâche qui l'attendait.

Elle posa une main sur son épaule, qu'elle serra. Comme à chaque fois qu'elle touchait cet homme, elle fut impressionnée par son physique et sa prestance.

— Messire ?

Elle le secoua un peu. En vain.

Tout en se mordillant les lèvres, elle dégaina la dague qu'il portait à la ceinture et mit la pointe dans le feu. Elle s'occupa ensuite d'enlever le bandage, en attendant que l'extrémité de la lame soit suffisamment rougie.

— Messire Geordie ?

Elle le secoua de nouveau, sans plus de succès qu'auparavant.

Elle s'enveloppa la main dans les plis de sa jupe pour pouvoir saisir la dague sans se brûler.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle.

Et elle appliqua doucement la lame incandescente contre la plaie pour la cautériser. Un crépitement huileux s'éleva dans la grotte, accompagné par une odeur de viande grillée.

Le guerrier se cabra subitement.

— Aaaaah ! hurla-t-il. Par le Christ et les feux de l'enfer, ça brûle, maudite progéniture du Malin !

Aspirant l'air à grandes goulées, il roula sur le sol en se tenant la cuisse.

— Bon sang de bonsoir, par les génitoires du diable et ses cohortes de dragons, par toute la lie infâme de la géhenne, ne me refaites plus jamais ça, vous m'entendez !

Éberluée par ce déchaînement de violence verbale, la jeune femme trébucha sur son séant et se rencogna contre la paroi opposée, craignant qu'il ne se mette à la frapper.

— Si j'avais su que vous alliez blasphémer comme un akijeur de taverne, je serais rentrée à la maison et vous aurais laissé mourir ici !

Elle roula sur le flanc et se frotta le fondement.

Il la foudroya du regard.

— Damnation ! Vous auriez pu avoir au moins la courtoisie de me réveiller ! Voire de me donner un bâton à mordre ! Sacredieu, femme, vous avez de la chance que je ne me sois pas tranché la langue avec les dents !

Elle se redressa laborieusement, sans cesser de se frictionner l'arrière-train. Elle avait pris de grands risques pour aider ce barbare, et voilà qu'il se montrait aussi insensé qu'un essaim de guêpes enragées !

— Mais j'ai essayé de vous réveiller, espèce d'ours mal léché !

Il se coucha sur le dos et expira bruyamment.

— Oui, eh bien, vous auriez dû essayer plus fort.

— Soit, répliqua-t-elle en posant les poings sur les hanches. La prochaine fois, je vous assènerai une bonne douzaine de paires de gifles.

Il se cacha les yeux derrière son avant-bras.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Là-dessus, nous sommes d'accord, riposta Akira en se penchant vers la dague pour la récupérer. Je savais que ça allait faire mal, mais je n'avais pas le choix : encore une heure à vous vider de votre sang, et plus personne n'aurait été capable de vous réveiller du tout ! Et puis, franchement, je vous préférerais inconscient, espèce d'ingrat ! Comment osez-vous me reprocher de vous avoir sauvé la vie ?

Elle se rapprocha et vint lui agiter la lame sous le nez.

— Ce n'est pas moi qui vous ai poussé à risquer votre peau sur ce champ de bataille. Vous n'avez pas eu besoin de moi non plus pour vous faire tirer dessus ! Mais désormais, si je ne vous soigne pas, cette blessure risque de vous être fatale... et si vous trépassiez, je ne me le pardonnerais jamais !

Agacée, elle lança la satanée dague contre la paroi de la grotte.

— De tous les malotrus que j’ai rencontrés, vous devez bien être le plus imbuvable ! Si vous osez me claquer entre les doigts, je... je vous *tue* !

Puis, sans attendre la réponse, elle se précipita dehors, les yeux embués. Elle détestait pleurer. Et elle refusait de montrer à cette tête de lard à quel point il l’avait heurtée.

Abasourdi et sur le point de défaillir, Geordie regarda la fille s’éloigner en trombe.

Fatale ? se répéta-t-il. Il aurait fallu bien plus qu’une balle de mousquet pour l’envoyer dans l’autre monde !

Par le venin du diable, Akira avait la langue aussi bien pendue que celle de la duchesse – l’ancienne duchesse... qui l’était toujours. Car même si Elizabeth avait tout fait pour le pousser à demander le divorce au Parlement, l’obligeant à endurer une année entière de démarches laborieuses, la mégère n’avait cessé, d’un bout à l’autre de la procédure, de revendiquer le droit de continuer à porter le titre.

Geordie suivit Akira des yeux jusqu’à ce qu’elle sorte de la caverne. La pauvre petite ne croyait pas si bien dire en lui reprochant ses manières. De fait, il n’était pas un saint, loin de là. Il tenait de sa mère des traits avenants, et de son père l’appétit charnel de dix séducteurs de cour. Depuis ses quatorze printemps, il était incapable de ne pas tenter sa chance avec toutes les femmes qui l’intéressaient. Pire encore : plus l’objet de ses désirs lui résistait, plus il prenait plaisir à le pourchasser de ses assiduités – au nom du principe, maintes fois confirmé par l’expérience, stipulant que ce genre de réticences débouchait sur un surcroît d’ardeur au lit !

Mais tout cela est fini, se dit-il. Les femmes sont les rejetons du Malin – en particulier cette guérisseuse aux yeux bleus et à la chevelure d’un noir de jais qui vient de me marquer au fer rouge !

Il grimaça sous l’assaut de la douleur qui lui transperçait la cuisse.

Par la géhenne, la blessure lui donnait l’impression d’être aussi grosse que son poing, comme si la petite y avait taillé un bifteck avec sa dague ! Serrant les dents, il plaça ses paumes de part et d’autre de la plaie pour l’examiner et vit un vague cercle de chair brûlée et plissée d’un beau rouge vif qui, de fait, avait l’allure de la viande crue et sentait le gigot.

La guérisseuse n’y était pas allée de main morte. C’était propre, mais cela méritait bien le chapelet d’injures qu’il lui avait lancé pour l’avoir brûlé dans son sommeil ! Il connaissait nombre d’hommes qui seraient devenus violents pour moins que ça.

Néanmoins, elle connaissait son affaire. Et il l'avait effrayée. Il était quasi certain qu'elle était sur le point de pleurer quand elle lui avait reproché de mal la rétribuer de ses soins. Et, damnation, qu'elle était jolie à montrer autant de conviction ! Pour une fille aussi menue, qui ne devait guère mesurer plus d'un mètre cinquante, Akira montrait autant de pugnacité qu'un blaireau extirpé de son terrier. Soit elle le jugeait trop faible pour se défendre, soit elle avait une bravoure de hussard. Il penchait plutôt pour la seconde hypothèse : eût-elle été réellement cynique, elle l'aurait dépouillé quand il était évanoui, avant de l'abandonner à ses souffrances.

Il regrettait presque qu'elle ne l'eût pas fait. Puis il considéra de nouveau sa jambe et se ravisa. Au moins avait-il cessé de saigner. Il avait toujours un léger vertige mais, moyennant un peu de repos, il serait capable de remonter à cheval.

Seigneur Dieu, il s'était mis dans un beau pétrin... À l'heure qu'il était, il aurait dû être en train de rentrer à la maison en compagnie de Willy et de ses hommes. Au lieu de quoi, il gisait là, lui, George Gordon, premier duc de Gordon, à moitié mort dans une grotte, à dix kilomètres tout au plus du champ de la calamiteuse bataille de la lande de Hoord !

Eh oui, il était partisan du roi Jacques III, le vrai souverain d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande. Quoique reconnu par Louis XIV après la mort de Jacques II, survenue deux ans plus tôt, le jeune roi vivait toujours dans son exil français. Geordie était prêt à soutenir la cause du souverain légitime jusqu'à son dernier souffle. La sœur de Jacques François Édouard Stuart, Anne, était à ses yeux une incompetente qui n'avait aucun droit au trône. Le roi Jacques était le seul héritier de la Couronne digne de gouverner toute la Grande-Bretagne. Cependant les temps étaient périlleux et un homme, surtout de la noblesse, devait choisir avec discernement ses allégeances s'il ne voulait pas se retrouver avec la tête sur le billot, tel le comte d'Argyll en 1685. Geordie frémit. Il préférait encore mourir au champ d'honneur qu'être conduit à l'échafaud pour rencontrer la hache du bourreau.

Non, il n'était pas un lâche. Il était résolu à se battre pour son roi, et même à lui donner sa vie si ce sacrifice permettait à Jacques de monter sur le trône. Cependant, il avait conscience qu'il serait plus utile à l'Écosse et à la cause s'il demeurait en vie.

Il l'avait d'ailleurs déjà amplement prouvé depuis l'époque où, à peine majeur, il avait été nommé par le roi Jacques II gouverneur du château d'Édimbourg, place forte qu'il avait vaillamment défendue contre l'impôteur néerlandais pendant près d'un an. Même John Murray, marquis d'Atholl, l'avait alors épaulé dans sa résistance aux rebelles anglicans. Atholl, hélas, était aussi

instable qu'une bouée en pleine mer et prêt à lécher le fondement de n'importe quel porteur de couronne autoproclamé !

Mais ce n'était pas le cas de George Gordon. Geordie croyait à la légitimité de la lignée royale, au droit de régner conféré par la naissance, ainsi qu'aux lois qui régissaient le royaume d'Écosse.

Il n'avait renoncé à son poste de gouverneur que sur l'instance de Jacques qui, depuis la France, lui avait écrit de donner les clés d'Édimbourg aux troupes de Guillaume d'Orange. Et voilà que c'étaient aujourd'hui la belle-sœur de Guillaume, la reine Anne, et son empoté de prince hollandais qui siégeaient sur le trône...

Une onde de souffrance lui révulsa l'estomac. De la sueur perla à son front et il se remit à frissonner.

Il se roula en boule sur la paillasse moisie.

Je serai de nouveau dispos dans quelques heures à peine, se rassura-t-il.

Il gloussa en repensant à l'insulte que lui avait lancée la guérisseuse : « akijeur de taverne », une expression tsigane. Il avait connu bien des jeunes femmes esquinées par la prostitution et les mauvais traitements qui étaient communs dans les bordels, or la petite n'avait pas les manières grossières d'une traînée. Peut-être était-ce son activité de guérisseuse qui lui avait permis de sortir du ruisseau ?

Peut-être...

4

Geordie ouvrit les yeux en cillant. Combien de temps avait-il dormi ? Des rayons de soleil aveuglants transperçaient le rideau de plantes grimpantes qui masquait l'entrée de la caverne. Il grimaça. Doux Jésus, il avait la bouche plus sèche que du sable ! Des frémissements incoercibles lui parcouraient la peau.

— De l'eau, articula-t-il d'une voix rauque qui ressemblait aux coassements des crapauds qui s'élevaient du Deveron, la rivière qui passait derrière le château de Huntly.

Il voulut chercher la guérisseuse du regard, mais n'eut qu'à peine la force de relever la tête. Un feu crépitait à proximité, qui lui chauffait le bras droit. Le reste de son corps frissonnait de froid.

— De l'eau, répéta-t-il plus fort, priant le Ciel pour que la petite ne l'ait pas abandonné.

Il y eut un mouvement près du foyer. Geordie accommoda sa vision, juste assez pour voir la jeune femme aux cheveux de jais se redresser derrière les flammes et venir s'accroupir devant lui.

— Vous êtes réveillé ?

Il s'humecta les lèvres et parvint à opiner du chef.

— Vous avez été très agité durant la majeure partie de la nuit.

Elle s'assit à côté de lui avec une sacoche.

Curieux, songea Geordie : il n'avait pas remarqué cette sacoche auparavant.

— Où est votre panier ?

— Je l'ai égaré dans notre fuite.

Il grogna sourdement et ferma les yeux, se rappelant la bataille, l'extraction de la balle, le cheval, les tuniques rouges lancées à leurs trousses... La lame rougie de la dague qui lui brûlait les chairs.

Il remua les orteils en tiquant.

Akira ôta le bouchon de liège qui fermait une gourde.

— Souffrez-vous ?

— Et comment !

Au moins pouvait-il encore sentir ses pieds. Ce devait être bon signe.

— Je ferais mieux de vous appliquer le baume. Cela vous soulagera un peu.

Elle glissa une main sous sa nuque pour l'aider à se désaltérer.

Quand les premières gouttes du liquide frais passèrent ses lèvres, il tendit la main vers l'outre pour la pencher davantage et se mit à en ingurgiter de longues gorgées. Par la grâce du Seigneur, sa soif semblait inextinguible !

— Doucement, monsieur Geordie, murmura la jeune femme sur un ton de doux reproche, comme si elle s'adressait à un bambin. Vous risquez de vous noyer l'estomac et d'attraper un horrible mal de ventre !

L'avertissement eut pour seul effet de l'inciter à boire encore plus vite, jusqu'à vider entièrement la gourde. Avec un frémissement, il reposa les yeux sur la sacoche. Il ne se souvenait vraiment pas de cet objet.

— Avez-vous froid ? s'enquit la guérisseuse.

Il hocha la tête.

Elle déboucla la broche qui retenait son plaid à son cou et l'en couvrit. Le mouvement du vêtement déplaça une bouffée d'air tiède aux fragrances exotiques. Il crut y déceler le parfum du jasmin d'Orient. L'odeur ranima ses sens et lui chatouilla la peau. Mieux : la chaleur apaisa ses tremblements.

Il déglutit.

— D'où vient cette sacoche ?

Elle y plongea la main pour en retirer un petit pot.

— C'est la mienne.

Il plissa les paupières.

— Vous aviez un panier sur la lande de Hoord, pas une sacoche, lui rappela-t-il.

Il tenta de s'asseoir, mais ne réussit qu'à rouler sur le flanc avant de se hisser péniblement sur un coude.

— Où diable avez-vous récupéré ce sac ?

Elle le dévisagea un moment de son beau regard intelligent, les sourcils haussés, tout en se mordillant la lèvre inférieure. Par les os de Satan, cette bouche mutine appelait sacrément les baisers !

Il serra les dents. Les lèvres de la jeune femme étaient bien la dernière chose sur terre à laquelle il devait songer ! Akira était peut-être aussi mignonne qu'une rose, mais sa tunique élimée proclamait assez sa basse extraction.

— Je suis retournée en catimini à la maison, hier soir. Pour y prendre des provisions et des remèdes.

— Comment ? s'écria-t-il d'une voix qui partit dans l'aigu.

Il aurait encore préféré qu'elle lui mente !

— Par tous les saints ! Vous êtes allée jusqu'à Dunkeld ?

Elle accompagna sa moue d'un petit regard de défi.

— Pas besoin de vous remettre à jurer...

Damnation, avait-elle besoin de plisser ainsi les lèvres pour ponctuer sa remontrance ?

— Je ne jure pas, sacredieu ! Qui vous a vue ?

— Personne. À part ma famille, bien sûr...

Il se laissa retomber sur la paillasse.

— Jésus, Marie, Joseph.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Les filles ne piperont mot. Quant à ma mère...

Elle détourna les yeux.

— Ma mère n'est pas très causante et ne fréquente personne en dehors de nous.

— Et ces filles dont vous parlez, qui sont-elles ?

— Mes trois cadettes. Je... Elles ne peuvent compter que sur moi. Il fallait que j'aie leur porter le shilling que vous m'avez donné, les rassurer sur mon sort, d'autant que...

Elle s'interrompit, hésitante.

— D'autant que quoi ? grommela-t-il avec un regain d'inquiétude.

— Ma maman m'a appris que des soldats étaient venus me chercher au cottage. Il semblerait qu'on me reproche une association avec un certain malfaiteur des Highlands en cavale...

— Bon sang, c'est le pompon ! Les tuniques rouges vous ont-elles repérée ?

— Bien sûr que non. Je sais me fondre dans le décor. J'ai attendu qu'il fasse bien nuit avant de me risquer aux abords du cottage.

Elle eut un sourire faraud, comme si elle était fière de ses exploits. Il doutait pour sa part de ses compétences d'espionne. Il craignait plutôt que son retour ait été aussi remarqué que si elle était rentrée chez elle au beau milieu de la journée en agitant un drapeau.

Avec un reniflement incrédule, il voulut de nouveau s'asseoir, mais eut un tel vertige qu'il se crut sur le point de perdre une nouvelle fois connaissance.

— Vous pensez peut-être avoir été suffisamment discrète, mais il y a fort à parier que des soldats surveillaient votre maison.

— J'ai bien inspecté les environs avant d'approcher du cottage, répliqua-t-elle. Et j'ai pris soin, à l'aller comme au retour, d'emprunter au maximum les ruisseaux pour que le cheval ne laisse pas de traces derrière lui.

Elle écarta le plaid afin de le masser doucement avec l'onguent.

— Je me suis aussi servie d'une branche pour recouvrir nos empreintes, depuis le bas de la colline jusqu'ici, comme me l'a appris mon oncle Bruno.

Geordie s'efforça de ne pas tiquer.

Les doigts souples de la jeune femme étaient d'une délicatesse infinie, mais il lui fallait quand même faire pénétrer le baume et chacun de ses effleurements lui procurait une douleur aussi vive que si elle lui poignardait la cuisse.

— Et d'où sort cet oncle, au fait ? demanda-t-il d'une voix hachée. Avez-vous donc organisé une réunion de famille ?

— Mais non, idiot. Il est toujours par monts et par vaux. Il vient juste nous rendre visite à Noël.

— Dieu merci. C'est toujours ça de gagné, rétorqua-t-il en achevant d'écarter le tartan.

Le mouvement causa un éclair de souffrance qui lui arracha un grondement étouffé.

— Donnez-moi la main. Il faut que je file avant que les tuniques rouges nous retrouvent.

— Maintenant, messire ?

— Oui. Pourquoi ?

— C'est le milieu de la journée. Ne serait-il pas préférable d'attendre la nuit pour se risquer dehors ?

Ignorant la main qu'il lui tendait, elle coula un regard sur sa cuisse.

— Êtes-vous sûr d'être en état de voyager ?

— Évidemment ! rétorqua-t-il en rassemblant ses forces avant de pousser sur ses jambes pour se redresser.

Un cri profond lui échappa. Il cilla furieusement pour chasser les étincelles qui lui brouillaient la vue. Sa cuisse lui paraissait sur le point de flancher à tout instant.

— Par tous les feux de l'enfer, qu'est-ce qu'il y a dans cet onguent ? De la pisse de mouton ?

— De chèvre, en fait, mais pas beaucoup, répondit-elle avec une suavité angélique que contredisait l'indignation exprimée par ses yeux. Ce baume est un mélange d'huiles végétales : benoîte, joubarbe et plusieurs autres plantes. Sa recette se transmet dans ma famille de génération en génération.

Geordie s'aïda de la paroi rugueuse pour achever de se relever. Diantre, se dit-il, le menton contre la poitrine, il était exténué. Et la petite avait beau être jeune et inexpérimentée, son conseil d'attendre la tombée de la nuit pour repartir n'en était pas moins avisé : ils étaient trop proches de la lande de Hoord pour ne pas risquer d'être repérés en plein jour par des éclaireurs ennemis.

— J'ai également rapporté des saucisses, reprit Akira. Si vous vous reposiez un peu pendant que je les cuis ?

Il sentit son estomac gronder. Sans doute la jeune femme avait-elle raison – une fois de plus. Serrant les dents, il se laissa lentement retomber sur la paillasse.

— Soit, concéda-t-il. Manger ne nous fera pas de mal.

Elle avait déjà embroché deux chapelets de saucisses sur des bâtons. Lui tournant le dos, elle les disposa sur le feu. Sans son plaid, elle offrait dans cette position une belle vue sur ses hanches que moulait la jupe – des hanches plutôt bien tournées, il fallait le reconnaître. Geordie ne put s'empêcher de sourire en songeant qu'elle ne portait sans doute qu'un seul jupon sous le vêtement.

Les doigts démangés par l'envie de soulever l'ourlet de la jupe pour vérifier, il fut pris d'un nouveau vertige. Sa tête piqua sur le côté. Pour l'amour du Ciel, il n'avait jamais été aussi près du trépas et il se complaisait dans la vision d'un derrière féminin ? Ses élans charnels ne pouvaient-ils donc pas lui accorder un peu de repos ?

Il redressa le buste, non sans mal, et ramassa le plaid d'Akira qu'il porta à ses narines.

Ce doit être ce fichu parfum de jasmin qui me flanque le tournis...

La jeune femme se retourna vers lui en se frottant les mains.

— Vous avez l'air affreusement pâle. Peut-être devriez-vous vous étendre.

Et voilà, elle recommençait à lui donner des ordres – et cela sans même les ponctuer d'un satané « Votre Grâce » !

— Pourriez-vous remplir la gourde ? J'ai encore soif.

— Soit, accepta-t-elle avant de le menacer d'un de ses doigts fins et déliés. Mais à condition que vous promettiez de ne pas tout avaler d'un coup, cette fois. Vous allez finir par attraper la courante, à vous inonder ainsi le ventre d'eau glacée.

— Bah ! J'ai un estomac en acier trempé.

Il se passa une main sur le front tout en regardant Akira ramasser l'outre. Elle offrait assurément un spectacle réconfortant pour un patient dans un état aussi pitoyable que lui, sa féminité le distrayant un peu de la douleur qui palpitait sans discontinuer à l'intérieur de sa cuisse.

Avec un grondement de dépit, il reporta son attention ailleurs.

Après ces saucisses et quelques rasades de whisky, il serait assez rétabli pour remonter à cheval. Akira serait alors libre d'aller retrouver sa famille, et lui-même pourrait rentrer à Huntly. Plus vite il serait de retour chez lui, moins il éveillerait la suspicion des troupes gouvernementales.

S'humectant les lèvres, il glissa une main dans son aumônière et se figea brusquement. Il explora tous les recoins du sac, en vain : il avait perdu la flasque d'argent, ciselée de son blason.

— Monsieur Geordie ? appela soudain la guérisseuse sur un ton anxieux en revenant dans la grotte.

Il leva les yeux vers elle.

— Oui ?

— Il y a une douzaine de cavaliers qui se dirigent par ici.

5

Se redressant en sursaut, Geordie repoussa le plaid d'Akira.

— Quel répit avons-nous ? s'enquit-il entre ses dents, essayant de dominer le vertige qui lui vrillait toujours le crâne.

Akira récupéra le pot d'onguent, qu'elle fourra à la hâte dans sa sacoche.

— Cinq minutes, tout au plus.

— Jésus...

Refrénant le cri de douleur qui lui montait aux lèvres, il se mit péniblement à genoux.

— Le cheval est prêt ?

— Il n'a toujours pas de selle, répliqua-t-elle en ramassant son plaid pour s'en draper les épaules. Si nous nous hâtons, nous pourrions nous échapper par l'autre versant de la colline.

Après avoir rengainé sa dague, Geordie se redressa en position debout.

— Il vaut mieux que je continue tout seul, à partir de maintenant.

— Vraiment ?

D'un coup de pied, elle envoya du sable sur le feu pour l'éteindre.

— Croyez-vous que les soldats vont me condamner au carcan, à mon retour au village ?

— Ils le pourraient, mais ce n'est pas après vous qu'ils en ont. À mon avis, ils vous infligeront l'équivalent d'une tape sur les doigts. Vous ne risquez pas grand-chose de plus, j'en suis certain.

— Je n'ai pas apprécié qu'ils passent chez maman pour me chercher, murmura-t-elle sur un ton indécis, avant de lui tendre sa sacoche. Tenez, vous trouverez là-dedans de la nourriture, une pierre à briquet et le pot d'onguent.

— Mille mercis... pour tout.

Il prit le sac, en proie à une douleur torturante qui lui fouaillait la jambe. Puis il boitilla aussi vite qu'il put jusqu'à l'entrée de la grotte.

Elle se hâta de le rejoindre.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de repartir seul, vous savez. Vous paraissez beaucoup souffrir.

Il ne se fatigua pas à le nier. Le temps leur était compté.

— Si vous m’accompagnez encore, vous pourriez recevoir une balle à votre tour.

— De toute manière, vous n’êtes pas en état de chevaucher.

Sans attendre une réponse, elle passa la manche de son corsage sur le front de Geordie et l’en retira trempée de sueur.

Surpris, il recula vivement la tête et eut droit à un nouvel étourdissement.

— Je vais bien, mentit-il contre toute évidence.

Elle prit son bras d’autorité pour le passer par-dessus ses épaules et l’aida à sortir de la caverne.

— Que ferez-vous s’ils vous attrapent ? demanda-t-elle en émergeant de l’antre avec lui.

— Je ne le permettrai pas.

Il refoula la douleur pour saisir la bride du hongre et le mener jusqu’à une éminence qui lui servirait de montoir. En temps ordinaire, il était capable d’enfourcher d’un bond une monture sans selle. Mais, avec un trou dans la jambe, c’était là un exploit irréalisable.

— N’oubliez pas d’appliquer du baume sur la plaie toutes les heures jusqu’à formation de la croûte, expliqua Akira. Et ne forcez pas trop sur votre cuisse, ou elle recommencera à saigner.

Il faillit vomir en atterrissant à plat ventre sur le dos du cheval, et dut batailler pour basculer sa jambe valide de l’autre côté.

— Seigneur, vous êtes plus blanc que neige !

Ces mots furent les derniers qu’il entendit.

— Monsieur Geordie ? murmura Akira en secouant frénétiquement le Highlander par l’épaule pour le réveiller.

— Je pense que vous aviez raison, caporal. Quelqu’un est passé par ici récemment, articula une voix grave en contrebas.

Son ton avait des inflexions sombres, venimeuses. Le propriétaire de cette voix ne témoignerait d’aucune indulgence envers une pauvre fille qui avait tenté de porter secours à un jacobite des Highlands.

Un frisson glacé hérissa les bras de la jeune femme.

Seigneur Dieu, ils ne vont pas hésiter à le pendre haut et court !

— Tiens-toi, le bestiau, chuchota-t-elle à l’adresse du hongre dont elle saisit la bride, avant de grimper à son tour sur le montoir.

Ses mains tremblaient comme feuilles au vent. Elle avait déjà chevauché l'animal jusqu'à Dunkeld et retour sans problème – au pas, bien sûr. Sans se laisser le temps de réfléchir, elle se hissa derrière le guerrier inconscient et, passant les bras de part et d'autre de son buste, donna une bonne claque sur l'encolure de la monture avec la bride. Faute de savoir la route qu'aurait souhaité prendre Geordie, elle orienta le cheval dans la direction qui lui semblait s'imposer en cet instant : là où les soldats n'étaient pas, c'est-à-dire sur l'autre versant de la colline.

Elle franchit le sommet de l'éminence en essayant de faire le moins de bruit possible, mais ensuite les sabots de la monture se mirent à claquer sur une paroi de pierre fortement inclinée.

L'affleurement rocheux se révélait de ce côté-ci totalement dépourvu de végétation, et Akira eut le plus grand mal à maintenir le cheval au pas. Des cailloux et des débris roulaient sans cesse sous les pieds de l'animal, qui allait de plus en plus vite. Jamais la jeune femme n'avait eu à chevaucher sur une pente aussi raide. Ses paumes moites avaient du mal à retenir la bride et sa respiration s'accélérait avec le rythme des sabots, tandis que l'immense Highlander vacillait devant elle.

Moïse miséricordieux ! Suivre des ruisseaux sur quelques kilomètres n'était rien, comparé à cette fuite éperdue dont elle perdait de plus en plus la maîtrise. Si elle avait su que ce côté-ci était à ce point escarpé, elle aurait sans doute choisi un autre chemin.

— Doucement, mon gars, lança-t-elle à la monture – vainement.

Les oreilles couchées en arrière, la bête glissait maintenant plus qu'elle ne marchait. Affolée, Akira la sentit trébucher, puis déraiper vers un à-pic qui tranchait la base de la colline. Elle serra ses flancs entre ses cuisses pour la ralentir. Le cheval hennit en remuant frénétiquement la tête.

— Les voilà ! hurla soudain une voix dans son dos.

Un coup de feu éclata.

Akira sursauta.

Geordie commença à tomber sur le côté. Elle le redressa vaille que vaille tandis que la monture, paniquée, s'approchait de l'à-pic.

La jeune femme comprit alors qu'elle n'avait pas le choix : devant, c'était le risque d'une chute fatale, mais derrière c'était la mort assurée. Elle se plaqua contre le guerrier inanimé et claqua la bride sur l'encolure du cheval pour l'encourager à presser l'allure.

Il y eut une nouvelle détonation. L'à-pic se rapprochait.

Au dernier moment, Akira ferma les yeux et se sentit partir dans les airs. Le cœur au bord des lèvres, elle supplia le Ciel de protéger les siens et étreignit

farouchement Geordie.

Les antérieurs de la monture heurtèrent violemment le sol, mais ses jambes absorbèrent la puissance de l'impact et elle repartit presque aussitôt. La jeune femme lui talonna les flancs pour la lancer dans un galop éperdu. Par miracle, le hongre réussit à garder son équilibre.

Quoique à demi tétanisée de frayeur, Akira parvint à garder la bride dans ses poings sans cesser de se plaquer contre Geordie et de serrer les flancs de la bête entre ses cuisses.

Au bout d'un moment, l'inclinaison du terrain devenant moins prononcée, elle risqua un œil par-dessus l'épaule du guerrier inconscient et vit qu'ils filaient droit vers les Highlands, une contrée si accidentée que pas une âme à Dunkeld n'aurait osé s'aventurer entre ses pics et ses abîmes.

Après que le couple de jacobites eut sauté par-dessus la faille dans sa fuite suicidaire, le capitaine Roderick Weaver arrêta son cheval au bord du précipice, bientôt rejoint par ses hommes.

— Vous avez vu ça ? s'enquit le caporal Snow, éberlué.

Grey pointa le canon de son mousquet vers le bas de la pente.

— Comment ont-ils pu effectuer un tel bond sans se casser tous les os ?

— Il y a de la magie là-dedans, suggéra Muldoon d'une voix pénétrée. Cette fille doit être une sorcière, pour sûr !

Roderick avait vu bien des voltiges pleines d'audace en son temps, mais aucune aussi téméraire que celle-ci. Il peinait lui-même à comprendre comment les deux cavaliers et leur monture avaient réussi à fuir.

— Ces deux-là incarnent tous les maux de notre pauvre Écosse.

Il remonta le col de sa tunique.

— Bon sang, on est encore au mois d'août et il fait déjà froid !

— Oui, on dirait qu'il va pleuvoir, renchérit Grey.

— Il ne manquerait plus que ça, grommela Roddy en reportant son attention sur le paysage rocailleux.

Aussi loin que le regard portait, ce n'étaient que falaises dénudées et hauteurs boisées.

— Le marquis attend le régiment à Perth, mon capitaine.

— Je sais, caporal Snow. Je n'ai pas oublié nos ordres.

Ayant pris sa décision, Roddy désigna deux soldats.

— Muldoon et Grey, avec moi. Vous aussi, caporal. Les autres, rejoignez Blair Atholl et avertissez le marquis que j'ai donné la chasse à un fugitif dont la capture pourrait se révéler très intéressante pour la Couronne.

— Croyez-vous qu'il s'agit du duc ? demanda Grey.

— Cela se peut. Et si ce n'est pas le cas, il y a fort à parier qu'il s'agit d'un proche du duc – quelqu'un qui, moyennant persuasion, saura attester que le duc de Gordon est un jacobite.

Snow désigna le sentier que les fugitifs avaient emprunté au pied de la colline.

— Allons-nous les suivre dans les montagnes, mon capitaine ?

Roddy gloussa.

— Je ne suis pas fou. S'aventurer dans les Highlands, même à cette époque de l'année, serait un risque insensé et le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

Il tira sur la bride de son cheval pour le ramener vers le sommet de la colline.

— Nous allons contourner les montagnes et leur tomber dessus au débouché de la passe occidentale – si du moins ils survivent à ce voyage...

6

Balancé d'avant en arrière, Geordie s'efforçait d'ouvrir les yeux mais ses paupières étaient trop lourdes. Il avait l'impression d'avoir les membres en coton.

Des bras souples enserraient son torse courbé sur la crinière de la monture. Sa tête l'élançait, des frissons l'ébranlaient, et sa cuisse lui semblait avoir été percée de part en part.

Le choc des sabots sur le sol aggravait encore sa migraine. Le cheval soufflait bruyamment par les nasaux, comme s'il était épuisé.

Des hoquets étranglés résonnaient derrière lui, tout contre son dos. S'il avait été moins indisposé, il aurait mis un terme à cette cavalcade. Mais il avait tellement mal au crâne qu'il ne pouvait esquisser le moindre mouvement. Il ne lui restait plus qu'à prier pour la fin de ces souffrances.

— Monsieur Geordie ? s'enquit la voix d'Akira près de son oreille.

Elle semblait paniquée. N'était-elle donc pas repartie à Dunkeld ? Damnation, sa migraine était si violente qu'il n'arrivait même plus à penser !

— Avez-vous repris vos esprits ?

Il émit un grognement inarticulé.

— Je... Je n'arrive pas à arrêter le cheval.

Il parvint enfin à ouvrir les yeux, juste à temps pour voir une branche basse foncer vers sa tête à la vitesse d'une flèche. Il se courba et le morceau de bois lui érafla l'arrière du crâne.

— Tirez sur la bride ! hurla-t-il.

— C'est ce que je fais !

De fait, il sentait la pression de ses bras fins de part et d'autre de sa taille. Baissant les yeux, il vit ses doigts crispés sur la courroie en cuir.

Il avisa également, un peu plus bas encore, un genou nu qui s'enfonçait dans le flanc de l'animal.

— Redressez le dos.

— Quoi ? s'écria-t-elle.

— Arrêtez de comprimer le ventre de ce satané canasson ! Cela l'encourage à aller plus vite.

Un feuillage d'érable passa au-dessus d'eux alors qu'il se saisissait de la bride. De l'écume blanche suintait de l'encolure et du garrot de la monture, et sa respiration était laborieuse.

— Holà, camarade !

Il tira sur la longe et ramena le cheval au pas en quelques foulées.

Akira laissa retomber sa tête contre son dos en haletant.

— Avec vous, cela a l'air facile...

Trop fatigué pour garder les mains en l'air, Geordie les reposa sur le garrot de l'animal.

— Je croyais que vous aviez chevauché jusqu'à Dunkeld et retour ?

— Oui, mais doucement.

Elle lui enlaça la taille. Sa voix tremblait légèrement.

— Là, c'était une question de vie ou de mort, ajouta-t-elle. Les tuniques rouges nous tiraient dessus.

Geordie flatta l'encolure du hongre. Ce simple geste suffit à lui donner le tournis.

— Depuis combien de temps court-il ainsi ?

— Je... Je ne sais pas, bredouilla-t-elle. J'avais... J'avais trop peur pour penser à autre chose qu'à m'agripper à cette fichue bride, tout en priant le Ciel pour qu'on ne se casse pas le cou.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Geordie vit les yeux écarquillés de la jeune femme, son teint livide.

— Vous auriez dû rentrer auprès de votre maman.

— Tiens, voilà l'ours mal léché dans le rôle de protecteur... Figurez-vous, messire, que vous ne m'avez pas laissé le choix en vous pâmant sur le dos de votre monture.

Elle ponctua sa répartie d'une bourrade dans l'épaule.

— Perdez-vous donc conscience dès que vous montez ?

— Uniquement quand j'ai été saigné à blanc.

Il sentit un sourire naître à la commissure de ses lèvres : ainsi donc, elle était restée avec lui pour le protéger des tuniques rouges ?

Elle avait du cran, la jolie. On ne pouvait pas lui retirer ça.

Il examina les environs. Ils étaient en train de monter une pente. La ramure des arbres formait un dais végétal au-dessus de leurs têtes, et le peu de ciel qu'il pouvait apercevoir entre les branches et les feuilles était trop obstrué de lourds nuages pour qu'il pût s'orienter.

— Où sommes-nous ? s'enquit-il.

— Je... Eh bien... Après que le cheval a sauté de la falaise...

— Il a *quoi* ?

Elle laissa échapper un petit couinement.

— C'était franchement effrayant. J'ai cru notre dernière heure arrivée !

Geordie leva les yeux au ciel.

— Seigneur...

— Il s'est ensuite dirigé vers les montagnes. Je ne pourrais pas vous en dire beaucoup plus.

— Vers le nord ou vers l'ouest ?

Il ravala la bile qui lui montait à la gorge et se força à rester concentré.

— Vers le nord, je crois... Enfin, peut-être aussi un peu vers l'ouest. Vers le nord-ouest, mettons.

Une autre chose était certaine : elle n'avait aucun sens de l'orientation.

Le chemin forestier débouchant sur une clairière, Geordie avisa un sommet conique aux flancs couverts d'herbe rase mais qui était assez élevé pour porter de la neige durant les mois d'hiver. Il le désigna à la jeune femme.

— Nous devrions pouvoir nous repérer de là-haut.

Dieu merci, son extrémité était arrondie et ses pentes semblaient accessibles aux chevaux.

Quand ils l'eurent escaladé, il arrêta leur monture pour parcourir l'horizon du regard et localisa le soleil à une tache plus claire dans l'épaisseur des nuées qui les surplombaient. Vers le nord, il n'y avait rien d'autre que des montagnes qui s'étagaient vers le lointain, jusqu'à disparaître dans les vapeurs d'un orage d'altitude.

De fait, ils avaient bel et bien voyagé vers le nord-ouest.

La bonne nouvelle ? Aucune tunique ennemie en vue.

Akira jeta un œil par-dessus l'épaule de Geordie.

— Je ne crois pas que nous ayons été suivis.

— Pas jusqu'ici, en tout cas, acquiesça-t-il.

Sans doute les soldats avaient-ils préféré contourner les Highlands pour tenter de les rattraper au sortir de la passe ouest.

— Cet endroit vous est-il familier ? demanda la jeune femme.

— Pas cette éminence précisément, mais les environs, oui.

— Vous savez alors où nous sommes ?

Il regarda vers l'ouest où se dressaient d'autres montagnes.

— Dans la chaîne sud, je pense.

— Est-ce près de chez vous ? Nous sommes dans les Highlands, n'est-ce pas ?

— Oui, nous sommes bien dans les Highlands, confirma-t-il.

En dépit de la migraine qui lui martelait le crâne, il ne put s'empêcher de sourire.

— Et, non, nous ne sommes pas près de chez moi. Cependant, j'ai des alliés plus à l'ouest. Des hommes qui pourront vous ramener chez vous.

Il était probable que les tuniques rouges avaient trouvé sa flasque. Il ne s'expliquait pas autrement leur insistance à le pourchasser. Capturer un duc loyaliste était susceptible de rapporter terres et titre au gremlin d'officier qui dirigeait la traque.

Toutefois, plus il s'éloignerait de la lande de Hoord, moins on pourrait le soupçonner. Même si les troupes gouvernementales avaient récupéré sa flasque et se rendaient à Huntly en son absence, elles ne pourraient prouver sa présence à la bataille. Qu'il ne soit pas chez lui ne démontrait en rien sa participation au soulèvement jacobite. De toute façon, entre ses fonctions de parlementaire et ses obligations de courtisan, c'était à peine s'il logeait chez lui ces derniers temps.

Mais, avant de regagner son château, il lui fallait trouver un moyen de ramener Akira chez elle, auprès des siens.

Se diriger vers l'ouest était encore le plus judicieux. Il était un pur Highlander. Il était né dans cette contrée austère et y avait grandi. Les tuniques rouges étaient une armée de citoyens qui n'avaient aucune chance de le surpasser en ce pays de crêtes et de vallons dont chaque recoin pouvait lui servir de cachette. Et une fois qu'ils auraient traversé les Highlands, ils pourraient se réfugier chez les MacDonell de Keppoch ou encore les Stuarts d'Appin. Les uns comme les autres seraient très certainement disposés à lui fournir un alibi. Et aussi à assurer le retour d'Akira chez elle, pendant qu'il regagnerait lui-même son château par des chemins détournés. Avec de la chance, il parviendrait à éviter les troupes lancées à ses trousses – surtout si elles se dirigeaient directement vers Huntly.

Le seul obstacle à la réalisation de ce plan était la douleur qui lui perforait la cuisse.

Le cheval effectua un pas de côté et chancela quelque peu. Akira lui heurta le dos.

— On dirait que cette pauvre bête a besoin d'un brin de repos.

Il haussa les épaules.

— Continuons à la ménager, et elle pourra tenir encore un peu.

— Comment va votre jambe ?

— Elle me fait sacrément mal.

— Vous n'allez pas encore vous pâmer ?

Il lui lança un coup d'œil courroucé par-dessus l'épaule.

— Les hommes ne se pâment pas.

— Soit, concéda-t-elle en soutenant son regard. Comme vous êtes mon employeur, je ne vous contredirai pas. Les hommes ne se pâment donc pas ; ils tombent juste dans les pommes.

Damnation, ces yeux en forme d'amande étaient encore plus bleus que les eaux d'un loch en été ! Une satanée distraction, surtout quand la petite l'enrageait comme maintenant. Il n'avait certes pas l'intention de « se pâmer » une nouvelle fois.

Elle cilla avec un air innocent. Jésus !

— Avez-vous le tournis ? Vous sentez-vous partir en avant ou sur le côté ? demanda-t-elle.

— Seigneur, que vous êtes têtue !

Il secoua la tête et détourna les yeux de son visage, préférant éviter de se laisser troubler.

Elle lui tapota l'épaule.

— J'essaie juste de prévenir une mauvaise chute. Dieu seul sait comment vous avez réussi à rester sur ce cheval jusqu'à maintenant.

Un sourire étira ses lèvres gercées.

— Ma mère aimait répéter que j'étais né sur une selle.

— Vraiment ?

— En fait, j'ai vu le jour au châ... dans un lit.

Bon sang, il avait failli dire « au château de Huntly » ! Si la jeune femme apprenait qu'il était le duc de Gordon et qu'elle était ensuite capturée par les tuniques rouges, celles-ci n'auraient aucun mal à lui extorquer son identité. À cette pensée, il ne put retenir une grimace : si jamais ces chiens touchaient à Akira, ils le regretteraient ! La petite avait déjà pris un gros risque en lui sauvant la vie. Et voilà qu'au lieu de retrouver la sécurité de son foyer, elle partageait à présent sa condition de fuyard.

Il l'entendit prendre une inspiration frémissante.

Il baissa les yeux sur sa cuisse nue qui était tout contre la sienne. Se rendait-elle compte de l'impudeur de cette posture ? Elle avait une peau qui semblait aussi douce que du satin lustré et d'une teinte légèrement olivâtre, comme si elle l'avait exposée au soleil – ce qui était sans doute le cas.

— Avez-vous froid ? s'enquit-il dans un murmure rauque.

— Si fait. Et faim aussi.

Le crépuscule approchant, la température allait encore fraîchir.

Un éclair traversa le ciel au-dessus d'eux, immédiatement suivi par un coup de tonnerre assourdissant.

Akira couina et se pressa contre lui. Geordie en fut aussitôt ragaillard. Il aurait aimé soulever la jeune femme pour l'asseoir devant lui et être ainsi en position de mieux la... protéger, mais il ne s'en sentait pas la force. Pas encore.

Sur un autre éclair, les nuages crevèrent brusquement.

— Peut-être serait-il temps de nous trouver un abri, suggéra-t-il.

Akira l'étreignit plus farouchement.

— Je déteste le tonnerre.

— Bah, nous ne craignons pas grand-chose, affirma-t-il – alors que la proximité du couvert nuageux le rendait lui-même mal à l'aise et lui faisait redouter la foudre. J'ai repéré une saillie rocheuse au cours de la montée. Nous pouvons nous réfugier dessous en attendant la fin de l'orage.

Le cheval coucha les oreilles et se mit à dévaler la pente comme s'il avait une meute de loups à ses trousses.

— Holà, mon gars ! s'écria Geordie en tirant sur la bride.

Il força le hongre à baisser la tête, ce qui lui permit de reprendre le contrôle de l'animal.

Il tombait désormais des cordes, et le flanc de la montagne devenait glissant. Des éclairs sillonnaient le ciel en tous sens. Le tonnerre claquait si fort que la terre tremblait. Akira lui enlaça la taille, plaquant ses seins moelleux contre son dos. Il cilla et s'imagina aussitôt la jeune femme nue : une poitrine mutine, une taille bien prise, des hanches délicieuses... Il esquissa un sourire, tout en corrigeant son assise pour négocier la descente. Il ne connaissait pas de meilleur remède que les sollicitations d'une femme attirante.

Comme quoi, l'anonymat avait du bon... Elizabeth ne l'avait jadis épousé que pour son titre. L'aînée d'un duc ne pouvait décentement se marier en dessous de sa condition.

— Courage, lança-t-il par-dessus son épaule. J'aperçois le surplomb.

Akira se serra plus étroitement encore contre lui.

— Pourquoi faillait-il qu'il pleuve justement aujourd'hui ?

Geordie avait une centaine de réponses en réserve, mais aucune n'aurait pu affecter le climat. Si jamais il avouait à la jeune femme que le contact de ses bras le soulageait de sa douleur mieux qu'aucun baume jamais inventé par les hommes, elle le relâcherait sans doute et lui assènerait une bonne tape sur l'épaule en prime. Il se contenta donc de garder le silence et poussa leur monture au trot.

Quand ils furent enfin au bas de l'éminence, il aida Akira à descendre de cheval, puis balança sa jambe valide par-dessus l'encolure. Il se sentait terriblement maladroit mais, fort heureusement, le hongre avait été bien dressé et

resta droit et ferme sur ses appuis, tel un soldat au garde-à-vous. Une monture plus jeune aurait fait un écart, voire tenté de ruer.

L'aterrissage n'en causa pas moins à Geordie une souffrance atroce, et il dut se retenir un moment au cheval pour lutter contre le vertige.

— Mieux vaut l'entraver, déclara Akira en sortant une corde de sa sacoche. Geordie lui prit la longe des mains, à moitié aveuglé par l'averse.

— Je m'en occupe.

— Mais vous êtes à l'agonie !

Il se renfrogna.

— Je ne laisserai pas une femme faire un travail d'homme tant que j'aurai un souffle de vie en moi.

— Je l'ai entravé moi-même quand nous étions à la caverne.

— Ce n'est pas pareil. J'ai recouvré depuis ma lucidité, et aucun gentleman digne de ce nom ne saurait tolérer qu'une femme assume ses responsabilités à sa place.

Il lui indiqua le surplomb de la main.

— Courez plutôt vous mettre à l'abri.

Il faillit succomber en s'agenouillant devant le hongre pour lui entraver les antérieurs, afin qu'il ne puisse se déplacer qu'au pas. Il était néanmoins hors de question qu'il trahisse la moindre faiblesse devant une femme. Il noua la corde d'une main tremblante, avant de jeter un œil en direction du surplomb. Diantre ! Akira le couvait du regard comme une mère poule ses petits.

Rassemblant le peu de force qui lui restait, il se redressa péniblement et dut inspirer entre ses dents pour réprimer le cri de souffrance qui lui montait à la gorge. Il se passa une main sur les yeux pour chasser la pluie de son champ de vision – et aussi des larmes de douleur, dont il n'était cependant pas près d'admettre l'existence.

Il tapota l'épaule de l'animal.

— Tu es un bon compagnon. Vaillant et solide. J'aimerais te trouver une place dans mes écuries.

Franchir les quelques pas qui le séparaient d'Akira manqua le mettre à genoux, mais il endura l'épreuve en silence. Alors que, la tête courbée, il pénétrait enfin sous le rebord en pierre, le pied de sa jambe blessé glissa sur le roc. Il tourna tant bien que mal sur lui-même pour ne pas s'affaler tête la première et se reçut rudement sur l'arrière-train.

— Arrrgh !

— Je suis navrée de vous voir souffrir autant, articula Akira d'une voix tremblante.

Elle claquait des dents, et resserra son plaid autour de son buste.

— J'irai mieux après avoir pris un peu de repos, répondit-il.

Comme l'atmosphère était trop humide pour qu'il pût allumer un feu, il passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Rapprochez-vous de moi, je vais vous réchauffer.

Du moins l'espérait-il : l'entendre ainsi claquer des dents lui donnait des frissons.

Elle s'écarta de lui avec un air désemparé.

— Mais ce n'est pas convenable !

Mon Dieu. Sa vie durant, il avait dû subir la tyrannie de la bienséance dont chacun de ses proches s'était évertué à lui inculquer le respect, depuis sa mère jusqu'à son ex-épouse.

— Je ne suis pas en état de commettre la moindre inconvenance. Et nous sommes seuls ici. Il n'y a pas une âme à des lieues à la ronde !

Il la serra d'autorité contre lui.

Akira finit par céder à son étreinte et se colla à lui avec un long soupir.

— Je vous accorde cette privauté à titre exceptionnel, précisa-t-elle toutefois. Mais vous devez me promettre de n'en dire mot à personne !

— Vous avez ma parole d'honneur, madame, répondit-il.

La tension dans ses épaules se dénoua. Les rondeurs d'Akira se fondaient contre son corps fourbu et en chassaient le froid. Il ferma les yeux et huma l'odeur de la jeune femme, ce parfum de jasmin que la pluie semblait exalter. Il aurait pu se perdre dans cette odeur suave.

Un hennissement le tira de sa rêverie. Le cheval venait de les rejoindre et avait passé la tête sous la saillie rocheuse. Geordie repoussa la bête d'un geste de la main.

— Et si tu allais brouter ailleurs, mon grand ? Tu as une petite prairie à vingt pas en contrebas.

Akira remua et se blottit plus encore contre lui.

— Je crois qu'il n'aime pas plus être mouillé que nous.

— Oui, eh bien, notre abri est trop petit pour l'accueillir, répliqua-t-il en tapant sur le poitrail de l'animal. Va te nourrir, te dis-je, ou tu n'auras pas assez de force pour nous porter demain.

L'entêté fripon s'ébroua. Akira s'esclaffa.

— On dirait qu'il n'apprécie pas trop votre suggestion.

Avec un grognement sourd, Geordie appuya sa tête contre le fond de la niche. S'il n'avait été blessé à la jambe, il aurait lui-même conduit cette maudite bête à la pâture. Malheureusement, la seule idée de se lever lui donnait le tournis.

— Et si on le laissait là ? proposa la jeune femme. Après tout, il fait barrage au vent.

Geordie fronça les sourcils.

— Ce n'est pas faux, admit-il à contrecœur. Maintenant, s'il peut en plus nous allumer un feu, je le prends volontiers de l'autre côté.

Un gloussement secoua Akira.

— Vous êtes drôle !

Il se renfrogna de nouveau. Lui, drôle ? Voilà bien la première fois qu'on qualifiait ainsi le duc de Gordon !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Le fait que vous jouiez les gros durs, alors qu'en vérité vous avez bon cœur.

— Vous ne me connaissez guère.

Et elle ignorait complètement qui il était.

— Je crois que j'en sais assez sur vous. J'ai vu des hommes à Dunkeld battre des chevaux pour moins que ça. Vous, vous vous êtes contenté de repousser doucement ce hongre.

— Ah oui ?

Il étira sa jambe dans une vaine tentative de trouver une position plus confortable.

— Sans doute ne suis-je pas vraiment moi-même.

Elle ramena ses pieds sous sa jupe.

— Si c'est vrai, alors j'espère que vous allez tarder à guérir.

Il la foudroya d'un regard courroucé.

— Pardon ?

Son sourire taquin était si rayonnant qu'il aurait pu dissoudre les nuages. Elle avait les dents blanches et saines, à l'exception de la canine supérieure droite qui était légèrement de travers – mais ce petit défaut achevait de donner du caractère à son visage. Ses yeux indigo, que soulignaient des cils soyeux et des sourcils sombres, étaient vifs et rieurs. Puis elle pinça les lèvres, comme si elle réfléchissait. D'un rouge rubis, sa bouche formait un petit cercle – un cercle charnu et terriblement séduisant.

Elle tiqua et son regard s'assombrit, exprimant la colère. Ou la méfiance.

— Si vous virez au soudard et tentez de me molester, je... je... je prends le cheval et je m'en vais d'ici à bride abattue !

Geordie cilla. Franchement, c'étaient les paroles les plus sensées qu'elle avait prononcées depuis qu'il avait repris ses esprits ! Il fronça les sourcils.

— Vous aurait-on donc déjà... molestée ?

Il serra les poings, prêt à tuer quiconque aurait abusé de la jeune femme.

— Non, pas moi, mais j’ai assisté à des scènes terribles. N’oubliez pas que je suis guérisseuse.

Secouant la tête, Akira se passa une main sur la bouche, comme si elle préférait taire tout ce qu’elle avait vécu.

— Je peux imaginer ce que vous avez traversé.

Avec un soupir, il lui pressa l’épaule et précisa :

— Mais vous n’avez rien à craindre de moi.

— Je sais.

Elle baissa la main et le dévisagea avec l’ombre d’un sourire sur ses lèvres pulpeuses.

Continuer à se focaliser sur cette bouche aurait été mal avisé – ou sur quelque autre partie de son anatomie. Ils avaient beau connaître pour le moment une relative sécurité, Geordie ne pouvait oublier un seul instant qu’ils étaient traqués par une bande de soldats assoiffés de sang.

Il désigna du menton la sacoche de la guérisseuse.

— Vous m’avez dit avoir faim. Avez-vous des provisions là-dedans ?

— Un quignon de pain et un morceau de fromage.

Elle farfouilla dans le sac et en retira un paquet enveloppé de cuir.

— J’en ai déjà mangé la majeure partie, s’excusa-t-elle. Vous pouvez terminer le reste. Vous avez besoin de vous restaurer.

Il lui frotta l’extérieur du bras.

— Pour ma part, j’ai seulement soif. Il semblerait que recevoir une balle dans la jambe vous sape l’appétit en même temps que vos forces.

Elle commença à déballer le baluchon de nourriture.

— Vous reste-t-il du whisky ? s’enquit-elle en jetant un coup d’œil à son aumônière.

Elle eut soudain un hoquet étranglé.

— Votre flasque !

— Eh oui, je crains qu’elle ne soit perdue… Tant pis.

Il haussa les épaules en feignant l’indifférence – alors même que le maudit flacon en argent pouvait conduire les tuniques rouges directement aux portes de son château !

Elle se mit à grignoter le fromage.

— C’était un bel objet. Un héritage, je suppose ? Il va vous manquer, non ?

Il me manquerait nettement moins si je le savais perdu pour tout le monde, songea-t-il.

— Bah, ce n’était qu’une bricole.

Un souvenir de son père, pour être exact… Mais il ne servait à rien d’inquiéter la jeune femme. Il montra de nouveau la sacoche.

— Puis-je vous prendre de l'eau ?

Elle lui rapprocha le sac.

— Naturellement, répondit-elle, la bouche pleine. Vous êtes sûr de ne pas vouloir manger un peu ?

— Absolument.

Il but une longue gorgée, le liquide froid lui procurant d'incoercibles frissons.

Après une dernière bouchée de fromage, Akira enveloppa le reste des provisions dans le carré de cuir.

— Mieux vaut nous rationner. Quand arriverons-nous chez les alliés dont vous m'avez parlé ?

— Dans un jour ou deux.

Il leva les yeux vers les gouttes qui coulaient du bord du surplomb et s'écrasaient sur le dos du cheval.

— Cela dépendra du temps.

— Saperlipopette, nous allons mourir de faim !

— Non.

Fermant les yeux, il ne put s'empêcher de pencher la tête vers ses cheveux.

— Pas dans les Highlands.

Attention, se dit-il, la jeune femme avait tout ce qu'il fallait pour embraser son désir...

Des yeux d'un bleu profond, une odeur aussi entêtante qu'exotique et d'épais cheveux noirs ondulés – belle recette pour un charme ravageur !

7

Pelotonnée sous le bras de Geordie, Akira cessa bientôt de trembler. La pluie tombait autour d'eux. L'atmosphère était humide et leur petite alcôve sentait le cheval – odeur qui, sans être horrible en soi, n'était pas non plus celle qu'elle aurait choisie pour son boudoir. Si elle avait eu un boudoir.

Elle choisit d'ignorer la petite voix qui, dans le fond de son esprit, lui murmurait qu'il était indécent de laisser un étranger la prendre par les épaules et lui offrir sa chaleur. D'ailleurs, comme Geordie l'avait souligné, il n'y avait personne ici pour la surprendre dans cette position compromettante. Et puis, elle se sentait vraiment en sécurité avec lui. Si tel n'avait pas été le cas, elle aurait déjà filé – et, pour commencer, elle aurait abandonné le Highlander dans la grotte. Il y avait cependant, dans le regard de Geordie, comme une lueur qui la réchauffait de l'intérieur et qui, surtout, la rassurait. Depuis qu'il avait repris ses esprits après son dernier évanouissement, il s'était comporté de manière admirable. Non seulement il avait réussi à reprendre le contrôle de leur monture et à localiser leur position, mais il avait conçu un plan pour la raccompagner chez elle sous escorte.

Avec la tombée de la nuit, l'air refroidit. Serrant les poings sous son menton, Akira se blottit dans la tiédeur de Geordie. Il lui caressa le bras avec douceur.

Quand il tourna la tête vers elle, son haleine chaude lui effleura le front.

— Essayez de dormir, dit-il dans un murmure grave qui acheva de la reconforter.

Elle ne pouvait cependant se permettre de trop se laisser aller ; elle avait un devoir à accomplir. Il était toujours son patient – un patient qui lui avait promis rétribution. Elle s'éclaircit la gorge.

— C'est moi la guérisseuse. Je devrais vous donner le même conseil.

— Pas besoin de vous inquiéter pour moi. J'aimerais seulement que cette pluie cesse, pour que nous puissions allumer un feu.

— Cela rendrait cette soirée presque parfaite.

Ses yeux noisette se posèrent sur ses lèvres, et il lui adressa un sourire entendu.

Akira se couvrit la bouche avec un hoquet atterré. Il devait la prendre pour une femme de mauvaise vie !

Puis elle le vit se mordiller la lèvre inférieure, et une volée de papillons se mit palpiter dans son ventre. Comment arrivait-il à produire un tel effet sur elle ? Rien que par son regard ? Elle devait avoir l'air aussi misérable qu'un chien égaré !

Elle se pencha en avant pour récupérer sa sacoche.

— Il faut continuer à appliquer de l'onguent sur votre blessure.

— Bon.

Il écarta son bras, non sans laisser courir ses doigts sur les omoplates de la jeune femme. Un délicieux chatouillis lui parcourut l'échine, comme si elle avait été frôlée par des plumes. Oh, le Ciel lui vienne en aide, mais ses caresses étaient incroyablement sublimes ! Si seulement elle avait pu lui demander de recommencer à lui toucher ainsi le dos – rien qu'une fois.

Elle tendit la main vers l'ourlet de son kilt, avant de retirer vivement ses doigts. À quoi pensait-elle donc ? Certes, elle lui avait déjà administré du baume cicatrisant, mais il était alors plus ou moins inconscient et, surtout, c'était avant qu'il la prenne par les épaules et lui sourie comme... comme le vigoureux Highlander qu'il était !

— Seriez-vous devenue timide, ma belle ? s'enquit-il de son accent chantant où perçait une pointe d'amusement.

Elle le dévisagea à la dérobée. Il souriait, le coquin ! Ses dents blanches se détachaient sur la pénombre ambiante et lui donnaient un air malicieux – trop malicieux, sans doute. La jeune femme porta les mains à son estomac.

— Je, euh...

Il baissa la tête pour la scruter intensément.

— Votre galop effréné sur le cheval vous aurait-il traumatisée ?

— Non, répondit-elle en reportant son attention sur le kilt. J'ignore pourquoi, mais j'éprouve comme un regain de pudeur. Si seulement votre plaie était située un peu plus bas...

— Mais elle ne l'est pas, répliqua-t-il de sa voix mélodieuse qui devenait de plus en plus rauque.

— Non.

Elle releva les yeux vers lui. À la chair de poule qui lui hérissa les bras, elle comprit qu'elle venait de commettre une erreur.

— Pourriez-vous dégager votre blessure ? demanda-t-elle. Je... Je veux dire : avant, vous n'en étiez pas capable, mais maintenant...

— Maintenant ?

Il se pencha vers elle, ses lèvres à portée des siennes.

Pour un peu, elle aurait juré qu'il était sur le point de l'embrasser.

— Maintenant, vous êtes en état de le faire vous-même, me semble-t-il, et il serait inconvenant que je, euh... touche votre... votre kilt.

Avec un haussement d'épaules, il éloigna sa bouche tentatrice et remonta le tartan de sa jupe pour exposer sa cuisse. Akira s'efforça de ne pas trop remarquer les muscles qui entouraient la plaie, ni les poils châains qui parsemaient l'intérieur de sa jambe – des poils qu'elle aurait pourtant aimé caresser pour vérifier s'ils étaient aussi doux qu'ils en avaient l'air.

Carrant les épaules, elle se rappela au devoir et, se courbant vers la blessure, se mit à la humer. Dans l'obscurité qui régnait sous le surplomb, il était presque impossible de l'examiner.

— Cela sent le cheval mouillé, grommela-t-elle.

Le corps entier du guerrier fut secoué d'hilarité.

— Vous ne manquez décidément pas d'humour !

Akira considéra le hongre, qui demeurait aussi immobile qu'une statue.

— Peut-être descendra-t-il brouter quand nous nous serons endormis.

— J'en suis certain, acquiesça Geordie en lui tapotant le dos. Avez-vous l'intention de m'appliquer cet onguent, ou envisagez-vous de rester penchée sur ma cuisse la nuit durant ?

— Désolée...

Elle ôta le couvercle du pot et recueillit une grosse noix de baume sur le bout de ses doigts.

— J'espère que ça ne va pas trop vous piquer, dit-elle en déposant la mixture sur la plaie.

À son sifflement étouffé, elle comprit que cela devait quand même piquer un peu...

— Désolée, répéta-t-elle.

— Par la pisse du diable ! jura-t-il tout bas.

Elle souffla sur la blessure pour apaiser le feu de l'onguent, puis referma le pot.

— D'après ma maman, si ça pique, c'est signe de guérison.

Geordie ferma les yeux.

— Ah oui ? Et que dit encore votre mère ?

Elle se mordit la lèvre en pensant aux mots de sa mère :

— Prends garde à ne jamais rester seule avec un homme. Sois toujours réservée. Exige d'être payée d'avance pour tes soins.

Ses manquements aux recommandations maternelles formaient une longue liste, hélas.

— Eh bien, elle conseille de maintenir la plaie constamment propre. La saleté est pour elle la première cause d'infection.

— Vraiment ? Il faudra que j'en informe mon médecin.

— Parce que vous avez un médecin ?

— Enfin, un médecin de famille qui passe au châ... à la maison quand nous avons besoin de lui.

— Comme le Dr Kennedy à Dunkeld ?

— Euh... oui, je suppose.

La jeune femme rangea le pot dans la sacoche et se rassit en veillant à ne pas se blottir contre Geordie. Elle ramena ses bras autour de son buste pour se protéger du froid.

— J'aimerais que mes vêtements soient secs.

Il tâta le bord de son plaid.

— Ils le seront bientôt, je pense. D'ici là, revenez donc près de moi. Vous allez attraper la mort, à frissonner ainsi dans votre coin.

— Je ne préfère pas. D'ailleurs, comme vous venez de le dire, j'ai pratiquement fini de sécher.

Et de toute façon, quand elle était trop près de lui, elle perdait la tête.

— Très bien.

Avec un grognement sourd, il se rapprocha d'elle.

— Puisque vous refusez de venir à côté de moi, c'est à moi de me déplacer vers vous pour m'empêcher de tomber moi-même malade.

Elle se mordit la lèvre inférieure et lui permit de la prendre de nouveau par les épaules.

— Veuillez me pardonner. Je dois vous paraître terriblement insensible.

Il remua contre elle jusqu'à ce que leurs corps s'unissent le plus étroitement possible, telles les deux moitiés d'un moule.

— Vous n'avez à vous excuser de rien.

— C'est seulement que...

Elle s'interrompit, incapable d'aller plus loin.

— Quoi ? demanda-t-il tout en se mettant à lui masser l'épaule.

Oh, pourquoi fallait-il que ses caresses soient aussi délectables ? Elle roula les yeux dans leurs orbites et poussa un léger gémissement. C'était plus fort qu'elle : dès qu'elle se trouvait dans l'intimité de cet impressionnant guerrier, elle se sentait fondre !

— Je n'ai jamais été aussi proche d'un homme auparavant.

L'haleine tiède de Geordie lui effleura le front.

— Pas même de votre père ?

— Je ne l'ai pas connu.

Elle se couvrit une nouvelle fois la bouche. Ses sœurs étaient les filles de son beau-père, lequel avait lui-même fini par quitter leur mère.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je ne voulais pas être indiscret.

Il prit sa main dans le creux de sa paume. Il avait les doigts rugueux et incroyablement plus longs et forts que les siens. Lentement, il porta sa main à ses lèvres, son regard rivé au sien. Puis il ferma les paupières et sa bouche douce et souple entra en contact avec sa peau.

Ce ne fut pas un simple bécot mais un baiser prolongé et plein de tendresse, de respect aussi et de sens, comme si Geordie savait que ce geste serait plus explicite que des paroles – des paroles qui auraient été de toute façon déplacées, alors qu'ils se connaissaient depuis si peu de temps.

La respiration d'Akira s'accéléra et son cœur se mit à battre à un rythme si intense qu'elle craignit d'effaroucher le Highlander. Mais il pressa sa paume contre son visage et la frotta doucement sur sa joue piquée de chaume.

— Peut-être devrions-nous essayer de dormir, suggéra-t-il d'une voix profonde, aux tonalités presque âpres.

Une voix qui remuait intimement la jeune femme et touchait en elle une part sensible dont elle ignorait jusqu'alors l'existence...

Avec un soupir, elle opina du chef, tout en se demandant comment elle allait pouvoir fermer les yeux dans les bras de ce guerrier.

Avachi sur le côté, Geordie fut réveillé par l'odeur et la chaleur d'un feu qui pétillait juste à côté de lui. Tous les muscles de son corps étaient aussi raides qu'une barre d'acier. Il se redressa et gronda sous l'assaut de la douleur aiguë qui lui fouaillait la cuisse. Ses souffrances n'auraient-elles donc jamais de fin ? Alors qu'il se frottait les yeux avec la base du poignet, il sentit sa nuque ankylosée.

Rien de tel qu'une nuit sur du dur pour mettre un homme au supplice !

Il se frictionna le cou, tout en inspirant profondément. Des rayons de soleil se glissaient dans la niche rocheuse. Akira avait allumé un bon feu, mais n'était visible nulle part. Il se pencha par l'ouverture de l'alcôve et vit le cheval en contrebas. L'animal paissait avec la plus parfaite insouciance. Une faim soudaine fit protester l'estomac de Geordie.

Il retroussa son kilt pour examiner sa plaie. La peau de sa cuisse était rougie et tavelée tout autour d'un trou d'un centimètre et demi à peu près, que remplissait la substance grasse de l'onguent cicatrisant. Quoique la chair de sa

cuisse fût chaude au toucher, il ne distingua aucune suppuration ni la moindre trace d'infection.

Bon sang, il avait hâte de guérir ! Dans ces montagnes rudes par leur climat comme par leur relief, il avait vraiment besoin de toute sa lucidité. Ne fût-ce que pour assurer la sécurité d'Akira.

Naturellement, s'il ne rentrait pas bientôt chez lui, son lieutenant et bras droit, Oliver, lancerait une expédition à sa recherche. Mais alors, toute l'Écosse serait au courant de sa disparition et si jamais la duchesse l'apprenait, elle ne manquerait pas de quitter son exil flamand pour traverser la Manche en se réjouissant de sa bonne fortune.

Cela lui ressemblerait bien, en tout cas, de fêter sa mort avant même qu'on retrouve son corps !

— Vous êtes réveillé...

La gourde à la main, Akira grimpait jusqu'au surplomb. Elle vint s'agenouiller près de lui.

— Il y a un ruisseau qui coule plus bas. J'ai pu y remplir la gourde.

— Mille mercis, répondit-il avant de s'abreuver longuement du liquide frais.

Comme Akira se penchait vers sa cuisse, il sentit ses boucles lui effleurer la peau.

— Comment va votre plaie ?

Seigneur, les sensations qu'éveillait en lui la caresse de ses cheveux lui disaient assez combien, en certaines circonstances, il était capable d'ignorer la douleur, aussi intense fût-elle !

— Un peu mieux, j'ai l'impression.

Elle farfouilla dans sa sacoche.

— L'onguent de maman est réputé, par chez nous. Certains le qualifient même de « magique ».

Elle eut un reniflement désabusé et précisa :

— Mais c'est bien le seul compliment auquel nous avons droit de la part de nos voisins.

Geordie peinait à imaginer qu'on pût trouver le moindre reproche à adresser à cette jeune femme.

— Et pourquoi ça ?

Une charmante rougeur s'épanouit sur les pommettes d'Akira. Elle détourna les yeux.

— C'est à cause de nos origines.

Il écarta les cheveux qui étaient retombés sur son visage.

— Parce que vos ancêtres étaient tsiganes ?

Répondre à cette question pouvait coûter cher à la jeune femme, il le savait aussi bien que n'importe qui : voilà près d'un siècle que les Gitans avaient été déclarés hors la loi dans le royaume d'Écosse.

— Non... Enfin, si.

Elle releva vers lui ses traits adorables que tendait l'angoisse.

— Vous devez me promettre de ne pas le répéter. Ma maman a tenu à faire de moi une petite Écossaise. Mais cela n'empêche pas les gens d'avoir peur de nous.

— De vous et de votre mère ?

— Si fait, et de mes sœurs aussi, répondit-elle en se mettant à appliquer l'onguent. C'est pour cela que nous restons entre nous. Comme ça, on nous laisse tranquilles la plupart du temps. Sauf...

Geordie sentit sa cuisse se raidir sous la brûlure du baume.

— Sauf ?

Elle détourna de nouveau le visage.

— Bah, ce n'est pas important. Je ne devrais pas vous dire des choses pareilles. Vous allez finir par me prendre pour une romano, une voleuse de poules.

Puis elle redressa brusquement le dos et le toisa avec un air de défi.

— Ce que je ne suis pas, précisa-t-elle. Je suis une guérisseuse respectable. Et respectée : des patients viennent de partout m'acheter mes remèdes, depuis Perth jusqu'à Pitlochry.

Le cœur de Geordie se serra. Il passa un doigt sur la joue de la jeune femme – une joue aussi soyeuse qu'une fourrure de chaton.

— Je n'en doute pas. Vous m'avez prouvé vos compétences en me soignant.

Il pouvait seulement imaginer les épreuves que cette pauvre petite avait dû subir. Elle avait beau ignorer qu'il était duc, jamais sa condition et les privilèges qui lui étaient attachés ne lui avaient donné autant de remords. Il se rappela les propos qu'Elizabeth lui avait tenus à ce sujet :

— On ne peut pas nourrir toute la misère du monde, George. Notre devoir est d'accroître la fortune de notre famille, pas de la dilapider au bénéfice des vagabonds.

Akira haussa les épaules, tout en sortant un bandage de sa sacoche.

— Je vous remercie. Sincèrement. La reconnaissance de mon travail est très importante pour moi.

Il plia légèrement le genou afin de lui permettre de bander sa cuisse.

— Je vous dois la vie, murmura-t-il.

— J'ai prié pour votre guérison, répondit-elle, les yeux fixés sur sa tâche. Il y a peu, j'ai perdu un patient qui avait, lui aussi, reçu une balle de mousquet.

Mais c'était dans le genou et le projectile avait pulvérisé les os, se fichant si profondément dans les restes de la rotule que le médecin n'avait pu l'extraire.

— C'est horrible !

Elle hocha lentement la tête, tout en nouant la bande.

— Voilà qui devrait suffire. Voulez-vous manger ? Il reste encore un peu de pain et de fromage.

— Terminez-le donc. Je n'ai pas faim.

Son ventre choisit précisément cet instant pour gronder. Très fort.

— Il me semble que votre estomac n'est pas d'accord, répliqua-t-elle avec un grand sourire qui parut illuminer l'alcôve, comme si le soleil venait de s'y glisser pour les envelopper de son aura.

Il finit par capituler et partagea avec elle les restes de provisions, tout en s'efforçant de ne pas trop regarder la jeune femme.

Seigneur ! Sa peau le chatouillait dès qu'elle posait les yeux sur lui.

La petite avait beau être née dans le ruisseau, elle avait de la ténacité. Et elle était plus mignonne qu'aucune des femmes qu'il avait pu fréquenter à la cour.

Peut-être pourrait-il lui trouver un beau parti, un homme de bien qui se moquerait de ses origines... La perle rare, quoi, songea-t-il avec un reniflement désabusé.

Et puis, l'idée de lui donner un mari ne lui convenait pas tant que cela. Au vrai, elle lui faisait même bouillir les sangs et lui retournait l'estomac.

— Vous m'avez l'air bien pensif, remarqua-t-elle.

Il cilla. Doux Jésus, avait-elle besoin d'être aussi ravissante quand elle souriait ainsi ?

— Je réfléchissais au chemin que nous allons emprunter pour franchir ces montagnes.

Elle se frotta les mains.

— Bien. Je vais chercher le cheval et nous partons ?

Il voulut se lever.

— Non, laissez-moi faire...

— Je n'en ai que pour une minute !

Et elle tourna les talons, la sacoche sur son épaule. Geordie la regarda s'éloigner, admirant ses épaules à la fois fines et droites, sa taille mince, ses hanches qui s'évasaient en une délicieuse forme de cœur. L'instant d'après, elle disparaissait en bas de la pente en poussant un cri perçant.

Le cœur battant la chamade, Geordie bondit sur ses pieds, ignorant la douleur qui lui transperçait la jambe.

Sitôt sorti de l'alcôve, il vit avec horreur qu'un glissement de terrain avait emporté une partie du versant, entraînant la jeune femme qui culbutait dans un

déluge de cailloux et de débris, incapable de résister au torrent boueux qui la ballottait comme un bouchon de liège.

— Akira !

Il courut après elle, aussi vite que sa blessure à la cuisse le lui permettait.

8

Akira s'arrêta enfin au niveau de la pâture, dont l'herbe freina sa chute. Elle resta étendue quelques instants à plat ventre pour retrouver sa respiration. Avait-elle mal quelque part ? Plus précisément, où n'avait-elle pas mal ? Elle agita ses doigts et ses orteils, sans éprouver le moindre élancement révélateur d'une fracture ou d'une entorse.

Non loin de là, le cheval continuait à brouter comme si de rien n'était.

— Akira ! appela Geordie.

Elle se haussa sur un coude. Oh, malheur ! L'homme dégringolait à son tour la pente, sans ménager sa jambe blessée.

Avant qu'elle pût lui crier de ralentir, il se laissa tomber près d'elle avec un grognement sourd.

— Ça va ? demanda-t-il en la prenant dans ses bras et en lui écrasant la tête contre sa poitrine. Je vous en prie, dites-moi que vous n'avez rien !

— Je crois que je suis indemne.

Elle remua de nouveau les orteils.

— Je dois être couverte de bleus... mais c'est tout.

Il lissa ses cheveux du plat de la main.

— Plus jamais je ne veux vous voir chuter ainsi.

Fermant les yeux, elle se permit de goûter un moment sa sollicitude. Une chaleur bienfaisante émanait de son corps. Elle s'y fonda, souhaitant que cet instant se prolonge indéfiniment. Jamais elle ne se lasserait d'un tel réconfort, d'un tel sentiment de sécurité. Mazette, cette tendre étreinte lui faisait presque l'effet d'une caresse... N'en était-ce pas une, d'ailleurs ?

Cependant c'était *lui* le patient, pas elle. Elle se recula et baissa les yeux sur sa tunique.

— Oh non, j'ai de la boue partout sur moi ! Et même un accroc au genou !

Il n'était pas jusqu'à ses cheveux qui ne fussent souillés de terre.

Une goutte de sang étoila sa jupe. Geordie prit sa main et la retourna.

— Vous vous êtes éraflé la paume.

Elle inspira entre ses dents serrées.

— Je le crains.

— Vous reste-il des bandages dans votre sacoche ?

Elle opina du chef.

Curieusement, le sac ne l'avait pas quittée de toute sa disgracieuse culbute le long du versant.

Geordie l'ouvrit et en retira une longueur de bandage propre, dont il déchira une partie avant de remettre le reste dans le sac.

— Cette plaie mériterait un peu d'onguent.

— Vous en trouverez dans la sacoche aussi.

Akira le regarda la soigner avec d'infinies précautions, comme si elle était une fleur d'une délicatesse rare. Du bout des doigts, il entreprit d'appliquer le baume, procédant avec une légèreté de plume.

— Cela pique-t-il ?

— Oui.

Il souffla ensuite sur les égratignures, exactement comme elle l'avait fait sur sa blessure.

Le Highlander était décidément une énigme. Après tout le temps qu'ils venaient de passer ensemble, elle ne savait toujours presque rien de lui.

— De quelle partie du Nord venez-vous ? s'enquit-elle.

Il se renfrogna tout en terminant de lui bander la main.

— De la région d'Aberdeen.

— Ah, fit-elle comme si sa curiosité était satisfaite.

Ce nom de ville ne lui était bien sûr pas étranger, cependant l'endroit où ils se trouvaient en ce moment était le point le plus éloigné du village qu'elle ait jamais atteint.

Il retourna sa main, paume vers le bas, pour nouer les extrémités de la bande, avant de lui donner une petite tape sur le poignet.

— Allons, voyons si vous pouvez tenir debout.

Akira vit qu'il se retenait de grimacer en se redressant et, à la soudaine pâleur de son visage, elle comprit qu'il souffrait.

— Je peux me relever toute seule, vous savez.

— Je vous l'interdis, répliqua-t-il de sa voix de commandement.

— Je vous demande pardon ?

Il s'éclaircit la gorge et rectifia :

— Eh bien, il serait pour le moins incorrect de ma part de ne pas vous aider, après la chute spectaculaire que vous venez de subir.

Éberluée, elle le dévisagea en fronçant les sourcils. D'abord il lui lançait un ordre digne du marquis d'Atholl, et ensuite il s'adressait à elle avec une courtoisie exquise à laquelle elle n'avait jamais eu droit de toute sa vie.

Il lui tendit la main.

— Madame...

Elle accepta son assistance et se mit debout à son tour.

— Mais qui êtes-vous, au juste ?

Il détourna le regard.

— Un simple Écossais égaré qui cherche à rentrer chez lui.

— Vraiment ? Vous m'avez déjà servi cette histoire auparavant mais, à votre manière de vous exprimer, il est évident que vous êtes un homme de bien.

— Je détiens en effet quelques biens, concéda-t-il en reculant. Avancez vers moi d'un pas, voulez-vous ?

Elle s'exécuta.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il. Avez-vous du mal à marcher ? Éprouvez-vous des vertiges ?

— Il me semble que tout est en état de fonctionnement.

Son genou l'élançait en frottant contre ses jupons. Elle supposait qu'il avait été égratigné, lui aussi, mais la perspective de laisser M. Geordie remonter sa jupe pour qu'il applique de l'onguent à cet endroit de son anatomie effarouchait terriblement sa pudeur.

— Très bien, décréta-t-il sur un ton de nouveau bourru. Espérons que nous n'aurons pas à connaître d'autres incidents.

Une fois retombé le sursaut d'énergie provoqué par la chute d'Akira, la cuisse de Geordie estima qu'il était temps de le punir pour son acte de bravoure. Il n'avait même pas songé à la douleur quand il avait dévalé la pente à la suite de la jeune femme. La vision horrible de sa culbute dans le torrent de boue et de pierres avait failli lui donner un arrêt cardiaque. À chaque fois qu'il fermait les yeux, il revivait cette scène épouvantable.

Non qu'il conçût le moindre attachement envers la petite. Cela n'avait rien à voir. En tant qu'homme et en tant que duc, il était de son devoir de protéger toutes les femmes en général. Certes, il lui était arrivé d'abuser de leurs faveurs par le passé, mais l'occasion lui était offerte aujourd'hui de se montrer gentleman, de se comporter en héros – non par ses hauts faits de guerre mais en gagnant le respect d'une adorable fille du peuple qui n'avait aucune idée de son rang.

Akira brisa le silence.

— Ce soleil est une bénédiction.

Elle chevauchait en amazone, comme il convenait à une lady – sauf qu'elle avait les jupes enfoncées entre les cuisses et qu'à ce spectacle Geordie avait bien du mal à contenir ses élans charnels. Il en arrivait presque à se féliciter de sa blessure à la jambe car, à certains moments, il avait l'impression que seul ce handicap le retenait de sauter sur la jeune femme...

Le visage levé vers l'astre du jour, elle s'offrait à ses rayons purifiants. La plupart des femmes de son entourage craignaient trop les flétrissures de l'âge pour exposer ainsi à la lumière leur carnation de porcelaine.

Ayant pris une profonde inspiration, elle lui sourit.

— Aimez-vous le soleil, monsieur Geordie ?

— Absolument, acquiesça-t-il, amusé de l'entendre accoler ce titre de politesse à son surnom.

Au vrai, il trouvait rafraîchissant de ne pas se faire appeler « Votre Grâce ».

— Et il fait bien plus chaud qu'hier, ajouta-t-elle en remuant devant lui.

La courbe voluptueuse de ses hanches s'appuya contre son entrejambe, et un gémissement lui monta aux lèvres avant qu'il pût le retenir. Seigneur Dieu, la simple pression de ses fesses contre ses cuisses suffisait à lui égarer les sens ! Bientôt, son membre se tendit sous son pantalon – non pas à demi mais en une pleine érection ! Il leva les yeux au ciel et tenta de se concentrer sur la douleur de sa blessure. Baissant le menton, il inhala lentement... et reçut de plein fouet le parfum d'Akira, mélange grisant de jasmin et de femme sensuelle.

Doux Jésus...

— Avez-vous de la famille ? demanda-t-elle.

— Un garçon et une fille.

Il avait beau être tenu par un impératif de discrétion, il pouvait quand même mentionner ses enfants. Eux, au moins, ne l'avaient pas quitté...

— Vous avez des enfants ?

Elle paraissait surprise.

— Eh oui, comme nombre d'hommes ayant atteint les trente-trois ans.

— Désolée, mais je ne vous voyais pas en père de famille. Vous ne m'avez pas parlé de votre femme. Ni de vos enfants.

Tous les jours, il s'efforçait de chasser de son esprit le souvenir de son dragon d'épouse mais jamais, au grand jamais il n'oublierait ses enfants. Il s'éclaircit la voix.

— Elizabeth m'a quitté pour entrer au couvent.

Akira porta ses doigts délicats à ses lèvres.

— Elle vous a laissé seul avec deux jeunes enfants ?

Oui, songea-t-il. Et près de deux cents domestiques.

Il sentit ses entrailles se nouer. Il n'avait vraiment pas envie d'évoquer la duchesse.

— C'est cela.

— Quel genre de femme est capable d'une telle cruauté ?

— Une femme très égoïste, apparemment.

— Avec deux petits à la maison, comment avez-vous pu vous-même délaisser votre foyer et partir à la guerre ? Vous auriez pu être tué sur ce champ de bataille ! Vous l'avez presque été, d'ailleurs...

— La patrie passe avant la famille.

Il lui arrivait parfois de détester son titre et les devoirs qui y étaient attachés – la pression sociale, les attentes de ses pairs, les fastes de la cour. Être simplement un homme était comme une bouffée d'air frais dans sa vie.

— Vous y croyez vraiment ?

Elle balaya un obstacle imaginaire du dos de la main et ajouta :

— Moi, je crache sur tout ce qui pourrait nuire à ma famille. Je serais prête à défendre mes sœurs au prix de mon existence – même Annis, qui est bien la créature la plus vaniteuse que j'aie jamais rencontrée.

Geordie faillit éclater de rire.

— Si seulement vous aviez connu la duch... les courtisans, vous seriez sans doute plus indulgente envers votre sœur.

— Il se trouve en effet que je ne fréquente pas beaucoup la cour, répliqua-t-elle avec un brin d'ironie, avant de lui enfoncer l'index dans la poitrine. Mais il n'empêche que, vous, vous devriez être avec vos petits, à la maison.

— Bah, ne vous tracassez pas trop pour eux. Ils ont une gouvernante pour s'occuper d'eux.

— Une gouvernante ? Mazette, vous ne vivez pas dans la misère !

Elle passa la main dans la crinière du hongre.

— Dites-moi, quel âge ont vos enfants ?

— Alexander a onze ans et Jane, sept.

Elle soupira.

— Et ils apprennent à lire et à écrire ? Vous devez être très fier d'eux.

— Je le suis.

— J'aurais aimé aussi qu'on m'apprenne à lire.

Elle se mordit la lèvre et baissa les yeux, les joues rouges.

Bon sang de bonsoir, cette petite avait décidément le don de l'émouvoir !

— Peut-être pourrions-nous remédier à cela, une fois retournés à la civilisation.

— Bah, comme si une pauvre femme comme moi pouvait s'offrir les services d'un précepteur !

— Qui sait ? se contenta-t-il de répondre.

Il s'abstint d'en dire plus. Une fois qu'il aurait confié Akira à l'escorte chargée de la ramener chez elle, il doutait de la revoir un jour. Et il n'allait pas commencer à lancer des promesses creuses.

Ils chevauchèrent en silence pendant un moment, les fesses de la jeune femme toujours nichées dans son entrejambe. Malgré l'affolement que provoquait ce contact prolongé sur ses pensées, il espérait pouvoir résister à ses charmes.

Après qu'ils eurent franchi une nouvelle colline, il fit arrêter leur monture. La vue qui s'offrait à eux semblait sortie tout droit d'un tableau de maître.

Akira eut un hoquet d'admiration et porta une main à son cœur.

— Comme c'est beau ! On dirait un paysage de conte de fées.

Geordie ne pouvait que partager cette opinion.

— Magnifique, murmura-t-il.

Une chute d'eau s'étagait devant eux sur quatre ressauts, avant de s'abîmer dans les eaux d'un bassin bleu cobalt. Des arbres frangés de mousse entouraient ce petit coin de paradis. Il fit lentement repartir le hongre.

— Pensez-vous que nous avons le temps que je rince ma tunique ? demanda Akira en secouant sa jupe encore encroûtée de boue. Je me sens crasseuse.

Geordie considéra la cascade et s'humecta les lèvres. Si seulement ils pouvaient s'offrir une baignade dans ces eaux pures – tous les deux !

— Oui. Nous serions même inspirés de nous installer là pour la nuit. Je suis sûr que ce point d'eau doit attirer beaucoup de gibier. Du reste, je nous vois mal continuer sans nous être restaurés.

— Hmm, j'ai faim !

— Et mon appétit semble aussi être revenu, répliqua-t-il avant d'arrêter de nouveau le cheval et de se laisser glisser à terre. Permettez que je vous aide à descendre.

— Je peux le faire toute seule.

Il la dévisagea avec un air austère.

— Je n'en doute pas, mais je ne serais pas un gentleman digne de ce nom si je ne vous proposais pas mon assistance. D'ailleurs, vous n'avez plus marché depuis votre chute de ce matin, et vos jambes pourraient avoir un peu de mal à vous porter.

Elle hocha la tête tout en se remettant à épousseter sa jupe, les joues de nouveau rouges.

Elle plaça ensuite ses mains sur les épaules de Geordie tandis qu'il la prenait par la taille. Ignorant la douleur dans sa cuisse, il souleva Akira avec la ferme intention de la redéposer en douceur sur le sol, mais ce maudit canasson choisit

cet instant pour se dégourdir la croupe et heurter la jeune femme dans le dos. Celle-ci fut projetée vers Geordie avec un cri perçant. Une douce poitrine aux seins ronds et pleins s'écrasa contre son torse tandis qu'Akira jetait les bras autour de son cou. Sous le choc, les mains de Geordie glissèrent plus bas dans le dos de la jeune femme, qui se retrouva collée contre lui.

Abasourdi, il demeura tétanisé, les doigts enserrant la prodigieuse chute de reins d'Akira, le regard perdu dans le puits bleu et insondable de ses iris ornés de longs cils noirs.

— Vous avez de très beaux yeux, grommela-t-il d'une voix altérée.

Elle vira à une charmante teinte de rose, avant de baisser la tête.

— Vous ai-je fait mal ?

— Du tout, assura-t-il dans un souffle.

Pour l'amour du Ciel, comment pourrait-elle lui faire le moindre mal ? Envoûté par le contact moelleux de ses seins contre son torse, il ne sentait qu'à peine la douleur dans sa jambe. Il avait envie de lui relever le menton pour ravir ses lèvres rubis d'un baiser passionné.

— Geordie... Je... Qu'est-ce que... Nous...

— C'est bon. Il n'y a personne d'autre que nous, ici.

Elle prit une brève inspiration, tout en continuant d'éviter son regard.

— Euh... vous pouvez me reposer, maintenant.

Il baissa les yeux par terre, avant de reporter son attention sur son adorable visage. Ses genoux tremblaient. Eh oui, ses genoux puissants de cavalier aguerri étaient bel et bien en train de flageoler ! Il ne s'était même pas rendu compte qu'il la portait toujours dans ses bras. Pas étonnant que sa cuisse blessée lui donne l'impression d'être sur le point de lâcher !

— Bien sûr, fit-il d'une voix rauque.

Seigneur, il était dans un sacré pétrin...

9

Contre l'avis d'Akira, Geordie prit son pistolet et partit chasser dans les bois alentour. Ils auraient pu se contenter de poser un collet, mais il lui certifia que le mieux pour sa jambe était encore qu'il cesse de la dorloter.

Elle n'avait rien à lui reprocher, cependant – même si, pendant un instant, elle l'avait cru sur le point de l'embrasser. Comment aurait-elle réagi à un baiser ? Elle avait failli le laisser faire. Le corps de Geordie lui avait paru étonnamment dur contre le sien. Dieu merci, elle l'avait arrêté, autrement elle n'aurait plus été capable de le regarder dans les yeux. Or elle était sa guérisseuse, et elle tenait aux dix shillings qu'il lui avait promis.

Pas étonnant que sa maman les ait mises en garde, ses sœurs et elle, contre les charmes de l'autre sexe. Geordie avait beau s'exprimer parfois avec l'autorité d'un capitaine d'armée, plus elle le fréquentait et plus elle s'apercevait qu'il était quelqu'un de bien, un homme d'honneur prêt à oublier sa propre douleur pour venir la secourir quand elle chutait.

Peu d'hommes avaient croisé sa vie jusqu'à maintenant, et moins encore avaient mérité sa confiance. Il était vrai que son métier de guérisseuse l'amenait à soigner des patients du sexe opposé, mais ces derniers la traitaient généralement avec une réserve marquée. Nul en dehors de sa famille ne lui adressait vraiment la parole et plus d'une fois alors qu'elle veillait des malades, il lui était arrivé d'entendre, derrière la porte des chambres, un parent de la personne alitée reprocher à un autre d'avoir « fait entrer une romano dans la maison ».

Si Geordie n'avait pas meilleure opinion d'elle, il n'en laissait rien paraître. Elle doutait cependant qu'il la méprisât. Les circonstances de leur rencontre, des plus singulières, les avaient rapprochés. Ils s'étaient retrouvés jetés ensemble dans une situation extrêmement précaire où leur existence était en jeu. Ils avaient fui le danger qui les menaçait. Du reste, les cavaliers qui les avaient pourchassés les traquaient peut-être encore. Or, malgré son état pitoyable, Geordie n'avait pas

seulement tout fait pour assurer leur survie : il l'avait traitée avec respect, voire avec affection, et avait démontré à son endroit un esprit chevaleresque qui lui était inconnu jusqu'alors.

Il n'en restait pas moins de son devoir de continuer à soigner sa jambe, et cela supposait de ne pas trop se perdre dans ses yeux noisette. Et de ne pas trop espérer non plus qu'il finirait par le lui donner, ce petit baiser !

Car elle savait ce qui risquait de suivre cette caresse apparemment innocente : un gros ventre, puis un bébé dans les bras d'une fille mère. Non, non, non : ce chemin était encore plus périlleux que le détachement de tuniques rouges lancé à leurs trousses. Si elle tombait enceinte en dehors des liens sacrés du mariage, sa maman en mourrait. Et puis elle ne voulait pas terminer comme elle, abandonnée par le soudard qui l'avait violentée dans une taverne.

Du reste, elle ne s'illusionnait pas au point de croire qu'un homme comme Geordie pût s'éprendre d'une fille comme elle.

Le Highlander était un être de qualité. Tout en lui dénotait la richesse, depuis l'argent qu'il portait dans son aumônière jusqu'à la coupe de son pourpoint en velours. Sa façon de parler trahissait des origines aristocratiques. Peut-être était-il le cadet d'un baron ou quelque chose d'approchant. En tous les cas, un homme de bien comme lui ne saurait s'attacher à une femme du peuple comme elle.

Mais Akira ne désespérait pas de trouver un jour quelqu'un d'honnête, qui ne la considérerait pas avec la suspicion que lui témoignaient les gens de Dunkeld. Elle était certaine de faire une bonne épouse, si du moins on lui en donnait la chance.

Après avoir allumé un feu, elle ôta son ensemble tunique et jupe. Bonté divine, il était difficile de dire que les habits étaient bleus, tant ils étaient sales. Sa chemise n'était guère plus propre et présentait des taches de boue jusqu'aux genoux. Et, par tous les saints, la cascade était bien tentante !

Elle leva les yeux vers les hauteurs environnantes.

Geordie serait absent pendant au moins une heure, sinon plus.

Elle alla pêcher un petit pain de savon qu'elle avait jeté dans sa sacoche à Dunkeld et se dirigea vers la rive opposée du bassin.

Son pistolet au poing, Geordie engagea le cheval dans un bosquet, sachant le gibier plus abondant dans les bois qu'à découvert. Avec un peu de chance, il pourrait même tomber sur une harde de cerfs. Bon sang, il avait tellement faim qu'un lapin ou deux lui conviendraient déjà fort bien !

Au fil de la journée, la douleur dans sa jambe s'était quelque peu estompée – à moins qu'il ne fût en train de s'y habituer. Comme il détestait être invalide ! Il

était temps pour lui de prendre le taureau par les cornes et de se secouer un peu, de transformer la souffrance en détermination, d'en faire quelque chose d'utile. Dieu savait qu'il ne pourrait se terrer longtemps dans les montagnes. Tôt ou tard, les tuniques rouges finiraient par retrouver sa piste. Il lui fallait au plus tôt renvoyer la guérisseuse chez elle et se hâter de regagner Huntly.

Dieu merci, il n'avait pas succombé à une satanée fièvre !

Il tressaillit à cette pensée, qu'il préféra chasser de son esprit. En vrai Gordon, il ne s'était jamais alité à cause de la maladie. Il en tirait même de la fierté.

Akira semblait également une robuste plante. Sans doute avait-elle hérité cette résistance de ses aïeux tziganes, le nomadisme n'offrant pas une vie toujours facile. En tout cas, il appréciait sa vigueur. Celle-ci contribuait à son charme. Le teint olivâtre de sa peau était aussi intense que celui du soleil couchant, et ses yeux clairs plus expressifs que ceux d'aucune courtisane de sa connaissance. Et puis il y avait ses cheveux... Un miracle de noirceur lumineuse, telle une aile de corbeau irisée. Une couleur aussi profonde était un signe indubitable de bonne santé.

Il cilla et s'éclaircit la gorge. Évidemment, comme il se l'était déjà répété une bonne douzaine de fois, soupirer après cette fille était exclu.

Elle n'en ferait pas moins une bonne épouse. Un jour.

Il frémit de nouveau.

Il avait failli l'embrasser. Seigneur, pourquoi fallait-il qu'il soit autant attiré par toutes les belles femmes qu'il venait à croiser ? Ne pouvait-il rester insensible à leurs attraits, à leur odeur, à la douceur de leur chevelure, à leurs rondeurs ? Que Dieu lui pardonne, mais il n'était pas loin de vouer un véritable culte aux filles d'Ève ! Peu lui importait qu'elles soient plantureuses ou, au contraire, minces avec des seins effrontés comme Akira. Il tirait toujours plaisir de la seule vision d'une représentante du sexe opposé – surtout des danseuses de taverne. Il aimait admirer le gonflement de leur jupe, son balancement, la manière dont elle se plaquait sur leurs hanches, leurs cuisses, leurs mollets, laissant deviner la grâce de leur anatomie. Et s'il leur plaisait en retour, il pouvait même avoir le bonheur de les emmener à l'étage pour vérifier si son imagination ne lui avait pas joué des tours !

Il resserra sa prise sur la crosse de son pistolet. Damnation, il ferait mieux de ne pas trop penser aux danseuses ! Il serait plus avisé de réfléchir au moyen de raccompagner Akira chez elle et d'éviter ensuite les patrouilles de tuniques rouges jusqu'au château de Huntly. Ou encore de se concentrer sur la traque du repas qui lui permettrait de survivre à ce périple dans les Highlands et de retrouver Jane et Alexander.

Il leva les yeux vers le ciel dépourvu de nuages. Sa couleur lui rappelait les prunelles d'Akira. Le regard de la jeune femme était de ceux dans lesquels un homme pouvait se perdre. Il n'avait su résister à leur envoûtement. Il avait souvent suffi à Akira d'une simple œillade pour le séduire et, la dernière fois, elle avait même failli le persuader de l'embrasser !

Un lapin fila juste devant lui, sous une fougère. Il dirigea le cheval vers le gibier en inspectant attentivement le sol de la forêt. Un mouvement dans les fourrés lui permit de localiser sa proie. Il visa la base des arbustes, mais l'animal ne fit qu'une brève apparition avant de disparaître sous un buisson.

Geordie baissa son arme. Tirer au jugé aurait gâché poudre et munition.

Tout en rajustant sa posture sur le dos glissant du cheval, il se prit à regretter qu'Akira n'eût pas pris assez d'argent pour leur procurer une selle – même si chevaucher à deux était sans doute plus confortable à cru.

Un sourire étira ses lèvres tandis qu'une douce chaleur lui gonflait la poitrine.

Au vrai, il avait été loin d'être mécontent d'avoir la jeune femme assise devant lui sur la monture. À chaque respiration, l'odeur des cheveux d'Akira suscitait un désir qui lui fouettait les sens. Et la pression de son derrière contre ses jambes venait régulièrement lui rappeler qu'elle avait des formes délicieusement féminines. Cette intimité forcée lui avait maintes fois donné l'envie d'étreindre la petite Tsigane pour la couvrir de baisers... Douce torture.

Car, par le feu de l'enfer, c'était bien plus que des baisers qu'il souhaitait lui donner ! L'image d'étreintes ardentes et échevelées lui traversa soudain l'esprit et affola son cœur.

Il gémit.

Pas étonnant qu'il se soit presque jeté sur la jeune femme quand il l'avait aidée à descendre de cheval ! Des heures durant, il avait refréné ses instincts, se répétant qu'il n'avait pas le droit d'abuser de la petite guérisseuse... Elizabeth lui reprochait déjà de penser avec son sexe plutôt qu'avec sa tête, et il n'était pas question de lui donner raison.

Aussi épris fût-il d'Akira, il lui fallait impérativement continuer à feindre l'indifférence. Il ne pouvait entretenir de liaison avec cette fille. Pour l'amour de Dieu, il était un fichu duc ! Son divorce lui avait déjà valu la réprobation de ses pairs. C'était tout juste si on ne le huait pas à chaque session parlementaire. Que penserait-on de lui s'il s'affichait avec une roturière ?

Un fou rire lui monta aux lèvres. L'idée de présenter à la reine Akira Ayres, descendante de romanichels, était presque tentante ! Il s'imaginait même attribuer à la jeune femme une ascendance de rois nomades, histoire de corser la plaisanterie.

Il détestait l'hypocrisie que lui imposait son titre.

Et il ne se voyait pas entraîner Akira dans des situations embarrassantes.

En bref, la possibilité d'un avenir commun avec elle était une chimère. Et une aventure passagère n'était pas non plus une option. Car le Seigneur l'avait doublement puni en lui allouant à la fois des appétits sensuels quasi irréprensibles et une intégrité morale sourcilleuse.

Pourtant, la jeune femme était sans conteste le plus tendre et le plus adorable brin de fille qu'il ait connu ! Mais à quoi bon lui ouvrir son cœur s'il devait ensuite briser le sien ? Sans compter que, si leur liaison était découverte, la réputation d'Akira serait irrémédiablement compromise.

Je suis duc, et de dix ans son aîné, songea-t-il. C'est à moi de montrer du sang-froid dans cette affaire.

Leur voyage s'achèverait le lendemain. Il paierait à la jeune femme ce qu'il lui devait pour ses soins et leurs chemins se sépareraient – sans doute à jamais.

Geordie tendit l'oreille en percevant un grognement. Il arrêta le hongre, arma le pistolet et scruta le sous-bois devant lui. Une harde de porcs sauvages en quête de nourriture, le groin dans l'humus, progressait dans sa direction. Retenant sa respiration, il se carra sur le dos du cheval tout en lui flattant le garrot pour l'inciter au silence. L'eau lui montait à la bouche à mesure que les sangliers approchaient. Que n'aurait-il donné, à l'instant même, pour une belle tranche de rôti à la compote de pommes !

Il jeta son dévolu sur une laie bien grasse et actionna la détente du pistolet.

Sa monture effectua un pas de côté tandis que la harde se dispersait en un tourbillon couinant, avant de courir se réfugier dans les fourrés alentour. Quand la fumée du coup de feu se fut dissipée, Geordie eut la satisfaction de voir sa cible couchée sur le flanc, un trou rond et net entre les yeux. Satisfait, il descendit de cheval et s'approcha.

Comme il s'accroupissait pour prendre la bête dans ses bras, une douleur fulgurante à la cuisse lui arracha des larmes. Ses maudits genoux flanchèrent, et il s'écroula par terre. Le sanglier atterri sur sa poitrine avec le poids d'une barrique de bière.

Le souffle coupé, il hoqueta pour retrouver sa respiration, le visage tourné vers le ciel.

— Sacredieu !

Fort heureusement, Akira n'était pas là pour assister à sa déconfiture.

Serrant les dents, il repoussa la laie et se redressa tant bien que mal. La souffrance lui faisait voir trente-six chandelles, mais du diable si une petite blessure allait empêcher un Gordon de fêter un aussi beau coup !

— Tu ne gâcheras pas mon plaisir, maudit animal. Ce n'est pas un simple trou dans la cuisse qui démoralisera George Gordon !

Se raidissant contre la douleur, il écarta les jambes, planta fermement les pieds dans le sol et hissa la laie sur le dos du hongre. Il donna une claque sur le cuissot du sanglier, déterminé à ramener coûte que coûte cette belle prise. Sur ses terres, il possédait de vastes forêts où il avait dirigé bien des chasses qui avaient garni sa table de venaison des semaines durant.

Il enfourcha le cheval derrière le porc sauvage et redressa fièrement l'échine. Il pouffa en imaginant la réaction d'Akira – son air surpris, son regard ravi, admiratif... Nul doute qu'elle allait se régaler.

Lançant le hongre au trot, il ne lui fallut pas longtemps pour rejoindre l'éminence qui dominait la chute d'eau.

Brusquement, la perspective du festin s'effaça de son esprit. Toutes ses pensées le quittèrent – sauf une.

Quelle perfection !

Par la grâce du Seigneur, une pure divinité s'était substituée à la nymphe tzigane, et à sa place se dressait la plus belle femme que Geordie eût jamais connue. Totalement nue, Akira s'était enfoncée dans le bassin jusqu'aux cuisses. Debout devant la chute, elle tendait ses mains en coupe avec une élégance de cygne. Levant le menton, elle fit couler l'eau sur son buste et son ventre, qui prirent une teinte d'ambre vernissé.

Geordie n'avait jamais vu silhouette plus séduisante, plus parfaite. Comme elle se tournait dans sa direction, un brûlant désir lui agrippa les entrailles. Il se pencha sur le cheval en plissant les yeux. Par les reliques les plus sacrées, les seins d'Akira étaient pleins tels des fruits mûrs, ponctués d'un bourgeon tentateur qui appelait caresses et baisers. Son regard descendit plus bas tandis qu'il se rappelait la finesse de la taille de la jeune femme : quand il la prenait entre ses mains, ses pouces se touchaient presque !

Comme il aurait aimé y poser les paumes en cet instant...

Doux Jésus, aucune femme n'aurait dû être dotée de hanches aussi épanouies.

Il frotta ses doigts les uns contre les autres en imaginant la douceur de cette chair sous sa peau.

Pas étonnant que le contact de ces rondeurs contre son membre l'ait autant enivré ! Il sentit ce même membre se raidir à l'idée de plonger dans cette tendresse suave, d'en percevoir la pression tout autour de lui, de s'abîmer dans la fragrance du sexe d'Akira.

La tentation était plus que terrible : elle était irrésistible.

En quelques secondes, il pouvait dévaler la pente, se déshabiller, la rejoindre dans le bassin et l'étreindre sous la cascade, sentir les cuisses brûlantes de la jeune femme se refermer autour de sa taille et sa verge s'enfoncer dans sa moiteur.

Il remua sur le cheval et s'humecta les lèvres.

Akira leva un bras pour le frotter avec un petit pain de savon, en un geste si délié, si tentateur que Geordie en eut les testicules en feu. La chevelure noire et mouillée de la jeune femme se plaqua contre ses hanches tandis qu'elle savonnait l'autre bras. Puis elle s'attaqua à son cou, à ses épaules, à ses seins et même, pour l'amour de tout ce qui était saint, à la toison entre ses jambes ! Elle lui tourna ensuite le dos dans une gerbe d'éclaboussures.

Par la barbe de Moïse, l'arrière était aussi somptueux que le devant ! Ses longues tresses d'ébène tombaient jusqu'au renflement voluptueux de ses fesses. Puis elle écarta ses cheveux pour offrir à la chute d'eau sa silhouette exquise, depuis l'arc gracile de son cou jusqu'à la cambrure parfaite de ses reins.

Geordie engagea sa monture dans le sentier qui descendait vers le bassin.

Relevant alors les yeux, Akira poussa un cri perçant qui se répercuta d'un bord à l'autre de la cuvette naturelle, et s'immergea dans l'eau jusqu'au menton.

Geordie lui sourit et la salua de la main. Il ne pouvait détacher les yeux de la baigneuse. Ses mains tremblaient et sa maudite verge était plus brûlante et plus dure qu'une barre d'acier chauffée à blanc sur l'enclume du forgeron !

Il avait bel et bien envie d'Akira.

— Je n'en ai que pour une minute, le prévint-elle quand il atteignit la rive du bassin.

Elle avait l'air effrayée et sa voix tremblait.

Un déclic se produisit alors dans l'esprit de Geordie.

Reprends-toi !

Il vit Akira jeter un œil en direction des vêtements qu'elle avait mis à sécher sur un buisson.

— Je... Je ne m'attendais pas à vous revoir si vite.

— J'arrive à l'instant, mentit-il, la gorge sèche. Nous allons manger du sanglier rôti, ce soir.

— Excellente nouvelle, mais...

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Pourriez-vous patienter un instant ? Je... Je n'ai rien à me mettre.

Geordie se força à détourner le regard. À en juger par l'état de ses habits suspendus aux épines d'un ajonc en fleur, ils ne seraient pas secs avant des heures.

— Et si vous enfiliez ma chemise, en attendant ?

— Vous... Vous n'aurez pas froid ?

— Certainement pas autant que vous maintenant.

Le souvenir de la pointe érigée de ses seins accrut encore son émoi. Il sentit son membre lâcher quelques gouttes de semence. Il s'empressa de descendre de cheval.

— Désolé de ne pas avoir une chemise propre à vous proposer, mais elle aura au moins l'avantage de vous protéger, le temps que notre repas cuise.

Il ne pouvait s'empêcher de contempler ses adorables traits, ses grands yeux bleus frangés de cils noirs. Son visage de la couleur du miel luisait de gouttes d'eau qui réfléchissaient la clarté du soleil.

Après avoir ôté son pourpoint et fait passer sa chemise par-dessus sa tête, il s'engagea dans l'eau en tendant le vêtement à la jeune femme. Par les os du Malin, il était terriblement proche d'elle ! Il lui aurait suffi d'un pas pour la prendre dans ses bras – pour écraser sa poitrine délicate contre son torse, peau contre peau. Seigneur Dieu, la tentation le fouaillait comme un éclair fusant de sa poitrine, l'électrisant de la tête jusqu'à la pointe de son sexe.

Elle avait ramené les bras contre ses seins, exerçant sur eux une pression qui mettait en valeur leur rondeur aguichante.

Elle soutint son regard avec un air de défi.

— Tournez-vous, ordonna-t-elle.

Il se figea, atterré qu'elle puisse ainsi le priver du spectacle de son corps de déesse.

Puis il déglutit, anéanti par sa propre stupidité. Obéis donc, crétin !

Il hocha brièvement la tête et opéra un demi-tour sur lui-même. Le bras tendu en arrière pour lui présenter la chemise, il s'efforça de garder son attention concentrée sur la froidure de l'eau : peut-être celle-ci arriverait-elle à apaiser son ardeur.

Il en doutait, cependant.

Akira tressaillait, la peau hérissée par la chair de poule, tandis que Geordie, dos tourné, lui tendait sa chemise. Elle frissonnait si fort qu'elle hésitait à prendre le vêtement. Comment donc avait-il pu la surprendre pendant son bain ? Elle avait l'impression que son absence n'avait duré que quelques minutes. Et pourquoi n'avait-elle pas gardé sa propre chemise ? Elle aurait pu en profiter pour la laver sur elle !

Surmontant son embarras, elle saisit la chemise de Geordie et l'enfila à la va-vite. Elle dut cependant tirer sur le tissu pour le détacher de sa peau mouillée. À chaque traction, ses dents claquaient. Quelle situation gênante !

Si seulement le Highlander n'était pas revenu aussi vite, elle n'aurait eu qu'à remettre sa chemise encore mouillée et à aller se sécher devant le feu.

Et il avait rapporté un sanglier ? Elle avait plutôt espéré un lapin, voire un tétras. Franchement, il avait été entre la vie et la mort deux jours durant, et la première bête qu'il chassait était ce genre de monstre ?

— Allez-vous me faire attendre jusqu'à la saint-glinglin ? demanda-t-il par-dessus son épaule, une pointe d'amusement dans la voix. J'ai une laie à vider et à faire cuire.

Deux ultimes secousses suffirent à ramener la chemise sur ses cuisses. Ses mollets, en revanche, étaient encore découverts. Elle jeta un coup d'œil paniqué à son plaid. Il était malheureusement impossible qu'elle l'atteigne sans exposer le bas de ses jambes.

— Je crains que ce ne soit trop court. Si vous pouviez regarder ailleurs quand je passerai près de vous...

Trop tard : il s'était déjà retourné.

— Je ne... commença-t-il.

Puis il se tut, bouche bée. Ses yeux noisette devinrent aussi sombres que du charbon en la détaillant de la tête aux pieds. Akira sentit sa peau la brûler quand son regard s'attarda sur sa poitrine. Il poursuivit son examen, avant de s'arrêter sur ses mollets. Sa pomme d'Adam tressauta et son visage s'empourpra.

— Ah... fit-il.

La jeune femme porta une main à son cœur. Seigneur, elle était loin de s'imaginer qu'il pût être aussi... impressionnant torse nu. Il avait les bras épais et musculeux, ses pectoraux ressemblaient à deux blocs de marbre et ses abdominaux... Oh, que Dieu la prenne en pitié ! Comme animés d'une vie propre, ses doigts se tendirent vers ce buste suprêmement viril.

L'instant d'après, elle retirait vivement ses mains et croisait les bras sur sa poitrine.

Les yeux toujours fixés sur ses jambes, Geordie passa une main dans ses épaisses boucles.

— Toutes mes excuses, murmura-t-il.

Akira était certainement encore plus troublée que lui. Jamais elle n'aurait dû accepter cette maudite chemise ! Comme pour mettre un comble à son embarras, le vêtement dégageait une senteur musquée qui lui chatouillait le bas-ventre. Elle écarta ses cheveux mouillés de son visage.

— Je dois être à faire peur.

Il ramena son attention sur ses traits et haussa les sourcils avec un sourire en coin.

— Ce n'est pas exactement ainsi que je l'aurais formulé.

Baissant la tête, Akira constata qu'elle avait à peine les chevilles immergées. En d'autres termes, Geordie avait vu ses genoux. Mais c'était le cadet de ses soucis : le tissu de la chemise collait à son corps comme une seconde peau et ne cachait absolument rien de son anatomie. Elle tira vigoureusement sur le bas du vêtement.

— Je... Je ne pensais pas que les hommes portaient des habits aussi... aussi fins.

Le regard du guerrier se fit encore plus sombre, si cela était possible. Il ressemblait maintenant à un affamé qui aurait un gigot de mouton juste hors de portée. La voracité qui se lisait dans ses yeux donna le frisson à Akira. Une partie d'elle-même la poussait à laisser retomber ses bras et à s'avancer vers lui, à satisfaire les désirs licencieux qui n'avaient cessé de la hanter ces derniers jours.

Mais c'était impossible. Elle connaissait à peine cet homme, et ne pouvait de toute façon concevoir un avenir avec lui. Combien de fois allait-elle devoir se rappeler qu'elle était sa guérisseuse et lui son patient ?

Elle suivit un large cercle pour le contourner et regagna la berge.

— Je crois que mes vêtements ont commencé à sécher, dit-elle. Je n'ai qu'à les enfiler derrière ce massif de genêt.

— Ils sont encore mouillés, vous allez attraper la mort, grommela Geordie derrière elle en pataugeant bruyamment dans l'eau. Veuillez me pardonner. Je vais essayer d'arrêter de vous reluquer.

Akira lui coula un regard à la dérobée depuis l'abri du buisson. Son air concupiscent avait laissé place à une moue irritée. Il descendit le sanglier du cheval avec une grimace.

— Et si vous attisiez le feu pendant que je vide ce bestiau ? Si vous pouviez également me trouver une paire de branches fourchues assez solides pour supporter une broche improvisée...

Elle se hâta d'enfiler ses souliers.

— Oui, bien sûr.

Mazette, il semblait vraiment contrarié, alors qu'auparavant il paraissait presque envoûté. L'avait-elle donc déçu ? Pour sa part, elle avait encore honte de s'être montrée à lui en tenue d'Ève, même si c'était totalement involontaire de sa part – et de la sienne aussi, sans doute. Quoique... Il aurait quand même pu l'avertir du haut de la colline : cela lui aurait donné le temps de remettre sa chemise et d'endosser son plaid, aussi trempé fût-il.

Elle tordit le bas du tartan pour l'essorer et maintint le carré de laine autour de sa taille avec une ceinture pour mieux se couvrir. Elle entreprit ensuite de ramasser du bois mort autour d'elle, dans le sous-bois qui s'étendait au-delà du

buisson de genêt. Doux Jésus, si seulement elle avait pu continuer à se cacher ainsi jusqu'à la fin des temps... Hélas, non seulement ses devoirs de guérisseuse l'appelaient, mais elle était dans une région qui lui était inconnue, et elle mourait de faim.

Pour l'heure, son destin était encore lié à celui de Geordie.

Elle carra donc les épaules et prit une profonde inspiration avant de revenir vers lui.

Je suis une bonne guérisseuse, se dit-elle. Je connais mon métier et il est hors de question que je me morfonde dans le remords. Je n'ai rien fait de mal. Rien du tout.

10

Jusqu'à présent, Geordie avait su se tenir occupé en tournant le sanglier sur sa broche et en installant une paillasse de fougères et d'herbe sur la rive sablonneuse du bassin. Depuis qu'il avait contemplé Akira vêtue de sa seule chemise, ses moindres rondeurs épousées par le tissu collé à sa peau, il s'était activé comme un blaireau pour détourner son attention de la jeune femme.

En vain.

Il ne pouvait pas plus effacer ces images de son esprit qu'il n'était capable d'oublier de respirer. Akira avait le mollet délicieusement galbé, et ses cuisses... Oh, Seigneur, c'étaient ces cuisses, parfaitement visibles sous le tissu de la chemise, qui avaient eu raison de lui. Maintenant encore, alors qu'elle avait serré son plaid à la taille, il lui arrivait d'entrapercevoir, dans l'échancrure des pans du vêtement, la longueur d'une jambe fine et gracieuse. Il n'osait cependant en faire part à la jeune femme, de crainte qu'elle reparte derrière le buisson de genêt pour enfiler sa tunique mouillée.

Il se surprenait à la reluquer tel un chien affamé, priant le Ciel pour que les pans du plaid s'écartent un peu plus, juste un petit peu plus, et lui redonnent un aperçu de ses jambes, voire de son minou.

Il n'eut pas plus tôt cette pensée qu'il revit en esprit le triangle de boucles sombres qui se distinguait sous la chemise mouillée.

Damnation ! Il se mit à tourner la broche plus vite. Il n'avait pas joui dans sa culotte depuis l'adolescence, et ce n'était pas maintenant qu'il allait s'y remettre !

Oui, il était bel et bien un animal concupiscent. Mais quel mâle normalement constitué ne saliverait pas devant un tel trésor ?

Quand enfin la viande fut cuite, elle s'assit sur la paillasse, les jambes repliées sous son buste et le tout complètement dissimulé sous le plaid – Dieu merci ! Geordie coupa deux tranches de rôti avant de prendre place à côté d'elle.

— Ce n'est pas servi comme un festin mais, si vous avez aussi faim que moi, vous vous régalez tout autant.

Elle sourit, ses yeux bleus réfléchissant la lueur du feu.

— C'est un festin pour moi. Mes sœurs et moi avons rarement le plaisir de manger de la viande.

Elle mordit dans la tranche qu'il lui avait donnée, déchirant la chair de sanglier à belles dents.

Quoique son estomac grondât d'impatience, Geordie refréna son appétit pour regarder Akira manger. Était-elle donc obligée de mettre autant de sensualité dans chacun de ses gestes ? Même les taches de jus qui ponctuaient la commissure de ses lèvres étaient séduisantes. Et la graisse qui rendait sa bouche brillante appelait furieusement le baiser !

— Hmm, fit-elle en levant les yeux au ciel.

Geordie la fixa sans mot dire. Soit je suis aussi paradis, songea-t-il, soit c'est une forme particulièrement perverse de purgatoire...

Elle lui lança un coup d'œil et s'arrêta de mâcher.

— Vous ne mangez pas ? s'enquit-elle.

Incapable de détacher le regard de ses lèvres, il mordit dans sa propre tranche. Une bouffée de saveurs le fit saliver.

— C'est bon, parvint-il à articuler.

Il festoya comme un renard affamé, imité par la jeune femme.

Au bout d'un moment, elle se lécha les doigts et tendit la main vers la gourde.

— Je parie que vous préféreriez de la bière ou du vin.

Il opina, sans cesser de s'empiffrer.

— Ou du whisky, réussit-il à répondre entre deux bouchées.

Elle but un peu d'eau. Pour ce faire, elle leva le menton, exposant un cou gracile. Les ondulations de sa chevelure noire cascadaient dans son dos. Essuyant ses lèvres du dos de la main, elle le considéra avec curiosité. Comment diable se faisait-il que tout autour d'elle semblait se dérouler à un rythme ralenti, comme si quelque chef d'orchestre invisible avait demandé à l'existence d'aller moins vite ? Geordie n'en avait aucune idée, mais il savourait chacun de ces moments. La lumière des flammes jetait sur le visage d'Akira de dansants reflets d'ambre. Si seulement c'était elle qu'il avait pu dévorer en cet instant...

Elle lui tendit la gourde.

— Depuis votre retour de chasse, vous me regardez avec un air... curieux, avoua-t-elle enfin.

— Ah bon ? fit-il en buvant un peu d'eau, sans détacher son regard de la jeune femme. Veuillez m'en excuser.

Elle baissa les yeux sur son torse.

— Merci de m'avoir prêté votre chemise.

— C'était la moindre des choses.

Le cœur de Geordie s'affola sous son regard. Peut-être l'appréciait-elle en retour, après tout – non pas pour son titre, qu'elle ignorait, mais pour ce qu'il était en tant qu'homme.

— Vous ne m'en voulez pas ? demanda-t-elle.

— De quoi ?

— Eh bien...

Sa langue effleura sa lèvre supérieure tandis qu'elle relevait les yeux vers lui.

— Vous sembliez plutôt... remué, tout à l'heure.

Et comment, qu'il était « remué » ! Depuis son cerveau en feu jusqu'à ses génitoires au supplice !

— Ah oui ? fit-il sans trop savoir ce qu'il disait, de plus en plus fasciné par la bouche humide de la jeune femme.

Il commença à se pencher vers elle.

Akira rougit et baissa de nouveau la tête.

— Honnêtement, je vous croyais parti pour plus longtemps. Je n'aurais pas dû me baigner. Mais l'eau était si tentante...

Une mèche de la jeune femme était chatouillée par la brise vespérale. Il ne put s'empêcher de l'attraper et d'en enrouler la volute soyeuse autour de ses doigts.

— Pas besoin de vous excuser, ma belle.

Avec un sourire timide, elle regarda sa bouche, ses propres lèvres entrouvertes sur un petit hoquet silencieux. Comment un homme aurait-il pu résister à pareille invite ? Comme poussé par une force indépendante de sa volonté, il s'inclina davantage et prit les joues d'Akira dans le creux de ses paumes.

La langue de la jeune femme vint effleurer sa lèvre supérieure.

Geordie ne put s'empêcher de lâcher un soupir de désir.

— J'ai envie de vous embrasser, petite.

À ces mots, elle releva très légèrement le menton.

Il n'en fallut pas plus à Geordie pour glisser une main derrière sa nuque et effleurer des lèvres sa bouche soyeuse.

Elle laissa échapper un gémissement ténu, qui propagea au plus profond de lui un feu plus ardent que toutes les flammes de l'enfer. Il se mit à goûter sa bouche avec révérence. Il avait l'impression que toutes les fibres de son être s'allumaient d'une vie plus intense.

Doux Jésus, il lui fallait se contrôler, tenir son désir en laisse ! Sauf que son esprit tout entier était consumé par la caresse de leurs lèvres, ainsi que par la douce pression des seins d'Akira contre son torse... Sans cesser de l'embrasser, il prit une inspiration frémissante, poussa un grognement sourd et plongea les doigts dans sa chevelure luxuriante, cette foison de boucles noires qu'il rêvait de caresser depuis le premier instant. Les volutes en étaient si douces qu'on les aurait dites tissées de fils de soie. Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine, comme s'il voulait bondir hors de son corps pour se jeter sur Akira !

Mais la jeune femme qu'il tenait dans ses bras était la demoiselle qui l'avait sauvé, la guérisseuse qui, sans même le connaître, l'avait aidé à fuir une bande de tunique rouges et l'avait ensuite soigné avec dévotion. La querelle entre le gouvernement et les jacobites ne la regardait nullement. Elle ne se souciait que de sa famille et d'assurer la subsistance des siens. Elle n'était pas le genre de fille à prendre comme une traînée, mais un être précieux à chérir et savourer comme elle le méritait. Il écarta donc doucement ses lèvres de la pointe de la langue et entreprit de les caresser sans hâte ni voracité excessive.

Pendant un moment, il garda les yeux ouverts et la regarda fondre sous son baiser, s'offrir à lui en se débarrassant peu à peu de ses préventions de demoiselle sans expérience. Il ne s'était donc pas trompé : son désir était partagé. D'ailleurs, elle ne tarda pas à l'imiter et à frôler sa bouche de sa propre langue, à la palper et à la suçoter à son tour. Le serrant plus étroitement contre elle, elle s'agrippa aux muscles de son dos.

Délaissant pour un temps ses lèvres, Geordie se mit à lui mordiller le bas de la mâchoire, puis le cou tandis qu'une de ses mains se posait enfin sur sa poitrine d'une douceur incomparable.

— Assez, lâcha-t-elle d'une voix essoufflée tout en ramenant ses poings entre eux. Pourquoi ai-je autant de mal à vous résister ?

— Croyez-moi, ma belle, le vaincu ici, c'est moi. Vous m'avez totalement réduit à l'impuissance.

Il avait espéré qu'elle rirait de ce bon mot et se jetterait à son cou pour quémander un nouveau baiser. Mais Akira n'était pas comme ça. Elle se libéra de son étreinte et se redressa en refermant les pans de son maudit plaid, avant de lui décocher un coup d'œil de côté, la bouche pincée.

— Ne recommencez plus jamais. Je suis une guérisseuse, pas une catin.

Il se mit debout à son tour.

— Je ne vous ai jamais considérée ainsi ! protesta-t-il. Je vous trouve simplement très mignonne. Irrésistible, même.

L'avait-il donc mal comprise ? Avait-il mal interprété ses mimiques, la lueur dans ses yeux, sa réaction à ses caresses ?

Par la dent du Seigneur, songea-t-il, elle est simplement une jeune fille innocente, et moi je suis un goujat !

Il ramassa un caillou, qu'il jeta dans l'eau, et regarda les ondes concentriques s'écarter de son point de chute.

Je n'aurais jamais dû l'embrasser. Je suis sur le point d'exploser mais tant pis : je ne puis oublier mon rang...

Sous le ciel du crépuscule, les grenouilles commencèrent soudain à chanter, telle une troupe de joueurs de cornemuse essoufflés.

— Vous avez de nouveau l'air en colère, murmura-t-elle.

Il croisa les bras.

— Je ne suis pas en colère.

Akira vint se camper près de lui pour jeter elle-même un caillou dans le bassin.

Geordie se tourna vers elle au plus mauvais moment – ou au meilleur, selon les points de vue : le geste de la jeune femme souleva le bas de son plaid, révélant le mollet galbé qu'il avait rêvé de voir la soirée durant. Son cœur battit de plus belle contre ses côtes, lui coupant le souffle.

Elle le dévisagea, les poings sur les hanches.

— Ma mère me répète toujours de me méfier des hommes comme vous.

— Comme moi ?

— Oui. Vous ne m'avez pas donné votre vrai nom, ni appris d'où vous êtes originaire. Je suis assez instruite pour savoir qu'Aberdeen est une grande cité et, comme vous n'avez pas voulu me dire où vous habitez là-bas, je dois en déduire que... que vous ne me faites pas confiance, acheva-t-elle dans un souffle.

— Ce n'est pas de vous que je me méfie.

Elle se mit à taper par terre de son pied.

— Tiens donc ?

— Si jamais les troupes gouvernementales vous capturaient, mieux vaut que vous en sachiez le moins possible sur moi.

— Et pourquoi cela ? Seriez-vous quelqu'un d'important ?

— En un sens, oui. Mettons que je suis quelqu'un qui aurait dû réfléchir à deux fois avant d'aller combattre, loin de chez lui, dans un régiment de jacobites. Malheureusement...

— Oui ?

Il haussa les épaules.

— Je me voyais mal ne pas réagir au mépris opposé par la reine Anne à l'acte de Sécurité de notre parlement. J'en ai soupé de la morgue anglaise. J'ai cependant pris la précaution, pour protéger mes enfants, de m'engager anonymement dans la bataille.

— La politique ne me touche guère, pour ma part. Il m'est déjà assez difficile de nous trouver à manger, à ma famille et à moi-même, ainsi que du bois pour le feu. Ce qui se passe dans les hautes sphères ne me concerne pas vraiment.

Geordie ne put s'empêcher de sourire.

— C'est une forme de sagesse.

Elle lui toucha le bras, suscitant aussitôt en lui des frissons qui remontèrent jusqu'à sa nuque.

— Je comprends que vous ne souhaitiez pas divulguer votre nom de famille, mais quel est votre prénom ? Comment vos amis vous appellent-ils ?

— Pour tout vous avouer, je suis également Geordie pour mes proches – y compris mes sœurs.

Il soupira.

— Puisque vous semblez y tenir, apprenez que mon nom de baptême est George, mais à part ma mère, il n'y a guère que mon ex-épouse pour m'appeler ainsi.

— Votre femme qui est partie au couvent ?

— Celle-là même. Elle m'a obligé à entamer une procédure de divorce et a filé ensuite dans un monastère flamand.

— Oh, c'est affreux... Vous êtes bien la première personne que je rencontre à avoir divorcé.

Il donna un coup de pied dans un caillou.

— C'est un rite d'humiliation réservé aux classes supérieures.

Un silence embarrassé suivit, jusqu'à ce qu'Akira relève les yeux vers lui avec un petit sourire en coin.

— À franchement parler, George est sans doute un joli prénom, mais je trouve que Geordie vous va mieux.

— Mille mercis, répliqua-t-il sur un ton plus bourru qu'il ne l'aurait souhaité.

— Je persiste à penser que vous êtes en colère, repartit la jeune femme, avant de se diriger vers ses vêtements et de les palper. Je crois qu'ils sont suffisamment secs pour que je puisse les remettre.

— Il était temps, ne put-il se retenir de grommeler, se voyant mal résister plus longtemps à l'attraction des jambes nues d'Akira sous son plaid.

Relevant les yeux vers le Highlander, la jeune femme le foudroya du regard.

— Je vous demande pardon ? Vous m'avez prêté votre chemise de votre plein gré, me semble-t-il. En tout cas, je ne vous l'ai jamais demandée.

Il leva les yeux au ciel.

— Je me suis mal exprimé.

— Ah oui ? fit-elle en ramenant les pans de son plaid contre ses jambes et en détournant le regard du torse musculeux du guerrier. Si vous voulez bien vous retourner un instant, je pourrai me changer et vous rendre sans plus tarder votre précieux vêtement !

Il resta coi un long moment, puis haussa les épaules et obtempéra.

Elle récupéra ses habits sur le buisson épineux, avant d'aller se cacher derrière. Elle veilla à garder le feu dans son champ de vision, car il faisait déjà bien sombre.

Elle enfila rapidement la chemise par-dessus sa tête et tira dessus. Au moins était-elle sèche. Elle en noua vaguement les lacets sur le devant avant de mettre sa tunique encore humide, prête à en supporter la fraîcheur pendant un temps.

— Tout va bien là-bas ? demanda Geordie depuis les environs du feu.

Elle tira sur les lacets de sa tunique.

— J'ai presque terminé.

Pourquoi avait-elle donc accepté sa chemise ? Depuis qu'elle s'en était affublée, elle n'avait cessé d'être troublée. L'odeur de Geordie flottait autour d'elle, réveillant le désir d'être encore plus... intime avec lui.

Mais il n'en était pas question !

Elle s'était comportée de manière irresponsable. Il était temps qu'elle se ressaisisse et adopte l'attitude qui seyait à une guérisseuse. Elle ne l'avait accompagné que pour l'aider à reprendre des forces, et si son état général continuait à s'améliorer, il n'aurait plus besoin de ses services dès demain, après qu'ils auraient pris contact avec ses alliés.

C'est notre dernière soirée ensemble, se dit-elle. Ensuite, je rentrerai chez moi et tout redeviendra normal.

Elle soupira en pensant au cottage. Que n'aurait-elle donné pour se retrouver devant le foyer de sa maison, ou pelotonnée dans le lit clos qu'elle partageait avec ses sœurs ? C'était curieux : elle avait toujours aspiré à avoir une couche à elle, or après deux nuits sans sommeil ou presque, elle aurait payé un penny entier pour récupérer son petit coin de lit à Dunkeld !

Sans compter que sa mère devait s'inquiéter.

Après avoir ressorti ses cheveux de sa tunique et drapé le plaid sur ses épaules, elle ramassa la chemise de Geordie et revint rapidement près du feu. Le Highlander était allongé près du foyer, le contour de ses muscles souligné par la lueur des flammes.

Comme elle détournait encore une fois le regard de cette somptueuse exhibition de beauté virile, elle trébucha sur une racine et faillit s'affaler sur lui.

Par chance, elle se rattrapa à temps. Dieu seul savait ce que Geordie aurait pensé si elle lui était tombée dans les bras !

— Tenez. Merci pour le prêt.

Il tendit la main et lui saisit le poignet.

— Je suis désolé d'avoir pris des libertés avec vous. J'ai outrepassé les limites de la bienséance.

Elle lui adressa un bref hochement de tête.

— Nous avons failli tous les deux. Que cela ne se reproduise pas.

Elle baissa les yeux sur leurs mains jointes.

— J'aimerais juste...

— Oui ?

Elle ne pouvait quand même lui avouer tout le plaisir qu'elle avait retiré de leur baiser, encore moins son désir de l'embrasser encore. Cela reviendrait à admettre que bouillonnait dans ses veines le sang tzigane de ses ancêtres. Et à ignorer les avertissements pourtant répétés de sa maman.

— Je, euh... J'ai hâte de rentrer chez moi.

Le visage de Geordie se crispa. Il relâcha sa main et enfila la chemise.

Akira avait les doigts qui la chatouillaient, tout en sentant un grand vide se creuser dans sa poitrine. Pourquoi lui donnait-il toujours l'impression qu'elle avait dit ce qu'il ne fallait pas ? Lèvres pincées, elle alla prendre place de l'autre côté du foyer.

Geordie remit son pourpoint.

— Maintenant que le soleil est couché, le froid va tomber.

— Raison de plus pour vous rendre votre chemise.

Il hocha la tête et s'étendit de nouveau devant les flammes. Haussé sur un coude, il la contempla en silence. Il aurait pu passer pour la statue d'un dieu romain, avec sa tête appuyée sur sa main, une jambe pliée et l'autre droite.

Elle jeta un œil à sa cuisse blessée.

— Comment va votre plaie ?

— Elle est toujours là.

Bon sang, comme il la troublait, à la fixer ainsi ! Ne cillait-il donc jamais ?

— Et elle va mieux ? demanda-t-elle, tout en s'efforçant de calmer les papillons qui dansaient dans son ventre.

Il haussa un sourcil.

— Je suppose, répondit-il laconiquement.

La jeune femme se frotta les yeux.

— Je pense qu'il est temps de se coucher. Je suis tellement fatiguée que je n'arrive plus à réfléchir clairement.

Peut-être, une fois reposée, me sentirai-je plus dans mon assiette, se dit-elle.

Il tapota le sol près de lui.

— Alors vous feriez mieux de venir partager avec moi la pailasse que je nous ai préparée. Le sable et les fougères la rendent plutôt confortable.

Elle se mordit la lèvre.

— Non, je crois que je suis aussi bien ici.

Il afficha de nouveau une moue dépitée et fronça les sourcils.

— À votre guise.

11

L'aube se leva sur un épais brouillard qui rappela à Geordie la précarité de leur situation : plus ils traînaient dans les Highlands, plus ils donnaient aux tuniques rouges de temps pour contourner le massif montagneux et leur dresser une embuscade à la sortie.

Ils étaient donc encore loin d'être en sécurité, d'autant plus si les troupes gouvernementales avaient trouvé sa flasque, car alors le marquis d'Atholl n'aurait de cesse d'avoir sa peau. Oh oui, John Murray et son armée ne manqueraient pas cette opportunité d'obtenir la faveur de la reine Anne.

Le bras d'Akira effleura son épaule, comme c'était arrivé à maintes reprises au cours de ce périple. Et chacun de ces contacts lui mettait les sens en émoi. Ce matin-là, cependant, il allait l'emmener à Spean Bridge et demander au clan des MacDonell de la ramener chez elle. À cette perspective, son cœur se serra. La petite allait lui manquer, c'est sûr. Mais il valait mieux qu'elle rejoigne les siens. Lui-même, du reste, avait une multitude d'affaires à régler à Huntly.

La jeune femme lui appliqua le dos de la main sur le front.

— Vous me semblez un peu fébrile.

Il prit une inspiration frémissante. Il ne pouvait se payer le luxe d'une fièvre.

— Rien qu'une bonne lampée de whisky ne saurait guérir.

— N'empêche qu'il va falloir que je vous prépare un peu d'infusion d'écorce de saule à la première occasion.

Il reporta son attention sur la route, alors que leur monture contournait un énorme rocher avant de s'engager dans une descente assez raide.

S'orienter dans le brouillard des Highlands n'était pas seulement délicat ; c'était souvent une question de vie ou de mort.

— Je préfère le whisky.

— Voilà qui est parlé en authentique Highlander, je suppose, mais vous m'avez embauchée pour vous soigner et si vous voulez retrouver promptement la santé, je vous suggère de m'obéir.

— Ah oui, j'avais presque oublié...

Le brouillard se faisait de plus en plus dense à mesure qu'ils s'éloignaient des sommets.

— Dix shillings, c'est bien le prix dont nous avons convenu, n'est-ce pas ?

Elle le gratifia d'un vigoureux hochement de tête.

— Tel était en effet notre accord.

— Ne vous inquiétez pas, ma belle. J'honore toujours mes dettes, en vrai Gord... en honnête homme que je suis.

Alors qu'ils poursuivaient leur descente vers l'ouest, Geordie sentit son front se couvrir peu à peu de sueur. Il ne l'aurait jamais admis tout haut, mais force lui était de constater qu'il avait bel et bien la fièvre. Ces derniers jours avaient sapé son énergie. Il se passa une main dans les cheveux. Il allait vaincre le mal en Gordon digne de ce nom. Ce n'était pas une petite blessure qui allait le désarçonner – du moins pas pour longtemps.

Akira avait fini par s'endormir contre sa poitrine. Le Ciel lui vienne en aide : la jeune femme était presque aussi belle endormie qu'éveillée ! Mais « presque », seulement, car le sommeil avait beau la rendre paisible, il lui cachait ses magnifiques yeux indigo. Il préférerait donc Akira alerte et vive, voire en colère, car son regard n'était peut-être jamais aussi splendide qu'animé par le feu des passions... Et en colère, elle avait tout droit de l'être, après la soirée de la veille. Comme un imbécile, il avait confectionné la paillasse dans l'intention d'y passer la nuit avec elle !

Quel rustre lubrique...

Qui pouvait savoir ce qui serait arrivé si elle ne s'était pas rhabillée et n'avait pas tenu à dormir de l'autre côté du feu ? Il était peu probable qu'il serait parvenu à contrôler ses instincts, en particulier aux petites heures de la nuit.

Au moins Akira ne manquait-elle pas de bon sens – sauf quand elle avait décidé de se baigner nue dans le bassin, bien sûr. Car eût-elle connu la réputation de son patient, elle se serait vraisemblablement abstenue de courir ce risque. Mais voilà : il l'avait vue dans le plus simple appareil et ne pouvait arracher cette image de son esprit.

Hélas, ils allaient bientôt quitter ces montagnes et leur escapade de rêve prendrait fin.

Un mouvement dans la brume attira soudain son attention. Tirant sur la bride, il ralentit l'allure du hongre et tenta de percer du regard le brouillard en contrebas.

Son cœur tressauta dans sa poitrine.

Des tuniques rouges !

Un tir de mousquet retentit. Le coup de feu résonna d'une colline à l'autre.

Akira se redressa avec un cri de surprise.

— Que... ?

— Chut ! la fit taire Geordie, tout en talonnant violemment les flancs de leur monture.

Avec un hoquet étranglé, la jeune femme se plaqua contre son buste tandis que le cheval virait vers le nord-ouest pour regagner les bancs de brume. D'autres coups de feu retentirent devant eux.

— Encerclés ? murmura Geordie en regardant autour de lui.

Bon sang, il n'avait plus le choix : il leur fallait foncer droit sur l'ennemi !

— *Ghàidhealtachd !* gronda subitement une voix en gaélique.

Le mot signifiait « les Hautes Terres » et provenait d'une ravine qui semblait offrir un endroit idéal pour une embuscade.

Oubliant toutes les leçons de stratégie qu'il avait pu apprendre, Geordie ne marqua qu'une brève hésitation avant de se diriger vers la voix. Un nouveau coup de feu éclata au-dessus de leur position. Il se coucha sur la jeune femme pour la protéger de son corps.

— Gardez la tête baissée !

Le cheval dévalait à toute allure la fosse caillouteuse et envoyait des pierres rouler vers le fond, tout en respirant bruyamment par les naseaux.

— Par ici, ordonna la voix.

Plissant les paupières, Geordie devina la croupe d'un poney alezan qui s'éloignait en remuant la queue. Il le suivit.

Comme ils s'enfonçaient dans la faille, le brouillard se dissipa quelque peu, lui permettant de distinguer un Highlander râblé chevauchant un poney Garron. Le fracas d'une cavalcade ébranla le sol, avant de s'éloigner dans la direction opposée à celle qu'ils empruntaient. Dans la brume au-dessus d'eux passèrent les silhouettes fantomatiques d'un régiment entier de Highlanders chargeant les troupes anglaises et protégeant ainsi leur fuite. De nouvelles détonations résonnèrent dans leur dos, tandis que Geordie s'efforçait de maintenir l'allure imposée par leur guide. Ce dernier allait si vite qu'il manquait parfois le perdre de vue.

— Que se passe-t-il ? chuchota fébrilement Akira.

— Je crois que nous nous sommes trouvé des amis.

Ils pénétrèrent dans un épais sous-bois et la rumeur de l'escarmouche s'éloigna au fil des kilomètres, jusqu'à ce qu'ils parviennent devant l'entrée d'une grotte. Geordie avait une douzaine de questions sur le bout de la langue alors qu'il arrêtait leur monture près de celle du Highlander.

— Je vous dois une fière chandelle, dit-il. Vous êtes intervenu juste à temps.

À ces mots, l'homme redressa vivement la tête et, ôtant son couvre-chef, considéra Geordie avec stupeur.

— Votre Grâ... ?

— Sir Coll de Keppoch ! s'exclama Geordie en un cri qui fit fuir un coq de bruyère caquetant.

Dieu merci, il était tombé sur un allié ! Il préférerait cependant que son identité ne soit pas ébruitée, surtout avec des ennemis dans les environs.

— Comment diable avez-vous su où nous attendre ?

— Eh bien, nous avons appris par la rumeur que des tuniques rouges étaient en train de tendre une embuscade à un... homme blessé, accompagné d'une guérisseuse.

Le regard de Coll se posa sur Akira.

— J'ai beaucoup à vous apprendre, ajouta-t-il.

— Je n'en doute pas, repartit Geordie en aidant la jeune femme à descendre, avant de la présenter à Coll. La petite meurt de faim.

— Freddy ! beugla le Highlander. Nous avons de la compagnie.

Un garçon, qui ne devait pas avoir plus de douze ans, émergea de la caverne.

— Oui, messire, fit-il avant de poser les yeux sur Akira.

Il regarda la jeune femme, bouche bée.

— B-B-Bonjour, bredouilla-t-il.

Geordie descendit de cheval avec un rictus de souffrance.

Coll le dévisagea en fronçant les sourcils, visiblement inquiet. Il adressa un signe au garçon.

— Emmène Mlle Akira à l'intérieur, et donne-lui de quoi se remplir la panse.

La jeune femme le salua d'une révérence.

— Merci, messire.

Le Highlander lui décocha un sourire appréciateur.

— Par la dent de Dieu, la rumeur ne disait pas que la guérisseuse était aussi mignonne !

Geordie serra les poings, l'estomac noué. À peine âgé de vingt et un an, le jeune chef de clan avait tout intérêt à surveiller ses paroles et à ne pas trop relâcher Akira !

— Attention, MacDonell : quiconque posera la main sur cette fille aura à en répondre devant moi.

— Elle est à vous, si je comprends bien ? s'enquit Coll.

— Oui.

Qu'aurait-il pu répondre d'autre ? Il n'allait certainement pas révéler que la « demoiselle » était libre. Cela aurait valu à Akira les attentions de tous les

célibataires du clan MacDonell !

La jeune femme les considéra tour à tour avec un air éberlué.

— Je vous demande pardon ?

— Vous vous sentez bien, madame ? lança-t-il.

Elle rougit comme une rose épanouie et le dévisagea avec une incompréhension manifeste.

— Naturellement. La question serait plutôt de savoir si, *vous*, vous vous sentez bien.

Il carra les épaules.

— Accordez-moi un moment avec sir Coll, et je vous rejoindrai bientôt.

Se renfrognant, elle le regarda comme s'il venait juste de débarquer de la lune.

— Je, euh... Bon, très bien.

Une fois que la jeune femme eut suivi Freddy dans la grotte, Geordie appela Coll d'un signe de la main.

— Venez, marchons un peu.

— Je ne saurais vous exprimer mon étonnement de vous voir, Votre Grâce.

Geordie balaya l'air du tranchant de la main et regarda derrière lui.

— Il vaut mieux que mon titre reste secret, pour l'instant. Je suppose que les tunique rouges doivent l'avoir deviné, pour nous avoir tendu une embuscade à la sortie des montagnes, mais je doute qu'ils en aient la certitude, alors autant ne pas la leur donner.

— Bien, Votre Grâce... Je veux dire, messire.

Geordie approuva d'un hochement de tête.

— Quand même, ça me fait bizarre, avoua le jeune Highlander en frottant son épaisse chevelure rousse. Ne pourrais-je au moins vous donner du « milord » ?

— Certainement pas, répliqua Geordie en frappant sèchement du pied par terre.

Une onde de douleur en provenance de sa cuisse le fit vaciller.

— Êtes-vous blessé, Votre... mil... euh, messire ?

— Damnation, grommela-t-il en empoignant l'épaule de Coll pour retrouver son équilibre. J'ai pris une balle de mousquet dans la jambe.

— Seigneur Dieu ! Vous devriez être alité !

— Je le serais si j'avais pu disposer d'un lit.

Il incita du geste le chef de clan à poursuivre leur chemin.

— Mais cela attendra, reprit-il. Avez-vous participé à la bataille de la lande de Hoord ?

— Non. Je suis toujours en bisbille avec ces satanés MacIntosh.

— Et comment vous débrouillez-vous avec eux ? Avez-vous besoin de renforts ?

— Bah ! Je saurai bien les repousser tout seul, jusqu'aux Hébrides s'il le faut, répondit Coll en plaquant sa paume sur la poignée de l'épée pendue à son côté. En tout cas, je puis vous garantir que nous serons prêts à épauler le prochain soulèvement jacobite.

— Brave garçon ! Mais il n'est pas plus mal que vous soyez resté chez vous. Vous pourrez ainsi me fournir un alibi – si du moins j'en ai besoin.

Il s'essuya le front avec sa manche. Bon sang, qu'est-ce qu'il pouvait transpirer ! Et comme il se sentait faible...

— Par le sang du Christ ! Vous avez une mine de déterré. Vous voilà pâle comme un linge !

Geordie secoua la tête avec un geste négligent de la main.

— C'est bien pour ça que je me suis fait accompagner d'une guérisseuse. Je lui dois la vie, du reste.

— Je vous envie, avoua Coll en regardant en direction de la grotte, un demi-sourire sur sa face rougeaude. Elle est assurément agréable à regarder. Et pas seulement à regarder, j'imagine...

— Vous imaginez trop, MacDonell, le prévint Geordie. Et je vous rappelle qu'elle n'est pas à vous.

Coll le considéra en plissant les paupières.

— Il est donc vrai que la duchesse est partie pour la Flandre ?

— Voilà une question qui frôle dangereusement l'affront, gronda Geordie sur un ton menaçant. Oubliez-vous le respect que vous me devez ?

— Je croyais être censé ne pas vous traiter comme un duc, *Votre Grâce*, riposta le coquin à cheveux roux avec une moue effrontée. Pardon : messire.

— Petit ingrat, repartit Geordie en lui calottant l'arrière du crâne.

Coll sourit de plus belle.

— Cette fille est sous ma protection, c'est tout, précisa Geordie.

Il regarda les arbres dont un vent naissant agitait les ramures : le brouillard n'allait pas tarder à se lever.

— J'ai besoin d'une escorte pour la ramener à Dunkeld.

— Vous plaisantez ? répliqua Coll avec un reniflement incrédule. Aucun jacobite un tant soit peu sensé n'irait s'aventurer aux alentours de Dunkeld ou de la lande de Hoord en ce moment !

— Malédiction ! grogna Geordie en donnant un coup de poing dans sa paume. Cela étant, votre étendard n'était pas visible sur le champ de bataille, et j'ai promis à la petite de la faire raccompagner auprès des siens.

— Comme si je n'avais pas déjà assez de soucis de mon côté ! s'emporta Coll en levant les bras au ciel. Mais bon, je trouverai bien quelqu'un pour chaperonner votre « protégée » jusque chez elle. Bon sang de bois, vous savez bien que vous pouvez me demander n'importe quoi – mais pas avant que vous vous soyez un peu rétabli, Votre Grâ... euh, messire.

— Merci.

Geordie se pencha en avant, les mains sur les genoux, pour inspirer à plusieurs reprises et dissiper le début de malaise qui l'étreignait.

— Essayez vraiment d'oublier mon titre pendant un temps, c'est très important. Qui d'autre parmi les vôtres serait encore susceptible de me reconnaître ?

— Seulement Glen et mon frère Angus.

— Faites-leur passer le mot : discrétion absolue sur mon rang.

Coll opina du chef.

— Je leur en parlerai.

— Bien.

Geordie se redressa et promena un regard circulaire sur les environs.

— Où diable sommes-nous, au fait ?

— Dans les collines au-dessus du loch Laggan. Si j'avais su que c'était après vous que les tuniques rouges en avaient, je vous aurais emmené directement à Glen Spean.

— Vous avez bien agi. Le simple fait de m'avoir recueilli est une forme d'engagement que j'apprécie.

— Merci, messire.

— Cela dit, je suis un peu inquiet pour Akira. Je ne voudrais pas qu'on aille se faire des idées à son sujet.

— Je préviendrai les gars qu'elle est sous votre protection.

— Et ils voudront alors savoir pourquoi il leur faudrait me témoigner autant de respect. Non, le mieux est que vous leur disiez qu'elle est sous *votre* protection.

Un sourire entendu joua sur les lèvres de Coll. Geordie savait très bien à quoi le jeune homme pensait – le fripon !

En même temps, quel homme normalement constitué n'aurait pas eu envie de coucher avec la jeune femme, sitôt après avoir posé les yeux sur elle ?

— Très bien, acquiesça le chef de clan. Dès que la situation se sera un peu calmée par ici, je vous emmènerai tous les deux à Glen Spean, où vous pourrez rester jusqu'à ce que vous vous sentiez en état de repartir chez vous.

— Ne vous tracassez pas pour moi. Je suis un Gordon. Je suis capable de mener cent batailles à la file, s'il le faut.

— Ah oui ? fit Coll avec un haussement de sourcils. Sauf votre respect, messire, je vous vois pour l'instant aussi blanc qu'un harfang des neiges en hiver.

Et encore, songea Geordie, il ignorait l'intensité de la douleur qui lui taraudait la cuisse !

— Une bonne nuit de sommeil là-dessus et il n'y paraîtra plus, assura-t-il à son hôte.

12

Akira avait eu vent des rumeurs évoquant la férocité des chefs de clan des Highlands et le danger qu'on courait une fois entre leurs griffes. Il se disait à la veillée que ces gens vivaient comme des sauvages, qu'ils traquaient mères et enfants et s'en prenaient à leurs voisins par le feu et l'épée. En cet instant, toutefois, il semblait évident à la jeune femme que les médisants avaient tort. Sir Coll, qui – ainsi qu'elle l'apprit plus tard – était le seizième chef du clan des MacDonell de Keppoch, lui avait témoigné la plus parfaite cordialité, quoique sur un mode assez bourru.

Son manoir était immense, plein de recoins. Et encore ne lui avait-on pour le moment présenté que la salle à manger, grandiose, et sa chambre – laquelle avait à peu près la taille de son cottage de Dunkeld et qui, luxe suprême à ses yeux, comprenait un lit à baldaquin qu'elle n'aurait même pas à partager pour la nuit !

Certes, il y avait aussi de belles résidences dans sa région, mais elle n'avait jamais eu l'occasion de les visiter. Elle doutait cependant qu'aucune ne fût aussi fastueuse que le manoir de sir Coll. Leur hôte paraissait disposer de domestiques pour tout : des cuisiniers et des servantes, des chambrières, des palefreniers, des valets... et bien d'autres qu'elle oubliait !

Assise à l'immense table de la salle à manger, elle pouvait presque distinguer son reflet dans le vernis du meuble, et son siège avait un dossier et des bras capitonnés.

Elle prit la minuscule cuillère dans la salière en argent et s'amusa à former un petit monticule de sel dans son assiette.

— Ma parole, Akira, on dirait que même le sel est pour vous une découverte...

Elle reposa la cuillère dans la salière et croisa le regard de Geordie.

— Désolée, murmura-t-elle.

Elle s'abstint de préciser que le sel était effectivement une rareté pour les gens de sa condition.

— Pas besoin de vous excuser, intervint sir Coll avec un clin d’œil complice.

Quoiqu’il eût des rides au coin des yeux, ses traits étaient encore juvéniles. Couronné d’une houppe de cheveux indisciplinés, il ne présentait pas le visage typique des rouquins. Sa peau était dénuée de taches de rousseur et avait une carnation légèrement ambrée, qui soulignait le bleu vif de ses yeux et les rendait aussi brillants que le reflet du soleil sur un loch.

— Mangez donc. Vous avez besoin de reprendre des forces. Un peu de repos là-dessus, et vous devriez vous sentir d’attaque demain matin.

Geordie découpa un morceau de viande avec son couteau.

— Pourriez-vous me faire monter un bain chaud ? J’en rêve depuis des jours...

— C’est comme si c’était fait, repartit Coll. Vous souhaitez également une servante pour vous frotter le dos... messire ?

Akira sentit aussitôt les poils de sa nuque se hérissier.

— Pardon ? fit-elle.

Et pourquoi donc un personnage d’un aussi haut rang que ce chef de clan des Highlands persistait-il à appeler Geordie « messire » ?

Coll partit d’un rire tonitruant qui résonna dans la salle.

— Vous voilà bien remontée contre cette idée, mademoiselle Akira ! lança-t-il en s’esclaffant de plus belle. Dois-je comprendre que ce privilège vous est dévolu ?

Geordie foudroya leur hôte du regard.

— *Haud yer wheesht !* tonna-t-il en gaélique. Le temps où je courais les jupons est révolu.

— Veuillez me pardonner, messire, s’excusa Coll en retrouvant aussitôt son sérieux.

Akira dévisagea Geordie avec perplexité.

— Vous faisiez *quoi*, dans votre prime jeunesse ? lui demanda-t-elle.

Son mystérieux compagnon de voyage porta à ses lèvres sa chope d’ale.

— L’imbécile, Akira, voilà ce que je faisais. J’ai commis des erreurs de jugement dans mes vertes années qui, malheureusement, ont durablement terni ma réputation.

Elle reporta son attention sur leur hôte.

— C’est vrai ?

Coll eut un geste négligent de la main.

— Bah ! Le passé est le passé.

Akira soupesa cette réponse un instant. Geordie était donc un viveur ? Pourtant, à part le bref baiser qu’ils avaient échangé, il lui avait toujours montré

le plus parfait respect, teinté parfois d'un zeste de brusquerie : c'était un Highlander, après tout.

— Je veux bien croire qu'une fois entachée, une réputation est difficilement rattrapable. Cela dit, je tiens à signaler que mon patient s'est autant comporté en gentleman avec moi que toutes les autres personnes que j'ai pu soigner jusqu'à présent.

Les deux hommes la fixèrent sans mot dire, Coll s'arrêtant soudain de mâcher et Geordie reposant sa chope. Puis ce dernier lui décocha un grand sourire.

— Je vous avais bien dit que c'était une fleur rare, MacDonell.

— En effet, admit leur hôte.

Les joues brûlantes, la jeune femme baissa les yeux sur son assiette et, pour se donner une contenance, se mit à jouer avec la tranche d'agneau en sauce qui la garnissait. Du gigot d'agneau... Elle pouvait compter sur les doigts d'une seule main les fois où elle avait eu droit à un tel festin !

Quand elle redressa la tête, Geordie avait blêmi et son visage était couvert de sueur.

— Vous sentez-vous mal, messire ? demanda-t-elle en se permettant de reprendre le titre de politesse que lui donnait Coll.

— Juste un peu las, je pense.

Il repoussa son fauteuil et se leva.

— Je crois que je vais en rester là pour aujourd'hui.

Coll l'imita.

— Je vous fais monter un bain avec un verre de speyside. Cela devrait vous remettre d'aplomb.

Akira se leva à son tour.

— Je passerai changer votre pansement, après le bain.

S'appuyant sur le dossier de son siège, Geordie se renfrognait et secouait la tête.

— Vous aussi, vous avez besoin de repos.

— Je me reposerai après vous avoir soigné. Vous m'avez embauchée à cette fin, n'est-ce pas ? Autant que je mérite le salaire que vous allez me verser.

— Vous faut-il autre chose, messire ? s'enquit le valet en plaçant verre de whisky et serviettes sur un guéridon, près du tub en bois rempli d'eau fumante.

Geordie regarda la baignoire et s'humecta les lèvres. Son corps entier palpait au rythme des élancements de sa cuisse. Pourquoi fallait-il que les blessures fassent encore plus mal quand elles cicatrisaient ?

— Veuillez m’envoyer la guérisseuse, avec sa sacoche.

Le domestique s’inclina.

— Tout de suite, messire. Je vais également veiller à ce que votre pourpoint soit brossé, et votre chemise lavée et séchée.

— Merci.

Après le départ du valet, Geordie ôta le peignoir qui lui avait été prêté et se plongeait dans l’eau chaude.

— Sssss, siffla-t-il entre ses dents quand sa plaie fut immergée.

Ce maudit bout de chair le piquait horriblement ! S’armant de tout son courage, il se laissa couler dans le tub et ferma les yeux pour laisser passer la douleur.

Doux Jésus, quel soulagement de retrouver la civilisation...

N’empêche que les tuniques rouges avaient bien failli l’attraper. C’était moins une. Dès le lendemain, il poursuivrait sa route vers le nord et confierait Akira aux soins de Coll. L’idée d’abandonner la jeune femme était cependant loin de lui plaire. Il avait fini par s’attacher à ce brin de fille. Mais si jamais elle apprenait son titre, elle en serait complètement chamboulée. Et cela gâcherait tout.

Un léger coup fut frappé à la porte au moment où il tendait la main vers son whisky.

— Entrez.

Akira passa la tête par l’entrebâillement de la porte et émit un petit hoquet de stupeur.

— Toutes mes excuses, messire. J’ai cru comprendre que vous désiriez me voir, mais j’ai dû me tromper.

Il lui fit signe d’avancer.

— Mais non, pas du tout. Venez par ici et fermez donc la porte.

Les mains crispées sur la poignée de sa sacoche, elle pénétra dans la pièce à pas comptés.

— Peut-être ferais-je mieux de repasser après votre bain ?

Il l’observa par-dessus le rebord de son verre, tout en prenant une longue rasade de whisky. C’était peut-être la dernière soirée qu’il passait avec la jolie guérisseuse. Et s’il comptait bien lui témoigner le même respect qu’au cours de leur voyage, cela ne l’empêcherait pas de prendre un peu de bon temps avec elle.

— J’espérais que vous auriez dans votre panoplie de remèdes des huiles de bain. Pour favoriser la cicatrisation, vous comprenez...

Elle prit une profonde inspiration et opina, tout en se rapprochant du tub.

— J’ai de la teinture de benoîte et de mauve, qui est tout indiquée pour cet usage.

Elle fouilla dans sa sacoche et en retira une fiole.

— Tenez, dit-elle en la lui tendant.

Il lui fit signe de s'avancer plus encore.

— Pourriez-vous la verser dans l'eau, je vous prie ? Vous en connaissez certainement mieux les dosages que moi.

Un pli soucieux apparut sur le front d'Akira.

— Pas besoin de compter les gouttes, vous savez. Cette préparation contient des substances actives qui agissent seulement sur le long terme par trempage des, euh... parties concernées.

Il esquissa un sourire.

— Auriez-vous peur de me rendre ce service, par hasard ?

— Absolument, admit-elle tout de go, les yeux baissés sur l'eau. Ce serait inconvenant.

— Mais je vous paie pour ce genre de soins. Cela fait partie de vos devoirs de praticienne, me semble-t-il.

Elle s'éclaircit la gorge puis, prenant sans doute conscience de l'endroit de son anatomie se trouvant sous la surface liquide qu'elle fixait, elle ramena vivement son attention vers son visage et le gratifia d'un bref hochement de tête.

— Bon, soit, dit-elle.

Geordie faillit oublier sa fièvre en la voyant se pencher vers lui. De fait, la douleur dans sa jambe et sa tête fut bientôt remplacée par un élancement nettement moins pénible, quoique tout aussi pressant, au niveau de son entrejambe.

Akira déboucha la fiole, versa quelques gouttes de son contenu dans l'eau, et reboucha le flacon en se redressant.

— Si vous voulez, je reviendrai après le... trempage pour appliquer un peu d'onguent sur votre blessure.

Il prit une nouvelle gorgée de whisky puis reposa le verre sur le guéridon.

— Et si vous patientiez avec moi ?

Le regard d'Akira dériva de nouveau vers l'intérieur du tub, tandis qu'elle entrouvrait les lèvres sur une inspiration frémissante.

Geordie sentait son érection à deux doigts de crever la surface, et il se retenait de saisir son membre tendu pour montrer à la jeune femme l'effet qu'elle lui procurait. Seigneur Dieu, le jeu de l'abstinence était plus érotique que tous ceux qu'il avait pratiqués jusqu'alors !

Si seulement Akira n'était pas aussi innocente...

Il se mouilla les lèvres.

— Vous rendrais-je nerveuse ?

— Si fait.

Elle prit une des serviettes, la plongea dans l'eau et l'essora. Leurs regards se croisèrent.

— Je pense que vous jouez avec moi, ajouta-t-elle.

— Peut-être, reconnut-il en lui saisissant le poignet. Mais j'aime quand vous êtes près de moi.

Et loin du jeune Coll de Keppoch, qui semblait un peu trop attiré par la jeune femme à son goût.

Après un instant d'hésitation – un instant où ils ne se quittèrent pas des yeux, comme s'ils se livraient à un duel de volontés par regards interposés – elle retira sa main et entreprit de lui éponger le front.

— Je vous aime bien aussi, messire, mais vous me troublez.

— Ah bon ? Pourquoi ça ? Et pourquoi ne m'appellez-vous pas Geordie ?

— Sir Coll s'adresse à vous ainsi, et vu que vous êtes mon employeur, j'ai pensé que je devais vous montrer le respect qui vous est dû.

Bon sang, si c'était pour en arriver là, il aurait aussi bien pu lui révéler d'emblée sa véritable identité...

Elle passa le linge sur son torse – avec peut-être un peu trop d'insistance.

— Pourquoi un chef de clan vous donne-t-il du « messire » ?

— Parce que son clan est lié au mien.

— Vous êtes donc également chef de clan ?

— En effet.

Ce n'était pas un mensonge : les Gordon étaient chefs de clan depuis des siècles.

— Je comprends mieux maintenant pourquoi il vous manifeste autant de révérence.

Ses gestes se firent plus doux, presque pensifs, bien que sa main tremblât encore un peu.

— Et je suppose que vous craignez de perdre vos terres si jamais les troupes gouvernementales découvrent que vous leur avez livré bataille sur la lande de Hoord.

— C'est exactement ça.

Il lui prit de nouveau la main.

— Il est temps de vous renvoyer chez vous.

Elle opina, tête baissée.

— Mais je dois avouer que je le regrette, ajouta-t-il.

— Moi aussi, murmura-t-elle, une larme au coin des yeux. Je... J'aurais aimé vous voir guérir avant de vous laisser.

— Si je suis désormais capable de rentrer chez moi tout seul, c'est grâce à vous. Et au baume de votre maman.

— Cela étant, votre fièvre m'inquiète. Vous avez encore besoin de vous reposer. Resterez-vous ici un moment après mon départ ?

— Impossible. Il faut que je sois au plus vite rentré chez moi.

— Oh, fit-elle avant de retirer sa main et de poser la serviette sur le bord du tub. Avez-vous au moins du monde à la maison pour s'occuper de vous ?

Il pouffa.

— Bien trop, pour être honnête.

— Et je suppose qu'en tant que chef, vous pouvez choisir n'importe quelle fille pour... veiller sur vous.

Le sang de Geordie se mit à marteler ses tempes. Le regard dont elle le couvait, ainsi que le ton séducteur de sa voix, suscita en lui un élan profond de tout son être. Elle l'appréciait. Il aurait même pu jurer qu'elle souhaitait qu'il l'embrasse, et cela accrut d'autant son désir. Il lui saisit encore une fois la main et caressa doucement sa paume.

— Du tout.

Bon sang, il ne pouvait lui faire de vaines promesses – pas à Akira, pas à celle qui lui avait presque sacrifié sa vie.

Une larme perla au coin des yeux de la jeune femme, qui se pencha pour lui embrasser le front.

— Je ne suis qu'une pauvre roturière. Je sais me tenir à ma place, messire.

Elle voulut s'éloigner ; il la retint fermement par le poignet et, sans même réfléchir, se leva pour l'étreindre contre son corps trempé et nu. Avec Akira dans les bras, il pouvait ignorer la douleur. Il pouvait en fait ignorer le monde entier.

Elle ouvrit la bouche, mais il ne lui laissa pas l'occasion de protester. Portant une main à sa joue de porcelaine, il prit possession de ses lèvres. Le moment de lui apprendre à embrasser un homme était révolu ; le temps était venu de lui montrer le pouvoir qu'elle détenait sur lui – le pouvoir qu'elle pouvait exercer sur n'importe quel mâle de son choix. Sauf qu'en cet instant, Geordie tenait à ce que l'objet de son désir soit lui, et lui seul !

Il sentit les mains de la jeune femme tenter de le repousser, alors même qu'elle ouvrait la bouche pour l'accueillir.

Prenant ses poignets, il les plaqua dans le dos d'Akira afin qu'elle perçoive sa virilité contre son ventre... tout en espérant qu'elle le désirait autant que lui. Pour sa part, il avait eu envie de la jeune femme dès que son regard avait plongé dans ses yeux indigo. En dépit du trou qui lui perforait la cuisse, il n'avait pratiquement pas cessé d'être en érection durant ces quatre jours de fuite.

Il relâcha ses mains pour s'emparer de ses fesses. Oh, Seigneur, oui... songea-t-il avec un tressaillement en les saisissant à pleines paumes pour plaquer l'abdomen de la jeune femme contre sa verge durcie. Langue contre langue,

Akira lui rendait ses caresses avec une ferveur au moins égale à la sienne, l'accompagnant dans un maelström de sensualité.

À sa stupéfaction ravie, Geordie découvrait combien il pouvait être érotique de faire l'amour à une femme habillée tout en étant soi-même complètement nu. Et à en juger par les gémissements d'Akira, il était clair qu'elle partageait ce plaisir singulier.

La perspective de se fondre bientôt en elle le rendait presque fou de volupté. Que faisaient-ils debout, au beau milieu de la pièce, alors qu'ils disposaient d'un lit juste à côté ?

Mais aurait-il seulement le temps d'y emmener la jeune femme ? Il était déjà sur le point d'exploser ! Avec un soupir rauque, il se força à reculer pour soulever Akira dans ses bras.

— J'ai envie de vous, gronda-t-il en ignorant la souffrance qui lui transperçait la jambe.

— Et moi, je...

Elle ne put achever sa phrase, mais ce n'était pas nécessaire : les yeux voilés de plaisir, elle semblait libérée de la pudeur presque farouche qui la caractérisait d'ordinaire.

Quand il l'eut déposée sur la couche, les yeux d'Akira tombèrent sur son érection. Il faillit jouir sous l'intensité de ce regard.

Mais elle parut soudain se ressaisir et, les poings sous le menton, s'adossa contre le chevet du lit.

— Geordie... je ne peux pas.

— Hein ? Mais pourquoi ?

Se remettant debout, elle leva les mains, paumes en avant.

— Vous êtes un riche propriétaire terrien. Et si le clan MacDonell vous témoigne allégeance, j'en déduis que votre résidence est encore plus imposante que ce manoir.

Elle commença à se diriger vers la porte, les coins des lèvres tirés comme sous l'effet d'un accès de panique.

— M-Moi, je ne suis qu'une pauvre guérisseuse issue de parents tziganes qui n'étaient même pas mariés au moment de ma conception, ce qui fait en plus de moi une *bâtarde*.

Elle avait prononcé ce mot comme si c'était la pire insulte.

— Mon seul bien en ce monde est ma vertu. Je ne peux le dilapider sur un coup de tête.

Il lui tendit la main, tout en cherchant ses mots.

— Mais...

Tournant les talons, elle ramassa sa sacoche et sortit précipitamment de la pièce.

13

Akira s'éveilla totalement désorientée. Elle avait passé la moitié de la nuit à repasser dans son esprit ce qui était arrivé dans la chambre de Geordie. Il lui avait fallu rassembler le peu de volonté qui lui restait pour quitter la pièce. Au moins avait-elle pu se rendre compte à quel point la chair était faible. Si elle était demeurée un seul instant de plus en compagnie du Highlander, elle n'aurait pas été capable de lui résister.

À chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle le revoyait tel qu'il s'était dressé devant elle, complètement nu... et terriblement viril. Sa mère ne lui avait jamais dit combien un homme pouvait être beau en tenue d'Adam. À cette pensée, elle porta une main à son cœur. Elle doutait qu'il existât beaucoup de mâles aussi vigoureux que Geordie. Ce chef de clan de haut rang semblait littéralement sculpté dans du muscle.

Elle n'avait pu réprimer son admiration quand, étendu dans son bain, il l'avait invitée du geste à se rapprocher de lui. Céder à la tentation lui avait paru dangereusement facile.

Les étoiles en soient louées, elle allait repartir aujourd'hui à Dunkeld. Sa famille lui manquait, de même que la sécurité de leur cottage, aussi délabré fût-il. Chez elle, auprès de ses sœurs, il n'y avait personne pour la tenter.

D'après Coll, Geordie était un séducteur notoire, et ce dernier ne l'avait pas nié. Il avait seulement précisé qu'il ne s'était livré à ce genre d'agissements que dans sa prime jeunesse. Restait à savoir si un homme pouvait vraiment changer avec l'âge... N'était-elle pas à ses yeux une énième proie ? Ne s'était-il pas joué d'elle depuis le début ?

Sauf que son besoin de soins, lui, n'était pas feint : il lui avait vraiment fallu une guérisseuse.

Portant les paumes à ses tempes, elle ferma les paupières.

Je ne suis qu'une fille du peuple, se dit-elle. Je dois absolument rester prudente avec lui. Il a beaucoup plus fréquenté le monde que moi – et depuis

longtemps.

Mais qu'importaient ces questions ? Ils allaient se séparer ce matin même, et leurs chemins ne se recroiseraient plus jamais.

Un coup fut frappé à la porte.

— Mademoiselle Akira ? articula une voix grave dans le couloir.

Elle se redressa en position assise, le drap sous le menton.

— Oui ?

— Sir Geordie a de la fièvre. Êtes-vous levée ?

C'était Coll.

— Mais, euh... ajouta-t-il. Je peux tout aussi bien appeler le médecin du clan, si vous êtes encore couchée.

Elle bondit du lit et endossa sa tunique à la diable, avant d'en nouer les lacets.

— Non, non, je vais m'occuper de lui, répondit-elle tout en mettant ses souliers.

Elle ouvrit la porte.

— Ai-je fait la grasse matinée ?

— Tous les deux, oui. Cela m'a un peu inquiété, d'ailleurs : il est quand même près de dix heures. Et j'avais raison de m'inquiéter, semble-t-il, car lorsque je suis allé m'enquérir de l'état du d... je veux dire, de Sa Sei... enfin, de sir Geordie, j'ai constaté qu'il était alité et avait le front brûlant.

— Ah, fit-elle soucieuse, c'est ce que je redoutais quand je l'ai vu si pâle au dîner, hier soir.

Elle récupéra sa sacoche et s'engouffra dans le corridor.

— Sir Geordie a bien de la chance de vous avoir, déclara sir Coll en lui emboîtant le pas.

— Remerciez plutôt la Providence qui m'a permis de le découvrir sur le champ de bataille avant les troupes gouvernementales.

Le chef de clan passa devant elle pour ouvrir la porte de Geordie.

Akira se hâta de rejoindre le chevet du Highlander. Étendu sur le dos, celui-ci semblait dormir paisiblement mais sa chevelure sombre était trempée de sueur. Elle lui secoua l'épaule.

— Sir Geordie, c'est l'heure de prendre votre petit déjeuner...

Il laissa échapper un gémissement sourd. Elle plaça une main sur son front.

— Il est bouillant !

C'était un accès de fièvre qui avait fini par emporter le soldat blessé au genou qu'elle n'avait pas réussi à guérir. Mais l'homme était dans un état pire que Geordie au départ.

Sir Coll se renfrogna.

— Pouvez-vous l'aider ?

Elle serra les poings. Dans la caverne, elle s'était juré de ne pas le perdre et elle comptait bien tenir parole. Elle allait prouver à tout le monde ses compétences médicales, et permettre à Geordie de rejoindre son clan comme il l'avait prévu.

Elle se précipita vers la bassine et l'aiguière.

— Il faut le rafraîchir. Pouvez-vous dégager son buste pendant que j'humecte un linge ?

— Bien sûr.

Elle poussa un soupir, soulagée de pouvoir confier cette tâche à sir Coll. Il aurait été inconvenant qu'elle s'en charge elle-même.

Revenant près du lit avec une serviette humide, elle entreprit d'en tamponner le front ainsi que le torse de Geordie. Celui-ci eut un long frisson et se mit à claquer des dents.

Sir Coll se pencha sur lui en fronçant les sourcils.

— J'ai plutôt l'impression qu'il a froid, dit-il en prenant les couvertures pour les remonter sur son invité. Mieux vaut le recouvrir.

— Non ! objecta la jeune femme en lui attrapant le poignet. Ces frissons sont normaux. Ils l'aident à guérir.

— Mais il est en train de geler ! Regardez comme il claque des dents !

— C'est parce qu'il perd beaucoup de chaleur. Et il doit en perdre pour survivre à la fièvre. Le couvrir ne ferait qu'empirer son état et retarder sa guérison.

— Comment le savez-vous ?

— C'est ma maman qui me l'a expliqué, et je soigne les gens depuis l'âge de douze ans.

— Quel âge avez-vous exactement ?

— Vingt-trois ans.

Tournant le dos à leur hôte, elle remit le linge à tremper dans la bassine.

— Et vous, messire ?

— Vingt et un.

— C'est jeune, pour un châtelain.

— Je viens de perdre mon père.

— J'en suis désolée.

— C'est ainsi, repartit sir Coll. On ne pouvait le sauver, de toute façon.

Il croisa les bras sur sa poitrine et la dévisagea.

— Je crains que nous ne devions remettre votre retour à Dunkeld. Mes hommes et moi sommes en plein conflit avec le clan MacIntosh, et mes

informateurs viennent de m'apprendre qu'ils préparaient une expédition militaire.

— Oh, c'est terrible... Pensez-vous qu'ils vont venir nous attaquer ?

— J'en doute. Nous avons décidé de les intercepter bien avant qu'ils atteignent Glen Spean. Cela vous dérangerait-il de rester notre invitée un moment encore ?

— Non, répondit-elle avec détermination. De toute façon, il n'est pas question que je quitte sir Geordie avant de m'assurer qu'il est en état de rentrer chez lui.

— Vous êtes une brave fille, la félicita l'imposant chef de clan. Je vais vous commander un plateau. Avez-vous besoin d'autre chose, mademoiselle ?

Elle tapota ses lèvres de ses doigts.

— Pourrait-on me préparer en cuisine une chope d'infusion d'écorce de saule ?

— Je demanderai qu'on vous la monte avant mon départ.

Akira le retint par le coude.

— Soyez prudent. Je n'ai pas envie d'avoir un autre blessé à soigner.

Il s'inclina.

— Ne vous tracassez pas, mademoiselle. Continuez simplement à aider Sa Seigneurie.

Avant que la jeune femme pût le prier de répéter ces derniers mots, il s'éclipsa. Elle essora la serviette et la plaça sur le front de son patient.

— Sa Seigneurie ? répéta-t-elle tout haut.

Incroyable... Elle avait donc embrassé un lord et pair du royaume ?

Ses mains se mirent à trembler.

Et s'il avait péri dans cette grotte ? songea-t-elle. C'est à moi qu'on l'aurait reproché. J'aurais pu me retrouver pendue au bout d'une corde !

Elle humecta un deuxième linge, qu'elle déposa sur la poitrine du blessé.

— Geordie, m'entendez-vous ?

Dois-je seulement continuer à l'appeler ainsi ? se dit-elle. Mais c'était lui-même qui le lui avait demandé.

Elle récupéra la serviette appliquée sur son front pour la plonger de nouveau dans l'eau froide de la bassine. De toute façon, elle ignorait encore tant de choses sur lui – à commencer par son patronyme.

Elle passa le linge humide sur son front et ses joues. Pourquoi se souciait-elle au juste de sa véritable identité ? Il avait besoin d'elle, et c'était tout ce qui importait. Le voir frissonner ainsi lui déchirait le cœur et elle n'avait d'autre choix que de continuer à le rafraîchir, en attendant de lui faire ingérer l'infusion d'écorce de saule qu'elle avait demandée.

Quand enfin le pot arriva, elle en versa une partie du contenu dans un bol et entreprit de le distiller goutte à goutte entre les lèvres parcheminées de Geordie.

— Buvez.

Au bout d'un moment, sa pomme d'Adam remua.

Le cœur d'Akira manqua un battement.

— Pouvez-vous m'entendre ?

Il se tint coi. Mais elle ne se laissa pas décourager par cette absence de réaction et continua à lui administrer le remède.

— Cela va vous remettre d'aplomb.

Elle poursuivit ainsi ses soins la journée durant, le rafraîchissant avec des linges humides et glissant des cuillerées d'infusion dans sa bouche. Elle ne le quitta que pour aller remplir l'aiguière, et prier les cuisinières de lui préparer un nouveau pot d'écorce de saule. Geordie avait montré une telle vigueur dans les montagnes qu'elle refusait d'envisager qu'il puisse ne pas se remettre de cette fièvre.

Le soir venu, elle continua à passer une serviette mouillée sur son torse, sans cesser de lui parler.

— Vous allez vous lever demain matin et rentrer vite fait chez vous. Je suis sûre que vos enfants seront heureux de vous revoir. Vous avez bien de la chance d'avoir deux beaux petits comme eux. Un garçon et une fille, me disiez-vous ?

— Hmm... gémit-il.

Elle suspendit son geste et le dévisagea. Bien qu'il fût apparemment plongé dans un profond sommeil, elle était certaine qu'il pouvait l'entendre. Elle se remit donc à lui parler de tous les sujets qui lui passaient par la tête : de ses sœurs, de sa mère, et aussi du fait que celle-ci avait besoin d'une canne pour se déplacer. Elle lui confia également que, malgré la méfiance envers le sexe fort qu'on lui avait inculquée, elle avait le sentiment de pouvoir se fier à lui – même si elle n'était pas sûre de pouvoir se fier à *elle-même* quand il la regardait avec une ardeur passionnée.

À l'approche de minuit, il commença à remuer frénétiquement la tête.

— Je refuse de livrer le château à un usurpateur !

Akira serra les poings en fixant le blessé. Ce dernier avait toujours les yeux clos.

— Quel château ? s'enquit-elle.

— Édimbourg, bien sûr !

Elle le considéra avec stupéfaction.

— Mais je croyais que vous habitiez Aberdeen.

Il s'agita encore, faisant tomber le linge humide posé sur son front.

Akira le ramassa en secouant la tête : la fièvre le faisait délirer.

Elle s'occupa ensuite de changer son pansement et d'appliquer une nouvelle couche d'onguent sur sa blessure.

Geordie se remit à délirer durant le reste de la nuit.

— Elizabeth, vous seriez prête à vendre votre âme en échange d'un morceau de terre !

Akira tendit l'oreille.

— Elizabeth ? C'est ainsi que s'appelle votre ex-épouse ?

— Et vous abandonneriez vos enfants ? grommela-t-il, la respiration de plus en plus laborieuse. Vous êtes bien la créature la plus volage et la plus égoïste que j'aie jamais rencontrée !

Il se remit à balancer la tête de droite et de gauche.

— Ainsi donc, tout serait ma faute ? Ah, bon Dieu...

La suite se perdit dans un grondement indistinct qui ressemblait fort à un chapelet inarticulé d'insultes et de malédictions.

La jeune femme entreprit de lui masser les tempes, tout en soufflant sur son visage bouillant.

— Calmez-vous, milord. Cette femme ne peut plus vous faire de mal. Je suis là, maintenant, et je jure de veiller sur vous jusqu'à ce que vous n'ayez plus besoin de moi.

Geordie ouvrit les yeux en essayant de se rappeler pourquoi il était dans ce lit étranger, le corps et l'esprit rompus comme après un séjour au purgatoire.

— Où suis-je ? demanda-t-il dans un soupir rauque qui lui râpa la gorge.

Il y eut un froissement de tissu.

— Êtes-vous réveillé ?

Il connaissait cette voix. Elle appartenait à Akira, le joli brin de fille qui avait déjà plongé ses vrilles dans son cœur. Il tenta de la distinguer, mais n'aperçut que le vague contour d'une chevelure noire. Il se frotta les paupières.

— Où sommes-nous ?

— Dans le manoir de sir Coll MacDonell.

Ah oui, tout lui revenait maintenant...

— J'ai l'impression de m'être battu contre un ouragan et d'avoir perdu.

— C'était le cas, en un sens, répondit la jeune femme dont il commençait à mieux voir les traits. Vous avez eu un accès de fièvre qui vous a emporté loin de ce monde trois jours durant.

— Ah oui ?

Il essaya de se redresser en position assise, mais une violente migraine l'en dissuada.

— Je suis resté inconscient aussi longtemps que ça ?

— Oui.

Akira retira un linge humide posé sur son crâne et se mit à lui palper le front.

— Dieu merci, votre température semble avoir baissé, murmura-t-elle en lui caressant la joue.

Il se frictionna le visage avec ses poings et perçut le picotement d'une barbe déjà bien fournie.

— Seigneur, je dois avoir une mine de déterré !

— J'ai eu peur de vous raser, tellement vous étiez agité.

— Je vous demande pardon ?

Bon sang de bonsoir, sa tête lui donnait l'impression d'avoir été remplie de coton !

— Vous avez beaucoup déliré et remué pendant cette fièvre.

Il ferma les yeux et posa une main dessus. Doux Jésus ! Quel secret avait-il pu laisser échapper ? Il en avait tellement... Dans cet état, il était capable d'avoir livré les clés du royaume – ou de son cœur – ou une foule d'aveux tous plus embarrassants les uns que les autres. Il écarta les doigts et regarda au travers.

Akira lui sourit, l'œil soucieux.

— Comment vous sentez-vous, maintenant ?

— Comme si j'avais couru deux cents kilomètres.

Il étira les jambes. Sa cuisse l'élançait toujours, mais nettement moins qu'avant.

— J'ai soif.

— C'est bon signe. Je vous ai fait préparer de l'infusion d'écorce de saule.

— Rien de plus corsé ?

Elle le toisa avec l'expression qu'affichait toute guérisseuse face à un patient récalcitrant.

— Et si nous repartions sur un rythme plus mesuré ? suggéra-t-elle. Si vous arrivez à avaler votre infusion, je vous permettrai une pinte de cervoise.

Geordie grogna de mécontentement et enfonça les poings dans le matelas pour se redresser. L'effort l'épuisa.

— Je vais vous aider, dit Akira.

Elle lui fit pencher le buste en avant et glissa un oreiller dans son dos.

— Voilà. Est-ce mieux ?

Il grommela un vague remerciement.

La jeune femme prit une chope, une cuillère, et s'installa dans un fauteuil près du lit.

— J'ai dû jusqu'à présent vous administrer ce remède au compte-gouttes. Ce devrait être nettement plus facile, maintenant que vous êtes réveillé.

Elle tendit la cuillère vers ses lèvres.

Il écarta sa main avec impatience.

— Pour l'amour du Ciel, femme, je ne suis pas impotent !

Il lui prit la chope des mains, renversant au passage de l'infusion sur la literie.

Akira pinça les lèvres et saisit un torchon qu'elle posa à portée de sa main.

— Dois-je aussi vous avancer le nécessaire de rasage, milord ?

— Euh... oui, merci, répondit-il, mortifié.

Il vida la chope d'infusion... et se figea brusquement.

Comment venait-elle de l'appeler ? Milord ? Qu'avait-elle appris sur lui ?

Il reposa la chope sur la table de chevet et entreprit d'éponger le liquide répandu sur la couverture de laine.

Sans doute n'avait-il pas laissé échapper grand-chose d'autre, car autrement elle lui aurait donné du « Votre Grâce ».

Elle installa rasoir et savon près de la bassine, sur la table de chevet.

— Faut-il que je vous rase ou préférez-vous vous en occuper vous-même, milord ?

Il tremblait si fort qu'il risquait de se couper la gorge – ce dont nombre de personnes n'auraient pas manqué de se réjouir.

— Mieux vaut que vous vous en chargiez, *madame*.

Elle eut un reniflement moqueur, mais ne daigna pas répondre.

Il releva le menton pour lui permettre de savonner son cou.

— Combien de temps exactement avez-vous dormi, pendant ces trois jours ?

— Un peu, articula-t-elle en s'essuyant les mains avec une serviette.

Geordie avisa une paillasse au pied du lit.

— Qui d'autre a veillé sur moi durant ce temps ?

— Personne d'autre, messire.

Tiens, elle est revenue au « messire »... songea-t-il. Cherche-t-elle donc à me tester ?

— Où est sir Coll ?

Elle s'empara du rasoir.

— Là où l'appelle sa querelle avec les MacIntosh, je suppose.

— Par la dent de Dieu, j'avais presque oublié ce conflit ! Je m'en veux vraiment d'être tombé malade chez lui...

La jeune femme le dévisagea d'un œil inquisiteur, les lèvres plissées en une moue dubitative – des lèvres aussi tentantes que dans son souvenir.

Il tendit une main vers une de ses boucles noires tandis qu'elle se penchait vers lui pour le raser, mais suspendit son geste de peur de la distraire. Après

avoir passé la lame sans heurt sur une bande de peau savonnée, elle l'essuya avec des gestes vifs.

— Vous avez déjà fait ça auparavant, constata-t-il.

— Si fait, répondit-elle, son haleine chaude lui caressant la joue telle une brise d'été. Vous n'êtes pas le premier grabataire que j'ai eu à soigner.

À ces mots, Geordie sentit son ventre se nouer. Cette précision lui déplaisait, d'abord parce qu'il n'aimait pas être considéré comme un « grabataire », et ensuite parce que l'idée qu'Akira ait pu toucher d'autres hommes... eh bien, ça le dérangeait, voilà.

Il ne put s'empêcher de tiquer au deuxième passage du rasoir.

— Je ne suis pas un grabataire.

Elle lui retroussa le nez pour raser sa moustache à petits coups précis, ses yeux indigo plissés par la concentration.

— C'est un terme purement technique : un grabataire est un malade cloué au lit, ce que vous avez été jusqu'à présent.

Il serra les dents.

— Je serais capable de sauter de ce lit sur-le-champ, si je le voulais.

— Peut-être devriez-vous d'abord tenter de vous y asseoir, répliqua-t-elle avec un sourire entendu. Aucun homme ne revient des flammes de l'enfer prêt à danser le quadrille.

— Je pourrais vous surprendre, savez-vous ? Faites-moi donc monter un plat de viande avec du pain et une chope de bière.

Elle lui essuya la figure avec la serviette et inspecta son travail.

— Je vais aller vous chercher un peu de bouillon. Si vous réussissez à le garder, nous passerons au pain, puis à la viande, puis à la bière – dans cet ordre.

Il frappa le matelas du plat de la main.

— C'est vous qui êtes infernale !

— Ah oui ? Si vous tenez vraiment à sortir de ce lit pour m'entraîner dans un pas de danse, je vous conseille de suivre scrupuleusement mes prescriptions. Je ne suis peut-être pas une aristocrate mais je sais comment soigner mes patients, aussi acariâtres soient-ils.

— Acariâtres ? lança-t-il alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Je ne suis pas plus « acariâtre » que « grabataire », sacré bon sang de bonsoir !

14

Assise sur un banc en bois, Akira regardait Geordie livrer assaut à un poteau d'entraînement avec son épée. Sa fièvre était totalement tombée et, malgré ses avertissements, il avait tenu à sortir pour se désengourdir les membres.

Il avait repoussé l'idée suggérée par la jeune femme d'aller se promener dans les jardins et, sitôt dehors, s'était rendu directement sur le champ d'exercice.

— À quoi bon guérir si je ne puis tenir une épée ? lui avait-il rétorqué. Je vais avoir besoin de toutes mes capacités de combattant pour échapper aux tuniques rouges qui doivent m'attendre sur le chemin de la maison.

Sur ce point, il n'avait pas tort. Et elle devait également reconnaître que ni lui ni elle ne pouvaient rester à Glen Spean plus longtemps. Tôt ou tard, sir Coll finirait par rentrer et par vouloir récupérer sa maison. Mais cette perspective n'avait rien pour remonter le moral d'Akira. Elle avait déjà ressassé ces réflexions des centaines de fois, pour toujours buter sur la même conclusion : sa relation avec Geordie allait bientôt se terminer. Toutes les questions qu'elle s'était posées sur lui n'avaient plus d'importance : elle n'avait aucune chance de le revoir après qu'ils seraient retournés, l'un et l'autre, à leur vie respective. Leurs conditions sociales étaient trop différentes.

Alors elle avait décidé de profiter simplement des moments qui leur restaient ensemble. Et c'était pour ça qu'elle se retrouvait sur ce banc, à le regarder s'échiner sur ce stupide poteau.

Le soleil jetait des reflets roux dans ses cheveux châtain tandis qu'il se fendait et feintait avec force ahanements devant la poutre fichée dans le sol. À l'évidence, il cherchait à mettre sa jambe blessée à l'épreuve, car il s'appuyait de plus en plus sur elle.

Soudain il bascula en avant, comme si les muscles de ce membre venaient de céder. Lâchant son épée, il se rattrapa vaille que vaille au poteau d'exercice.

Akira réprima le cri d'effroi qui lui était monté aux lèvres et s'abstint de courir l'aider.

— Damnation ! grommela-t-il.

— Bel assaut, commenta-t-elle avant de tapoter le banc à côté d'elle. Et si vous veniez vous reposer un peu près de moi ?

Il se redressa et secoua la tête.

— Pas question de m'arrêter.

Essayant un autre angle d'attaque, Akira alla lui chercher son épée.

— Je crois bien que septembre est mon mois préféré, dit-elle en lui tendant l'arme.

Il donna un coup de taille assez mou à la poutre.

— Pourquoi cela ?

— C'est l'époque où la bruyère recouvre les Highlands. Et aussi celle où les jours sont les plus ensoleillés, même s'il y a dans l'air comme un présage du changement de temps à venir.

Elle écarta une mèche de cheveux de son visage.

— Et vous, quel mois de l'année aimez-vous le plus ?

Il leva les yeux vers le ciel bleu en prenant une profonde inspiration.

— Mai, peut-être. Il n'y a plus de neige et les feuilles sortent des bourgeons.

À la fin du mois, tout le paysage a retrouvé ses couleurs.

Il s'essuya le front de l'avant-bras et lui adressa un hochement de tête.

— Reculez, maintenant, car j'ai l'intention de faire sentir ma fureur à ce maudit poteau.

— Si vous y tenez...

Elle jeta un pouce en arrière.

— Je vais aller nous remplir une aiguière d'ale.

Il lui adressa un sourire complice – le genre de sourire éminemment dangereux qui avait le don de lui faire oublier sa condition.

— Voilà ce que j'appelle une bonne fille.

Akira espérait qu'en son absence, n'ayant plus à exhiber sa force, Geordie prendrait un peu de repos, mais à son retour il avait pratiquement coupé la poutre en deux – ce qui n'était pas un mince exploit, le morceau de bois étant à peu près de la grosseur de sa taille.

Mais ce que remarqua aussi la jeune femme, c'était qu'il avait ôté sa chemise.

Elle faillit en lâcher l'aiguière et les deux chopes qu'elle tenait dans ses bras.

Les muscles du dos de Geordie s'étiraient et se gonflaient à chacun de ses mouvements, luisant au soleil. Le guerrier se déplaçait avec une précision fatale.

Ses boucles, échappées de leur ruban, lui frôlaient les épaules tandis qu'il poursuivait ses exercices.

Son kilt, dont la ceinture descendait bas sur les hanches, révélait l'étendue ciselée de ses abdominaux qui paraissaient aussi durs que l'acier. Comme il se fendait une nouvelle fois, son mollet se tendit avec une force et une souplesse terriblement viriles.

Brandissant la longue épée au-dessus de sa tête, il poussa un cri de guerre qui résonna sur le champ de manœuvre, virevolta sur lui-même et décapita la poutre dressée. Il considéra un moment le morceau de bois tombé à terre.

— Meurs, salaud de traître...

Akira aurait ri, s'il n'avait mis dans ces mots une intensité qui faisait frémir. Elle n'aurait vraiment pas voulu être un de ses ennemis. Saisie, elle émit un petit hoquet de frayeur.

Il pivota sur lui-même, les traits renfrognés. Puis, en un clin d'œil, son expression s'éclaircit.

— Ah, juste à temps ! Je commençais à avoir soif.

Il rengaina l'épée et désigna le banc.

— Après vous, madame.

Akira laissa son regard errer sur son torse que soulevait une respiration puissante.

— Euh... oui, répondit-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

Il gloussa et récupéra sa chemise.

— Veuillez pardonner mon impudeur.

Se rappelant enfin comment utiliser ses jambes, elle se dirigea vers le banc.

— Je vous ai déjà vu dans cette tenue. Ou plutôt cette absence de tenue.

— Coïncidence : j'y songeais, justement ! répliqua-t-il tout en s'essayant le buste avec la chemise – sans l'enfiler.

Réprimant le sourire qui lui montait aux lèvres, Akira remplit leurs chopes.

— Je dois avouer que je suis fort impressionnée par la rapidité de votre guérison, milord.

— Merci, madame. Mais c'est essentiellement à vous que je le dois.

Akira cacha son sourire derrière sa chope. Elle manquait éclater de rire chaque fois qu'il lui donnait du « madame ». Jamais auparavant on ne l'avait appelée ainsi, et elle doutait de connaître de nouveau cet honneur un jour. Alors pourquoi ne pas simplement jouir de cette forme d'hommage, aussi usurpée fût-elle ?

Tandis qu'elle prenait une longue gorgée de bière, un souci se mit à la tenailler sourdement. Maintenant que Geordie entamait sa convalescence sous les meilleurs auspices, il n'allait plus avoir besoin de ses services. Si seulement

elle avait eu la hardiesse de se jeter au cou de Sa Seigneurie pour lui demander de l'emmener à Aberdeen avec lui...

Mais ce serait une folie. On l'attendait à la maison.

Elle ne pouvait abandonner les siens.

Une quinzaine avait passé depuis que la fièvre de Geordie était tombée.

Debout près d'Akira, il tenait son panier tandis qu'elle examinait les feuilles d'une pousse émergeant de la mousse qui bordait un ruisseau.

— De la benoîte des ruisseaux, j'en suis sûre !

Une note d'excitation vibrait dans sa voix. Geordie était cependant moins intéressé par sa découverte que par la vue de son derrière tendu vers lui, à peine couvert par la jupe.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Elle est moins gracile que la benoîte commune. Et vous voyez ce duvet sur la tige ? C'est un autre signe. De plus, ses feuilles forment une rosette...

Elle souleva délicatement la rosette en question pour la lui montrer, comme s'il s'agissait d'une dentelle de prix.

Il opina du chef.

— Heureusement que vous savez quoi chercher...

— Si fait. Passez-moi le plantoir, je vous prie.

Il s'agenouilla à côté d'elle.

— Et si vous me confiez le sale travail ?

Elle s'empara du plantoir dans le panier.

— Vous risquez de briser la racine, or c'est cette partie que nous allons faire bouillir pour en extraire l'huile de la plante.

— Hmm, fit-il. Je comprends.

Il s'assit à croupetons et la regarda creuser précautionneusement un cercle autour de la pousse, avant de soulever la motte de terre qui la contenait.

— Encore deux ou trois spécimens comme celui-ci, et j'aurai de quoi reconstituer ma réserve d'huile de benoîte, et même vous en remplir une fiole que vous pourrez emporter chez vous.

La gorge de Geordie se serra tandis que leurs regards se croisaient un bref instant. Durant cet échange, il perçut la tristesse de la jeune femme, comme en écho au regret qu'il éprouvait lui-même de voir approcher à grands pas le moment de leur séparation.

— C'est très gentil de votre part.

Elle détourna les yeux.

— C'est mon rôle de guérisseuse, de vous donner les moyens de prévenir une éventuelle rechute.

Il posa une main sur son épaule.

— Je crois que vous êtes la meilleure praticienne que je connaisse.

— Vraiment ?

— Vraiment. Autrement, je ne vous le dirais pas.

— Merci, répondit-elle en pressant sa main. Ce genre d'encouragement est très important pour moi.

Il pinça les lèvres, chagriné de la laisser rejoindre la cahute délabrée qui devait abriter les siens.

— Akira, je...

— Ah, vous voilà ! s'exclama sir Coll en émergeant des fourrés, une paire de lévriers haletant sur ses talons.

Geordie sentit un vide se creuser en lui tandis qu'il se relevait pour échanger une poignée de main avec le jeune chef de clan.

— Heureux de vous revoir en un seul morceau, mon gars, lui lança-t-il.

Coll remua les doigts avec une grimace amusée.

— Et moi, je constate que vous avez retrouvé toute votre vigueur. Félicitations.

Geordie désigna la jeune femme.

— Félicitez plutôt Mlle Akira. C'est à elle que je dois mon rétablissement.

Elle leur sourit, toujours accroupie, tandis que les lévriers fouillaient de la truffe le trou qu'elle venait de creuser.

— Sa Seigneurie n'a pas non plus ménagé sa peine pour recouvrer ses forces, précisa-t-elle.

— Je n'en attendais pas moins de lui, répliqua Coll avant de claquer des doigts à l'adresse des chiens. Au pied, maudits cabots !

Geordie pouffa en voyant les interpellés revenir vers leur maître, la queue entre les jambes, et s'asseoir docilement près de lui.

— Comment s'est passée la confrontation avec les MacIntosh ? demanda-t-il.

— De manière sanglante, comme à l'accoutumée. Et désastreuse pour eux, précisa Coll avant de se tourner vers la jeune femme. En plus des têtes de bétail que nous avons chipées... je veux dire, *recupérées* chez eux, nous avons eu la chance de pouvoir abattre une biche sur le chemin du retour. Nous allons donner un banquet, ce soir.

Akira se releva, son panier serré contre son ventre.

— Un banquet ? Oh, comme c'est excitant !

Geordie désigna d'un regard appuyé les taches de terre qui maculaient son tablier.

— Vous feriez mieux d'aller vous préparer dans votre chambre.

Elle suivit son regard et tiqua.

— Je crains, hélas, de ne pouvoir rendre ce chiffon présentable d'ici le dîner.

Elle prit l'un des lévriers par son collier.

— Allons venez, les gars. Passons par les cuisines, voir si la cuisinière ne vous a pas réservé une gâterie.

Geordie et Coll la suivirent des yeux tandis qu'elle remontait le sentier, ses tresses noires soulevées par une brise légère.

— Elle est vraiment à croquer, soupira le jeune homme.

Geordie le considéra avec un froncement de sourcils.

— Fermez donc votre bouche, ou les mouches vont y élire domicile.

— Je ne la reluquais pas !

— J'oserais dire que si.

— Alors je n'étais pas le seul, Votre Grâce.

Geordie calotta l'occiput de l'impudent.

— Tenez votre langue. Je pensais avoir été clair à ce sujet.

— Même dans les bois... messire ?

— Même ici, oui, confirma Geordie en l'invitant du geste à s'éloigner avec lui sur le sentier. Vous venez de dire que la bataille contre les MacIntosh a été sanglante. À quel point ?

— Eh bien, ces gredins comptaient des forces gouvernementales dans leurs rangs. Ils ne reculent apparemment devant rien pour revendiquer Glen Spean...

Cette révélation inquiéta Geordie.

— N'avez-vous pas hérité légalement de ce domaine ?

— Si fait, et mon père avant moi. Mais, comme vous le savez, nos aïeux l'ont pour leur part conquis, et il a changé plusieurs fois de propriétaire depuis le temps où les MacDonald régnaient sur les îles.

Geordie se pencha vers une plante pour en examiner les feuilles. Non, se dit-il, ce n'est pas de la benoîte.

— Ils vous considèrent donc comme un usurpateur, et eux-mêmes comme les héritiers légitimes de vos terres ?

— Exactement.

Geordie se frotta les mains pour les essuyer.

— Je verrai ce que je peux faire de mon côté, une fois rentré à Huntly.

— Mille mercis, répondit Coll en passant les doigts dans sa tignasse rousse.

— Vous avez offert un refuge à ma convalescence. Je vous dois bien ça.

Coll envoya d'un coup de pied un caillou dans le ruisseau.

— Et quand pensez-vous être en état de repartir ?

Geordie aurait préféré ne pas y songer. Retrouver son foyer était une perspective réjouissante, bien sûr, mais laisser Akira derrière lui douchait considérablement son allégresse.

— Dans un jour ou deux, je pense.

— Ne vous pressez pas pour moi, surtout. Je suis heureux de vous héberger.

— Je le sais, et je vous en remercie, mais mon clan va bientôt commander mon gisant si je ne réapparais pas entre les murs du château de Huntly.

— Très bien, acquiesça Coll. Et la petite ? Désirez-vous toujours que mes hommes la raccompagnent à Dunkeld ?

— Oui. C'est son foyer.

Tout en devisant avec son hôte, Geordie cueillit une feuille dont il fit tourner la tige entre ses doigts. Nul doute qu' Akira aurait su préciser de quelle plante il s'agissait... Il s'arrêta et lâcha la feuille, qui tomba lentement à terre.

— Avez-vous quelqu'un capable de confectionner une robe à Mlle Akira pour le banquet ?

Coll gratta le chaume flamboyant qui parsemait ses joues.

— Je ne sais trop. Cela nous laisse peu de temps.

— J'aimerais lui faire un cadeau.

— Je vais en parler au couturier. Peut-être pourra-t-il modifier pour elle une des toilettes de ma mère. Voilà des années qu'elles dorment dans un placard.

— Merveilleuse idée ! Son prix sera le mien, bien sûr.

Coll pivota sur les talons.

— Allons nous en occuper tout de suite. J'ai hâte de voir la figure de Mlle Akira quand elle se regardera dans une glace tout habillée de soie rouge.

— Rouge ?

— J'ai l'impression que cette couleur lui ira particulièrement bien.

— Je préférerais du rose ou du bleu, répliqua Geordie.

Il ne doutait pas non plus que le rouge irait à merveille à la jeune femme, mais ne souhaitait vraiment pas donner à leur hôte une occasion de reluquer sa protégée. En fait, il aurait voulu être le seul à se régaler de sa beauté, ce soir-là...

15

Les cheveux pris dans des papillotes, Akira tenait un bras levé tandis que le tailleur cousait un nœud de ruban juste au-dessus de son coude. La robe que sir Coll avait envoyée dans sa chambre était la toilette la plus splendide qu'elle ait jamais vue. Ses manches, notamment, présentaient un niveau de détail ahurissant, depuis les crevés ménagés dans le brocart qui ouvraient sur le satin ivoire du jupon, jusqu'aux manchettes de dentelle qui pendaient depuis l'étroit ruban bleu cerclant son avant-bras.

— Je crois bien que c'était la tenue favorite de Sa Grâce, commenta la femme du tailleur depuis son perchoir, à l'autre bout de la chambre.

— Je comprends pourquoi, répartit Akira en considérant le corsage qui s'affinait en « V » jusqu'à une jupe évasée de taffetas bleu ciel. Je ne pense pas avoir jamais eu sous les yeux plus beau travail de couture.

Le tailleur la dévisagea par-dessus ses bésicles et lui adressa un grand sourire.

— Allons, dépêche-toi donc, Hamish ! le houspilla son épouse en se levant pour prendre une brosse dans sa mallette. Il est temps d'ôter ces papillotes, ou la pauvre petite risque d'arriver en retard au banquet.

— Juste une minute, grommela son époux, un faisceau d'épingles à la commissure des lèvres.

Akira ne savait trop comment réagir à ce cadeau. Voilà des heures qu'on lui avait apporté cette toilette, en la prévenant que le maître des lieux avait ordonné qu'on l'ajuste à sa taille, et elle n'avait cessé d'être manipulée depuis par le couturier et sa femme. Sir Coll n'avait quand même pas le bégain pour elle ?

Bien sûr que non, songea-t-elle. Il m'a juste entendue me plaindre de la saleté de ma vieille tunique. Dieu sait pourtant que j'aurais préféré une nouvelle chemise et un plaid, au lieu de ce costume peu confortable de brocart et de taffetas. Si je renverse le moindre liquide dessus, ce sera une catastrophe irréparable !

Quand l'épouse du couturier eut achevé de la coiffer et que son époux eut garni ses souliers de satin d'une bourre de laine pour les adapter à ses pieds, la jeune femme alla se camper devant la psyché... et se reconnut à peine. Elle fit un tour complet sur elle-même.

— C'est un miracle ! s'exclama-t-elle à l'adresse de la coiffeuse.

Celle-ci vint se poster derrière elle pour examiner son reflet dans le miroir.

— Vous êtes belle comme une gravure de mode. Pas étonnant que sir Coll ait tenu à vous voir dans cette toilette.

La jeune femme eut un rire nerveux.

— J'ai dû lui faire pitié, je suppose.

La femme sourit.

— Avec un minois et une silhouette comme les vôtres, il serait bien difficile de vous prendre en pitié.

— Vous êtes très aimable.

— Ma femme et moi vous disons simplement la vérité, intervint le tailleur qui rangeait son nécessaire de couture.

Quand Akira alla leur ouvrir la porte, elle tomba sur Geordie qui arrivait juste à cet instant et qui manqua la percuter. Il se redressa en tirant sur les manches de son pourpoint, puis se figea net en avisant sa robe.

— Par tous les feux de l'enfer ! déclara-t-il lentement en écarquillant les yeux.

— Je vous demande pardon ? s'enquit l'épouse du tailleur.

Prenant une profonde inspiration, Geordie ne lui accorda aucune attention. Il saisit les mains d'Akira et lui maintint les bras écartés pour la détailler de la tête aux pieds.

— Vous êtes plus resplendissante qu'une reine !

— Si fait, approuva le couturier. Et je suis heureux que mon travail vous plaise, car autrement j'aurais eu droit à une remontrance de sir Coll.

— Rassurez-vous, ce ne sera pas nécessaire, repartit Geordie en offrant son bras à la jeune femme. Venez-vous, mademoiselle ?

— Volontiers.

Mazette, l'aristocrate était aussi pomponné que le marquis d'Atholl quand il paradait sur la place de la ville ! Mais Geordie avait plus fière allure encore. Son kilt avait été repassé et il portait une chemise neuve amidonnée, ornée d'un foulard, sous un beau pourpoint de soie piquée.

— Le costume vous va plutôt bien aussi, messire.

Il lui décocha un clin d'œil.

Akira eut l'impression de flotter sur un nuage quand il l'escorta jusqu'à l'enclos où le clan de leur hôte s'était rassemblé autour d'un énorme feu de joie.

Elle s'arrêta dans la pénombre de la treille qui couvrait l'allée. Pas une seule des femmes présentes à la réunion ne portait de toilette de soirée aussi luxueuse que la sienne.

— Diantre, il aurait été plus approprié que j'enfile ma vieille tunique et mon plaid de voyage.

Geordie vint se camper devant elle et se mit à jouer avec l'une de ses anglaises.

— Balivernes ! Vous êtes ma cavalière, ce soir.

— Dois-je comprendre par là que je dois me conformer à votre rang et que vous êtes un noble ?

— Vous le savez déjà, ma douce. Vous ne cessez de me donner du « milord » depuis que je suis sorti du lit. J'imagine que sir Coll n'a pas su tenir sa langue...

— Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout des confidences et me révéler votre véritable identité ?

— Parce que, à votre retour chez vous, les autorités chercheront à vous soutirer des renseignements sur moi, et il vaut mieux que vous continuiez à ignorer le nom de mon clan.

— Ce n'est pas juste, protesta-t-elle. Je... Je tiens à vous, et tous ces secrets entre nous m'empêchent de...

Elle ne put ajouter « vous faire confiance », mais elle le pensait très fort. Comment pourrait-elle se permettre d'éprouver des sentiments pour un homme qui préférerait garder l'anonymat ?

Il lui prit la main et la pressa contre ses lèvres. Il prolongea ce baiser en humant sa peau, comme s'il souhaitait s'imprégner de son odeur.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous ne nous attachions pas trop l'un à l'autre, ma belle, murmura-t-il en levant vers elle un regard de prédateur.

Il se rapprocha d'elle.

— Un homme pourrait se perdre dans vos yeux, lâcha-t-il dans un souffle.

— Sir Geordie ! l'appela Coll, près du feu.

Le mystérieux Highlander effleura le menton d'Akira du bout des doigts, déclenchant un tressaillement le long de sa nuque.

— Profitons de ce banquet et oublions les soucis que peut nous inspirer l'avenir, voulez-vous ? Car ce soir, vous êtes ma reine et je suis votre roi. Le monde nous appartient.

Elle carra les épaules.

— Vous avez raison. Je n'ai jamais vu une aussi somptueuse toilette de toute ma vie. Autant remiser mes doutes au placard et prendre du bon temps... avec vous.

— Bien dit, ma petite ! approuva-t-il avec un clin d'œil.

— Majesté, le corrigea-t-elle avec une tape sur le bras.

Il lui adressa un grand sourire qui fit briller ses dents à la lueur du feu.

Des douzaines de familles participaient à la fête, assises sur des plaids, parlant fort et riant encore plus fort. Parents et grands-parents surveillaient les bambins qui couraient en tous sens parmi les invités. Non loin, des jeunes achevaient de disputer une partie de hockey.

Comme ils approchaient du feu, des arômes de viande grillée vinrent leur chatouiller les narines.

— Avez-vous faim ? s'enquit Geordie.

Elle lissa sa robe.

— Ce corsage est tellement serré qu'il risque de ne rien me permettre d'avaler.

Il glissa une main dans son dos pour feindre de délayer le vêtement.

— On peut remédier à cela.

— Vous n'oseriez quand même pas... ?

— Maintenant, je ne sais pas. Mais après quelques verres de whisky, je ne réponds plus de rien !

Elle s'esclaffa, avant de se couvrir la bouche. Puis son estomac se noua quand elle s'aperçut que tout le monde avait cessé de parler pour les regarder. Geordie accueillit cette curiosité avec le plus parfait sang-froid et, sans paraître plus ému que s'ils s'étaient trouvés seuls dans une salle à manger, la mena auprès de sir Coll.

Le massif chef de clan les salua en levant sa chope.

— Je commençais à me demander si vous alliez arriver avant le premier service de grillades. Vous avez manqué les jeux.

— Toutes nos excuses, répartit Akira en s'asseyant sur le plaid seigneurial, avant de replier ses jambes sous sa jupe. J'ai été retenue dans ma chambre pendant des heures. Je viens tout juste d'en être libérée.

Coll tricota des sourcils, tout en la toisant d'un regard canaille.

— Il semblerait que mon couturier ait encore une fois prouvé son immense talent.

La jeune femme se sentait à la fois flattée et troublée d'être au centre de l'attention générale.

— En effet, acquiesça-t-elle. Lui et son épouse sont des perles, chacun dans son domaine respectif.

Sir Coll versa une rasade de whisky dans la chope de Geordie.

— Je suis heureux de l'entendre.

— Et moi, de vous remercier pour votre hospitalité, répondit-elle en inclinant la tête. Il n'est pas fréquent que les gens comme moi soient traités avec

autant d'égards...

— Comme vous ? Qu'est-ce à dire ? demanda sir Coll tandis qu'une servante déposait devant lui une énorme tranche de pain garnie de viande.

— Sir Geordie ne vous a donc rien dit ?

Elle regarda les deux hommes tour à tour.

Geordie haussa les épaules, les paumes tournées vers le ciel.

— Cela ne fait aucune différence pour moi.

Il se pencha vers Coll pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— Eh bien, ça prouve que les Tsiganes ne sont pas méprisables – même si je parie que mon père doit se retourner dans sa tombe en m'entendant dire cela !

Les deux hommes s'esclaffèrent en chœur, avant de trinquer et d'ingurgiter une longue rasade d'alcool. Puis Coll se leva et écarta largement les bras.

— Membres du clan MacDonell, veuillez accueillir avec moi mes amis. Montrons-leur ce qu'est l'hospitalité dans les Highlands de notre beau royaume d'Écosse, et régalons-les de nos spécialités locales ! Que Dieu veille sur nous et les nôtres et nous accorde Sa miséricorde, amen.

La foule répondit par un « amen » tonitruant, puis chacun reporta son attention sur la nourriture posée devant lui. Sauf Akira. Trop d'émotions l'assaillaient, l'empêchant de montrer le même appétit que ses hôtes. Et puis, son corsage était tellement serré qu'elle était sur le point de se pâmer. Elle s'efforça néanmoins de donner le change et entreprit de grignoter sa part.

Autour d'elle, ce n'étaient que rires et conversations animées. Et qui ne se serait réjoui de pouvoir profiter d'un tel festin au milieu des jeux et des cris hilares des enfants ? Geordie avait eu raison de lui conseiller de profiter de la soirée. Demain, sa destinée suivrait son cours.

Pour une fois, mieux valait se consacrer à l'instant présent.

Un violoniste se mit à accorder son instrument, bientôt rejoint par un batteur de tambour et un joueur de cornemuse. Aussitôt, un espace fut dégagé près du feu pour le quadrille.

— Vous dansez, mademoiselle Akira ? s'enquit sir Coll.

Elle battit des mains.

— Avec plaisir !

Puis elle entendit Geordie se racler la gorge et se mordit la lèvre.

— Enfin, je veux dire : avec votre permission, milord. Après tout, vous êtes encore mon employeur.

Il indiqua la piste de danse d'un geste princier, tout en fronçant les sourcils.

— Donnez-vous-en donc à cœur joie.

Et la jeune femme se retrouva au milieu du quadrille, la tête renversée en arrière et riant aux éclats, en virevoltant avec sir Coll sous les vivats et les

applaudissements. Bien que le violon semblât accélérer la cadence à chaque passage, elle ne cessait d'observer Geordie à la dérobée. Celui-ci sirotait son whisky sans la quitter des yeux, dardant sur elle un regard aussi dangereusement séducteur que celui d'un ange devenu démon.

Mais le plus troublant était le plaisir un peu pervers qu'elle prenait à s'exhiber devant lui, à sentir son attention s'attarder sur ses rondeurs, ses fesses, ses seins. Sa peau la brûlait à ces endroits comme sous la morsure d'un fer rouge – à croire que les iris du guerrier projetaient des traits de feu sur son anatomie !

— Mademoiselle Akira ?

Elle sursauta et regarda son partenaire du moment.

— Oui ?

Sir Coll s'inclina et lui tendit son bras.

— Merci pour la danse.

— C'est vous que je devrais remercier, en particulier pour le prêt de cette robe. Elle est absolument époustouflante.

— Ce n'est pas un prêt. C'est un don.

— Mais, messire, c'est beaucoup trop ! Je ne...

Sir Coll l'interrompit en levant la main.

— Vous réglerez ça avec sir Geordie. C'est lui le responsable.

Puis, se rapprochant de son oreille :

— Il essaie de garder l'anonymat, vous savez, chuchota-t-il.

— Oh, oui, je ne le sais que trop, et ce stratagème commence à être lassant.

Coll gloussa.

— Je dois avouer que je me suis plutôt amusé des regards jaloux que nous a lancés ce soir le du... je veux dire, Sa Seigneurie.

— Jaloux ?

Le chef de clan eut un reniflement incrédule.

— Vous ne l'avez donc pas remarqué ? J'ai pour ma part le sentiment qu'il est encore plus chaud que le taureau dans l'enclos des génisses au printemps.

Portant une main à son cœur, Akira ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Geordie.

— Il est en train de nous surveiller.

— C'est vous et vous seule qu'il regarde, mademoiselle. Il n'a d'ailleurs cessé de le faire depuis votre arrivée à Glen Spean.

Elle pouffa.

— Sauf quand il était inconscient.

— Certes, mais je suppose qu'on peut le lui pardonner.

Elle tapa l'énorme gaillard sur le bras.

— Vous êtes impossible !

— Je suis sincère, c'est tout... Amusons-nous encore un peu, voulez-vous ?
Il lui décocha un clin d'œil, avant de la raccompagner vers son plaid.

— J'espère que votre jambe va tenir, messire, lança-t-il, car autrement tous les jeunes mâles de mon clan vont se bousculer pour demander une danse à cette charmante jeune femme.

Geordie se renfrogna et se mit sur ses pieds.

— Je suis capable de sauter plus haut que vous à la danse des épées, même avec un trou dans la cuisse.

Akira le retint par le bras.

— En êtes-vous certain ? Je n'ai pas envie de vous voir rechuter.

Il dégagea son bras, avant de lui lever le menton d'un index.

— Ce n'est qu'une petite démonstration de force, ma belle. Vous feriez mieux de me réserver les quadrilles qui viendront ensuite.

Avant qu'elle puisse objecter quoi que ce fût, il scella sa requête d'un baiser sur la bouche, se moquant apparemment de la foule qui les observait.

— Venez, jeune MacDonell. Voyons un peu jusqu'à quelle hauteur vous êtes capable de gambiller.

Hmm... Fumée de bois et whisky. J'en reprendrais bien un peu, plus tard, songea Akira en se retenant à grand-peine de porter les doigts à sa bouche.

Elle s'humecta les lèvres en regardant les hommes disposer deux épées en croix sur le sol.

La musique recommença, et les deux rivaux s'inclinèrent l'un devant l'autre sous les encouragements de l'assistance. Évidemment, tout le monde soutenait Coll. Akira joignit les mains sous son menton et pria silencieusement pour la survie de Geordie. Pour l'amour du Ciel, il boitait encore ! Non qu'ils fussent sur le point de ramasser les épées pour se battre en duel, mais sa jambe risquait de le lâcher ou, en tout cas, de le faire cruellement souffrir.

Les deux Highlanders se mirent à sauter ensemble à l'intérieur du carré délimité par les lames, sans jamais les toucher. Chaque bond était plus haut et plus vif que le précédent. Leurs kilts s'envolaient à la cadence du petit orchestre, révélant des pans attirants de chair.

La compétition s'acheva sur un score nul : sir Coll, qui sautait un peu plus haut que son aîné, avait déplacé une des épées. Quand la musique se tut, la foule désigna cependant son chef comme vainqueur. Le massif rouquin fit le tour du cercle des spectateurs en bombant le torse.

— Quel gage lui donne-t-on ? demanda une femme en désignant sir Geordie.

— Il devra traverser la rivière à la nage, proposa l'un des hommes.

Sir Coll secoua la tête en frappant dans ses mains.

— Non, non. Sir Geordie est mon invité, et son gage consistera à recevoir une goutte de speyside. Qu'on m'apporte une bouteille de la cuvée 1672.

Geordie s'inclina.

— Mon hôte est trop bon.

Quelques minutes plus tard, un homme jaillit du cercle avec une bouteille et une coupe.

— C'est notre meilleur whisky, annonça-t-il fièrement.

Coll remplit la coupe, qu'il tendit à Geordie.

— Buvez-le cul sec, comme le veut notre tradition.

Akira applaudit avec les autres tandis que Geordie lampait le précieux breuvage. Puis il retourna la coupe pour montrer qu'il s'était conformé au rituel et s'essuya la bouche avec la manche de son habit.

Il claqua ensuite des doigts à l'adresse de la jeune femme.

— Venez un peu par ici, ma mignonne, et accordez-moi le plaisir d'une danse.

Le violoniste eut la délicate attention de les gratifier d'un branle, plus lent que le quadrille. Akira prit place dans la colonne des femmes, juste en face de Geordie. Sa fatigue, assez apparente, ainsi que le whisky donnaient à son regard une lueur encore plus gourmande, si cela était possible. La jeune femme sentit une tension sourde l'étreindre en réaction – une sorte de pulsion profonde et primaire qui lui fit accentuer ses mouvements et leur donner une ampleur emphatique, quasi séductrice. Était-ce donc sa nature tzigane qui refaisait surface, attisée par les regards de Geordie ? Ou était-ce la musique qui soufflait sur les braises de son âme ?

Ses joues se mirent bientôt à la brûler, mais elle s'amusait trop pour s'arrêter. Consciente d'être au centre de l'attention générale, au lieu de danser de manière plus humble, moins échevelée, elle marqua au contraire encore plus frénétiquement la cadence. Puis elle cessa de voir le cercle des spectateurs pour se concentrer sur son cavalier, sur leurs frôlements et les effleurements de leurs mains quand le branle exigeait qu'ils se croisent pour changer de place. Pour un peu, elle se serait crue seule au monde avec lui et la musique, dont les accents lancinants l'emmenaient jusqu'au ciel.

Terminant la danse sur une révérence, Akira sourit à Geordie qui s'avança vers elle pour lui prendre la main.

— J'espère que vous n'êtes pas fatiguée, car j'ai l'intention de ne plus vous lâcher jusqu'à la fin de la nuit.

16

Au fil de la soirée, la réserve de Geordie s'évanouit. Dès l'instant où il avait vu Akira, il avait été irrémédiablement sous le charme. En fait, il avait été conquis par elle au premier coup d'œil, mais désormais il n'avait plus aucune chance d'échapper à l'emprise que la petite guérisseuse exerçait sur lui. Et dire que c'était lui qui avait eu l'idée de lui procurer une toilette de bal...

Si seulement il avait su combien elle serait irrésistible dans cette robe magnifique, retouchée avec art !

Tout en raccompagnant Akira à sa chambre, la main au creux de ses reins, il se moqua silencieusement de lui-même. Qui croyait-il tromper ? Il mourait littéralement d'envie de voir la jeune femme habillée comme une reine. Certes, elle n'était pas instruite, mais elle compensait ce manque d'éducation par un discernement qu'auraient pu lui envier bien des savants. Sans compter qu'elle possédait l'art des remèdes sur le bout des doigts.

Alors qu'ils s'engageaient dans le corridor menant à sa chambre, il la laissa passer devant. Son odeur enivrante de femme mêlée aux effluves de jasmin sauvage lui donna le tournis.

Akira l'avait envoûté corps et âme et, ce soir, elle suscitait en lui un désir d'une puissance qui l'effrayait lui-même. Sa respiration s'accéléra et sa peau le picota de plaisir anticipé.

Quand ils furent arrivés devant la porte, elle se tourna vers lui et s'adossa au battant.

— Je dois vous remercier pour cette robe et cette merveilleuse soirée. Je me suis sentie comme une princesse dans un conte de fées.

Pendant qu'elle parlait, il ne cessait de fixer sa bouche rubis.

— J'en suis heureux, dit-il.

Il plaça ses mains sur le chambranle de la porte et baissa le regard. Chacune des inspirations de la jeune femme soulevait les globes satinés de sa poitrine,

rehaussée par le décolleté pigeonnant du corsage. Seigneur, comme il brûlait d'y porter les doigts !

Elle saisit une extrémité de son foulard et tira dessus pour en défaire le nœud. Par le sang du Christ, avait-elle seulement idée de ce que ce simple geste produisait sur son entrejambe ? Le souffle court, il croisa son regard embrumé par un désir manifeste. Il n'eut pas besoin d'autre signal et gratifia aussitôt sa bouche d'un baiser torride, en la serrant dans ses bras. Ses seins délectables s'écrasèrent contre son torse.

Plongeant la langue entre ses lèvres, il se mit à tourner avec elle, comme s'ils dansaient toujours, mais cette fois sur un rythme des plus langoureux. Il pressa son membre en érection contre son ventre à travers les épaisseurs de leurs vêtements, lui arrachant un petit hoquet voluptueux qui acheva de l'exciter.

Il trouva à tâtons la poignée de la porte, et ils basculèrent ensemble dans la chambre. Le battant se referma derrière eux.

Akira se raidit et se libéra de son étreinte.

— George, nous ne devons pas...

Il cilla, stupéfait qu'elle l'ait appelé par son prénom – ce même prénom qui, sur la langue d'Elizabeth, sonnait avec des accents aigres et méprisants.

— S'il vous plaît, je préfère Geordie, dit-il en se rapprochant d'elle, sa belle rose tzigane.

Elle recula dans la pièce, les lèvres gonflées par leur baiser, plus rouges que jamais.

— Et vous préférez aussi les petites roturières aux aristocrates de haute lignée ?

Mon Dieu, songea-t-il, mais c'est qu'elle me taquine, par-dessus le marché !

Cependant il adorait ce jeu de séduction, il adorait Akira et n'avait aucunement l'intention de s'arrêter cette fois-ci.

Il lui attrapa la main et l'attira contre son corps enfiévré.

— C'est *vous* que je préfère, ma jolie. Peu m'importe le rang de vos aïeux. Tout ce qui compte, ici et maintenant, c'est vous... et moi.

Il avait proféré ces derniers mots dans un feulement rauque, pour la prévenir que, désormais, il ne jouait plus.

— Laissez-moi vous montrer combien vous en êtes venue à compter pour moi.

Étouffant ses protestations sous un nouveau baiser, il lui fit sentir à quel point il avait envie d'elle, à quel point sa chair aspirait à s'unir à la sienne. Glissant la main vers le haut de son corsage, il gémit contre sa bouche quand ses doigts se posèrent enfin sur sa peau veloutée. Doux Jésus, il convoitait sa poitrine depuis le moment où il l'avait escortée au banquet, rêvant de l'honorer

de la langue et des mains, de sucer ses mamelons et de frotter son torse contre ces rondeurs glorieuses, peau contre peau !

Haletante, Akira écarta ses lèvres.

— Je ne sais pas ce qui me prend. J'ai l'impression de flotter. De voler.

Elle tendit les mains vers son dos.

— Sans doute mon corsage me serre-t-il trop...

Il fit courir sa paume sur son échine jusqu'à tomber sur l'un des lacets de la robe – la première d'une série de fermetures qu'il envisageait avec délectation d'ouvrir.

Elle posa une main sur la poitrine de Geordie, comme pour le repousser.

— Accordez-moi juste cette privauté, la supplia-t-il.

Il s'efforça de concentrer son attention sur ses yeux, s'arrachant à la contemplation de ses seins.

— Je vous jure de ne pas voler votre innocence.

Il ne prononçait pas ces paroles à la légère. Akira exigeait d'être aimée, adulée et adorée comme la reine qu'elle était.

Et je n'ai que cette nuit pour cela, se dit-il.

Non, il n'abuserait pas de la crédulité de la jeune femme au risque de compromettre ses chances de connaître une meilleure vie. Mais il comptait bien l'initier au plaisir des sens.

Le regard confiant, elle se retourna pour lui présenter son dos.

Tandis qu'il délaçait son corsage, la vision d'une certaine nymphe se baignant sous une cascade assaillit son esprit. Réprimant son impatience, il défit chaque boucle des lacets jusqu'à ce que le corsage tombe à terre. Il opéra de même avec le corset, puis il coula ses mains le long de ses flancs pour prendre ses seins en coupe dans le creux de ses paumes. Ses mamelons durcirent sous le fin tissu de sa chemise, révélant l'ardeur qui animait la jeune femme en réponse à la sienne.

Écartant ses boucles noires, il parcourut son cou d'un long sillon de baisers.

— Vous êtes si délicieuse...

— Le Ciel me vienne en aide, soupira-t-elle en appuyant sa tête contre son torse. Je suis trop faible pour vous résister, milord.

— Geordie, corrigea-t-il.

Sa peau fraîche embaumait le parfum qui le rendait fou depuis des jours et des nuits. Il empoigna ses jupons et les retroussa lentement.

Adossée à son buste, elle ferma les yeux.

— Vous ne devez... Vous ne devez pas... Oh, Seigneur...

Il sourit, constatant que, cette fois-ci, elle ne lui avait pas demandé d'arrêter.

Une dernière traction sur ses jupons lui permit de glisser une main sous l'ourlet et de tâter sa cuisse. Par de petites caresses habiles, il remonta doucement l'étendue de peau jusqu'à rencontrer la toison bouclée où se nichait le trésor de sa féminité.

Avec un hoquet de volupté, Akira se plaqua contre lui en remuant des hanches avec une lascivité ensorcelante.

— Noooooon...

— Vous en avez aussi envie que moi, grommela-t-il en insérant un doigt dans ses replis moites. Et je vous promets de vous donner un aperçu du paradis.

— Mais...

— Laissez-vous emporter, ma douce. Acceptez ce cadeau.

Il pressa ses lèvres contre son oreille.

— Me faites-vous confiance ?

Elle opina en silence et tourna la tête vers lui en cillant, ouvrant tout juste les yeux pour croiser son regard.

Il trouva son petit bourgeon d'amour et, le doigt lustré par son humidité brûlante, se mit à l'agacer et à le caresser tout en pressant son membre contre ses fesses. Seigneur, si seulement il avait pu la retourner pour la prendre contre le mur, s'enfoncer dans son sexe étroit et trouver une jouissance libératrice...

Mais, bon sang, il lui avait fait une promesse !

La respiration d'Akira s'accéléra tandis qu'elle frottait de plus en plus vite son derrière contre son ventre.

Après un cri, elle devint toute molle entre ses bras et fut parcourue d'un long frisson. Geordie couvrit sa bouche pour étouffer ses gémissements. Elle geignit sourdement tout en lui léchant la paume. N'en pouvant plus, il la fit pivoter vers lui pour l'embrasser. Les yeux fermés, il mémorisa le contact de son corps plaqué contre le sien, son odeur, souhaitant chérir ce souvenir jusqu'à la fin de ses jours.

17

Geordie fut réveillé par un martèlement assourdissant. Ne sachant si le bruit provenait de la porte ou de l'intérieur de son crâne, il entrouvrit péniblement les yeux.

La porte s'ouvrit d'un coup, livrant passage à son hôte.

— Un contingent de tuniques rouges met le feu aux cottages des environs en criant votre nom.

Sautant du lit, Geordie s'enveloppa de son tartan et saisit son ceinturon.

— Ils ont dû trouver ma flasque, sacredieu !

— Vous avez abandonné votre flasque dans votre fuite ?

— Non loin du champ de bataille, après qu'Akira a extrait la balle de mousquet de ma cuisse.

— Jésus tout-puissant ! Bon, il faut vous hâter. Le clan s'apprête à les retarder.

Geordie secoua la tête.

— Je suis le responsable de tout ceci, c'est à moi d'y mettre un terme.

— Avez-vous perdu la raison ? Ils n'ont rien à reprocher aux MacDonell. À la différence de vous, nous n'étions pas sur la lande de Hoord. Non, je me charge d'eux, mais vous devez partir sans tarder. Passez derrière le manoir pour gagner les écuries. J'ai envoyé Freddie vous seller un cheval.

Geordie se hâta d'enfiler ses bottes.

— J'ai combien de temps devant moi ?

— Dix minutes, tout au plus.

Il pressa ses mains contre ses tempes : il ne pouvait oublier la promesse faite à sa rose tzigane.

— Il faut que vous rameniez Akira à Dunkeld.

Coll s'étouffa.

— Décidément, vous avez abusé du whisky hier soir ! Si les tuniques rouges la découvrent entre ces murs, ils sauront que vous êtes passé par ici.

— Alors, autant les combattre !

— Pensez à vos enfants, Votre Grâce. Pensez aussi à la petite qui vous a si bien soigné.

Coll lui donna une bourrade dans l'épaule.

— Peu m'importent votre titre et le respect que je vous dois : vous ne mourrez pas sur mes terres.

Coll avait raison, songea Geordie. Ses enfants avaient déjà été délaissés par leur mère. Et puis, il fallait soustraire Akira à la vindicte des troupes gouvernementales.

— Soit, nous partirons à cheval. Mais je ne suis pas un lâche.

— Je ne l'ai jamais dit ni même pensé, milord.

— Si vous n'arrivez pas à vous défaire de ces importuns, envoyez-moi un message à Huntly et je vous dépêcherai immédiatement cinq cents hommes du clan Gordon.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Nous sommes de taille à repousser quiconque ose envahir notre domaine pour s'y comporter en soudards, répliqua Coll avant de désigner la porte. Partez, maintenant.

— Merci ! rugit Geordie en se ruant dans le couloir.

Tout en courant, il boucla son ceinturon et y coinça ses pistolets ainsi que sa dague. Un instant plus tard, il frappait à la porte de la jeune femme.

— Akira, réveillez-vous, vite !

Il se rua dans la chambre alors qu'elle se redressait sur sa couche, les draps serrés sous le menton.

— Enfilez votre tunique et rassemblez vos affaires.

— Qu'est-ce que... ?

— Ils nous ont retrouvés, ces chiens !

Sur un dernier regard de regret à la jupe en taffetas bleue jetée sur le dossier d'une chaise, Akira récupéra sa tunique accrochée à une patère.

— Juste un moment...

— Je fais votre bagage, proposa Geordie.

Il prit la sacoche et y rangea la réserve d'herbes et de teintures de la jeune femme. Elle lui prit le sac des mains et y fourra un morceau de tissu blanc à fanfreluches.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Pas question d'abandonner un corset tout neuf !

Il secoua la tête et poussa Akira vers la porte.

— Ah, les femmes...

— Par ici ! les appela Coll.

Au bout du corridor, il poussa l'un des panneaux de lambris.

— Ce passage vous conduira tout droit aux écuries.
Geordie jeta un œil dans l'ouverture sombre.
— L'utilisez-vous souvent ?
— Il a été construit pour servir en cas d'attaque des MacIntosh. Je suppose que c'est aussi indiqué pour les visites des troupes gouvernementales.
Geordie saisit la main du chef de clan pour la secouer vigoureusement.
— Je ne suis pas près d'oublier votre hospitalité.
— Je vous enverrai un message si la situation s'envenime.
Il donna une tape sur l'épaule de Geordie.
— Filez, milord, et ne vous retournez pas.

Akira plaça une main sur le pommeau de la selle et fronça les sourcils.
Geordie vint se positionner à côté d'elle, les mains en coupe devant lui, les genoux pliés.

— Laissez-moi vous aider.
— Vous voulez que je chevauche à califourchon ?
— Oui, vite.
Elle posa le pied dans ses paumes. Il la souleva aussitôt pour l'asseoir sur la selle. Il prit ensuite sa cheville pour glisser son soulier dans l'un des étriers.
— Désirez-vous que j'attache votre poney à mon cheval ? proposa-t-il.
Elle tira sur sa jupe de chaque côté pour couvrir ses jambes autant que possible.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire.
Il lui tapota la cuisse.
— Je vais quand même prendre une longe, au cas où. Ce ne sera pas un voyage d'agrément, et il n'y avait plus de selle d'amazone aux écuries.

Freddy apporta à Geordie une outre remplie d'eau.
— Vous trouverez un peu de bœuf séché dans le rouleau de couvertures attaché à votre selle. Désolé de ne pas avoir eu le temps de vous préparer un cheval de bât, messire.

Geordie grimpa sur le hongre qu'Akira lui avait acheté à Dunkeld.
— Mille mercis, mon garçon. Tu en as déjà fait beaucoup et je te revaudrai ça un jour.

— Merci, messire, répondit le lad avant de jeter un pouce derrière lui. Le sentier qui longe la Spean vous fera traverser discrètement les bois qui entourent le loch Lagan.

— Oui, je connais bien ce chemin. Dans à peine plus de cent cinquante kilomètres, je serai assis devant ma cheminée !

— Dieu vous protège.

— Toi aussi, repartit Geordie avant de talonner sa monture.

Il se tourna vers la jeune femme.

— Dépêchons-nous, le temps presse !

Il n'avait pas terminé cette phrase que le tambour des troupes gouvernementales résonna au loin.

L'estomac serré, Akira talonna à son tour le poney qui démarra d'une allure cahotante et nettement moins souple que celle du hongre. En quelques minutes, Geordie l'eut tellement distancée qu'elle craignit de le perdre pour de bon. Elle ne pouvait malheureusement le héler, de crainte d'alerter les soldats tout proches.

Elle claqua la bride sur l'encolure de sa monture et la talonna de plus belle.

— Avance donc, grosse mule, plus vite que ça !

Le poney ne parut guère apprécier l'apostrophe et commença à effectuer des pas de côté.

Elle le talonna plus fort encore et lui raccourcit la bride.

Il se mit à ruer.

Akira laissa échapper un couinement de désespoir, tout en serrant les genoux pour maîtriser l'animal. Le poney s'ébroua, plus rétif que jamais, comme s'il se savait monté par une cavalière inexpérimentée.

Un bruit de sabots avertit la jeune femme du retour de Geordie.

— Comme quoi, la longe va nous être utile...

Il attacha la corde à sa bride, puis repartit au petit galop. Bringuebalée sur la selle, l'intérieur des cuisses déjà meurtri par les soubresauts, Akira s'accrochait de toutes ses forces à la crinière du poney pour ne pas être désarçonnée.

— Combien de temps encore va-t-on devoir tenir cette allure ?

— Nous devons prendre le plus d'avance possible sur les tuniques rouges, répondit-il en la regardant par-dessus son épaule. Abaissez les talons et accompagnez avec le bassin les mouvements de votre monture.

Elle observa Geordie pour tenter de l'imiter. Ce ne fut pas facile au début, mais elle finit par prendre le pli et lâcha un peu la crinière du poney. Adopter le train de sa monture rendait effectivement la chevauchée plus fluide, et même presque agréable. Elle se permit un petit sourire faraud : comme quoi, elle était plus faite pour l'aventure qu'elle ne l'aurait cru !

— Le voyage va durer combien de temps ? s'enquit-elle.

— Deux à trois jours, tout au plus.

Elle tiqua, craignant qu'avant la fin du trajet ses jambes soient aussi à vif que des cuisses de poulet déplumé.

— Nous approchons d'un gué. Accrochez-vous.

Tous les muscles de son corps se tendirent au moment du plongeon de l'animal dans l'eau de la rivière. Ce dernier s'immergea jusqu'au garrot, et la jeune femme se retrouva dans les flots jusqu'aux hanches. Elle poussa un cri quand une éclaboussure soulevée par le cheval de Geordie lui aspergea la figure. Le niveau de la rivière ne cessait de monter, atteignant bientôt sa taille, et le poney parut soudain perdre pied et commença à dériver avec le courant.

Geordie tira sur la longe.

— La rive opposée n'est plus très loin ! assura-t-il.

Elle ferma les yeux. Ne te noie pas, petite bête ! Alors qu'elle articulait silencieusement ces mots, sa monture toucha le fond avec ses sabots et se hâta de grimper la berge derrière le grand hongre.

Après la traversée de la rivière, Geordie ralentit l'allure et leur fit adopter un trot soutenu, expliquant à Akira que les chevaux pouvaient tenir ce train modérément rapide des heures durant.

Le seul problème était sa propre résistance. Ses jambes l'élançaient déjà d'être ainsi écartées sur la selle. Et puis, elle n'avait pas pris de petit déjeuner. Mais le moment aurait été mal choisi de s'en plaindre.

Akira avait été dans un tel état d'angoisse que ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle saisit la portée du commentaire de Geordie au sujet de sa cheminée.

— Saint Moïse !

— Qu'y a-t-il ?

— Nous allons chez vous !

18

Le capitaine Roderick Weaver chevauchait en tête de son bataillon qui approchait de Glen Spean. Au moins leur proie était-elle prise au piège, songea-t-il avec satisfaction. Il allait capturer un duc aujourd'hui !

Au tournant suivant, il arriva en vue des murs de pierre délimitant le domaine de Coll de Keppoch. Un régiment de Highlanders les y attendait, mousquets en joue.

Roddy leva la main pour arrêter la colonne et dévisagea la bande de traîtres jacobites.

— Qui ose défier l'armée de la reine ?

— Qui ose s'en prendre à des femmes et des enfants en brûlant leurs maisons et en les passant au fil de l'épée ? riposta un énorme guerrier en tartan rouge et bleu qui s'avança, flanqué de deux comparses. Je suis Coll MacDonell, seigneur de ces terres, et il m'a été rapporté que vous avez incendié des foyers de mon clan à Spean Bridge.

— Comment osez-vous interroger aussi effrontément des officiers de Sa Majesté ? rétorqua le caporal Snow.

— Je suis le capitaine Weaver, et j'épargnerai les vôtres si vous vous soumettez à votre souveraine, reprit Roddy en se redressant sur sa selle. Je suis venu arrêter le duc de Gordon pour avoir pris les armes contre la reine sur la lande de Hoord.

— Qui ça ? demanda Coll avant de consulter ses hommes d'un air railleur. L'un d'entre vous a-t-il entendu parler de la présence d'un duc à Glen Spean ?

— Non, messire, dit un guerrier en secouant la tête.

— Je recherche un homme blessé chevauchant un hongre avec une guérisseuse. On les a vus se diriger par ici, expliqua Roddy en plissant les paupières, et je serais prêt à parier qu'ils se sont bel et bien réfugiés chez vous.

— Est-ce que l'un d'entre vous aurait hébergé un duc à mon insu ? lança Coll à la cantonade.

Silence dans les rangs.

— Eh bien, moi, je crois que vous mentez, articula Roddy en se penchant en avant.

Le rouquin le foudroya d'un regard plein de haine en serrant les poings.

— Je vous demande pardon, capitaine, mais nul ne traite Coll MacDonell de menteur.

— Dans ce cas, je suppose que vous n'avez rien à cacher et que vous nous autoriserez à fouiller votre domaine.

— Et laisser vos soldats mettre mon manoir à sac ?

Roderick se tourna vers son caporal. Il était plutôt pessimiste sur l'issue d'une confrontation avec ces brutes sanguinaires des Highlands, d'autant que plusieurs d'entre eux le visaient spécifiquement avec leurs mousquets.

Il lui fallait pourtant s'assurer que le duc était bien passé par là. Et il n'était peut-être pas nécessaire de saccager l'antre de ce rustre. Du moins, pas encore.

— Je vous propose de nous faire visiter votre résidence, à mon caporal et à moi-même. Mes hommes resteront ici. À ce propos, ajouta-t-il, ils n'ont pas encore pris leur petit déjeuner.

Coll le gratifia d'un large sourire.

— Je n'accepte que *vous seul* chez moi, capitaine Weaver. Et vos hommes pourront manger tout leur soûl de pain et de viande froide. Il ne sera pas dit que des soldats n'auront pas été bien traités par Coll MacDonell de Keppoch.

Roderick choisit ce moment pour sortir la flasque du duc de Gordon de la poche intérieure de sa tunique et y boire une rasade de whisky. Il remarqua le plissement de paupières du chef de clan quand ce dernier avisa l'objet.

Cet homme ment, comme tous les Highlanders qui ont fait défection à la Couronne, se dit-il. Maudits soient-ils avec leur code de l'hospitalité à la noix !

Bref, leur venue n'était pas une surprise. Il avait sans doute eu tort de permettre à ses hommes de s'amuser un peu avec les riverains de la Spean. Mais il finirait par mettre la main sur le duc !

Le crépuscule avait teinté le ciel de violet et de rose quand Geordie et Akira pénétrèrent dans le village de Newtonmore. C'était le siège du clan MacPherson qui, d'après le Highlander, se montrerait accueillant à leur égard. Les cuisses de la jeune femme la brûlaient à force d'avoir frotté contre la selle, et son estomac criait famine. Ils n'avaient pas effectué de pause au déjeuner. Au vrai, ils ne s'étaient pas arrêtés du tout. Les animaux étaient fourbus, tout comme eux-mêmes.

Ils descendirent de cheval devant l'écurie du village. Geordie sortit de son aumônière une poignée de pièces en cuivre, qu'il laissa tomber dans la paume d'Akira.

— Je vais échanger nos chevaux contre des montures fraîches. Allez donc à la taverne nous commander un repas.

— Des montures fraîches ? répéta-t-elle. Vous voulez dire que nous allons continuer à chevaucher ?

— Rester en ville ne serait pas prudent. Il faut nous éloigner encore un peu – juste un peu, je vous le promets.

Il désigna l'établissement qui se dressait de l'autre côté de la rue boueuse.

— Allez donc nous acheter notre dîner. J'arrive tout de suite.

Akira demeura un moment devant la porte de la taverne. Elle n'était pas entrée dans ce genre d'établissement depuis son enfance. Mais Geordie avait raison : il n'y avait pas d'autre endroit où commander un repas dans le village.

Un homme poussa la porte et sortit en chancelant, l'obligeant à reculer. Se retenant à un poteau, il oscilla sur place un moment, tout en reluquant la jeune femme avec des yeux noyés par l'alcool. Puis un sourire torve lui déforma la trogne.

— Alors, on cherche un p'tit coup vite fait, ma jolie ? Parce que je connais un tas de foin à deux pas d'ici...

Si elle n'avait craint de se faire remarquer, Akira aurait volontiers giflé l'ivrogne pour lui apprendre les bonnes manières.

— Non, se contenta-t-elle de lui répondre avant de croiser les bras et d'entrer à toute vitesse dans l'établissement.

Des voix avinées retentissaient d'un bout à l'autre de la salle. Des jonchées moisies cachaient le plancher au-dessus duquel pendait un énorme chandelier encroûté de plusieurs épaisseurs de cire fondue. Le brouhaha se réduisit à un murmure tandis que tous les regards se tournaient vers elle. Un homme bâti comme une armoire l'apostropha derrière le comptoir.

— File vite avant de t'attirer des ennuis, petite !

Elle se força à avancer vers lui.

— Mon, euh... *employeur*, dit-elle sur un ton mesuré, va bientôt arriver. Il m'a envoyée commander deux repas.

Elle déposa un penny sur le comptoir.

— Et deux pintes d'ale, s'il vous plaît.

— Ça fera deux pennies et demi.

Se sentant la cible d'une centaine de paires d'yeux braqués sur elle, la jeune femme ne chercha pas à marchander, même si elle trouvait la somme demandée trop chère.

— Vous êtes dur en affaires, ne put-elle s’empêcher de remarquer.

Elle ajouta donc un autre penny et deux farthings à la pièce qu’elle avait déjà sortie, puis jeta un bref regard par-dessus son épaule. Doux Jésus... Comme elle le redoutait, tous les clients la fixaient – et il n’y avait guère de femmes parmi eux.

Elle avisa une table vide au fond, mais n’osa traverser toute la salle pour s’y rendre. Elle se mit à tapoter le comptoir avec ses doigts.

— Je vais attendre ici.

— Comme il vous plaira, repartit le barman en raflant la monnaie. Helga, deux plats du jour !

— Deux plats du jour, ça roule ! répondit une voix de crécelle depuis le fond d’un passage qui s’ouvrait derrière le bar.

— Merci, articula Akira en souriant.

Elle s’efforçait de se montrer aimable, mais n’en eut pas moins la chair de poule et les oreilles qui tintaient quand les buveurs reprirent leurs conversations. La porte s’ouvrit, avant de se refermer en claquant. Elle résista à l’envie de s’enquérir de l’identité du nouvel arrivant.

Le barman déposa deux chopes devant elle. Elle prit l’une d’elles et la porta à ses lèvres d’une main mal assurée.

Des pas écrasèrent les jonchées derrière elle.

Elle reposa sa chope et tourna la tête juste assez pour voir qui se trouvait dans son dos. Malédiction, c’était l’ivrogne qui l’avait accostée devant l’établissement !

— T’es bien revêche, pour une romano.

Une onde brûlante lui remonta le long de la nuque. C’était la toute première fois, depuis son départ de Dunkeld, qu’on osait lui rappeler en termes méprisants son origine. Le bonhomme léchait ses babines porcines et empestait plus qu’une fosse à purin.

Elle se rencogna contre le comptoir en feignant l’indifférence.

Il lui saisit le bras et découvrit une rangée de dents jaunes et branlantes.

— Allons, viens donc, ma poule. Il y a une table tranquille, là-bas. Tu pourras me payer une pinte.

Elle voulut se dégager, mais il resserra sa prise.

— Laissez-moi en paix, je vous prie. Mon employeur va bientôt être là et je...

— Ton employeur ? l’interrompit le malotru en éclatant d’un rire gras, la tête rejetée en arrière. C’est comme ça que tu appelles ton maquereau, sale catin ?

Elle redressa l’échine.

— Je suis guérisseuse.

— Ouais, et j’aurais bien besoin d’un bisou pour me soigner, répliqua-t-il en la pressant contre lui. Allons, donne-moi juste un bécot, ma belle.

Elle planta ses poings dans le torse de l’importun pour le repousser.

— Lâchez-moi !

Il avait l’haleine rance.

— Rien qu’un petit bisou, insista-t-il.

Comme elle se penchait en arrière pour échapper à l’odeur, son bassin bascula vers l’avant et son pubis effleura le pantalon de l’ivrogne. Son sang se glaça. Son agresseur en profita pour la plaquer contre le bar et coller sa bouche baveuse sur sa joue.

— Tu vois ? dit-il. C’était pas si terrible.

Des applaudissements et des vivats saluèrent son effronterie.

— Arrêtez ! s’écria Akira.

Elle parvint enfin à le faire reculer et en profita pour se ruer vers la porte. Elle n’avait pas fait deux pas qu’il la rattrapait par le bras et la ramenait vers le comptoir, en lui barrant l’accès vers la sortie.

— J’attends toujours ma pinte, petite. Tu dois bien avoir un penny à me donner, non ?

La porte s’ouvrit d’un coup.

Un pas furieux ébranla le plancher.

Le silence retomba dans la salle.

Il y eut un cliquetis métallique.

— Écartez-vous de madame. Immédiatement.

L’ivrogne leva les yeux au ciel.

— Occupez-vous donc de vos oignons. Je m’amuse un peu, c’est tout.

Par-dessus l’épaule de ce dernier, la jeune femme constata que les yeux de Geordie étaient plus noirs que du charbon, et sa bouche réduite à une mince ligne. Il appliqua le canon de son pistolet contre la tempe du bonhomme, le regard froid comme la glace.

— Et moi, je vous répète de vous écarter, rétorqua-t-il dans un feulement bas. Si du moins vous tenez à la vie...

— Et pourquoi vous protégez cette gamine, d’abord ?

— Cela ne vous regarde pas, répondit Geordie en pressant si fort le canon du pistolet sur le crâne du vaurien que celui-ci dut ployer la nuque jusqu’à avoir l’oreille collée à l’épaule. Relâchez-la tout de suite, ou préparez-vous à rencontrer le diable.

L’ivrogne s’écarta enfin.

Les poings serrés sous le menton, Akira vint se réfugier près de Geordie.

Ce dernier promena son arme à la ronde.

— Si l'un de vous essaie de nous arrêter, cette balle sera pour lui.
Sans quitter les clients des yeux, il vida une des chopes avant de la reposer sur le comptoir.

— Prenez ma dague, murmura-t-il à la jeune femme. Nous repartons.
Elle dégaina la lame et la pointa vers son agresseur.
Le malandrin se recroquevilla sur lui-même.
Geordie la tira par le bras.
— Filons, dit-il.
Ils reculèrent ensemble vers la porte.

— Le premier qui bouge est un homme mort, gronda Geordie avant de tourner la poignée et de pousser Akira dehors.
Tous deux se précipitèrent vers les chevaux qui les attendaient dans la rue.

— On peut dire que vous êtes arrivé à temps !
— Apparemment, admit Geordie en la juchant sur une selle. Bon Dieu, qui aurait cru que commander un repas susciterait un tel esclandre ?
La jeune femme sentit ses cuisses se remettre à la brûler dès qu'elle talonna le cheval en direction du nord.

— Ce n'était pas ma faute, protesta-t-elle.
— La prochaine fois, je ne vous quitte pas d'une semelle, répliqua-t-il en lançant sa monture au petit galop.
Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui.
— Hâtons-nous, avant que le whisky donne des idées à certains de ces soiffards.
Akira réussit à soutenir l'allure qu'il leur imposa. Pourquoi donc l'avait-il tancée ? C'était lui qui lui avait demandé de se rendre seule dans cette taverne.
Zut alors !

Geordie sentait son cœur battre à tout rompre. Il revoyait ce gremlin aviné souiller Akira de ses doigts lubriques. Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qui lui avait pris d'ordonner à la jeune femme d'entrer seule dans ce bouge sous prétexte de gagner du temps ?

Quoique plus tentante que le péché, elle était parfaitement innocente. Bon sang, il était prêt à abattre quiconque tenterait d'abuser d'elle !

Il se promettait d'écrire une missive sanglante au chef du clan MacPherson pour lui signifier ce qu'il pensait des villages sous son autorité. Et s'il ne recevait pas des excuses en bonne et due forme, il viendrait mettre son domaine à sac !

Il jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'Akira tenait l'allure. Seigneur, la pauvre fille devait être la pire cavalière qu'il ait jamais vue. Même maintenant, elle paraissait au supplice sur son cheval, les jambes largement écartées au risque de perdre son assiette, les yeux écarquillés et les traits tendus.

Il tira sur la bride de sa propre monture pour ralentir.

Et comment diable aurait-elle pu apprendre à monter ? Elle lui avait confié être la seule source de revenus pour sa famille. Combien d'enfants écossais n'avaient pas de quoi se payer un cheval, ou même des souliers ? Combien étaient habillés de haillons et devaient trop souvent se coucher le ventre vide ?

D'après son ancienne épouse, ce genre de considérations ne seyait guère à un noble d'aussi haut rang que lui, mais il ne partageait pas cette opinion. Et cela, encore moins depuis qu'il avait rencontré Akira.

La modestie de sa condition, mais aussi la sérénité avec laquelle elle affrontait les grandes difficultés de son existence lui faisaient au contraire prendre conscience du caractère privilégié et un peu vain de sa propre position. Elle l'avait soigné, aidé à fuir ses poursuivants et avait même respecté ses secrets, tout cela par pure bonté d'âme.

Il continua à leur ouvrir la voie, tout en tendant l'oreille pour s'assurer de ne pas distancer la jeune femme. Durant les kilomètres qui suivirent, il ne cessa de se maudire pour son manque de considération à l'égard de sa protégée.

À la tombée de la nuit, quand le sentier ne fut plus éclairé que par la lune, il engagea son cheval vers le refuge des montagnes. Désormais, l'itinéraire lui était familier.

Ayant atteint la clairière qui était son objectif – un espace dégagé assez loin de Newtonmore pour leur garantir un minimum de tranquillité –, il ralentit enfin son cheval et descendit. Akira ne se porta pas à sa hauteur mais s'immobilisa juste à l'orée de la clairière, le visage baissé.

— Pourquoi donc restez-vous là ? lui demanda-t-il en se dirigeant vers elle.

Elle renifla.

— Êtes-vous blessée ?

— Non, répondit-elle d'une voix vacillante.

— Vous êtes en sécurité, maintenant.

Quand il prit la bride de son cheval, elle releva enfin la tête. Des larmes brillèrent sur ses joues.

Il sentit aussitôt son cœur se serrer. Jésus, allait-il enfin cesser de se comporter comme un imbécile ?

— Akira... je suis vraiment navré.

Il lui tendit la main.

— Laissez-moi vous aider à descendre.

Elle secoua la tête.

— Non. Je n'en ai pas envie.

— Je vous en prie. Je me suis conduit avec vous comme un malotru sans cervelle, je le reconnais.

Il la saisit par la taille et la souleva dans ses bras pour la déposer à terre.

— Je lui ai pourtant dit de me laisser tranquille...

Elle enfouit son visage contre son épaule.

— Mais il était soûl. Et entreprenant.

Fermant les yeux, Geordie la serra fort contre lui tout en embrassant tendrement son front.

— Allons, allons, c'est fini. J'ai failli loger une balle dans la cervelle de ce vaurien quand je l'ai vu vous agresser. Je n'aurais pas hésité à le faire si j'avais craint pour votre sécurité.

— Je ne veux *plus jamais* entrer dans une taverne, murmura-t-elle sur un ton déchirant.

Il soupira.

— J'aurais dû vous demander de m'attendre devant la porte de l'établissement. Nous aurions commandé ensemble notre repas et personne n'aurait osé vous importuner en ma présence. Je suis désolé.

— Mais... Mais je croyais que vous étiez fâché contre moi ?

Seigneur, c'était elle la victime et elle pensait qu'il lui en voulait ?

— Non, *mo leannan*.

C'était la première fois qu'il adressait à une femme cette tendre apostrophe en gaélique, mais avec Akira ce mot si doux de « chérie » semblait aller parfaitement de soi.

— Jamais je ne pourrais être fâché contre vous. C'est à moi seul que j'en veux. Vous êtes une rose innocente dans le buisson épineux de la gent masculine.

Elle prit plusieurs inspirations frémissantes, essayant visiblement de recouvrer la maîtrise de ses émotions.

Geordie lui caressa lentement le dos.

— Du calme, ma douce. S'il y a quelqu'un à blâmer, c'est uniquement moi.

Quand enfin la respiration de la jeune femme se fut apaisée, il lui redressa le menton de son index.

— Savez-vous que vous êtes la femme la plus généreuse que j'aie jamais rencontrée ?

Elle secoua doucement la tête.

— J'en doute.

— Parole d'honneur.

Avec maintes précautions, soucieux de ne pas l'effaroucher, il se pencha vers elle, fasciné par son beau visage au clair de lune. Elle avait les yeux incroyablement vifs dans l'obscurité ambiante, les lèvres d'une nuance de rouge encore plus soutenue que d'ordinaire, et la peau d'une luminosité presque irréelle. Tout son être aspirait à la goûter, et il n'aurait pu refréner cet élan même si on avait appliqué le canon d'un pistolet sur sa tempe. Il ne cessa de l'admirer tout en frôlant sa bouche de la sienne. Certes, il ne pouvait jurer un amour éternel à cette femme, mais ils pouvaient au moins partager la passion qui débordait de leurs cœurs chaque fois que leurs lèvres se joignaient, que leurs regards se croisaient, que leurs peaux s'unissaient.

Soupirant contre sa bouche, Akira glissa les mains autour de sa taille et plaqua étroitement son corps contre le sien. Sa poitrine ronde et légère se pressa sur son torse.

De toutes les femmes qu'il avait connues, aucune ne lui avait semblé plus en harmonie avec lui qu'Akira, tant d'un point de vue moral que charnel. Elle n'était pas du genre à se laisser séduire facilement, ni à être impressionnée par de grands airs. Elle le considérait comme un protecteur et un homme d'honneur. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le cran de s'opposer à lui quand elle l'estimait nécessaire. Et puis, elle savait comment le mettre à genoux.

Fermant les paupières, il l'embrassa franchement. Ce ne fut cependant pas un baiser vorace, une caresse possessive, mais un don de toute son âme.

Le monde autour d'eux s'effaça. Plus rien ne comptait pour Geordie que l'instant de ce partage, de cette offrande. Il percevait néanmoins le bruissement des ramures, car ce chant était celui de l'amour du vent pour les feuilles, et le hennissement assourdi des chevaux qui, dans leur sagesse de bêtes fidèles, semblaient bénir le lien qui s'était tissé entre Akira et lui en si peu de temps.

Après avoir une dernière fois savouré ses lèvres, il appuya son front contre le sien.

— Pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Tant que vous restez avec moi la prochaine fois, murmura-t-elle. Dieu merci, vous êtes arrivé à temps, car autrement j'aurais dû arracher le nez de cette brute avec les dents !

— Voilà un spectacle auquel j'aurais aimé assister !

Tout en gloussant, il se rapprocha de sa monture et glissa une main dans le rouleau de couvertures.

— Je vous ai également privée d'un repas chaud, hélas.

Elle se frotta le ventre.

— Ce n'était pas votre faute... mais j'ai très faim quand même !

Il lui tendit le paquet de viande séchée.

Elle défit le nœud qui fermait le carré de cuir et lui montra son contenu.

— Il y en a plein. Nous pouvons partager.

— J'en prendrai peut-être après que vous aurez satisfait votre appétit.

Il lui prit la main pour la mener vers un tronc couché qui pouvait servir de banc.

— Je crains que le bruit de l'esclandre à la taverne ne parvienne vite aux oreilles des troupes gouvernementales à nos trousses. Cela risque d'exciter leur désir de nous rattraper.

Elle croisa les chevilles en grimaçant, avant de se masser l'intérieur des cuisses avec un soupir douloureux.

Geordie fronça les sourcils, s'en voulant d'avoir à lui demander de continuer leur chemin alors qu'elle paraissait éreintée.

— Comment vont vos jambes ?

— Toujours un peu trop sensibles.

Il leva les yeux vers le ciel nocturne.

— Nous n'avons plus que huit heures de route avant d'atteindre Glenlivet. Les chevaux sont frais et capables de nous porter sur cette distance. Si vous êtes en mesure de supporter vous-même ce trajet, nous devrions y parvenir aux petites heures de la nuit. J'ai des parents là-bas. Ils nous hébergeront et nous nourriront. Ils seraient même prêts à nous défendre les armes à la main, en cas de besoin.

Il écarta les cheveux de son visage pour mieux la voir.

— Vous sentez-vous la force de continuer jusque là-bas ?

Elle le gratifia d'un magnifique sourire plein de courage.

— Si ce château peut être pour nous un havre de paix, je pense que je saurai convaincre mes jambes d'endurer cette épreuve.

19

Akira sursauta en se sentant soulevée de cheval.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Vous vous êtes endormie, dit Geordie en pouffant.

Il se dirigea vers une tour de guet en la portant dans ses bras. Elle crut remarquer qu'il boitait un peu plus bas qu'auparavant.

Les murs de pierre de la forteresse luisaient d'un éclat bleuté au clair de lune.

— Vous êtes restée à moitié couchée sur le garrot de votre monture pendant des heures.

Elle appuya la tête contre son torse.

— Pourquoi ne pas m'avoir réveillée ?

— Ce n'était pas nécessaire. J'ai accroché votre cheval au mien avec la longe et il nous a suivis bien tranquillement, avec vous sur son dos.

Elle contempla l'énorme édifice.

— Où sommes-nous ?

— À Glenlivet, en bordure du domaine Gordon, répondit-il en continuant à la porter.

— Et c'est bien ?

— C'est excellent.

Il eut un large sourire qui fit briller ses dents dans la pénombre.

— Cela signifie que nous ne sommes qu'à une cinquantaine de kilomètres de Huntly.

— Votre foyer ?

Mazette, elle était encore tellement ensommeillée qu'elle avait l'impression d'avoir la cervelle remplie de toiles d'araignée !

— Oui, acquiesça-t-il en heurtant la porte du poing. Gardes !

Une voix grave s'éleva à l'intérieur du bâtiment.

— Qui diable peut venir frapper à cette heure ?

Il y eut un remuement, puis un fort grincement et le guichet s'ouvrit dans le battant en bois clouté.

— Vous avez intérêt à ce que ce soit...

Les yeux de la sentinelle s'arrondirent dans l'encadrement du judas.

— Votre Grâce ? s'exclama l'homme en dérapant dans les aigus.

— Lui-même. Faites-nous entrer.

Geordie désigna la jeune femme du menton.

— Nous avons chevauché toute la nuit et la petite n'en peut plus.

La porte s'ouvrit, révélant un passage voûté éclairé par des torches.

— Je vais réveiller le gouverneur.

— Non, repartit Geordie. Laissez-le donc dormir.

— Mais il occupe votre chambre, Votre Grâce.

Geordie toisa le garde avec un froncement de sourcils.

— Et la chambre rouge, est-elle libre ?

— Si fait.

— Cela suffira pour la nuit, déclara Geordie en déposant Akira par terre avant de prendre une torche. Pas un mot de ma présence ici à qui que ce soit, compris ?

La sentinelle s'inclina.

— Comme vous voudrez. Désirez-vous autre chose ?

— Apportez-nous du fromage, des fruits et de la bière.

Geordie marqua une pause avant d'ajouter :

— Et si l'on vous croise en chemin, ne révélez à personne pour qui sont ces victuailles.

Le garde s'inclina de nouveau.

— Il en sera fait suivant vos ordres, Votre Grâce.

Geordie s'engagea dans l'escalier en colimaçon de la tourelle, Akira sur les talons. Chaque pas lui enflammait l'intérieur des cuisses, mais elle se força à garder l'allure de Geordie qui continuait à grimper en tenant haut la torche.

Trois volées de marches plus haut, Geordie emprunta un corridor glacial et ouvrit la première porte sur sa droite.

— Je vais allumer le feu.

Se frottant les paumes, Akira pénétra dans la pièce à sa suite tandis qu'il se dirigeait vers la cheminée.

— Votre Grâce... Vous êtes un duc, donc. Presque un roi, en somme ?

Pas étonnant qu'il ait été aussi discret sur sa véritable identité. Si les cavaliers du marquis d'Atholl avaient trouvé un duc blessé sur le champ de bataille, ils auraient exulté. Quoique n'y connaissant rien aux affaires de la

noblesse, elle ne doutait pas qu'il aurait perdu ses terres et son titre. Et certainement la vie.

Geordie parut à peine entendre sa remarque tant il était occupé à disposer du bois dans la cheminée, avant de l'enflammer avec la torche. Les flammes montèrent dans l'âtre, éclairant la chambre et son contenu : les tapisseries pendues aux murs, un grand lit à baldaquin et rideaux écarlates.

Un frisson agita de nouveau la jeune femme qui contemplait ce décor fastueux. Que d'opulence...

La pièce était vaste et comportait par ailleurs une table en bois doré et deux fauteuils disposés devant la cheminée. Le lit – énorme chose rouge, donc – était flanqué à ses angles de poteaux élégamment tournés. Deux bancs à l'assise tapissée de soie rouge se faisaient face dans l'embrasure de la gigantesque fenêtre. Akira était transie. Nourrir de tendres sentiments envers un noble était déjà terriblement présomptueux de sa part... mais envers un duc, le plus haut rang de l'aristocratie ?

Qu'allait-elle donc devenir ? Elle avait embrassé un duc, tempêté contre un duc, permis à un duc de la porter dans ses bras, vu un duc complètement nu, pansé les plaies d'un duc – ce dernier fait étant tout de même plus acceptable que les autres.

Elle ne pouvait pas rester ici. Elle pouvait encore moins s'imaginer une idylle avec « Sa Grâce ». Par le Ciel, elle était plutôt censée se prosterner devant lui ! Comment avait-elle pu être aussi aveugle ?

Elle sentit un vide horrible se creuser dans sa poitrine.

Pendant ce temps, Geordie lui tournait toujours le dos et s'occupait de garnir la cheminée de bûches comme un laquais.

Elle serra les poings et redressa l'échine.

— Si Votre Grâce veut bien avoir l'amabilité de m'indiquer la direction des appartements de la domesticité, j'y installerai une paille pour la nuit.

Il éteignit la torche, puis se releva et se retourna enfin vers elle.

— Je vous demande pardon ?

Il ne pouvait pas ne pas l'avoir entendue. Elle s'abîma dans une profonde révérence.

— S'il vous plaît, milord, auriez-vous l'extrême obligeance de me dire où dorment les servantes dans cette maison ?

Il traversa la pièce en deux enjambées et l'obligea à se redresser.

— Quelle mouche vous pique ?

Elle cilla avec incrédulité.

— Bien sûr, dès notre rencontre avec sir Coll, je vous ai soupçonné d'être plus qu'un simple chef de clan, mais jamais je n'aurais supposé que vous aviez

le titre de duc ! Pour l'amour du Ciel, cela vous place carrément au pied du trône !

— Plus vraiment, depuis que le vrai roi est en exil, corrigea-t-il avec un reniflement moqueur.

Puis son regard s'adoucit et il se mit à jouer avec une de ses boucles de cheveux.

— Jusqu'à présent, j'ai plutôt apprécié de ne pas être un duc quand j'étais seul avec vous.

Que racontait-il ? Avait-il donc l'intention de continuer à se moquer d'elle ?

— Je ne suis le jouet d'aucun homme, répliqua-t-elle en tapant du pied.

Pour un peu, elle en aurait craché de la fumée par les narines !

— Comment pouvez-vous ne pas assumer votre condition et endosser une identité d'emprunt ? ajouta-t-elle.

Elle vit un muscle tressauter sur sa joue, comme si elle venait de le gifler.

— Croyez-moi, pas une minute je n'ai oublié mon rang. Mais cela faisait des années que je ne m'étais pas senti aussi moi-même, depuis que nous voyageons ensemble. Pour vous, j'ai toujours été Geordie – un surnom seulement utilisé par ma mère et mes plus proches amis, que je ne révèle qu'aux personnes de confiance.

— Peut-être, mais vous ne pouvez renier ce que vous êtes, pas plus que je ne le puis moi-même.

Elle repoussa ses cheveux en arrière, lui arrachant la boucle qu'il tenait entre ses doigts.

— Je ne suis pour ma part duchesse de rien du tout. Je suis de si basse extraction que même les gens du commun s'estiment autorisés à cracher sur moi et les miens.

Il lui tendit la main.

— Pour moi, vous êtes...

— Non ! le coupa-t-elle en reculant. Vous êtes comme tous les autres hommes. Quel sort m'auriez-vous réservé après vous être lassé de moi ? M'auriez-vous battue et laissée pour morte, comme ma mère ?

— Hein ? fit-il, éberlué. Mais qu'est-ce qui vous prend ? *Jamais* je ne vous ferais le moindre mal !

Il laissa retomber ses bras, le regard peiné.

— Et qu'est-il au juste arrivé à votre mère ?

Akira se cacha le visage dans ses mains.

— C'était horrible. Tellement horrible qu'elle n'a pratiquement plus quitté le cottage ensuite.

— Racontez-moi, exigea-t-il de sa voix impérieuse de duc.

Elle écarta les doigts. Il la dévisageait avec une telle intensité qu'elle éprouva l'envie de s'effondrer en poussière pour disparaître à travers les lattes du plancher.

Mais puisqu'ils en étaient à tout se dire, autant aller jusqu'au bout. Plus vite elle en aurait terminé, plus vite elle pourrait aller dormir dans les appartements des serviteurs – si du moins elle avait encore sommeil à ce moment-là.

— Après le départ de mon beau-père, ma maman s'est mise à travailler comme serveuse à la taverne pour subvenir à nos besoins. Un des clients lui a cassé le bras et lui a lacéré le visage avec son couteau.

— Mon Dieu...

— On nous l'a ramenée sur une civière.

Elle porta les mains à ses tempes pour les masser. Elle avait l'impression d'avoir le crâne pris dans un étouffement.

— Elle a dû garder le lit trois mois. C'est à cette époque qu'elle m'a transmis la recette de l'onguent cicatrisant. Je n'avais que douze ans.

— Doux Jésus, lâcha Geordie dans un souffle. Et vous avez trois sœurs, c'est bien cela ? Comment avez-vous réussi à vous en sortir ?

— Nous avons un peu mendié. J'ai pu vendre des pots de baume aussi. Et puis, les gens ont commencé à me rétribuer pour les soins que j'apportais aux malades du village.

Elle baissa la tête.

— C'est pour cela que la pièce de dix shillings est aussi importante pour moi. Je me suis juré que plus jamais mes sœurs n'auraient à solliciter la charité publique.

— Seigneur, articula Geordie en se passant une main dans les cheveux. Vous êtes donc responsable de votre famille depuis l'âge de douze ans ?

Elle opina sans redresser la nuque, incapable de croiser son regard.

— Les marchands de Dunkeld nous traitaient comme si nous étions des enfants des rues.

Elle serra les dents pour s'empêcher de pleurer.

— Mais c'est ce que nous sommes, finalement...

— Non, répliqua-t-il en lui relevant le menton.

Il la toisait avec son œil sévère de chef de guerre.

— Ce n'est pas juste.

— Peut-être, mais c'est comme ça, dit-elle en reculant. Et quand on a appris notre ascendance tzigane, on nous a témoigné moins de considération qu'aux jonchées tapissant le sol des maisons. On a eu peur de moi, on m'a soupçonnée d'être une charardeuse, alors que je n'ai jamais rien volé de toute ma vie – sinon une miche de pain, un jour où nous n'avions rien eu à manger depuis la veille.

Mais ça m'a mise tellement mal que je me suis promis de ne plus jamais recommencer.

Geordie s'avança. Elle se rétracta, jusqu'à heurter le mur derrière elle. Il continua à se rapprocher. Ses lèvres étaient si désirables... Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi séduisant ? Son regard s'était assombri et une boucle de cheveux châtain lui taquinait le front.

— Je suis fou de rage d'apprendre qu'on ait pu vous témoigner aussi peu de respect. Vous êtes une femme honnête et consciencieuse ; aucun de ces coquins ne mériterait de vous embrasser les pieds.

Il plaça les mains sur le mur, de part et d'autre de sa tête, et plongea les yeux dans les siens.

— Je veux m'occuper de vous.

Akira ferma les paupières. Ces paroles étaient une douce mélodie à son cœur. Oh, oui, elle aurait tant aimé y accorder crédit, croire que Geordie la voulait sienne pour toujours. Tout ce qu'elle avait à faire était de l'enlacer par la taille et de s'accrocher à lui.

Mais ce n'était pas aussi simple que cela.

— Sauf que vous êtes un duc. Vous ne pouvez vous soucier de personnes comme moi.

Il lui caressa la joue du bout des doigts, puis le cou.

— Il me semble avoir le droit, en tant que duc, de me soucier de qui je veux.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », ma douce, la coupa-t-il en baissant les yeux sur ses lèvres.

Le cœur de la jeune femme se mit à battre frénétiquement. Comment aurait-elle pu discuter, alors que son odeur de mâle et le contact de son corps viril contre le sien l'envoûtaient ?

Un coup fut frappé à la porte.

— Votre plateau, Votre Grâce.

Recouvrant subitement sa lucidité, Akira s'écarta vivement de Geordie et se passa une main sur les lèvres.

— Le moment n'aurait pu être plus mal choisi, sacré bon sang ! grommela-t-il. Laissez donc ça dehors !

Akira tendit la main vers la poignée de la porte.

— Je vais le récupérer.

Geordie lui attrapa le poignet au vol.

— Des questions plus urgentes requièrent notre attention.

Elle croisa son regard, transie. Quelques instants auparavant, elle mourait de faim, et voilà qu'elle se sentait incapable d'avaler le moindre morceau. Sa

bouche était devenue complètement sèche, et elle ne savait comment réagir autrement qu'en hochant la tête. Geordie la couvait d'un regard qui trahissait la profondeur de son désir pour elle. Aucun mot n'était nécessaire pour exprimer ce qu'ils éprouvaient en cet instant : la passion crépitait entre eux comme un éclair silencieux.

La soulevant dans ses bras, il la porta jusqu'au lit et l'étendit sur le matelas suprêmement moelleux – encore plus que sa couche à Glen Spean !

— Ah... soupira-t-elle, les muscles soudain relâchés.

— C'est bon ? s'enquit Geordie en s'agenouillant près d'elle pour lui embrasser le cou.

— C'est incroyablement confortable.

Ivre de fatigue, elle baissa les armes. Elle ne pouvait pas plus lui résister que de s'empêcher de respirer.

Sans cesser de l'envelopper de ses baisers ensorceleurs, il se mit à délayer sa tunique, puis son corset. Écartant ces premières couches de vêtements, il continua à l'embrasser dévotement tout en caressant sa poitrine à travers le tissu de la chemise. Ses seins lui semblaient devenir de plus en plus lourds sous les paumes de Geordie, tandis qu'une étincelle voluptueuse s'allumait au creux de son ventre. Elle avait envie de le voir nu, de le sentir sur elle, de l'étreindre tout entier.

Bataillant avec les boutons de son pourpoint, elle parvint à dégager sa large carrure du veston. Il se chargea lui-même de déboucler son ceinturon. Il défit ensuite la broche qui retenait son tartan à l'épaule et laissa les plis de son kilt retomber autour de ses genoux.

— Vous ne portez rien d'autre sous cette chemise ? demanda-t-elle d'un ton mutin.

Il eut un haussement de sourcils, les yeux plus sombres que jamais. Il affichait un air délicieusement canaille – et attirant au-delà de toute mesure.

— Eh non, répondit-il d'une voix rauque. Et j'aimerais bien que vous me l'enleviez sans plus attendre.

À ces mots, Akira éprouva un regain d'appétit sensuel. Les veines parcourues par un flot brûlant, elle souleva sa chemise pour la faire passer lentement par-dessus la tête. Elle le contempla ensuite, frémissant de la tête aux pieds, affolée par la vision de sa beauté mâle qui lui donnait envie de se livrer tout entière à lui, de s'offrir sans plus de retenue aux caresses de ses doigts divins.

Il avait un torse sculptural, un abdomen strié de muscles, une taille étroite de bretteur, des hanches minces. À ce spectacle somptueux, Akira s'humecta les lèvres. Puis elle cessa de respirer quand son regard se posa sur le nid de boucles

sombres d'où émergeait son membre tendu. Une moiteur chaude inonda son entrejambe à l'idée de saisir cette colonne de chair à l'extrémité veloutée pour la guider vers sa féminité.

Avec un gloussement, il lui releva le menton du bout de l'index.

— Si vous continuez à me reluquer ainsi, je ne vais plus pouvoir me retenir.

Les yeux rivés dans ceux de la jeune femme, il acheva à son tour de la déshabiller. Elle demeura immobile, le souffle court, tandis qu'il la débarrassait de sa chemise. Tout en ayant parfaitement conscience de ce qu'elle faisait, elle n'en redoutait plus les conséquences, et cela pour la première fois depuis qu'elle avait fui la lande de Hoord avec lui.

Il fit descendre la chemise le long de sa poitrine, puis de ses hanches... et se figea brusquement.

— Bon sang... Vous êtes la plus splendide fille d'Ève que j'aie jamais connue !

La lueur du feu donnait à la chambre une atmosphère de rêve. Avec un gémissement sourd, Geordie prit ses seins en coupe et les embrassa longuement. Puis ses doigts taquinèrent leurs mamelons avec une habileté presque surnaturelle, comme s'il était capable de deviner ses sensations. Akira s'empara en retour de sa bouche avec ardeur. Mais son désir ne s'arrêtait pas là. Elle avait besoin d'une plus grande proximité avec lui, d'une plus grande intimité – d'une union digne de ce nom.

Gloussant tout bas, Geordie la coucha sur le matelas avant de se remettre à encenser de baisers le haut de son buste, depuis son cou jusqu'à sa poitrine. Akira eut un hoquet de volupté en sentant la tiédeur humide de sa langue sur la pointe de ses seins. Le brasier en elle se mit aussitôt à flamber. Elle rejeta la tête en arrière et soupira longuement sous les caresses de Geordie.

— Mais que me faites-vous ? lâcha-t-elle d'une voix hachée en redressant la nuque.

— Et ce n'est que le début des festivités ! promit-il avec un clin d'œil malicieux.

Elle tressaillit en le voyant si attentionné, si viril – si incroyablement désirable. Comment pouvait-elle avoir autant de chance ? Qu'avait-elle fait pour mériter la sollicitude de cet homme exceptionnel, elle, Akira Ayres, la petite bohémienne ? Elle se mouilla les lèvres.

— Montrez-moi comment un homme fait l'amour à une femme.

Il eut un large sourire.

— Volontiers, ma jolie. Car même si vous n'avez pas idée du plaisir qui vous attend, je m'en voudrais de vous le refuser.

Il quitta ses seins pour poursuivre ses caresses plus bas. Elle eut la chair de poule quand il inséra la langue dans son nombril. Puis il releva les yeux vers elle, ses dents brillant sous la lumière dansante du feu, et avec un grondement sourd se mit à jouer avec la toison de son pubis.

— Voilà longtemps que je rêve de vous embrasser ici.

— Qu-Quoi ?

Il lui fit un clin d'œil ; ses cuisses frémirent. Le souvenir de son doigt l'amenant au bord de la folie, à Glen Spean, attisa son désir qui se fit aussi dévorant et implacable qu'un incendie de forêt.

— Écartez les genoux, ma chérie, demanda-t-il tout en se mordillant la lèvre inférieure – image même du péché et de la tentation incarnés.

Puis il inspira profondément et vint couler sa large carrure entre ses cuisses, la forçant ainsi à s'offrir complètement.

Doux Jésus ! Il lui suffit ensuite d'un seul coup de langue pour l'emporter pratiquement jusqu'au septième ciel. Un cri rauque déchira la gorge d'Akira. Et Geordie recommença à la lécher. Elle hissa les hanches pour accompagner ses caresses, tout en remuant la tête avec frénésie. Il glissa alors un doigt en elle et le fit tourner, achevant de lui égarer les sens, avant de solliciter dans sa féminité un point si sensible qu'elle en eut des étoiles plein les yeux et se crut sur le point de défaillir de bonheur. Incapable de se maîtriser, elle s'entendit pousser de petits couinements inarticulés sous l'action conjuguée de son doigt et de sa bouche. Une tension ardente la gagnait, toujours plus forte, plus grisante – jusqu'à ce que son corps entier se raidisse dans un spasme qui la suspendit au-dessus d'un abîme de pure extase. Un hurlement primaire naquit au fond de sa gorge, puis le monde entier autour d'elle s'évanouit dans une déflagration.

Quand elle eut recouvré ses esprits, elle tendit les bras vers Geordie pour l'inciter à s'étendre sur elle.

— Comment arrivez-vous à me faire perdre la tête à ce point-là ?

Il nicha le visage dans ses cheveux, sa raideur virile contre ses jambes.

— Vous me procurez le même effet, *mo leannan*.

Elle remua les hanches et sentit son membre s'insérer entre ses cuisses humides, ravivant le brasier qui couvait toujours au plus profond d'elle-même.

— Comment puis-je vous satisfaire à mon tour ?

Quand Akira proféra ces paroles, Geordie éprouva un sursaut de plaisir si intense que ses testicules se rétractèrent et qu'il faillit en perdre sa semence. Soucieux de calmer un peu ses ardeurs – pour un temps, du moins –, il roula sur le flanc et regarda la jeune femme dans les yeux.

— Vous êtes sûre de vous ?

Elle hocha la tête, le regard attiré par sa virilité.

— Plus sûre que je ne l'ai été depuis longtemps.

Il caressa lentement le pourtour d'un mamelon, taraudé par l'envie de la pénétrer.

— Je tiens à ce que tout se passe bien pour vous.

Elle l'embrassa et baissa les mains vers son entrejambe.

— Je suis certaine que ce sera le cas. Je le sens.

Il inspira sèchement en sentant ses doigts effleurer l'extrémité de sa verge.

Elle laissa échapper un hoquet, avant de la saisir plus fermement par la base.

— Vous ai-je fait mal ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, parvint-il à articuler.

Seigneur Dieu, comment garder ses esprits sous les caresses d'Akira ? Avec un rugissement de fauve, il bascula sur elle et, s'agenouillant entre ses jambes, glissa son membre dans le triangle de sa toison. Une moiteur torride et douce l'enserra. Il se mit à trembler et retint son souffle.

Diantre, il était sur le point d'exploser ! Il tenait cependant à rendre cette nuit mémorable pour sa jeune partenaire, à lui montrer ce qui manquait jusqu'alors à son expérience de femme.

— Je vais essayer d'être doux, murmura-t-il.

Elle opina en silence, tout en commençant à agiter le bassin sur un rythme langoureux. Seigneur, c'était lui qui était censé faire l'amour à Akira, pas l'inverse ! Sauf que, malgré sa candeur, elle se révélait d'instinct une experte en la matière. Il s'accorda donc à sa cadence pour la pénétrer plus profondément... jusqu'à heurter le voile de chair qui barrait sa matrice et le déchirer.

Elle eut un sursaut, les traits un peu crispés.

Il s'immobilisa.

— Je vous ai fait mal ? demanda-t-il en voulant se retirer. Si vous désirez arrêter...

Elle lui agrippa les fesses à pleines paumes.

— Non.

Et d'une traction résolue, elle l'attira de nouveau en elle. Bon sang, il adorait cette femme ! Il se coula en elle lentement, de toute la longueur de sa verge, avant de plonger les yeux dans son regard que la volupté embrumait de nouveau. Même dans la pénombre, le bleu intense de ses yeux l'ensorcelait.

Il cilla.

— Ça va ?

Elle se remit à onduler des hanches.

— Oh, oui, fit-elle avec un sourire rêveur.

Rassuré, Geordie sentit une nouvelle fois ses gonades se contracter et dut inspirer à grands coups, plusieurs fois, pour différer sa jouissance. Quand il eut l'impression d'avoir repris le contrôle de lui-même, il commença à aller et venir. La jeune femme lui empoigna le dos, lui malaxant les muscles de ses doigts. N'en pouvant plus, il se laissa aller et la pilonna sans retenue. Sa respiration s'accéléra. L'odeur musquée d'Akira lui montait à la tête et des étoiles dansaient dans son champ de vision.

Il pressa le rythme. La jeune femme cria une nouvelle fois en s'agrippant à lui. Il comprit qu'elle avait joui. Il se lâcha alors complètement, le souffle haché, le cœur battant la chamade, tous les muscles tendus à se rompre.

Il arqua soudain les reins, profondément enfoncé en elle, et se libéra d'une longue série de secousses brûlantes en criant son nom.

— Akira !

Éreinté, à moitié asphyxié de bonheur, il se souleva sur les mains pour soulager la jeune femme de son poids et reprendre sa respiration.

— Dieu tout-puissant, murmura-t-il tandis que son pouls s'apaisait peu à peu.

Il rouvrit les yeux pour contempler le visage de la tentatrice plongé dans l'ombre du baldaquin. Elle avait les lèvres gonflées et légèrement entrouvertes, les paupières lourdes, et ses cheveux en désordre irradiaient en rayons onduleux autour de sa tête, telle l'auréole de sa beauté. Elle lui paraissait l'incarnation même de la séduction.

Il ne l'avait pas conquise. C'était elle qui venait de le charmer, corps et âme.

Avec un grognement satisfait, il lui embrassa le cou.

— C'était bon pour toi aussi ? demanda-t-il.

Elle bougea le bassin sous lui, réveillant son ardeur.

— Extraordinairement bon – si bon que les mots me manquent.

— Moi de même, admit-il en roulant sur le dos avant d'attirer Akira contre lui. Tu sais que je t'adore, toi ?

Elle posa la tête sur son torse.

— C'est réciproque.

Il passa une main dans les cheveux de la jeune femme, se régaland de leur fluidité soyeuse. Akira lui donnait envie d'être meilleur. Dans ses bras, il était un homme – pas un duc : juste un homme, qui l'adulait plus que tout.

Il aurait pu demeurer ainsi le reste de la nuit, au plus près de sa rose tzigane. Et il avait bien l'intention de céder une nouvelle fois à ses charmes avant que le soleil rosisse le ciel.

20

Geordie ouvrit les yeux à l'entrée d'une domestique venue raviver le feu.

Le matin arrivait trop vite à son goût. Si seulement il avait pu faire l'amour à Akira la journée durant...

Blottie dans ses bras, dissimulée sous les couvertures, la jeune femme le regardait en souriant, ses yeux bleus ensommeillés plus séduisants que jamais. Sa chevelure emmêlée donnait à Geordie envie de la posséder de nouveau. Il la gratifia d'un bécot sur la tempe.

— Bonjour, lança-t-il à la chambrière en s'asseyant sur le lit.

L'interpellée lâcha la branchette enflammée qu'elle tenait à la main et se retourna d'un bond.

— B-Bonjour à vous aussi, milord.

Geordie s'éclaircit la gorge.

— Veuillez prévenir mon cousin que je le retrouverai d'ici une heure.

— Vous voulez parler de sir Malcolm, milord ?

— Si fait.

La sentinelle devait avoir suivi ses ordres et tu son identité.

— Et apportez-nous du fromage ainsi que des fruits, je vous prie.

La servante le salua d'une révérence.

— Tout de suite, milord.

Refermant les paupières, il attendit d'être de nouveau seul avec Akira pour soulever les couvertures.

— Le danger est écarté. Tu peux sortir.

— Comment as-tu réussi à garder ton sérieux ? lui demanda-t-elle avec un grand sourire, avant de chatouiller les poils de son torse. J'ai pour ma part l'impression de baigner dans le stupre et la luxure.

Il haussa les épaules.

— C'est une domestique de haute maison. Elle a l'habitude de vaquer aux occupations dont elle a la charge tout en restant discrète.

— Considères-tu donc les serviteurs comme de simples exécutants, des sortes de bêtes de somme sans sensibilité ?

Il tiqua. À l'entendre, il était aussi hautain qu'Elizabeth. Mais elle n'avait pas tort, il devait l'admettre.

— Excuse-moi. J'ai conscience de paraître un peu rude.

Il la prit par les épaules et la serra contre lui, enivré par les parfums mêlés de jasmin et de Passion qui émanait de son corps divin. Il n'arrivait pas à croire que le paradis n'ait pas cette odeur-là !

— Je ne sais pas pour toi, mais moi je meurs de faim, déclara-t-il.

— Et moi donc ! renchérit-elle en remuant contre lui.

Elle soupira entre ses dents serrées et porta une main à ses cuisses.

Geordie eut le ventre noué en avisant sa grimace de douleur. Il lui caressa les cheveux.

— T'ai-je fait mal ?

Elle secoua la tête.

— Non. C'est notre chevauchée.

Bon sang, malgré toutes ses bonnes intentions, il s'était comporté à son endroit avec la dernière des désinvoltures ! Pourtant elle s'était plainte, la veille, de sa peau sensible au contact de la selle, mais il l'avait oublié quand il lui avait fait l'amour.

— Tu me laisses jeter un œil ?

Ramenant la couverture de laine tissée sous son menton, elle se recula un peu.

— Ne t'inquiète pas. Dans une huitaine, il n'y paraîtra plus.

Geordie fut quelque peu étonné de la voir si farouche, après la nuit qu'ils venaient de passer.

— Akira, reprit-il en la toisant de ce regard impérieux auquel elle finissait toujours par céder. L'heure n'est plus à la pudibonderie. Montre-moi.

Avec un grognement, elle rabattit le tartan.

Geordie écarquilla les yeux, atterré : ce n'était plus une simple inflammation, mais presque une énorme éraflure qui lui marbrait l'intérieur des cuisses. La peau était d'un rouge alarmant.

— Pourquoi m'avoir caché la gravité de ton état ?

Et comment diable avait-il pu ne pas le remarquer en lui faisant l'amour ? La pénombre régnant dans la chambre n'excusait pas tout. Il aurait au moins pu lui demander comment allaient ses cuisses.

— Je t'en ai parlé hier, dans la clairière, mais après notre arrivée ici...

Elle détourna les yeux, les joues empourprées.

— Eh bien, mettons que nous étions trop occupés pour nous soucier de ce bobo, conclut-elle.

— Damnation ! Je savais pourtant que tu étais blessée. J'aurais dû insister pour t'examiner avant...

— Avant de me posséder ? suggéra-t-elle en pouffant. Comme si nous avions la tête à ça à ce moment-là ! Du reste, il faisait trop sombre.

Geordie fronça les sourcils, alors même qu'une envie de sourire lui chatouillait le coin des lèvres.

— Peut-être, mais tu n'en as pas moins besoin de soins. Je vais chercher l'onguent.

Nu comme un ver, il alla récupérer le pot dans la sacoche d'Akira. Quand il retourna vers le lit, il nota que la jeune femme avait les yeux fixés sur sa virilité.

Son érection fut instantanée.

Elle laissa échapper un petit cri de surprise.

— Oublie ça, la pria-t-il d'une voix rauque. Il faut d'abord te soigner.

— Très bien, Votre Grâce.

La couverture serrée contre elle, elle se rapprocha de lui au bord du lit.

Il recueillit une noix d'onguent du bout des doigts, repoussa le plaid des cuisses d'Akira et incita celle-ci à ouvrir les jambes.

Il fit pénétrer le baume avec de légers massages circulaires, s'efforçant d'ignorer sa vulve qui semblait le narguer dans son nid de bouclettes.

— Tu ne pourras plus monter pendant un temps avec cette blessure, dit-il en refermant le pot qu'il posa sur la table de chevet.

— Bah ! J'y suis bien arrivée jusqu'à maintenant, répliqua-t-elle en baissant les yeux sur ses parties viriles, ce qui raviva aussitôt son érection.

— J'avais l'intention de prendre le petit déjeuner et de passer dire bonjour à mon cousin, avant que nous repartions.

Il fixa ses lèvres tandis que ses mains, comme mues de leur propre volonté, s'égarèrent sous les seins de la jeune femme.

Cette dernière fit remonter ses doigts le long des cuisses de Geordie avant de s'arrêter à quelques centimètres de son membre dressé.

— Sauf que manger ne me semble plus aussi urgent, d'un coup, murmura-t-elle.

Il se figea.

— Non, ma chérie. Tu as besoin de refaire tes forces. Et je m'en voudrais de profiter de ton état de faiblesse.

Avec un gloussement malicieux, elle se mit à lui caresser la hampe.

Il leva les yeux au ciel avec un gémissement sourd, saisi par une brusque extase. Avant d'exploser, il attrapa la main d'Akira et l'immobilisa.

— Es-tu certaine de pouvoir supporter... de nouveaux frottements ?
Elle monta sur ses genoux et l'enfourcha.
— Les tiens, oui. Tout le temps.
— Doux Jésus, tes charmes seraient capables d'amener n'importe quel homme au bord de la folie.
Elle se mit à balancer le bassin.
— Et c'est bien ?
— C'est mieux que bien, répondit-il en la soulevant pour l'empaler sur sa colonne de chair. C'est incroyable !

Geordie n'avait pas l'intention de faire l'amour à Akira ce matin-là, mais il aurait dû prévoir l'attrait irrésistible qu'exercerait sur lui la proximité de ce corps de déesse.

Après l'amour, il se lava, s'habilla et se restaura avec la nourriture commandée aux cuisines, avant de gagner l'étude de son cousin. Ce cabinet était en fait réservé au duc de Gordon, ainsi que la tour dans laquelle il avait passé la nuit avec Akira, mais il avait lui-même nommé Malcolm gouverneur de ses terres de Glenlivet, et en conséquence son cousin dormait dans la chambre de maître et gérait les affaires du comté depuis l'étude.

Quand Geordie ouvrit la porte, Malcolm repoussa son fauteuil et se redressa à la hâte.

— Cousin ! Te voilà encore de ce monde, à ce que je constate.

D'un an à peine son cadet, Malcolm était un homme brun et trapu aux traits typiques de son clan.

— Tu me savais donc entre ces murs ? s'enquit Geordie après avoir refermé la porte derrière lui. J'ai pourtant ordonné à la sentinelle de garder le secret sur mon arrivée, cette nuit.

Son cousin eut un reniflement moqueur.

— Et il a tenu sa langue, du moins jusqu'à ce que je menace de le castrer après que le palefrenier m'a rapporté l'apparition de deux chevaux inconnus dans les écuries.

Geordie pouffa et s'affala dans un fauteuil.

— Quand même, faire chanter un de tes hommes en s'en prenant à ses parties, c'est indigne de toi.

— J'y ai été obligé quand il m'a dit que nos visiteurs souhaitaient garder l'anonymat, répliqua Malcolm. J'ai eu peur, un moment, qu'il oublie qui était le gouverneur de cette citadelle.

Il désigna la crédence.

— Désires-tu une coupe de cidre ?

— Volontiers, reparti Geordie en croisant les jambes. Qui d'autre est au courant de ma présence ici ?

— Personne. Même Eleanor n'a pas été avertie.
Malcolm plaça deux chopes sur la table.

— Bien. Qu'on laisse tout le monde dans l'ignorance, décréta Geordie en sirotant une gorgée de jus de pomme fermenté.

— Ah oui ? Faire profil bas ne te ressemble pourtant pas, même quand...

Malcolm s'interrompit pour battre des coudes avec un sourire entendu.

— ... tu as une poule attachée à la patte.

Geordie aimait sincèrement son cousin, mais à ces mots son sang ne fit qu'un tour. Il saisit le poignet de Malcolm et le serra. Fort.

— Akira n'est pas une poule, articula-t-il en détachant les syllabes.
Son cousin déglutit avec difficulté, le visage cramoisi.

— Ah oui ?

— Ne l'oublie jamais.

Geordie relâcha son étreinte.

Malcolm se frotta le poignet, avant d'engloutir une longue rasade de cidre.

— Je ne t'ai jamais vu défendre aussi féroce l'honneur d'une de tes conquêtes. Cela me rend d'autant plus curieux de la connaître...

— Cette fille ne te concerne pas, rétorqua Geordie en se renfonçant dans le fauteuil, décidé à en venir au but de cet entretien. Je suis poursuivi par un détachement de tuniques rouges. Ils devraient normalement passer par ici. Je compte sur toi pour les dissuader de s'aventurer plus loin sur les terres des Gordon.

— Décidément, jouer avec le feu est un trait typique de notre famille, commenta Malcolm avec un grand sourire. Dois-je me préparer à une confrontation ?

Geordie but une nouvelle gorgée de cidre.

— Avec les troupes gouvernementales ? Toujours ! Mais tu n'as pas entendu parler de moi depuis notre réunion de mai dernier, compris ?

— Compris.

— Bon, il faut que nous reprenions la route, annonça Geordie. Fais-moi avancer une voiture devant la porte du château dans une heure, s'il te plaît.

Malcolm se permit une moue ironique.

— Une voiture ? Vieillirait-on, cousin ?

Geordie leva les bras au ciel en pouffant.

— C'est moi que tu traites de vieux ? Il se trouve simplement que ma...
compagne de voyage souffre au niveau des cuisses.

— Bon sang, toujours aussi insatiable au lit, hein ?

— Essaie pour une fois de penser un peu au-dessus de la ceinture, veux-tu ?

La petite a été esquinée par le frottement de sa selle, c'est tout.

Malcolm secoua la tête.

— Et te voilà maintenant lord George, le sauveur des dames en détresse ?

Geordie se leva. Par les os du diable, si Malcolm n'avait pas été son cousin, il lui aurait fait regretter amèrement ses impertinences !

— Ferme ton clapet, et commande-moi plutôt cette satanée voiture.

21

L'habitacle de la voiture était somptueux, depuis ses parois rose saumon jusqu'aux coussins assortis disposés à chaque extrémité de ses banquettes rembourrées.

Akira passa la main sur le velours noir des sièges.

— Je ne me serais jamais attendue à un tel luxe dans une voiture. On dirait un petit boudoir.

Elle écarta les rideaux de soie et ouvrit les volets de bois des portières. Le paysage défila devant elle comme dans un rêve.

Elle rit quand le vent de la course lui caressa le visage. Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante. Chaque journée apportait son lot d'expériences nouvelles. Quand ce conte de fées allait-il donc se terminer ? Se rasseyant sur la banquette, elle désigna la portière.

— Tu as vu par la fenêtre ? C'est fantastique !

Geordie noua ses doigts aux siens et regarda à son tour le paysage.

— Qu'est-ce que tu trouves de si extraordinaire ? C'est la même vue que tu aurais à cheval.

— Mais non, idiot.

Elle dessina un grand carré avec ses doigts.

— La fenêtre donne l'impression que le dehors est une peinture – mais une peinture qui bouge !

Il la prit par les épaules et lui embrassa la tempe.

— En effet, admit-il. Et c'est encore une chose que j'adore chez toi.

— Quoi donc ?

— Ta vision du monde. Pour toi, même les éléments du quotidien ont un aspect enchanteur. Tu embellis tout ce que tu vois.

— Une voiture n'est pas précisément un élément du quotidien.

— De ton quotidien, non, sans doute, mais c'est un moyen de transport que j'utilise pour ma part fréquemment.

— Tu as de la chance.

— Je suis bien né, c'est un fait. Et il est vrai aussi que je n'apprécie pas toujours le luxe de mon existence à sa juste valeur.

Elle ramena son attention vers la fenêtre et suivit un instant la mélodie grinçante des essieux.

— Combien de temps allons-nous rouler ainsi ?

— Nous devrions être à Huntly pour le dîner.

Geordie se renfrogna soudain.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna-t-elle.

— Rien.

— Si, insista-t-elle en se penchant vers lui. Tu as ton air contrarié.

— À notre arrivée, nous allons être submergés par le monde, et je vais devoir m'occuper d'un monceau de courrier urgent et d'un tas d'autres problèmes.

Puis son visage s'éclaira de nouveau.

— Mais Alexander et Jane seront là !

— Tes enfants ?

— Oui.

Akira ramena ses mains sur son giron, inquiète.

— Penses-tu qu'ils vont bien m'aimer ?

— Évidemment ! Tu es aussi adorable qu'un chaton.

Elle eut un reniflement incrédule.

— Tiens donc ?

Il haussa les sourcils et glissa une main sur sa nuque.

— Comme je te le dis. Impossible de ne pas avoir envie de te prendre dans les bras pour te caresser, même si moi seul ai le droit de le faire...

Oh, comme elle aimait voir son regard s'attarder sur ses lèvres quand il s'apprêtait à l'embrasser – comme maintenant. Elle se fondit dans le long baiser dont il la gratifia, l'ardeur de Geordie atisant dans ses entrailles le feu dévorant qui couvait pour lui.

— Oublie les enfants. Je veux t'avoir pour moi seul, grommela-t-il en prenant une profonde inspiration. Et ne te tracasse pas de la réaction d'Alex et Jane. Tu réussiras à les charmer eux aussi, j'en suis certain.

— Je suis vraiment heureuse de les rencontrer.

— J'ai emprunté ceci à la bibliothèque de mon cousin, reprit-il en lui montrant un livre. Veux-tu que je te le lise pour passer le temps ?

— De quoi s'agit-il ?

— C'est une pièce de William Shakespeare.

— *Roméo et Juliette* ?

Elle jeta un œil à la couverture, s'attendant à y trouver un dessin, mais ne vit qu'une macédoine de lettres.

— J'espère que c'est ça, ajouta-t-elle, car j'ai vu la pièce jouée à Dunkeld.

Il la considéra avec un haussement de sourcils.

— Et tu as aimé ?

— Beaucoup.

— Eh bien, fit-il en retournant l'ouvrage entre ses mains, ce n'est pas *Roméo et Juliette* mais une comédie, *Beaucoup de bruit pour rien*.

— Pour rien ? répéta-t-elle. Cela semble paradoxal.

— Justement, c'est le sujet de la pièce. Veux-tu en savoir plus ?

— Oh, oui !

Elle serra son bras et se blottit contre lui.

— Raconte-moi cette histoire de rien.

Akira buvait littéralement les paroles de Geordie, fascinée par sa voix de ténor. Elle rit souvent, mais elle aurait pu l'entendre réciter la Bible et en retirer tout autant d'allégresse.

Le cocher arrêta deux fois la voiture pour nourrir et abreuver les chevaux. Geordie et elle en profitèrent pour déguster l'en-cas préparé pour eux par les cuisines de Glenlivet. Mazette, comme il lui serait aisé de s'habituer à cette vie de privilèges ! Mais elle ne voulait pas oublier ses racines. Du reste, elle avait depuis longtemps dévolu son existence aux plus démunis et comptait bien ne pas changer.

Le soleil avait commencé à se coucher quand Geordie referma le livre.

— Alors, que penses-tu de cette histoire ?

— C'est drôle, un peu sot... et ça m'a fait réfléchir.

— Oh ? Mais encore ?

Elle joua du piano sur son bras avec ses doigts.

— Je crois que la morale de cette pièce est l'importance de la sincérité. Elle nous enseigne qu'on ne devrait jamais user de subterfuges en amour, même avec les meilleures intentions du monde.

— Bien vu, ma chérie. Et bien dit.

Il lui embrassa les cheveux.

— Qu'as-tu aimé d'autre dans cette œuvre ?

— Le fait que tout se dénoue à la fin. Mais je n'ai pas apprécié que Claudio soit amené par des ruses à rejeter Héro devant l'autel.

— Je suis d'accord. C'est franchement la manipulation la plus répréhensible de tout le livre.

Akira reposa sa tête sur son épaule.

— Je ne veux plus qu'il y ait de cachotteries entre nous.

— Moi non plus.

Il se mit à fredonner, tout en lui caressant le bras... Oh, comme il était merveilleux d'être ainsi désirée !

— Autant te confier mes projets, lâcha-t-il soudain.

— C'est-à-dire ?

Il joua avec une de ses boucles de cheveux.

— Je ne peux tolérer que toi et ta famille viviez dans une telle misère. J'ai décidé que toi, ta maman et tes sœurs viendriez loger dans le petit manoir de la propriété de Huntly.

— Tu as *décidé* ?

Elle effleura du bout du doigt le col en velours de son pourpoint tout en soupesant ses paroles, la nuque traversée par un désagréable frisson.

— Le petit manoir ?

— C'est en fait une résidence comportant sept chambres à l'étage et des appartements pour les serviteurs. Elle est assez vaste pour accueillir une famille nombreuse.

Un nœud de la taille de son poing serrait la gorge de la jeune femme. Elle n'avait pas vraiment réfléchi à la promesse que lui avait faite Geordie de veiller sur elle. Qu'avait-il voulu dire exactement ? Qu'il allait désormais diriger sa vie ? Qu'il avait l'intention de l'épouser ? Le petit manoir était-il censé l'abriter jusqu'à leur mariage ? Elle se mordit la lèvre, estimant que le moment était peut-être mal choisi pour exiger des éclaircissements. Tout allait tellement vite...

Elle sentit ses joues la brûler. Il allait naturellement l'épouser, n'est-ce pas ?

Elle releva les yeux vers lui. Il se frottait les mains avec une moue réjouie d'enfant.

— Je ne veux que le meilleur pour ma rose tzigane – robes, chevaux, voitures : tu auras tout à foison ! Il faudra aussi un précepteur pour tes sœurs... Tiens, elles n'auront qu'à assister aux leçons de Jane et Alexander.

Elle plaqua une main sur son cœur.

— Elles vont apprendre à lire ?

— Oui.

Il l'attira contre lui pour l'embrasser.

— Et toi aussi, si tu le désires. J'aimerais t'enseigner la lecture.

— Tu ne me trouves pas trop âgée pour ça ?

— Il n'y a pas d'âge pour apprendre.

— Jamais je n'aurais songé m'instruire un jour, même dans mes rêves les plus fous. Imagine un peu : je vais savoir lire et écrire, comme une dame du

monde !

— Oh, je l’imagine très bien. Et dis-toi que tu es tout aussi méritante qu’une dame du monde. Tu as même plus de gentillesse en toi qu’aucune aristocrate de ma connaissance.

— Et toi, tu es bien aimable de me dire ça.

Honnêtement, elle était excitée au-delà de toute mesure – même si l’histoire du petit manoir ne cessait de la tracasser. Elle détourna les yeux, le cœur serré.

Geordie écarta ses cheveux.

— Des soucis, *mo leannan* ?

— Juste un peu.

— Sois assurée que je ferai tout pour que tu sois bien accueillie dans mon clan. Ma famille va simplement t’adorer.

— Et, euh... combien de temps vais-je résider au petit manoir ?

Voilà, elle avait réussi à poser la question sans utiliser le mot « mariage ».

Il prit une longue inspiration, les yeux écarquillés.

— Naturellement, tu résideras le plus souvent au château, mais tu devras quand même disposer d’un logement personnel, pour sauver les apparences.

Akira en perdit le souffle, comme si un tas de rochers venait de lui tomber sur la poitrine.

— Les apparences ?

Elle pressa le bout de ses doigts contre le coin intérieur de ses yeux pour réprimer ses larmes. Elle ne voulait pas pleurer. Pas maintenant.

— Auriez-vous honte de moi, milord ?

— Honte de toi ?

Il lui frictionna le dos – geste qui, loin d’apaiser la jeune femme, lui parut presque brutal.

— Il est évident qu’un duc ne saurait garder sa maîtresse sous son toit, ma chérie.

Une larme lui échappa.

— *Maîtresse* ? répéta-t-elle d’une voix blanche.

Oh, mon Dieu, qu’allait dire sa maman ? Une maîtresse, c’était presque une putain, non ? Une femme entretenue, en tout cas. Un jouet honteux.

La main de Geordie se figea.

— Je ne peux t’épouser, *mo leannan*. Tu sais bien que je suis divorcé. L’évêque ne m’accordera jamais le droit de me remarier. En outre...

Il s’interrompit pour se gratter la gorge. Elle se raidit.

— Ne te méprends pas sur mes intentions. Tous les hauts personnages du royaume sont contraints d’accepter des unions arrangées. Les plus chanceux –

les plus sages, peut-être – apprennent à aimer les épouses qu'on leur impose, mais cela n'a pas été mon cas.

Il lui embrassa la tempe.

— Sache que je ne te refuserai rien. Tu vivras dans l'aisance et le respect de tous.

Elle ne put retenir un reniflement désabusé.

— Ah oui ? Et le respect de moi-même, tu en fais quoi ? Et ma *dignité* ?

Il gémit.

— Bon sang, j'ai encore tout gâché, n'est-ce pas ?

Elle détourna la tête et se libéra de son bras.

Comme il tendait la main vers elle, elle s'écarta sur la banquette. Elle n'avait pas envie qu'il la touche, pas maintenant. Comment pouvait-il lui faire ça ? Ne l'aimait-il pas ? Ne souhaitait-il pas avoir une épouse, une famille ?

— Je t'en prie, Akira, supplia-t-il. Nous trouverons une solution. Je ne souhaite que ton bonheur, tu sais. Prenons les problèmes l'un après l'autre, veux-tu ?

Elle poussa un soupir frémissant et se cacha le visage dans le creux de ses mains. Oh, Dieu, comme elle aurait aimé pouvoir profiter des conseils de sa mère ! Elle s'était fiée à Geordie, elle l'avait cru sincère dans ses intentions et avait supposé qu'il la chérissait autant qu'elle-même le chérissait.

Était-ce pour cela qu'il lui avait lu cette pièce sur le mensonge en amour ? Pour la préparer à cette désillusion ?

Et qu'entendait-il par les « solutions » qu'il promettait de trouver ? La situation était manifestement insoluble.

— Akira ?

Elle ne dit mot.

— S'il te plaît, regarde-moi, l'implora-t-il.

Comme si c'était elle qui l'avait blessé, et non l'inverse !

Elle s'essuya néanmoins les yeux et accéda à sa requête.

Oh, mon Dieu, cette lueur dans son regard... Cette clarté pleine de certitude à laquelle il lui était impossible de résister...

— Je te jure de toujours veiller sur toi. Plus jamais tu n'auras besoin de rien.

— Mais...

— Le château de Huntly, milord ! annonça soudain le cocher.

Voilà qui ne pouvait plus mal tomber. Juste au moment où il commettait une nouvelle maladresse, il fallait que le cocher franchisse les portes de Huntly pour s'engager dans l'allée bordée d'arbres menant au château... Dans quelques

instants, ils seraient arrivés. Comment avait-il pu être stupide à ce point ? Akira ne connaissait rien aux mœurs de l'aristocratie. Comment avait-il pu ne pas prévoir qu'elle ne serait guère enthousiasmée à l'idée de devenir sa maîtresse ?

Parce qu'il était une gourde. Tous ses pairs avaient une maîtresse. Il en avait lui-même entretenu plusieurs, par le passé.

Mais il était hors de question qu'ils débarquent à Huntly avec ce malentendu entre eux.

Akira se tassa sur la banquette.

— Peut-être serait-il préférable que je rentre tout de suite à Dunkeld.

Geordie saisit sa main et la pressa sur son cœur.

— Je t'en prie, ne pars pas.

— Tu crois donc que je vais rester avec toi après une insulte aussi grave ? Ce n'est pas parce que je ne suis qu'une pauvre guérisseuse que je n'ai pas de fierté !

Elle s'écarta de lui et croisa les bras.

— Et voilà que milord se permet de décider de ma vie à ma place ? Comment oses-tu !

Geordie jeta un coup d'œil par la fenêtre de la portière. Il n'avait plus le temps, hélas, de supplier la jeune femme et d'implorer son pardon.

— Tu as raison. Je suis une andouille finie. J'ai parlé trop vite, et pas assez réfléchi.

— Cela au moins est clair !

— Mais je ne peux supporter de te voir en colère contre moi. S'il te plaît, je te prie de me laisser le temps de régler les affaires qui m'attendent ici. Si dans une quinzaine tu souhaites toujours rentrer chez toi, je t'y accompagnerai moi-même.

Il voulut reprendre sa main ; elle la lui retira sèchement.

— Et il n'y a personne d'autre qui pourrait me ramener ?

Il attrapa sa main quand même et la serra.

— Je ne saurais te confier à quelqu'un d'autre. Une quinzaine, c'est tout ce que je te demande.

Elle secoua la tête.

— S'il te plaît, répéta-t-il. Promets-le-moi avant que nous nous arrêtions devant le château !

Elle pinça les lèvres et le foudroya du regard, avant de récupérer de nouveau sa main.

— Une quinzaine, soit, mais ce sera une quinzaine chaste. Jure-le-moi.

Durant tout le trajet en voiture, il n'avait cessé d'anticiper l'instant où il pourrait s'enfermer avec Akira dans sa chambre pour lui faire l'amour des

heures durant. L'abstinence risquait de le tuer !

— Jure-le-moi, insista-t-elle, ou j'exige qu'on me ramène à Dunkeld sur-le-champ !

Seigneur, il l'adorait... Aucune autre femme n'aurait eu le front de le menacer ainsi. Mais il ne pouvait rien lui refuser.

— Entendu, acquiesça-t-il.

Ses yeux rivés à ceux de la jeune femme, il cueillit une de ses boucles pour l'embrasser.

— Tes désirs sont pour moi des ordres, *mo leannan*.

Le cocher arrêta la voiture. Des chiens aboyèrent, les voix haut perchées de Jane et Alexander lui parvinrent, ainsi que les applaudissements et salutations des serviteurs venus l'accueillir sur le perron de la demeure, comme il était d'usage après une longue absence de sa part.

La portière s'ouvrit.

— Votre Grâce ! s'exclama Oliver, un grand sourire sur son visage grêlé par la petite vérole. Dieu soit loué, vous êtes vivant !

— Pourquoi ? Il y avait un doute ?

Son homme de confiance s'effaça pour lui permettre de descendre.

— Lord William nous a rapporté que vous aviez disparu après la première charge.

— J'ai reçu une balle dans la jambe et ai dû me traîner jusqu'à un fourré pour m'y cacher.

Il tendit la main à Akira pour l'inviter à le rejoindre.

— Sans cette guérisseuse, je serais mort dans ce sous-bois à l'insu de tous.

Oliver s'inclina devant la jeune femme.

— Ravi de vous rencontrer, madame...

— Ayres, répondit-elle. Akira Ayres.

Geordie cilla. C'était la première fois qu'il entendait son nom de famille – lequel avait des consonances indubitablement tsiganes.

— Papa ! Papa ! s'écrièrent Jane et Alexander en courant vers eux.

Ignorant la douleur persistante dans sa cuisse, il souleva sa fille de sept ans pour la caler sur sa hanche et prit son fils de onze ans par les épaules.

— Ah, vous voici, mes beaux enfants ! Alors, quelles bêtises avez-vous commises en mon absence ?

— On s'est surtout inquiétés pour toi, babilla Jane en fronçant le nez.

— Si fait. Mère est même revenue du Continent, l'informa Alexander en levant les yeux au ciel. Elle m'a dit de me tenir prêt à devenir le nouveau duc, mais je lui ai répondu que tu n'étais pas mort. Je l'ai toujours su au fond de moi.

Muet de saisissement, Geordie jeta un coup d'œil paniqué à Akira.

La jeune femme eut un sursaut et porta une main à son cœur, tout en inspectant les alentours – à la recherche de la duchesse, très certainement. À moins qu'elle ne fût impressionnée par la cinquantaine de domestiques venus les accueillir.

Seigneur, songea-t-il, cela allait de mal en pis !

Il reposa sa fille pour présenter ses enfants à Akira.

— Et si vous emmeniez Mlle Akira dans les appartements de la tour orientale ? ajouta-t-il.

Il claquait des doigts à l'adresse de Byron, son valet.

— Veuillez attribuer une chambrière à notre invitée, je vous prie.

— La tour orientale ? se plaignit Jane. Mais c'est à des kilomètres !

Justement.

Il toisa sa fille d'un œil sévère.

— Fais ce que je te dis. Et toi aussi, Alexander.

— Et pourquoi elle ne partage pas ma chambre ? questionna Jane.

— Parce que c'est moi qui commande, répliqua-t-il avant de poser une main sur l'épaule d'Akira et de se pencher vers son oreille. N'oubliez pas mon avertissement : la situation va paraître un peu chaotique au début, mais n'y prêtez pas attention. Je vous rendrai visite d'ici peu.

Elle le dévisagea avec un air fermé tandis que Jane la tirait par le bras.

Elle prit la main de l'enfant et la suivit en souriant.

— Venez, lui dit Jane. Je crois que vous aimerez la tour orientale. Je m'y installerais bien moi-même avec vous, mais papa ne le voudra sans doute pas...

Geordie suivit un instant des yeux sa rose tzigane, admirant le balancement de ses hanches tandis qu'elle montait le perron. Puis son regard se porta un peu plus haut, et une douche glacée réprima ses ardeurs : Elizabeth se dressait à l'une des fenêtres de l'étage, les mains sur les hanches, son attention fixée sur lui. La sorcière...

Par tous les feux de l'enfer, il ne lui manquait plus que d'avoir à affronter ce dragon !

22

Entraînée par Jane et Alexander dans un dédale de corridors et d'escaliers, Akira se sentit bientôt perdue à l'intérieur de l'immense château. Sans compter que son échange avec Geordie dans la voiture l'avait complètement décontenancée. Si seulement ils avaient eu le temps de clarifier leur différend, elle aurait été sans doute plus attentive à son environnement.

Jane les précédait avec la souplesse d'une ballerine, sa jupe de taffetas voletant autour de ses longues jambes, et ne cessait de gazouiller comme un pinson tandis que son frère, un peu plus âgé, fermait la marche avec une expression des plus sérieuses, laquelle lui donnait d'ailleurs un air de ressemblance avec son père. Sa sœur était une blonde aux tresses fauve, cependant que lui-même était brun. Aucun d'eux n'avait les yeux de Geordie : ceux de Jane étaient bleu ciel, et ceux d'Alex d'un gris mélancolique.

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans l'énorme bâtisse, la jeune femme récoltait au passage quelques aperçus de la magnificence des lieux.

Dans des alcôves trônaient des vases et du mobilier trop luxueux pour être destinés à un usage courant. Certains murs étaient tendus de riches tapisseries de soie, d'autres lambrissés de bois sombre ; la plupart étaient ornés de portraits d'hommes et de femmes en habits de cour.

Par les fées miséricordieuses, Geordie doit être aussi fortuné qu'un roi ! songea-t-elle.

Plus ils progressaient au milieu de ce décor fastueux, plus son malaise gagnait en intensité. Que faisait-elle donc ici ? Mais il y avait pire, car il ne lui avait pas échappé que son arrivée à Huntly avait eu pour témoin une femme qui se tenait à l'une des fenêtres de l'étage. Et qui paraissait ulcérée. Akira ne doutait pas qu'il s'agissait de la mère des enfants – la *duchesse*, grand Dieu !

— Et comment fait-on pour sortir d'ici ? s'enquit-elle.

Peut-être serait-elle bien inspirée de fuir sans demander son reste. Seigneur, comment pourrait-elle retrouver le chemin de sa maison ?

— Il y a plein de portes partout, déclara Alexander dans son dos, ouvrant pour la première fois la bouche.

— Eh bien, je suis impressionnée, en tout cas, de voir avec quelle facilité vous retrouvez votre chemin dans ce labyrinthe.

Jane lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est parce qu'on passe notre temps à fouiner partout.

— Si fait, confirma son frère. On a même cru perdre Jane, une fois. Malheureusement, papa a fini par la dénicher dans la tour occidentale.

— Mon Dieu, s'égarer chez soi... Ce doit être horrible !

— Je n'étais pas perdue, protesta Jane en tirant la langue à Alexander.

Il accueillit sa grimace avec un haussement d'épaules.

— Si, tu l'étais.

Avec un reniflement dédaigneux, elle poursuivit sa route, le nez en l'air.

— C'est ce que *tu* croyais. En fait, j'avais un thé avec les pigeons.

Avant que son frère ait pu lui lancer une réplique bien sentie, elle ouvrit une porte qui donnait sur une chambre éblouissante.

Le souffle coupé, Akira s'arrêta sur le seuil.

— Cela ne vous plaît pas ? demanda l'héritière de la maison.

Qu'aurait-elle pu trouver de déplaisant dans cette pièce ? Les murs étaient peints en blanc et ornés de bas-reliefs représentant des oiseaux et des fleurs. Des rideaux de la même couleur virginale encadraient un large lit. La chambre comportait par ailleurs une cheminée en marbre, deux chaises, une table, une coiffeuse – blanche également –, un élégant canapé...

— C'est splendide, murmura la jeune femme en évoluant parmi le mobilier, ses doigts caressant au passage un bougeoir d'argent poli qu'on eût dit taillé dans de la glace.

— Les appartements de maman sont encore plus chics, déclara Alexander, qui n'avait pas bougé du seuil.

Akira sentit ses joues la brûler. Les enfants étaient-ils contrariés par la séparation de leurs parents ?

Pauvre petit, songea-t-elle. Je suis sûre que cette tragédie l'affecte terriblement.

Elle porta ses mains jointes à sa bouche et sourit.

— Je vous suis reconnaissante, à vous et à vos parents, de me permettre de loger un temps sous votre toit. Et je suis heureuse aussi de pouvoir vous annoncer que la blessure de votre père est en bonne voie de guérison.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Jane.

— Il a reçu une balle de mousquet au cours d'un combat. Dans la cuisse.

La porte se referma derrière Alexander qui s'était finalement rapproché, l'air vivement intéressé.

— A-t-il souffert ?

— Oh oui, vous pouvez me croire, répondit-elle en s'asseyant sur le canapé, dont elle tapota l'assise de chaque côté d'elle. Après la confrontation, alors que je parcourais le champ de bataille avec mon panier de remèdes, j'ai entendu votre papa gémir et l'ai trouvé à demi inconscient sous un massif de genêt...

Avides d'en savoir plus, les deux enfants prirent place à côté d'elle. Akira poursuivit son récit en leur rapportant l'opération d'extraction de la balle – en termes détournés, pour ne pas trop les effaroucher – ainsi que leur fuite devant les tuniques rouges. Ce faisant, elle prit soin de souligner son rôle de guérisseuse ainsi que les progrès dans le rétablissement de leur père, captivant son jeune auditoire.

À la fin, Jane bondit du sofa pour tournoyer sur le plancher.

— Vous devez être la meilleure guérisseuse du monde !

Son frère bomba le torse.

— Et papa a pris une balle en combattant ces maudits soldats ! commenta-t-il avec fierté.

Jane s'immobilisa, les poings sur les hanches.

— Attention, le prévint-elle, je vais dire à Mme Finch que tu jures !

Akira s'esclaffa.

— Je ne trouve pas l'expression choisie par Sa Seigneurie si répréhensible que ça. Cela étant, je m'attendais à ce que vous soyez un peu plus inquiets du sort de votre papa...

La jeune fille revint s'asseoir près d'elle.

— Oh, nous l'étions, répliqua-t-elle en adressant un hochement de tête à son frère. Hein que nous l'étions ?

Alexander renifla, lèvres pincées.

— Oui, et j'en veux à maman d'avoir prétendu qu'il était temps de « réclamer mon héritage ».

Il secoua vigoureusement la tête.

— Je ne suis pas encore prêt à enterrer mon père. Je veux qu'il vive pour toujours !

Akira lui tapota l'épaule.

— Je n'en doute pas un instant, milord.

Estimant préférable de changer de sujet, elle étendit les jambes et croisa les chevilles.

— Alors, quelles sont vos activités préférées ?

— J'aime dessiner et monter mon poney ! répondit Jane en se balançant sur place.

Akira crut avoir devant elle sa petite sœur, Kynda. Toutes deux avaient la même spontanéité, la même fraîcheur pleine de grâce.

— Papa m'a offert un poney Garron pour mon anniversaire.

— Vous en avez, de la chance, la félicita Akira avant de se tourner vers le garçon. Et vous, lord Alexander ?

Il haussa les épaules.

— Je suis en train d'apprendre l'escrime avec maître Oliver. Il pense que je suis doué. Puisque je suis censé devenir le prochain duc de Gordon, mieux vaut que j'apprenne à défendre mes terres.

Akira considéra l'enfant et trouva qu'il s'exprimait un peu trop comme un adulte.

— J'aimerais pouvoir assister à l'une de vos leçons, un de ces jours. Je suis sûre que vous devez être redoutable.

— En effet, reconnut-il simplement.

— Madame ? s'enquit une domestique en pénétrant dans la chambre, avant de les saluer d'une révérence. Je m'appelle Fiona et Sa Grâce m'a priée de vous servir de chambrière.

La jeune femme se leva pour la saluer à son tour.

— J'espère que nous allons devenir bonnes amies.

— On ne se lie pas d'amitié avec les serviteurs, pépia Jane.

— Et pourquoi pas ? rétorqua Akira, que ce genre de préjugés hérissait. Les domestiques sont des enfants de Dieu, tout comme nous. J'estime pour ma part essentiel – et plus chrétien – de traiter tout le monde avec dignité, quel que soit son rang.

— Même un mendiant ? s'enquit Alexander.

Akira le toisa avec gravité.

— Surtout les mendiants, car ce sont les moins bien lotis d'entre nous.

Jane effectua un tour complet sur elle-même.

— Je n'avais jamais envisagé les choses ainsi, avoua-t-elle avec candeur.

Alexander bondit du canapé pour lui attraper le bras, manquant la renverser.

— Ne t'avise pas d'en parler à maman, ou elle va piquer une crise ! Et tu sais de quoi elle est capable dans ces cas-là.

Sa sœur leva les yeux au ciel.

— Oh oui, je le sais très bien.

Fiona sortit un mètre ruban de la poche de son tablier.

— Milord et milady, votre précepteur vous attend, rappela-t-elle aux enfants.

— Zut, encore et toujours des leçons ! grommela Jane avant de se tordre les mains dans le dos, ses grands yeux bleus fixés sur Akira. Viendrez-vous me voir monter mon poney ?

— Avec plaisir.

— Chic alors !

Après le départ des enfants, Akira poussa un soupir. Quoique charmants, ils étaient tous deux gâtés au-delà du vraisemblable.

Fiona brandit le mètre souple.

— Sa Grâce a ordonné de vous confectionner une douzaine de toilettes, avec tous les accessoires.

— Pardon ?

— Je vous répète juste ses mots et quand il commande, chacun a intérêt à obéir sans broncher.

Akira considéra la chambrière en cillant. Geordie gérait-il donc sa maisonnée en tyran ?

— Ah oui ? fit-elle.

Fiona appliqua le ruban contre le bras de la jeune femme.

— Si fait. Personne ne contrarie le duc de Gordon.

Akira tapota ses lèvres du bout des doigts.

— Est-ce par crainte des sanctions, ou par reconnaissance envers sa générosité ?

— Un peu des deux, je suppose. Si vous pouviez maintenant lever les bras...

Akira s'exécuta.

— Vous ne prenez donc pas de notes ?

— Pas besoin. J'ai bonne mémoire.

— Savez-vous écrire ?

Fiona secoua la tête avec une expression un peu piteuse.

— Moi non plus, lui avoua Akira en pouffant.

— Vraiment ? s'étonna la domestique.

Elle se mordit la lèvre et sourit.

— Je peux vous confier quelque chose ?

— Bien sûr. Comme je vous le disais, je souhaite que nous devenions amies.

— Ce que vous avez raconté aux enfants tout à l'heure, sur le respect dû à tout le monde... J'ai bien vu que vous étiez sincère. Ne vous méprenez pas : lady Jane et lord Alexander sont des enfants adorables mais leur train de vie, dans ce château, les empêche de comprendre ce que peut être l'existence d'une personne du commun.

Akira opina.

— Je m'en suis aperçue.

— N’empêche que c’est ce qu’ils avaient besoin d’entendre, et je suis contente que vous le leur ayez dit.

— Merci.

Akira soupira. Déroutée par cette demeure, elle était prête à accueillir tout témoignage de sympathie, aussi modeste fût-il.

— Sauriez-vous par hasard combien de temps la duchesse compte rester ici ?

— Non, madame. Sauf que, maintenant que le duc est rentré, j’imagine qu’elle ne va pas s’attarder.

Akira en devinait la raison, mais ne put s’empêcher de la demander.

— Pourquoi cela ?

— Vous savez qu’ils sont divorcés ?

La servante avait lâché ce dernier mot comme s’il s’agissait d’une grossièreté.

— Oui, je le sais.

— Eh bien, quand elle est partie, la duchesse a proclamé qu’elle ne pouvait plus vivre sur la même île que Sa Seigneurie.

Fiona secoua la tête.

— Cela dit, ils se disputaient beaucoup. Et la duchesse piquait parfois des colères si terribles qu’elle en venait à casser des choses... Non, croyez-moi : le mieux est encore qu’elle retourne vite en Flandre.

Enfin seul, Geordie retira son ceinturon soutenant son épée et jeta le tout sur le lit. Par la bave du Malin, il était fourbu jusqu’aux os ! Il avait presque réussi à oublier sa blessure à la jambe, mais ce retour difficile à la maison lui rappelait qu’il n’était pas complètement rétabli.

Une pile de missives l’attendait sur son bureau, devant la cheminée. Il s’affala dans son fauteuil rembourré et prit le premier pli pour en briser le sceau.

— J’aimerais pouvoir dire qu’il est bon de te revoir, George.

Il reconnut sans peine les intonations méprisantes de cette voix à l’accent anglais. Un frisson lui traversa la peau, comme si quelque vermine venait de courir sur sa nuque.

Elizabeth émergea de l’embrasure de la fenêtre – où elle devait guetter son arrivée, telle une araignée au creux de son piège de toile.

Il rejeta la lettre.

— Que diable fiches-tu ici ?

Elle eut un sourire hautain.

— Quand j’ai appris que tu étais porté disparu dans cet infâme soulèvement jacobite, je n’avais d’autre choix que de me porter au secours de mes enfants.

Il croisa bras et jambes.

— Tu ne te soucies donc de leur sort que lorsque tu me crois mort ?

Elle eut un reniflement agacé.

— Je me soucie toujours d'eux.

— Si seulement ta conduite pouvait le prouver...

— Dieu du ciel, encore à ressasser ces vieux ressentiments ? Serais-tu en train de dresser mes enfants contre moi, sous prétexte que je ne pouvais supporter tes aventures ?

Seigneur, cette femme avait le don de provoquer en lui des colères instantanées !

— Les enfants respecteront toujours la mère que tu es. Et s'il y a le moindre différend entre vous, c'est ta faute, et ta faute uniquement.

— Ma faute ? répéta-t-elle en brandissant un doigt accusateur vers la fenêtre. J'ai pu constater que notre divorce n'a en rien amendé tes mœurs dissolues. Tu te plais toujours à forniquer avec la moindre traînée qui te tape dans l'œil !

— Akira est une guérisseuse, bon sang ! Elle m'a sauvé la vie.

— Oh, je ne doute pas qu'elle t'ait rendu ce service. Entre autres, insinua Elizabeth en se mettant à faire les cent pas. Comment oses-tu te montrer à tes enfants en compagnie de cette catin, alors même qu'ils te croyaient mort ? N'as-tu donc aucune pudeur ?

— C'est précisément cette *guérisseuse*, riposta-t-il en insistant lourdement sur le terme, qui m'a permis de les revoir. Sans elle, je serais encore sur le champ de bataille – ou plus vraisemblablement jeté dans une fosse commune.

Il se redressa en levant les bras au ciel.

— Jésus sur la croix, pourquoi est-ce que je me fatigue à t'expliquer tout ça ? Pense donc ce que tu veux, et fais-moi le plaisir de déguerpir de cette chambre.

La duchesse porta une main à sa poitrine avec un hoquet indigné.

— Tu es bien un barbare, comme tous les Écossais !

— Ah oui ? Eh bien, toi, tu n'es qu'une bégueule égocentrique, répliqua Geordie en se dirigeant vers la crédence.

— Franchement, je n'ai jamais...

Il ôta le couvercle d'argent d'une carafe.

— Quoi ? Pourquoi ne retournes-tu pas plutôt dans le Surrey pour y tenir compagnie à ton père ?

— Je préfère le couvent. Il semblerait que, quoique étant duchesse, la fréquentation des ducs ne me réussisse guère.

— Cela ne m'étonne pas, lâcha-t-il en se versant une solide rasade de whisky. Les bégueules se supportent rarement les uns les autres.

— Assez ! s'écria-t-elle en tapant du pied. Tu es incorrigible, et je refuse de te supporter une minute de plus.

Geordie s'inclina en désignant la porte.

— Aux dernières nouvelles, cette pièce était ma chambre. En fait, tout ce château est à moi, et je t'ai accordé depuis longtemps l'entière liberté de le quitter, Ta Grâce.

La mégère prit une profonde inspiration et leva le nez.

— Je n'ai jamais été aussi offensée de toute ma vie.

Geordie leva son verre pour la saluer.

— J'ai du mal à le croire.

Elizabeth se dirigea vers la sortie – enfin ! – mais s'arrêta juste devant la porte.

— J'étais venu te proposer une trêve, déclara-t-elle sans se retourner. Te suggérer de me laisser séjourner dans le petit manoir, pour que je puisse profiter un peu des enfants. Mais je vois bien que c'était une mauvaise idée. Autant que je reparte en Flandre.

Il reposa doucement le verre sur le bureau.

— Veux-tu que je te prête une voiture pour retourner au port ?

— Un bateau lève l'ancre pour le Continent dans une quinzaine, répondit-elle en le regardant par-dessus son épaule.

— Très bien. Bon vent.

Il la gratifia d'une courbette tandis qu'elle sortait dans le couloir.

Mon Dieu, pourquoi dois-je endurer la présence de ce dragon pendant encore deux semaines ? songea-t-il.

Il s'empressa de remplir son verre et le vida d'un trait.

23

Le lendemain, vêtue d'une tunique et d'un plaid neufs que lui avait fournis Fiona, Akira applaudissait aux sauts qu'effectuait Jane sur son poney. L'obstacle avait beau être modeste – une simple bûche couchée –, force lui était de reconnaître que la jeune fille montait bien mieux qu'elle-même. Mais il était vrai qu'elle disposait d'une selle d'amazone adaptée à sa taille. Akira se frotta les cuisses, encore douloureuses. Hélas, sa réserve d'onguent cicatrisant était presque épuisée.

Le maître de manège félicita sa jeune maîtresse et lui prodigua quelques recommandations. Akira se pencha pour mieux l'écouter. Dieu savait qu'en matière d'équitation tout conseil pouvait lui être utile...

— Ah, vous voilà ! s'exclama derrière eux une voix riche et profonde qu'elle n'était pas près d'oublier.

Quand elle se retourna, cependant, elle reconnut à peine Geordie.

Il avait l'allure d'un duc et ne ressemblait plus vraiment à l'homme qu'elle avait accompagné à travers les Highlands.

Elle le gratifia d'une profonde révérence.

— Votre Grâce, j'étais justement en train d'admirer les talents de cavalière de lady Jane.

— Ah, elle sait toujours s'attirer du public, n'est-ce pas ?

L'homme qui lui souriait avait le sourire de Geordie, les yeux noisette de Geordie, mais il portait un pourpoint de velours brun par-dessus sa chemise et arborait un foulard élaboré ainsi que des manchettes en dentelle. Pire encore : il était coiffé d'une perruque ! Certes, toute la noblesse s'affublait de ce postiche, mais elle n'aurait jamais imaginé Geordie avec ce genre d'accessoire. Au moins son kilt et sa culotte étaient-ils restés plus ou moins les mêmes.

— Papa ! s'exclama Jane en trottant en cercle. Regarde-moi sauter !

Il reporta son attention sur sa fille avec un sourire de fierté.

— Voyons voir comment tu as progressé.

Son petit visage empreint d'un regain de détermination, la fillette bondit au-dessus de la bûche.

— Bien joué ! la félicita Geordie en venant prendre la bride du poney. Je suis très impressionné.

Jane rayonnait de plaisir.

— Merci.

Geordie se tourna vers le maître de manège.

— Quand pensez-vous qu'elle sera prête à sauter plus haut ?

— Sa Seigneurie est déjà prête, Votre Grâce. J'attendais seulement votre accord.

Akira se sentit prise de vertige. Que de formalités ! Que de raideur dans les rapports humains ! Elle-même n'avait pu se retenir de repasser au vouvoiement devant « Sa Grâce ».

Comme elle regrettait le Geordie de leur escapade... À croire que le Highlander s'était transformé en une marionnette empesée aux gestes mécaniques. Même sa posture semblait factice et étudiée.

Geordie flatta les antérieurs du poney.

— Très bien. Vous avez mon autorisation pour élever l'obstacle de quinze centimètres.

— Je suis déjà capable de sauter une vraie barrière, papa, tu sais.

— Tu n'en seras capable que lorsque je le jugerai ainsi.

Jane se mit à boudier, tandis que le maître de manège récupérait la bride afin de poursuivre la leçon.

Comme s'il se rappelait soudain la raison de sa venue, Geordie pivota et gratifia Akira d'un grand sourire. Des papillons se mirent à lui chatouiller l'estomac : ce sourire-là ressemblait bien plus au Highlander qu'elle connaissait !

— J'ai quelque chose à te montrer.

Et il la tutoyait de nouveau. Tout n'était donc pas perdu...

— Oh ? Quoi donc ?

— Quelque chose que tu aimeras, je crois, répondit-il en lui offrant son bras. Viens-tu ?

Ils longèrent l'allée et rejoignirent une habitation de pierre taillée, aussi grande que le manoir de Coll de Keppoch.

— Les domestiques ne l'ont pas encore aéré, mais je tenais à te montrer sans plus attendre le petit manoir dont je t'ai parlé.

Elle en demeura bouche bée.

— Le *petit* manoir ? répéta-t-elle, incrédule.

Tandis qu'ils montaient le perron, une centaine de pensées se bousculaient dans son esprit.

Maman n'en reviendrait pas ! Mes sœurs pourraient profiter des leçons d'un précepteur, de celles d'un maître de manège, de cette vie de rêve loin de la crasse de Dunkeld...

Mais quelque chose la tracassait.

— Pourquoi la duchesse n'habite-t-elle pas ici ?

Il eut un sourire désabusé, la main sur la poignée de la porte.

— Lady Elizabeth ne peut me souffrir. Elle préfère encore se terrer en Flandre.

— Mais pourquoi ? Tu es un homme bon. Je l'ai bien vu avec ta fille. Tu lui as témoigné toute la gentillesse et la douceur d'un père digne de ce nom. Et il est clair qu'elle t'adore.

— Malheureusement, j'ai commis beaucoup d'erreurs avec Elizabeth. Elle est la fille du duc de Norfolk. Ses attentes étaient... Mettons que le Tout-Puissant Lui-même aurait été en peine de les combler.

Avec un soupir, il ouvrit la porte.

Une fois à l'intérieur, Akira faillit se pâmer d'émerveillement.

— Par toutes les plumes des fées ! marmonna-t-elle, les yeux levés vers l'énorme plafonnier du vestibule.

Lourd d'une myriade de pendeloques en cristal, il étincelait sans qu'aucune de ses bougies ne soit allumée. Ce lustre à lui seul devait coûter une fortune. Et sur le sol s'étendait un tapis d'Orient en soie, aux tonalités bleu pastel, qui rendait l'entrée vraiment accueillante.

Geordie la conduisit devant une porte ouverte.

— Voici le salon occidental, ou salon des tapisseries. Ma mère l'a fait rénover dans le style français.

Il souleva un drap protégeant un fauteuil tendu d'un tissu ivoire qui était brodé d'un motif de feuilles et de fleurs au centre et sur les bords.

Akira était muette de saisissement. Le salon était aussi somptueux que n'importe laquelle des pièces du château. Et les tapisseries qui le décoraient et qui représentaient des parties de campagne étaient incroyablement complexes, avec des lords et des ladies assises au milieu d'un foisonnement d'arbres, d'oiseaux et de fleurs – des fleurs par milliers !

— Ça te plaît ? demanda Geordie.

— C'est...

Qu'aurait-elle pu lui dire ? Elle regarda son visage, ses yeux pleins d'espoir, sa posture détendue. De fait, dans l'intimité, il se comportait plus comme

Geordie que comme un duc paradant sur ses terres. Elle n'en continuait pas moins à éprouver un sourd malaise qui lui oppressait la poitrine.

— J'aime beaucoup, articula-t-elle. Je n'ai jamais rien vu d'aussi raffiné, même dans mes rêves. Cependant...

Elle se retourna, les mains serrées sur son cœur.

Il vint se placer derrière elle, la chaleur de son corps lui caressant l'échine.

— Cependant ?

Il posa les mains sur ses épaules – des mains grandes, fortes, capables de manier une épée et de combattre au nom de la liberté. Des mains qui avaient été tendres avec elle et qui l'avaient initiée aux plaisirs de l'amour.

Comment aurait-elle pu le rejeter, alors qu'il lui donnait tant ?

Il le fallait, pourtant.

— Tout ceci...

Elle désigna le vestibule, la demeure tout entière.

— ... ne me paraît pas correct.

Il la contourna et la considéra avec un froncement de sourcils.

— Ah bon ? Dis-moi ce qui te dérange, et je le fais changer. Est-ce le décor ? Tu le trouves trop français, peut-être ? Ou alors la maison manque de lumière ? Une fois tous ces linges ôtés, ce sera bien mieux, je te le promets.

— Non, non, répondit-elle en levant les yeux vers lui. C'est tout ça qui ne va pas.

Elle battit des bras, au désespoir de se faire comprendre.

— Tu ne vois donc pas ? Je ne suis qu'une misérable. Je vis dans la pièce unique d'une pauvre cahute avec ma mère et mes trois sœurs. Nous n'avons qu'un trou dans le sol en guise de foyer, une table avec deux bancs, et un lit que je partage avec mes sœurs. Un lit pour quatre, tu entends ? Maman préfère dormir sur une paille près du feu, pour nous laisser plus de place.

Il cilla, l'air hébété.

— Et tu ne veux pas améliorer ton existence ?

— Bien sûr que j'ai envie d'apporter plus de confort aux miens, et peut-être suis-je un peu égoïste, mais j'éprouve comme un malaise depuis notre arrivée à Huntly. Tu portes une perruque – poudrée, en plus – et en présence des autres, tu es tellement... guindé. Tout à l'heure, j'ai même eu du mal à croire que c'était toi et je...

Elle porta les paumes à ses tempes.

— Je ne me sens même plus le droit de te tutoyer ! J'ai l'impression qu'il faut que je te donne à mon tour du « Votre Grâce » par-ci et du « Votre Seigneurie » par-là !

— Tu...

Elle l'interrompit en tranchant l'air de la main.

— Je me sens déplacée ici, voilà. Fiona, ma chambrière, a une meilleure vie à Huntly que moi à Dunkeld. À la limite, je trouverais plus juste que ce soit *moi* qui la serve.

Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Je suis une simple fille du peuple. Une guérisseuse. Et voilà tout !

— Je sais bien, murmura-t-il. Et c'est pour ça que je t'aime.

Elle se couvrit la bouche avec la main, tous les nerfs embrasés d'un coup, la tête prise de vertige.

— Tais-toi, je t'en prie. Comment un homme comme toi pourrait-il aimer une femme comme moi ?

Il serra ses doigts entre ses grandes mains chaudes.

— Parce que tu as pris soin de moi sans même savoir qui j'étais. Tu m'as témoigné de la sollicitude – à *moi*, pas au duc – et cela sans que j'aie à te l'ordonner mais uniquement parce que tu as un cœur d'or et que, qualité suprême, ce cœur, tu ne cesses de l'écouter. Et de lui être fidèle.

Elle ferma les yeux et secoua la tête, les joues sillonnées de larmes.

— J'aurais montré la même sollicitude à n'importe quel patient dans le même état.

— Et c'est bien ce qui te rend si attachante.

Il la prit dans ses bras et lui embrassa le front.

— J'ai été respecté ma vie durant en raison de ma haute extraction. Il me coûte de le reconnaître, mais j'ai dû la majorité de mes conquêtes passées à la fortune qui me permettait de satisfaire le moindre caprice de mes partenaires du moment. Et qu'en ai-je retiré ? Rien. Or, par un coup de chance incroyable, un arrêt de la Providence, sans doute...

Il prit une profonde inspiration et la pressa plus étroitement contre lui.

— ... voici que je t'ai trouvée.

Incapable de le repousser, Akira laissa retomber la tête contre son torse. Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi tendre, aussi réconfortant, aussi... épris ? Malédiction ! Pourquoi devait-elle affronter la tentation de cette étreinte à l'instant où il lui était plus nécessaire que jamais de se montrer ferme ?

— Tu m'as rétribuée pour mes services, lui rappela-t-elle. Tu étais mon employeur.

— Je l'étais, oui.

Il lui releva le menton du bout des doigts.

— Et je suis encore ton débiteur.

— Certes, approuva Akira, toujours consciente de l'importance qu'avaient ces dix shillings pour sa famille. Et tu as promis de me ramener chez moi.

S'écartant de lui, elle se couvrit les yeux avec la main et s'efforça de réprimer ses pleurs. Aussi amoureuse fût-elle, elle n'avait pas sa place au château de Huntly – et elle n'avait aucune envie de s'attirer le mépris des domestiques en devenant la maîtresse de leur employeur.

— Je vais te reconduire à Dunkeld, dit-il. J'y rencontrerai les tiens, et je finirai bien par te convaincre de m'ouvrir ton cœur et de me laisser les faire venir ici, avec toi. À ce propos, je te rappelle que tu m'as accordé une quinzaine de jours avant ton départ.

Seigneur Dieu, n'avait-il donc aucune idée des tensions qui la torturaient ?

— Une quinzaine, cela risque d'être gênant pour tous les deux, avec la duchesse encore chez toi.

— Bah ! Elle restera confinée dans ses appartements jusqu'à son départ, comme elle en a l'habitude.

Elle se tordit les mains.

— Et si jamais je la croise ?

— Je doute que cela arrive mais, au cas où, je devrais peut-être hâter ton installation ici.

— Pour que je me retrouve toute seule dans cette immense baraque ?

Il remua les sourcils de manière suggestive.

— Je serais plus qu'heureux de dormir devant la porte de madame.

Elle laissa échapper un reniflement outré.

— Je ne pourrais jamais te demander ça.

Il s'inclina devant elle.

— Eh bien alors, *dans* votre chambre... madame.

Doux Jésus, voilà qu'il se mettait à la courtoiser, en plus !

— Je ne suis pas une dame de votre rang, Votre Grâce, répliqua-t-elle en entrant dans son jeu.

Il marqua une pause, puis se redressa et la reprit dans ses bras. Elle ne put s'empêcher de se couler contre lui avec un soupir d'aise.

— Tu es tout à fait digne de moi. Plus que digne, même. Et, je t'en prie, pas de chichis entre nous. J'aime tellement quand tu m'appelles Geordie.

Akira sentit ses genoux fondre quand, baissant lentement la tête, il prit peu à peu possession de ses lèvres.

Un désir insatiable pulsait entre ses cuisses. Bonté divine, comment avait-elle pu se mettre dans une pareille situation ? Elle avait plus besoin de Geordie que de nourriture, ou même de l'air qu'elle respirait ! Garder ses distances serait un défi bien plus grand qu'elle ne l'avait supposé.

Elle allait cependant lui accorder le répit qu'elle lui avait promis. Mais ensuite, il lui faudrait retourner auprès des siens.

Geordie sentit son sang bouillir en prenant connaissance de la missive du Conseil privé qui qualifiait de félonie l'insurrection des jacobites sur la lande de Hoord. Car c'étaient les tuniques rouges qui les avaient attaqués, et non l'inverse ! Pour l'amour du Ciel, l'aristocratie d'Écosse était-elle donc devenue la carpette du pouvoir anglais ?

— Votre Grâce, le salua Oliver en pénétrant dans son bureau. Veuillez pardonner mon intrusion, mais on demande à vous parler.

— Ah oui ? fit Geordie, soudain en alerte.

Annoncer ainsi les visiteurs était inhabituel de la part de son lieutenant. Cette tâche incombait d'ordinaire à son valet, Byron.

— De qui s'agit-il ?

— Du capitaine Roderick Weaver, du régiment du marquis d'Atholl.

Soucieux de masquer sa fièvre, Geordie replia la lettre et la rangea dans la poche intérieure de son pourpoint. Sacredieu, songea-t-il, ce démon n'a pas perdu de temps !

— Vous a-t-il informé du motif de sa venue ?

— Il a juste daigné m'annoncer qu'il souhaitait un entretien avec vous.

— A-t-il interrogé d'autres membres du personnel ?

— Pas à ma connaissance. Il m'a demandé si vous n'aviez pas été absent, ces derniers temps...

S'obligeant au calme, Geordie passa une main sur le plateau de son secrétaire.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Ce que vous m'aviez dit de lui répondre : que vous rentriez d'une inspection de votre domaine d'Inverness.

— Très bien.

Geordie tapota le bureau de son poing fermé.

— Faites-le donc entrer, voulez-vous ?

— Tout de suite, Votre Grâce.

Geordie leva un doigt.

— Mais ne permettez à personne d'autre de s'adresser à lui, c'est compris ? Et, surtout, assurez-vous que Mlle Akira ne le croise pas !

— J'y veillerai.

Se redressant, Geordie alla se camper devant la psyché pour rajuster son foulard. Puis il considéra le reflet de sa perruque, fichu masse de crins de cheval bouclés qui lui faisait horreur, et cela d'autant plus depuis qu'Akira s'en était plus ou moins moquée. Peut-être serait-il inspiré de ne plus s'affubler de cet

accessoire. Il avait déjà passé une trop grande partie de son existence à se soucier plus des apparences que des gens dont il avait la responsabilité. Il gloussa en songeant combien il était ironique que ce soit une petite guérisseuse qui lui ait fait comprendre cela.

Entendant des pas se rapprocher, le duc de Gordon se rassit dans son fauteuil et adopta son maintien le plus altier.

Il allait en avoir besoin.

La porte s'ouvrit, et Oliver introduisit le capitaine avant de se poster sur le seuil, en position de repos mais une main sur la poignée de son épée de Highlander.

L'officier s'inclina.

— Votre Grâce, il est réconfortant de vous voir en bonne santé.

— En bonne santé ? Je n'ai que trente-trois ans. En quoi mon état serait-il susceptible de vous inquiéter ?

Seigneur, comme il jouait bien les nobles sourcilleux...

Le capitaine tira sur le col de sa tunique.

— Puis-je m'asseoir ?

— Si votre visite doit durer plus d'une minute, je vous en prie, répondit Geordie en désignant l'un des fauteuils devant son bureau.

— Merci. Je meurs de soif. Voilà des jours que je chevauche.

Geordie décida de ne pas lui offrir de rafraîchissements.

— Des jours ? Et qu'est-ce qui peut vous amener à Huntly ?

Le capitaine plongea la main dans la sacoche pendue à sa ceinture et en retira la flasque.

— Avez-vous récemment perdu ceci ?

— Ah, fit-il en récupérant le cadeau de son père. Ma parole, je n'aurais jamais cru la revoir ! Où l'avez-vous trouvée ?

Le capitaine Weaver se renfrogna et croisa les bras.

— Près du champ de bataille de la lande de Hoord, juste après que nous avons maté l'émeute jacobite. Il semblerait que certains Highlanders n'aient pas apprécié la réponse de la reine à l'acte de Sécurité du Parlement écossais.

— Quelle coïncidence ! Je viens de recevoir le décret du Conseil privé condamnant leur réaction...

Weaver désigna la flasque.

— C'est un objet de prix. Même un duc serait supposé le conserver précieusement.

Geordie toisa le bonhomme avec raideur.

— En effet, admit-il.

Il reposa la flasque sur le bureau.

— Et comment l’avez-vous perdue ? osa s’enquérir le gredin.

Geordie avait cependant préparé un alibi en acier.

— Il me coûte de l’avouer mais c’est à une partie de cartes, à Inverness. Pris par le jeu – ou par le whisky –, j’ai commis l’erreur de miser ce souvenir de famille.

— Vous n’ignorez pas que votre cousin William a brandi ses couleurs sur la lande de Hoord ?

— J’en ai entendu parler.

— Avez-vous combattu à ses côtés, Votre Grâce ?

Le capitaine avait posé cette question du même ton qu’il aurait demandé si le soleil s’était levé ce matin-là.

— Croyez-moi, si je lui avais prêté main-forte, vous l’auriez su bien avant le déclenchement des hostilités.

— Hmm, fit Weaver en se grattant le menton. Après la bataille, j’ai pisté l’un des félons jusqu’ici.

Geordie devina le coup de bluff, car il doutait sérieusement que le capitaine ait pu suivre sa trace depuis Glenlivet jusqu’à Huntly.

Il feignit l’ennui.

— C’est long, pour une traque. Pas étonnant que vous ayez soif.

— En effet. Et le traître était blessé.

Avec un reniflement, Geordie se rencogna dans son fauteuil.

— Vous voulez dire que vous avez suivi un homme blessé sur des kilomètres sans être capable de le rattraper ?

Weaver se mouilla les lèvres.

— Des centaines de kilomètres, en fait, de part et d’autre de la chaîne sud des Highlands jusqu’à Newtonmore, et au-delà. Et il avait une complice, une romano.

Geordie sentit son estomac se crispier. Si cette sale fouine s’en prenait à Akira, il connaîtrait le plus douloureux des trépas.

Il empoigna les bras de son fauteuil, sous le plateau du bureau, et y enfonça les doigts.

— Je puis vous garantir qu’aucun soldat blessé accompagné d’une Tsigane n’a été signalé sur le domaine, ni ces derniers jours, ni au cours du mois passé, ni même depuis que je suis duc de Gordon.

Le capitaine se pencha en avant.

— J’aurais une requête à vous soumettre, Votre Grâce.

Geordie émit un soupir irrité et soutint sans ciller le regard de son vis-à-vis.

— Il me semble que vous m’avez déjà volé beaucoup de temps. Veuillez ne pas abuser de ma patience. Mais je veux bien vous passer un caprice, pour vous

remercier de m'avoir rapporté la flasque.

Weaver inclina la tête, avant de le dévisager intensément.

— Auriez-vous l'extrême obligeance, Votre Grâce, de vous lever et de marcher jusqu'à la porte ?

Feignant l'emportement, Geordie écrasa son poing sur la table.

— Vous vous égarez, soldat ! Demander à un duc de défiler devant vous comme l'un de vos subordonnés à la parade ? Avez-vous perdu tout sens des convenances ? Dois-je vous rappeler le respect que vous me devez ?

Le capitaine le considéra froidement.

— Je crois que l'homme blessé dont je vous parlais à l'instant, ce même homme qui a perdu votre flasque en m'échappant... n'était autre que vous, milord.

Geordie repoussa son fauteuil et se redressa, les mains plaquées sur le plateau du bureau.

— Comment pouvez-vous avoir le toupet de venir m'accuser, chez moi, d'avoir brandi la bannière des Gordon contre les troupes gouvernementales ? Est-ce donc là le seul expédient qui vous soit venu à l'esprit pour excuser votre incompetence ?

Il montra ses jambes.

— Comme vous pouvez le constater, je suis parfaitement alerte.

L'homme baissa la tête, comme s'il s'efforçait d'improviser une nouvelle tactique. Geordie n'attendit pas qu'il parvienne au terme de ses réflexions et lui indiqua la porte.

— Je dois vous prier de sortir, messire.

Weaver se leva et s'inclina.

— Veuillez me pardonner, Votre Grâce.

Geordie s'avança d'une démarche absolument ferme.

— Lieutenant, lança-t-il à Oliver, veuillez faire raccompagner le capitaine Weaver aux grilles du domaine.

— Sur-le-champ, Votre Grâce.

Le capitaine remit son couvre-chef et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta cependant avant de franchir le seuil et regarda Geordie par-dessus son épaule – dans une posture qui rappela curieusement à ce dernier son entretien avec la duchesse.

— Juste une chose encore...

Geordie redressa le menton.

— Si ce félon est bien vous, ajouta le capitaine, je veillerai à ce que vous le payiez de votre tête.

Le duc plissa les yeux.

— Et moi, je toucherai deux mots à vos supérieurs au sujet de votre insolence et de vos accusations calomnieuses, répliqua-t-il avec une froideur létale. On a pendu pour moins que ça, capitaine.

Il resta debout jusqu'à ce que l'importun disparaisse dans le corridor. Quand enfin le bruit de ses pas se fut éloigné, il alla s'affaler dans le fauteuil. Le chien d'Atholl était un sacré limier, têtu et hargneux – d'autant qu'il avait dû flairer la possibilité d'une grosse récompense pour la capture d'un duc des Highlands.

Geordie ne doutait pas de le revoir.

24

Habillée d'une nouvelle robe, taillée cette fois dans un tartan d'une teinte assourdie, Akira était en train de finir son porridge quand un coup fut frappé à sa porte.

Sans même lui laisser le temps de répondre, le seigneur du château s'introduisit dans la pièce.

— Pourquoi n'es-tu pas descendue prendre ton petit déjeuner avec nous dans la salle à manger ?

Elle considéra son bol vide.

— Je ne voulais pas vous gêner.

La jeune femme avait déjà pris plusieurs repas dans la grande salle du rez-de-chaussée, mais l'atmosphère y était tellement compassée qu'elle avait éprouvé le besoin d'un répit ce matin-là.

— C'est plutôt ton absence qui nous a perturbés, répliqua-t-il. Jane a demandé de tes nouvelles, de même qu'Alexander. Les enfants sont déjà entichés de toi.

— Mais pas leur mère, j'imagine ?

— Je t'ai déjà dit qu'Elizabeth préférerait rester dans ses appartements.

— Elle n'a donc pas envie de manger avec ses enfants ?

— Ils sont habitués à ne pas la voir aux repas. Ils se rendent chez elle l'après-midi.

Geordie se rapprocha en boitant bas et l'incita à se lever.

— Mais peu importe. Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

— Non ?

— Ma jambe me tiraille. Je crois que tu ferais bien d'y jeter un œil.

N'avait-il donc trouvé rien de mieux comme prétexte pour lui rendre visite ? La dernière fois qu'elle avait appliqué de l'onguent sur sa blessure remontait seulement à la veille !

— Entendu, dit-elle en allant récupérer le pot de baume sur sa table de chevet. Il me semble qu'il est temps que j'aie inspecté le jardin de simples du château. J'ai dû laisser à Glen Spean les racines de benoîte que j'avais cueillies.

— Tu connais la formule de ce remède ?

— Comme je te l'ai déjà dit, je la tiens de ma mère.

Elle ouvrit le pot.

— Mais, au fait, n'as-tu pas un médecin à Huntly ?

— Un vieux barbon, trop adepte des saignées et des lavements à mon goût.

Elle lui désigna un fauteuil.

— Alors je vais devoir te préparer une bonne dose d'onguent avant mon départ pour Dunkeld.

Il s'assit et lui tendit la main.

— Tant que j'y songe, ceci te revient, reprit-il en lui donnant une pièce de dix shillings. C'était la somme convenue, n'est-ce pas ?

Elle referma ses doigts sur la pièce avant de la glisser dans sa poche.

— En effet, et je te remercie d'y avoir pensé.

Cet argent ne représentait peut-être pas grand-chose pour lui, mais pour elle c'était de la plus haute importance.

— Et mon valet vient de m'avertir que tu pourras emménager dans le petit manoir dès demain.

— Honnêtement, tu ne devrais pas...

— Ce qui est fait est fait, autant en profiter. Tout un personnel te sera alloué et tu n'auras à te soucier de rien.

Elle sentit son ventre se nouer. L'impression de vivre une imposture devenait insupportable. Si elle restait ici, elle ne pourrait plus jamais se regarder dans une glace.

— Aurais-tu oublié mon retour à Dunkeld ?

— Et toi, mon désir de te voir revenir t'installer ici avec toute ta famille ?

Il étira les jambes et souleva le bord de son kilt pour lui montrer sa plaie.

Akira s'humecta les lèvres tout en s'efforçant de feindre l'indifférence, mais ne put empêcher son cœur de s'affoler au souvenir du contact de cette cuisse nue contre la sienne. Obsédée par l'image de ce qui se trouvait dissimulé un peu plus haut, sous les plis du tartan, elle vint s'agenouiller près de Geordie et s'occupa d'étaler l'onguent sur la cicatrice.

— Cela a pourtant belle allure, murmura-t-elle, parfaitement consciente de l'ambiguïté de sa remarque.

— Ça me chatouille horriblement, répliqua-t-il sur le même ton.

— D'après maman, c'est toujours bon signe – mais tu as raison : la prudence s'impose. Une blessure par balle peut cicatriser superficiellement tout en

s'envenimant sous la croûte, si l'on sollicite trop le... membre. Ta claudication ne disparaîtra pas avant six mois, voire plus.

— Oh, je boite à peine. J'ai réussi à donner le change à un capitaine du marquis d'Atholl il y a quelques jours à peine.

Elle se figea et leva les yeux vers lui.

— Tu ne m'avais pas mentionné cette visite.

— Parce qu'elle ne le méritait pas. J'ai jeté ce voyou dehors.

Il soutint son regard en haussant les sourcils.

— Avait-il des soupçons contre toi ? demanda-t-elle, alarmée.

— Plus que des soupçons : il avait retrouvé ma flasque. Qu'il a d'ailleurs eu l'amabilité de me rendre.

— Et que lui as-tu dit ?

— Que je l'avais perdue aux cartes à Inverness.

Il pouffa.

— Enfin, je suis bien content de l'avoir récupérée. C'est mon père qui me l'avait offerte à ma majorité.

— Je comprends que tu y tenais, acquiesça la jeune femme en lui tapotant le genou avant de se redresser. Lady Jane m'a invitée à assister à sa leçon d'écriture, ce matin.

— Vraiment ?

Il gloussa et ajouta :

— Cela ne te dérange pas d'apprendre avec une gamine ?

Elle haussa les épaules.

— Tant que je puis m'instruire, ne serait-ce qu'un tout petit peu...

— Bien dit, approuva-t-il en lui caressant le dos.

Elle détourna le regard, soucieuse de lui cacher le trouble délicieux que ce geste lui procurait.

— La leçon commence tôt. Je comptais me rendre à la nursery sitôt après le petit déjeuner.

— Alors tu ferais mieux de filer, répliqua-t-il avec un coup d'œil en direction du lit. Autrement, je risque d'avoir du mal à tenir ma promesse.

Akira n'eut aucunement besoin de lui demander ce qu'il entendait par là. Ces derniers jours, se retrouver seul avec lui suffisait à lui donner des tressaillements de volupté.

Misère, que la chair était faible...

Geordie se leva et lui prit la main, le visage assombri par le désir. Il caressa la lèvre inférieure de la jeune femme avec le pouce – contact rêche et tendre à la fois. Akira sentit ses entrailles frémir et reporta malgré elle son attention sur le lit.

Rassemblant tout son courage, elle trouva – Dieu seul savait comment – la force de reculer.

Mais le duc ne semblait pas disposé à lui accorder le moindre répit. Plongeant dans ses yeux le regard langoureux de ses iris noisette, il la suivit et lui enserra la taille. Un feulement sourd gronda dans sa poitrine.

— Je sais que je dois attendre que tu m’invites dans ta couche, mais cela ne saurait m’interdire de t’embrasser, ma douce.

Si un être humain avait pu réellement fondre, Akira se serait étalée par terre comme une flaque.

Geordie la plaqua contre la tapisserie, la dominant de son impressionnante carrure, et, une main sur le mur, coula une autre sous ses cheveux pour lui attraper la nuque. Puis il pencha la tête et prit possession de sa bouche dans une brûlante déclaration de passion. Sans se presser, il se mit à l’embrasser avec maîtrise et assurance, ses muscles emboîtés dans les creux de la jeune femme et ses méplats contre ses rondeurs, si bien qu’elle ne put ignorer la puissance affolante de son érection.

Il déposa ensuite le long de sa gorge une série de baisers qui acheva de lui donner le vertige. Lui prenant le visage à pleines paumes, presque haletante, elle se hissa sur la pointe des pieds pour l’embrasser à son tour, avec une ardeur au moins égale.

— Tu vas finir par signer ma perte, à me caresser ainsi, avoua-t-elle dans un gémissement.

— Moi ?

Doux Jésus, si seulement il avait su comme elle était près de retrousser sa jupe, ils se seraient retrouvés sur le lit dans l’instant !

— Mais c’est bien mon intention, *mo leannan*.

Il tendit la main vers la porte et, avec un rire de victoire, s’éclipssa dans le couloir.

Akira se donna le temps de reprendre ses esprits avant de regonfler ses boucles si habilement coiffées par Fiona et de se rendre à la nursery.

Elle avait de moins en moins de difficultés à s’orienter dans le château – en tout cas, elle savait retrouver le chemin de sa chambre depuis la salle à manger ou la nursery. Ce qui, pour le moment, suffisait amplement.

Arrivée au bout du corridor, elle entendit une porte se refermer derrière elle.

Un picotement désagréable lui chatouilla la nuque.

— Eh bien ! N’est-ce pas la petite misérable qui a su voler le cœur du duc ? Je me demandais quand nous allions nous rencontrer.

Akira s’arrêta et, se retournant, s’abîma aussitôt dans une profonde révérence, ainsi que l’imposait l’étiquette devant une duchesse.

— Votre Grâce.

L'ancienne épouse de Geordie afficha une moue pincée. Elle avait une allure aussi hautaine qu'Akira avait pu l'imaginer.

Lady Elizabeth la toisa de la tête aux pieds d'un œil dédaigneux.

— Vous êtes plutôt jolie, pour une romano.

— Pardon ?

— Bah ! Ne vous inquiétez pas, repartit la duchesse avec un geste désinvolte du poignet. Lord Gordon ne tardera pas à se lasser de vous. Il ne reste jamais bien longtemps avec la même putain.

Akira déglutit avec peine, la poitrine oppressée. Comment cette femme osait-elle l'insulter ? Et avec quelle vulgarité, en plus !

— Je suis guérisseuse.

— Vous êtes cruche, voilà ce que vous êtes. Croyez-vous vraiment qu'une simple petite balle de mousquet soit capable de causer beaucoup de dommage à ce grand coquin de duc ?

— Il a été assez gravement atteint, pourtant...

— Une ruse pour vous amadouer, l'interrompit la duchesse avec un sourire moqueur. George a un cœur de pierre. Rien ne saurait entamer une âme aussi endurcie. Il faudrait pour cela un coup à la tête – et encore, avec une flèche enduite de poison !

Bonté divine, cette femme était aussi amère que de l'armoise !

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille du père de vos enfants, madame ?

— Votre naïveté est sans fond, ma petite. Il est tout de même regrettable que le monde soit à ce point rempli de jeunes créatures prêtes à sacrifier leur innocence dans l'espoir de mettre la main sur la fortune de Sa Grâce, énonça Elizabeth tout en se mettant à tourner autour d'Akira, tel un maquignon estimant la valeur d'un bestiau à la foire. Dites-moi donc : combien vous a-t-il payée ? Vous a-t-il donné une pièce – ou une broche en rubis, comme à sa catin précédente ?

La jeune femme crut presque sentir la pièce de dix shillings lui brûler la poche.

— Il m'a seulement rétribuée pour mes soins.

La duchesse s'immobilisa.

— Vous reconnaissez donc avoir couché avec lui ?

— Sauf votre respect, cela ne vous regarde pas.

— Peu importe. De toute façon, aucune traînée ne lui résiste. Vous n'êtes qu'une fainéante de chapardeuse, une romano en quête d'un profit facile. J'ai

bien vu comment vous le faisiez tourner en bourrique à votre arrivée au château, en lui montrant votre cul !

La jeune femme eut un mouvement de recul, effarée par cette crudité de langage.

— Pas du tout. Je ne...

— Vous ne me trompez pas, ma petite, reprit la duchesse en redressant la tête. Vous êtes un serpent dépravé, et votre influence est néfaste pour mes enfants.

Akira carra les épaules. Elle avait beau être plus menue que cette mégère, elle n'allait pas se laisser malmener sans réagir !

— Je n'ai rien commis de répréhensible.

Son interlocutrice s'esclaffa.

— Niez donc que George vient de quitter votre chambre avec un sourire niais sur le visage !

Akira vint se planter sous le nez de la duchesse, prête à en découdre s'il le fallait.

— Peut-être est-ce parce qu'il a enfin trouvé le bonheur. Avec *moi*.

— Non : ce qu'il a trouvé, c'est juste un nouveau minou pour y fourrer sa queue, rétorqua lady Elizabeth en croisant les bras avec une expression méprisante. Retournez donc au ruisseau où il vous a pêchée, et laissez ma famille tranquille.

Akira dépassa la duchesse pour regagner sa chambre, la gorge nouée.

— Vous n'avez pas votre place ici ! lui cria l'horrible mégère.

Une fois dans ses appartements, elle s'empressa de verrouiller la porte derrière elle et se jeta sur le lit. Elle enfonça son visage dans l'oreiller, puis elle poussa un long cri de rage assourdi qui lui écorcha la gorge.

Elle avait déjà eu l'occasion de croiser des gens grossiers et agressifs, mais lady Elizabeth était bien la personne la plus hideuse et la plus venimeuse de toute l'Écosse. Comment une mère de deux enfants pouvait-elle montrer une nature aussi vile ?

Bientôt, la colère céda la place à la consternation, puis au désespoir, et elle se mit à mouiller son oreiller de larmes, secouée de sanglots. Oui, elle n'était qu'une fille du peuple, mais ce n'était pas pour ça qu'elle n'avait pas de sensibilité. Elle s'était toujours efforcée d'être gentille et secourable envers son prochain.

Puis elle eut une pensée qui la rendit presque malade. Tout ce qu'elle savait jusqu'à présent de la vie conjugale du duc et de son ancienne épouse, elle le tenait de Geordie lui-même. Et si c'était lui qui avait fait de cette femme une mégère ? Lady Elizabeth était née dans un milieu favorisé, où ses moindres

désirs étaient exaucés. Une aristocrate de son rang aurait dû être affable et avenante, or elle était devenue plus amère que le houblon. George Gordon lui aurait-il caché un aspect de sa personnalité ?

Elle se roula en boule. Que faisait-elle donc à Huntly ? Geordie – le *duc* – n'avait plus besoin d'elle. Il disposait d'un médecin à demeure. Et puis, sa blessure était en bonne voie de guérison.

Elle lui avait pourtant confié qu'elle se sentait déplacée ici, mal à l'aise, mais il l'avait ignorée.

Sir Coll avait évoqué le passé de coureur de jupons de Geordie, et ce dernier avait lui-même reconnu avoir eu des aventures. Elle était cependant loin de s'imaginer qu'il ait pu entretenir autant de maîtresses que l'avait laissé entendre la duchesse.

Sa gorge se serra.

Combien d'autres femmes, au juste ?

Et il lui avait demandé d'être sa maîtresse à son tour. Il lui avait offert de vivre à côté du château et d'être son amante... L'avertissement cruel de lady Elizabeth lui revint en mémoire : combien de temps lui faudrait-il avant de se lasser d'elle et de l'abandonner – comme son beau-père avait abandonné sa mère ?

Seigneur Dieu, songea-t-elle, dans quoi me suis-je fourrée ?

Elle s'essuya les yeux avec sa manche et s'efforça d'apaiser sa respiration.

Sautant du lit, elle s'empara de sa sacoche et y fourra le pain qui lui restait du petit déjeuner. Puis elle agrafa son plaid à ses épaules et courut aux écuries.

25

Geordie supervisait l'entraînement de la garde avec Oliver dans la cour du château, où les guerriers du domaine s'exerçaient dans des duels amicaux.

— Quelles nouvelles des patrouilles de la matinée ?

Oliver désigna son dos avec son pouce.

— Un cerf a été repéré au nord.

— Pas de tuniques rouges ?

— Si nous en avons aperçu sur vos terres, vous auriez été le premier à l'apprendre, Votre Grâce.

Poussant un soupir, Geordie sentit ses épaules se détendre. Il avait été constamment crispé, ces derniers temps. La visite du capitaine aurait inquiété n'importe qui. Et si l'on ajoutait à cela la frustration de voir Akira, de la tenir dans ses bras tout en s'empêchant de coucher avec elle, sa nervosité s'expliquait aisément. D'autant que ses nuits n'étaient guère reposantes, tant il était hanté par l'image des étreintes qu'il rêvait de partager avec la jeune femme. Mais celle-ci ne perdait rien pour attendre : quand elle se serait enfin décidée à venir s'installer dans le petit manoir avec sa famille, il essaierait avec elle toutes les positions que lui dépeignait sa concupiscence...

— Votre jambe vous fait-elle encore souffrir, Votre Grâce ?

Geordie cilla et s'arracha à ses pensées lascives.

— Elle se rétablit peu à peu. Pourquoi ?

— Il est clair que vous avez un souci. Cela se lit sur votre visage.

— J'ai beaucoup de sujets de préoccupation en ce moment, admit-il.

Il aperçut alors Elizabeth qui se dirigeait vers eux, un petit sourire dédaigneux aux lèvres.

— Tenez, en voilà justement un, grommela-t-il.

Oliver gloussa. Geordie bénit silencieusement le brave soldat, qui lui avait été constamment fidèle dans l'épreuve.

— George, je suis surprise que tu ne sois pas en train de transpirer avec tes troupes. Tu aimes plutôt exhiber ta vigueur, d'ordinaire.

La duchesse ne cherchait pas à dissimuler son mépris, pas même devant ses hommes.

Il préférerait pour sa part continuer à s'exercer au poteau d'exercice jusqu'à complète guérison de sa cuisse, ne souhaitant pas avoir l'air affaibli devant ses troupes. Il était connu pour être un bretteur redoutable, et n'avait pas envie de perdre cette réputation qui était partie intégrante de son autorité.

Plaquant un sourire sur son visage, il s'inclina devant son ancienne épouse.

— Il se peut que j'effectue quelques passes avec Oliver tout à l'heure, quand tu ne seras plus là pour les voir.

Elle jeta un œil à son lieutenant.

— Ne le poussez pas trop, je vous prie. La petite m'a confié qu'il était encore affaibli par leur escapade en amoureux.

Oliver s'inclina à son tour.

— Je puis vous assurer que la forme du duc n'a pas été altérée par sa blessure de *guerre*.

Elle tiqua.

— C'est ce que j'ai cru comprendre aussi.

Geordie eut une poussée de sueur froide. Cette sorcière avait-elle donc parlé à Akira ?

— Qu'est-ce que tu mijotes ? gronda-t-il.

— Mais rien du tout, répondit-elle en battant innocemment des cils. Sinon, peut-être, débarrasser le bâtiment de sa vermine.

— Si jamais j'apprends que...

— Épargne donc ta salive, George. Tes menaces me laissent de marbre.

Dans une envolée de jupons, cette méchante parodie de duchesse repartit vers le château.

Geordie consulta Oliver du regard.

— Connaissez-vous ses intentions ?

Son bras droit haussa les épaules, paumes en l'air.

— Non. Je m'abstiens autant que possible de respirer le même air que cette femme. Et vous savez ce que je pense d'elle : Huntly est bien plus agréable depuis qu'elle est partie au couvent.

Les poings serrés, Geordie se tourna vers la tour orientale. La leçon d'écriture de Jane devait être terminée, maintenant.

— Où sont les enfants ?

— Je ne suis pas leur gouvernante. Peut-être devriez-vous poser cette question à Mme Finch.

— Et Akira, où est-elle passée ?

— Cela aussi je l'ignore, Votre Grâce.

Les entrailles de Geordie se nouèrent, tandis que les poils de sa nuque se hérissaient. Il se tourna vers ses hommes.

— Partez à la recherche de Mlle Akira.

Il sortit sa montre de gousset de son pourpoint.

— On se retrouve ici dans une demi-heure.

Oliver se renfrogna.

— Vous pensez que Mlle Akira a disparu ?

— J'ai un mauvais pressentiment. Mais j'espère vivement me tromper.

Après avoir trouvé la chambre d'Akira vide et découvert qu'elle n'avait pas assisté à la leçon de Jane, Geordie sentit son anxiété atteindre des sommets. Il se précipita vers les écuries.

Le palefrenier, Fionn, passa la tête hors d'un box en l'entendant arriver.

— Vous partez en promenade, Votre Grâce ?

— Pas exactement. Avez-vous vu Mlle Akira ?

— Elle a pris un des poneys Garron, ce matin. Elle disait avoir envie de sentir le vent dans ses cheveux.

— Et vous l'avez crue ? s'emporta Geordie, effaré. Mlle Akira n'a rien d'une cavalière. Pourquoi personne ne m'a-t-il informé de son départ ?

Fionn écarta les bras, interloqué.

— Toutes mes excuses, Votre Grâce. J'ignorais qu'il fallait la surveiller et vous rapporter tous ses faits et gestes.

— Dans quelle direction est-elle allée ? Avait-elle l'air fâchée ? Pleurerait-elle ? Avait-elle les yeux rouges ?

Il frappa la cloison du box le plus proche, qui gémit sous l'impact.

— Réponds-moi donc, bougre d'âne !

— Ah, euh... maintenant que vous en parlez, je dois admettre qu'elle n'avait effectivement pas l'air dans son assiette, répondit le crétin en agitant sa tête remplie d'air. Et ses mains tremblaient quand je lui ai passé la bride du poney.

— Nom de Dieu ! rugit Geordie en explosant une botte de paille d'un coup de pied. Selle-moi un cheval sur-le-champ et amène-le-moi derrière le château. Je vais aussi avoir besoin d'une couverture et de vivres pour une douzaine d'hommes, et je veux tout ça dans la cour le plus vite que tu peux – et même plus vite encore !

— Tout de suite, Votre Grâce !

— Ne t'arrête même pas pour respirer, ajouta-t-il en agitant un index menaçant. Nous partirons aussitôt après.

Alors qu'il retournait en courant vers le château, il vit Oliver et ses hommes se hâter eux-mêmes vers le point de ralliement et fut heureux de constater que son lieutenant, au moins, semblait avoir compris l'urgence de la situation. Il n'en eut pas moins l'impression de recevoir une tonne de briques sur la poitrine en remarquant que la jeune femme ne se trouvait pas parmi eux.

Maudite soit cette duchesse de l'enfer !

Geordie rejoignit Oliver.

— Rassemblez votre paquetage et un détachement de douze hommes. Nous partons à sa poursuite.

Il se tourna vers le sergent.

— Monsieur Wallis, emmenez la duchesse à Aberdeen et gardez-la enfermée dans une chambre de l'auberge du Sanglier jusqu'à l'appareillage de ce satané navire pour le Continent.

— La duchesse, Votre Grâce ?

— Je déclare cette femme en état d'arrestation. Malgré notre divorce, elle s'est introduite sur mes terres. Qu'elle ne revoie pas la lumière du jour avant d'embarquer.

Il désigna les fenêtres des appartements de son ex-épouse, ne doutant pas un instant que la garce fût en train de savourer le spectacle de sa fureur.

— Exécution, sergent ! Et assurez-vous au passage que Mme Finch s'occupe bien des enfants. Par Dieu, je jure que, si une seule des personnes que j'aime vient encore à disparaître, vous en répondrez tous devant moi !

26

Les cuisses d'Akira l'irritaient déjà. Elle avait prié le palefrenier de Huntly de lui donner une selle d'homme, car c'était finalement celle à laquelle elle était le plus habituée. Elle regrettait maintenant cette décision, d'autant que le voyage promettait d'être long.

Et elle n'avait aucune idée de la direction à prendre. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il lui fallait garder le cap au sud. Elle avait donc engagé sa monture face au soleil après avoir franchi les grilles du domaine.

Au fil de l'après-midi, des bourrasques sifflantes se mirent à agiter les ramures et de sombres nuées vinrent obscurcir le ciel. Le temps tournait au froid, comme souvent pendant les après-midi d'automne, et Akira avait resserré autour d'elle les pans de son plaid.

Nulle âme n'était en vue, et le moindre bruissement dans les fourrés la faisait sursauter. Elle finit par trop raccourcir la bride au poney, qui ralentit. Lorsqu'elle lui talonna les flancs, il effectua un pas de côté. Se rappelant les conseils de Geordie, elle relâcha la longe de cuir et se cala au fond de la selle. Bientôt, le poney releva la tête et adopta l'allure plus fluide qui était la sienne lorsqu'ils avaient quitté Huntly.

Peu à peu, le ciel s'assombrit et des doutes l'assaillirent. Peut-être aurait-elle dû toucher deux mots à Geordie avant de partir. Mais il lui aurait alors juré ses grands dieux qu'il ne courait plus après les femmes. Et elle ne doutait pas que ses regards langoureux et le timbre riche de sa voix auraient fini par lui ramollir les entrailles et qu'elle n'aurait plus été capable de penser droit !

Cela étant, il était difficile de prêter crédit à toutes les médisances que la duchesse avait débitées sur son compte.

Geordie ne pouvait être aussi affreux, quand même...

D'un autre côté, il lui avait longtemps caché son identité. Que devait-elle en déduire ? Que c'était un menteur invétéré ? Par les étoiles du ciel, elle avait connu trop peu d'hommes pour avoir une opinion nette à ce sujet ! Son cœur lui

disait que Geordie était un honnête homme – mais celui qui avait violenté sa mère n’avait pas une réputation de vaurien non plus.

Oh, comme sa famille lui manquait, et les conseils de sa maman, et la sécurité de leur mesure ! Celle-ci était peut-être délabrée mais c’était leur maison, leur foyer, l’endroit qui lui était le plus familier au monde et où elle se savait aimée.

La foudre illumina le ciel. Tous les muscles de son corps se crispèrent. Le poney sursauta quand le coup de tonnerre éclata au-dessus de leurs têtes. Le vent se mit à fraîchir encore, les arbres à grincer et à gémir. Après l’éclair suivant, les nuages crevèrent, déversant des tombereaux de pluie.

Boum !

Le tonnerre retentissait telle la parole divine. Le poney rua, puis partit au galop.

Ballottée sur la selle, Akira sentit ses pieds sortir des étriers.

— Holà ! s’écria-t-elle en tirant sur la bride.

Mais le poney continuait à filer comme s’il avait le diable aux trousses.

Les éclairs ne cessaient de zébrer le ciel, illuminant l’averse qui aveuglait presque la jeune femme et traversait les épaisseurs de laine de ses vêtements.

— Stop ! hurla-t-elle en essayant de renfiler ses pieds dans les étriers.

Devant elle, une forme sombre jaillit brusquement du sous-bois et vint lui barrer le chemin.

Le poney se mit à dérapier sur la terre détremnée.

Akira serra les genoux et ferma les yeux tout en priant le Ciel de la garder sur sa selle. Mais le poney ne l’entendait pas de cette oreille et finit par la désarçonner en se cabrant. Elle partit en arrière avec un cri perçant.

Elle tomba dans la boue, au milieu des flaques qui parsemaient la route.

Une voix grave émit un rire éraillé.

— C’est notre jour de chance, les gars : il pleut de la femelle !

Une grosse brute hideuse fondait sur elle, flanquée de deux complices faméliques qui la reluquaient comme si elle était une dinde de Noël, leurs cheveux plaqués sur le crâne par la pluie.

Glacée par cette sinistre apparition, elle recula sur les fesses.

— Laissez-moi.

Le chef du trio la considéra en plissant les paupières.

— Qu’est-ce que tu fais dehors par un temps pareil ?

— Et toute seule ? renchérit un autre.

Akira avisa sa monture qui s’était réfugiée sous un arbre, à dix pas de là.

Les hommes se rapprochèrent.

Ramenant les jambes sous elle, elle bondit en avant pour rejoindre le poney. Hélas, ses jupons imbibés d'eau étaient plus lourds qu'une armure. Les dents serrées, elle se força à courir plus vite.

Des bras épais la ceinturèrent et la jetèrent au sol.

— C'est mon cheval maintenant, ma jolie, lâcha une voix de rogomme.

Le menton d'Akira heurta rudement la terre mouillée. Elle se débattit et donna des coups de pied pour se libérer de la poigne du malandrin, mais plus elle tentait de lui résister, plus il resserrait sa prise sur sa taille. À la fin, elle se retourna vers lui et le gifla à pleine volée.

— Salope ! hurla le voyou en lui rendant sa claque.

Ses dents claquèrent tandis qu'une douleur cuisante lui martyrisait la joue. Le goût cuivré du sang lui remplit la bouche.

— Lâchez-moi ! protesta-t-elle en se cambrant.

Mais ses efforts étaient vains.

Le bonhomme finit par la coucher sur le ventre et, juché sur son dos, entreprit de la fouiller de ses doigts épais. Puis il la retourna sur le dos et brandit la pièce de dix shillings sous son nez.

— Tiens, tiens, qu'avons-nous là ? s'enquit-il avec un sourire qui découvrit une dentition pourrie, lui soufflant à la face une haleine qui ne l'était pas moins. Qui t'a donné ça, catin ?

— Le duc de Gordon, répondit-elle, espérant effrayer ses agresseurs avec le titre de Geordie.

Libérant une de ses mains, elle voulut récupérer la pièce, mais le gremlin anticipa son geste.

— Je vous en prie ! Ma famille a besoin de cet argent.

— Eh bien, moi aussi, figure-toi ! rétorqua-t-il avec un sourire.

Akira étouffait presque sous son poids. Elle remua sous lui pour soulager sa cage thoracique.

— Mais on dirait que tu en veux, ma belle ! s'exclama-t-il en commençant à retrousser ses jupons.

Ses comparses s'esclaffèrent.

— Je la prends ensuite ! dit l'un d'eux.

Non, non !

Akira gigota de plus belle, le souffle court. La pluie lui piquait les yeux.

Le bonhomme approcha son affreuse figure barbue de son visage et se mit à lui lécher la bouche, tout en remontant sa jupe encore plus haut. Elle secoua la tête pour lui échapper, résolue à se battre jusqu'au bout.

— Non ! Non ! Non ! Arrêtez, ou le duc vous tuera !

— Ah oui ? Et où est-il, ton duc ? demanda ironiquement l'un des autres bandits. Je ne le vois pas, moi !

Un vent froid lui frôla les cuisses. Seigneur, pourquoi s'était-elle enfuie ?

La brute lui enserra les poignets d'une main et les plaqua au-dessus de sa tête. De l'autre, il entreprit de se débraguetter.

Un coup de feu éclata. Les oreilles d'Akira tintèrent. L'un des malandrins s'écroula.

Le voyou qui la violentait se redressa, la dague au poing.

Il y eut une nouvelle détonation et l'ignoble individu, les mains crispées sur la poitrine, s'effondra près d'elle, la bouche ouverte sur un cri silencieux.

Le troisième homme s'enfuit dans les bois en hurlant.

Trop terrifiée pour se relever, Akira se roula en boule, les bras par-dessus la tête.

— Je vous en prie, ne me tuez pas !

Une paire de bottes noires apparut dans son champ de vision.

— Tiens donc... Laisse-moi deviner... Tu es Akira Ayres de Dunkeld ! J'ai gagné ?

Elle avait déjà entendu cette voix. En quittant la caverne avec Geordie. Elle avait un accent anglais et sonnait de façon menaçante.

Ses mains tremblaient comme des arbrisseaux sous la tempête. Elle contempla le gredin mort à côté d'elle, puis reporta son attention sur le cavalier en tunique rouge qui se tapotait la paume avec sa cravache.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Il porta la cravache à sa tempe.

— Capitaine Roderick Weaver, et je te file depuis des semaines.

Elle secoua la tête avant de cacher son visage dans ses mains, priant pour un miracle. Tout ce qu'elle pouvait dire risquait d'incriminer Geordie.

L'averse s'était réduite à un crachin, mais la température restait glaciale. Du coin de l'œil, elle repéra un éclat métallique à quelques pas de là : sa pièce de dix shillings !

— Réponds-moi, traînée !

Elle se rapprocha insensiblement de la pièce.

— Pour... Pourquoi me filiez-vous ? bredouilla-t-elle.

Il s'esclaffa – d'un rire aussi aigre que celui des vauriens qui avaient tenté de la violer.

— On a décidé de jouer les imbéciles, hein ? Mais ça ne marchera pas avec moi.

Tentant d'attraper la pièce à portée de main, elle referma les doigts mais n'étreignit que la boue.

— J'aurais pensé qu'un capitaine de Sa Majesté aurait d'autres chats à fouetter que de traquer une guérisseuse.

— Laisse tes mains bien en vue.

Ramenant vivement ses doigts, elle leva les paumes avec un regard de regret en arrière.

— Pourquoi ? Me croyez-vous capable de tromper la vigilance d'un officier ?

Il fit signe à l'un de ses hommes.

— Mettez-lui les menottes.

Puis avec un sourire froid :

— Tu es en état d'arrestation.

— Pour quel motif ?

— Assistance à un fugitif.

— C'est impossible ! Je ne suis qu'une simple guérisseuse.

Des bracelets d'acier froid se refermèrent sur ses poignets. L'officier l'obligea à se relever.

— Admets-tu avoir aidé le duc de Gordon à échapper aux autorités ?

Seigneur, que pouvait-elle répondre à ça ?

— Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

— Pourquoi cela ne m'étonne-t-il pas ? repartit le capitaine avec une grimace moqueuse. Grey, aidez la prisonnière à monter en selle.

Il désigna deux autres soldats.

— Vous deux, jetez-moi ces corps sur le bas-côté et couvrez-les de branchages.

Entraînée par le soldat, Akira s'arrêta.

— Vous n'allez donc pas les enterrer ?

— Nous n'en avons pas le temps, répliqua l'officier en grimant sur sa propre monture. Une longue route nous attend.

Le soldat lui attrapa le coude et la conduisit auprès de son cheval, sur lequel il la hissa.

— Où m'emmenez-vous ?

Le capitaine claqua la bride de sa monture sur sa paume en ricanant.

— Au tribunal d'Inverness, où tu seras jugée et condamnée.

Père miséricordieux, non !

— Pour quel crime ? Celui d'être une guérisseuse ?

— La ferme, intervint Grey.

En repartant, le cheval du capitaine foula la pièce d'argent brillante.

27

Geordie sentit son estomac se révolter quand ils découvrirent les deux cadavres au bord du chemin, à peine cachés sous des brassées de genêt. Mort et violence ne lui étaient hélas pas étrangers, mais tomber sur les victimes d'un meurtre était toujours sordide, et cela encore plus dans les circonstances présentes car c'était la piste d'Akira qui les avait conduits jusqu'ici.

Il leva la main en avisant tout un enchevêtrement d'empreintes sur le sol.

— Halte !

Descendant de cheval, Oliver et lui allèrent examiner les corps.

— Tués à bout portant, semble-t-il, murmura le lieutenant en désignant les vêtements des deux hommes qui portaient des traces de poudre.

— D'après leur mise et leur crasse, je penche pour des malandrins qui auraient choisi la mauvaise proie.

Oliver se gratta la tête.

— Une proie qui ne devait pas être seule, à en juger par toutes ces empreintes.

— Pourquoi diable une paire de détrousseurs s'en prendrait à un groupe de cavaliers ?

— Poussés par le désespoir, peut-être ?

À peine cinq pas plus loin, un reflet dans la boue attira l'attention de Geordie. Il s'approcha.

— Je veux bien être damné...

Son lieutenant vint regarder l'objet par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai donné à Akira une pièce de dix shillings semblable à celle-ci.

— Et vous pensez qu'il s'agit de la même ?

— J'espère bien que non !

Il reporta le regard vers le bout de la route.

— Il se peut qu'elle soit passée par ici avant cette escarmouche.

Oliver alla étudier les traces.

— Bon sang, grommela-t-il, le sol est trop détrempe pour distinguer quoi que ce soit.

Il remonta jusqu'au débouché d'une voie de traverse qui partait vers le nord et désigna des trous dans la boue.

— Des empreintes de fer ! Je suppose que ce sont celles des cavaliers qui ont abattu ces gars. Elles se dirigent vers Inverness.

Geordie eut l'impression qu'une boule de plomb lui tombait dans les bottes. Son instinct lui soufflait que la jeune femme se trouvait avec ces assassins.

— Je vous demande pardon, Votre Grâce, déclara soudain une voix surgie de nulle part.

Un homme échevelé se détacha de l'arbre derrière lequel il se cachait, cassé dans une courbette obséquieuse comme s'il se présentait devant la reine.

— Qui diable êtes-vous ? s'enquit Geordie.

Son lieutenant vint s'interposer entre lui et l'inconnu, la dague au poing.

— Encore un pas et tu rejoins tes comparses en enfer !

L'homme leva les mains en signe d'apaisement.

— La petite disait qu'elle avait reçu cette pièce du duc de Gordon. Je suppose qu'il s'agit de vous, milord.

Le cœur battant la chamade, Geordie contourna Oliver pour aller saisir le malandrin par le cou.

— Où est-elle, sacredieu ?

Le larron se mit à crachoter des bulles de salive, le visage congestionné, à moitié étranglé par la poigne de Geordie.

— Il serait peut-être judicieux de le laisser respirer, Votre Grâce, suggéra Oliver dans son dos.

Relâchant le cou du vaurien, Geordie saisit son bras et le replia dans son dos.

— Où est-elle ? répéta-t-il.

Le bonhomme s'humecta les lèvres tout en s'agitant.

— Sauf votre respect, Votre Grâce, ce n'est pas là un renseignement gratuit...

— Tu n'es pas en position de négocier, répliqua Geordie entre ses dents serrées, tout en réprimant l'envie furieuse d'assommer ce triste sire.

Il remonta le bras du voleur dans son dos pour souligner son propos.

— Si tu tiens à la vie, je te conseille de te montrer plus bavard, et vite !

— On ne voulait pas lui faire de mal, juré, gémit l'homme en se tordant de douleur.

— Épargne-moi tes mensonges et crache le morceau, tu m'entends ? lança Geordie en saisissant sa dague pour la lui plaquer sous la pomme d'Adam. Pour

la dernière fois : où se trouve la demoiselle ?

— Au départ, on pensait juste la détrousser... mais Illiam a eu envie de jouer un peu avec elle, et une bande de maudits soldats lui a tiré dessus. Ils ont aussi eu mon frère Clach, les salauds.

Geordie appuya la lame un peu plus, faisant saigner le bandit.

— Tu as abusé d'elle ?

— Hein ? Non ! Non, Votre Grâce ! Illiam est mort avant de... avant de passer à l'acte.

Geordie eut un haut-le-corps.

— Je ferais sans doute mieux de te trancher la gorge pour débarrasser la terre de ta présence, sale bête puante.

L'homme se crispa.

— J-J-Je n'ai pas fini, Votre Grâce ! bredouilla-t-il.

Geordie resserra son étreinte.

— Je t'écoute.

— Ces tuniques rouges... Leur chef a essayé de faire parler la petite. Il voulait savoir si elle vous avait aidé.

Le gremlin s'interrompt pour s'humecter les lèvres.

— Et ? s'enquit Geordie.

— Ils lui ont mis les menottes et l'ont emmenée avec eux.

Geordie eut l'impression de recevoir un coup dans le ventre. Encore ce satané capitaine Weaver...

— Vers où sont-ils partis ?

— L'officier a parlé du tribunal d'Inverness.

Doux Jésus !

Il regarda Oliver.

— Il faut les intercepter avant qu'ils atteignent la ville.

— Si fait, acquiesça son lieutenant avant de désigner le prisonnier. Que fait-on de lui ?

Geordie relâcha le misérable et le poussa dans la boue du chemin.

— Laissez-le donc filer.

L'indigent se remit debout et tendit la main.

— S'il vous plaît, une petite pièce en récompense de ma bonne volonté.

Geordie rengaina sa dague. On ne tuait pas un homme de sang-froid. Mais si le sens de l'honneur ne lui avait été inculqué depuis le berceau, il aurait volontiers passé le fripon au fil de son épée. Pour l'amour du Ciel, ce sale individu avait menacé l'amour de sa vie !

Redressant le menton, il foudroya le bonhomme du regard.

— Tu es encore de ce monde. Réjouis-toi.

Puis il fondit sur lui et lui empoigna les parties. Le malfrat couina d'une voix de fausset, ce qui incita Geordie à lui serrer encore plus fort l'entrejambe.

— Si tu tentes encore une fois de violer une dame, je le saurai, gronda-t-il entre ses dents. Et je n'aurai de cesse qu'on t'ait châtré et étouffé avec tes propres gonades !

Il repoussa de nouveau le voyou.

— En selle ! ordonna-t-il à ses hommes.

28

Quand Akira ouvrit les yeux, un inquiétant brouillard enveloppait la clairière. Roulée en boule, elle avait essayé de ne pas trop se refroidir durant la nuit, mais ses efforts avaient été vains et elle n'avait guère dormi.

Elle se sentait mal à l'aise et son cuir chevelu la démangeait, comme à l'approche d'un danger. Était-elle donc observée à son insu ? Elle jeta un œil aux silhouettes des soldats endormis. Ils ronflaient tranquillement dans leur sommeil. Même le capitaine, dont elle apercevait la poitrine qui se soulevait régulièrement, paraissait plongé dans les bras de Morphée.

Au centre de leur groupe, les braises du feu rougeoyaient faiblement.

Un bruit de branche cassée retentit.

La jeune femme réprima un sursaut et s'efforça de percer la brume du regard, guettant la moindre ombre au sein des volutes de vapeur blanchâtre. Tout le décor avait l'air animé soudain d'une vie singulière. Des bruissements ténus s'élevaient d'un peu partout, malgré l'absence de vent. Son cœur battait à ses oreilles comme la rumeur d'un tambour de guerre. Finalement une brise légère se leva, lui agitant les cheveux, et un mouvement agita la brume.

Elle plaqua une main sur sa bouche pour s'empêcher de crier.

Elle était sûre que ce n'était pas une illusion. Elle voyait une forme humaine accroupie à moins de dix pas de sa position.

Elle eut la chair de poule. Ses prières avaient-elles été entendues ? Ou bien étaient-ils encerclés par une bande de hors-la-loi venus venger leurs complices ?

Le vent chassa alors le brouillard qui enveloppait la silhouette à l'affût.

Seigneur Dieu ! Le cœur cognant à tout rompre, elle se haussa sur un coude.

Geordie porta un doigt à ses lèvres, tout en lui désignant le pourtour du campement d'un geste de la main.

Saint Moïse ! Les troupes de Gordon les avaient encerclés ! Elle distinguait maintenant les Highlanders en plaid sombre qui s'alignaient autour d'eux, en position de combat.

Hochant la tête en retour, elle se pelotonna sur le sol.

Geordie brandit le bras.

Un cri de guerre assourdissant résonna dans la clairière et le clan Gordon surgit de la brume, l'épée au clair.

Réveillés en sursaut, les soldats cherchèrent leurs armes tout en essayant de se mettre debout.

Des hurlements perçants éclatèrent.

Le vent fraîchit encore tandis que les combats se propageaient d'un bout à l'autre de la clairière, dans le tintement de l'acier et les détonations des mousquets qui émettaient des éclairs de lumière aveuglants.

Le capitaine courut rejoindre les chevaux.

Geordie le poursuivit en vociférant comme un dément.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, sale couard !

Akira se redressa, ses mains menottées contre sa poitrine, cependant que la brise achevait de disperser les derniers lambeaux de brume.

Les deux hommes se tournaient autour, bas sur leurs appuis, la lame au poing, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Le capitaine se fendit le premier, sabre en avant.

Akira cria.

Aussi prompt que la foudre, Geordie évita l'attaque et riposta par un coup de pied à la poitrine. L'officier battit des bras avant de reculer vers la jeune femme.

Avant qu'elle puisse lui échapper, il lui attrapa le bras et le tordit dans son dos, la pointe de sa lame contre sa gorge.

Elle voulut se débattre, mais sentit l'arme s'enfoncer dans sa chair. Elle recula la tête avec un sifflement de dépit.

Le capitaine l'entraîna vers les chevaux.

— Arrête de lutter, grommela-t-il, ou tu vas finir par te trancher la gorge toute seule.

Geordie les suivit, le regard plus noir qu'une nuit sans lune.

— Vous êtes vaincus. Lâchez la petite et je vous épargne.

— Jamais de la vie, répliqua férocement le capitaine. Cette gamine est mon sauf-conduit et, en m'attaquant, vous venez d'avouer que c'est bien vous qui avez perdu votre flasque sur la lande de Hoord !

Retroussant les lèvres, Geordie se rapprocha plus encore.

— Je n'ai rien avoué du tout, et vous ne pourrez pas le prouver !

Akira serra les poings, guettant l'occasion de se libérer.

Roderick se pressa contre elle.

— Oh que si, rétorqua-t-il. Et le marquis d'Atholl me récompensera en demandant à la reine de m'accorder titre et terres.

Geordie le toisa d'un œil méprisant.

— Misérable arriviste sans scrupule !

Il y eut un cliquetis tout près de la tête de la jeune femme. Elle regarda de côté en veillant à ne pas bouger le cou, et vit qu'Oliver avait braqué le canon d'un pistolet contre la tempe du capitaine.

— Si vous doutez que je puis vous abattre sans toucher mademoiselle, reculez donc encore d'un pas, je vous prie.

Se précipitant vers eux, Geordie arracha la poignée du sabre de la main du capitaine.

Avec un hoquet étranglé, Akira se hâta de le rejoindre et s'accrocha à son bras.

Sans quitter le capitaine des yeux, le duc inclina la tête vers elle.

— Tout va bien, ma chérie ?

— Oui, répondit-elle, incapable d'en dire plus tellement elle tremblait.

Avec un grognement sourd, Geordie lui embrassa le front, avant de la faire passer derrière lui. Puis il se pencha vers l'officier, son visage à deux doigts du sien.

— Peu m'importe votre rang, grinça ce dernier. Pour moi, vous n'êtes qu'un sale jacobite.

Le poing de Geordie heurta la mâchoire de l'homme.

— Qu'on me ficelle ce salopard avant que me prenne l'envie de lui arracher la langue !

L'un des Highlanders lia les poignets du capitaine et l'obligea à s'asseoir. Partout dans la clairière, des membres du clan Gordon tenaient les tuniques rouges en respect avec leur épée ou leur baïonnette.

— Je suppose que vous aimez la vie autant que tout le monde, Weaver, énonça Geordie en tournant autour de lui et en fouettant l'air de sa lame. Vous allez jurer de ne plus jamais nous importuner, moi et les miens.

L'officier cracha à terre.

— Vous déshonorez l'aristocratie de ce pays.

Avec un feulement animal, Geordie attrapa le capitaine par le cou et posa le tranchant de son épée contre sa joue.

— Jurez-le-moi, ou je massacre vos soldats un à un sous vos yeux, avant de vous égorger au-dessus de leurs cadavres !

Akira porta les mains à son cœur, horrifiée. Jamais elle n'avait vu Geordie aussi menaçant.

Le capitaine pesta tout bas.

— Épargnez mes hommes.

— Alors jurez-moi de me laisser tranquille, maudit Anglais. Et pour m’assurer que vous tiendrez parole, vous allez signer une déposition attestant que j’étais en train d’inspecter mon domaine d’Inverness pendant la bataille de la lande de Hoord, et que j’ai pu vous en fournir de nombreux témoignages.

Le capitaine se tint coi.

— Massacrez le premier de ces gorets, ordonna Geordie à ses troupes.

Akira sentit son estomac se révolter. Non !

— Par le Christ en croix, capitaine, signez donc ce maudit papier ! s’écria le soldat sous la menace de la dague d’un Highlander.

— C’est bon, c’est bon ! céda son supérieur en levant ses mains entravées. Je vais le faire.

Geordie appuya la lame de son épée sur sa joue jusqu’à lui couper la peau.

— Et vous allez aussi me promettre, sur la tête de votre mère, de ne plus jamais remettre les pieds sur mes terres.

— Je le promets, sacré bon sang ! Dites aux vôtres de laisser mes soldats tranquilles.

Akira vit ses yeux partir de côté. Il ment, songea-t-elle.

Mais Geordie n’accordait pas plus de crédit que la jeune femme à la parole de l’officier.

— Le clan Gordon ne relâchera pas vos hommes tant que vous n’aurez pas apposé votre signature au bas du parchemin.

Sur ce, il alla chercher un nécessaire d’écriture dans les fontes de sa selle et se servit de la croupe de sa monture comme support. Entre-temps, Oliver était revenu poser le canon de son pistolet contre la tempe du capitaine.

Le duc eut tôt fait de rédiger l’attestation et la fit parapher par l’officier.

Il lui demanda ensuite la clé des menottes, dont il libéra Akira, avant de laisser repartir les tuniques rouges sur leurs chevaux, en ne leur permettant d’emporter qu’un simple couteau pour assurer leur subsistance dans les bois. Il garda la mule de bât qui transportait leurs provisions.

Quand enfin le bruit des sabots du détachement se fut éloigné, il se tourna vers la jeune femme.

Dans son regard se lisait la détermination sans faille d’un homme qui savait ce qu’il voulait, et qui était prêt à combattre les légions du ciel et de l’enfer pour l’obtenir. Ses iris noisette étaient plus sombres que jamais, ses lèvres pincées, et un tressaillement agitait sa joue semée de chaume. Tout son être respirait l’autorité et imposait le respect.

Un frisson parcourut l’âme d’Akira quand il lui prit la main pour l’entraîner dans le sous-bois. Sa démarche était ferme et sa claudication avait pratiquement disparu. La jeune femme se sentit gagnée par un début d’affolement. Qu’allait-il

faire ? Allait-il déverser sa colère sur elle ? Son cœur battait à coups redoublés. Pour l'amour de tout ce qui était saint, comme elle aurait voulu l'étreindre pour lui exprimer son affection ! Cependant, elle n'oubliait pas la raison pour laquelle elle s'était enfuie de chez lui. Il lui fallait se tenir à sa résolution, s'accrocher à ses principes, aussi impressionnée fût-elle par le charme sauvage et redoutable du duc de Gordon.

Il ne relâcha sa main que lorsqu'ils eurent atteint un ruisseau.

Il la couva alors d'un regard intense.

Elle devait absolument lui faire comprendre ce qu'elle ressentait.

— Je...

Il l'attira soudain contre lui pour la presser contre son torse.

— Mon Dieu, Akira, plus jamais je ne veux éprouver une angoisse pareille !

Submergée par le soulagement, elle se jeta à son cou. Le contact de son corps vigoureux lui redonna aussitôt des forces.

— Je... Je n'aurais pas dû partir comme ça, admit-elle.

— Tu aurais pu te faire tuer.

— Je m'en rends compte, maintenant.

Les yeux remplis de larmes, elle s'accrochait à lui comme si sa vie en dépendait.

— Le capitaine voulait m'emmener à Inverness pour que je dépose contre toi.

Elle secoua la tête.

— Mais je ne lui aurais rien dit. Jamais je ne pourrais te nuire. J'aurais encore préféré la potence.

Il lui caressa le dos d'une main légèrement tremblante.

— Je n'en doute pas. Tu es très courageuse. Je crois que tu serais prête à prendre une balle en plein cœur pour protéger ceux que tu aimes.

Elle laissa sa tête appuyée sur sa poitrine, apaisée par les battements de son cœur. Si seulement elle pouvait rester ainsi jusqu'à la fin des temps...

— N'empêche que j'ai eu bien peur, avoua-t-elle.

Il lui caressa les cheveux.

— Cela ne m'étonne pas. Qui n'aurait pas eu peur, dans ta situation ?

Resserrant les bras autour de son buste massif, elle se pressa encore plus contre lui.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

— Je te retrouverai toujours. Je t'ai dans la peau.

Il cueillit ses joues entre ses paumes et approcha ses lèvres des siennes. Son baiser fut plein d'urgence, exigeant et vorace. Sous cette caresse passionnée, Akira se sentit revivre. Ses seins plaqués contre son torse aspiraient à sentir sa

chaleur, à se nicher dans le creux de ses mains. Une ardeur désormais familière s'alluma au plus profond d'elle-même, la poussant à cambrer les reins et à avancer le bassin.

Il réagit promptement à cette invite. Sa virilité raidie était perceptible à travers les épaisseurs de leurs habits.

— J'ai plus besoin de toi que de l'air que je respire, murmura-t-il.

Elle soupira et ferma les yeux pour mieux savourer leur intimité.

— Si seulement c'était vrai...

— Je n'ai jamais rien proféré de plus sincère, assura-t-il en la prenant par les épaules pour la regarder dans les yeux. Pourquoi m'avoir quitté ?

Elle cilla. Elle détestait avoir à énoncer ces paroles, mais il lui fallait se montrer franche et lui ouvrir complètement son cœur, quitte à en payer les conséquences.

— La duchesse m'a dit que tu ne m'aimais pas. Que tu avais eu beaucoup de maîtresses qui avaient toutes fini par te lasser.

Il émit un grognement irrité.

— Par les cornes du diable, quand donc cette femme cessera-t-elle de me gâcher l'existence ? Mais ne t'inquiète pas, elle ne t'importunera plus.

— Ah oui ?

— Je l'ai assignée à résidence à Aberdeen, et elle n'en ressortira que pour prendre le bateau vers la Flandre, où j'espère qu'elle demeurera à tout jamais.

Il l'enlaça de nouveau, avec une tendresse protectrice.

— Reviens à Huntly avec moi. Je te veux près de moi. Pour toujours.

Akira ferma les yeux, le cœur déchiré. Elle aussi avait besoin de lui, plus que de pain et d'eau. Mais elle devait auparavant lui poser une question – une question dont elle redoutait la réponse.

— Comme maîtresse ? chuchota-t-elle.

Il prit une inspiration frémissante.

— Ma chérie, tu sais bien que je ne peux pas me remarier.

Une bulle de néant éclata dans la poitrine de la jeune femme. Ne l'aimait-il pas assez pour imaginer un autre moyen de lui épargner le statut ignominieux de concubine ? Il était duc, quand même ! Ne pouvait-il fléchir un prêtre, voire la reine elle-même ? À moins que leur amour ne soit pas aussi important pour lui qu'il le prétendait... Mais elle n'avait pas terminé sa confession. Elle ferma les yeux pour rassembler son courage.

— Lady Elizabeth m'a traitée de putain, et elle avait raison. Si j'acceptais de me faire entretenir par toi, sans être ton épouse, je ne vaudrais pas mieux qu'une femme de mauvaise vie.

Un profond désespoir se lisait dans les yeux noisette de Geordie.

— Non, protesta-t-il. Tu resterais l’amour de ma vie.

Elle secoua la tête et baissa les yeux.

— Je serais une compagne dont tu pourrais te débarrasser à tout moment pour te tourner vers une rivale plus jeune et plus jolie.

Seigneur, comme chacun de ces mots lui coûtait !

— Par les sabots du Malin, grommela-t-il, aura-t-il donc suffi de cinq minutes à cette infâme sorcière pour te dresser contre moi ?

— Je t’en prie, essaie de me comprendre. Je sais que tu as bon cœur, mais tu as reconnu toi-même avoir eu des maîtresses.

Elle libéra ses mains et fit un pas en arrière pour conclure :

— Que nous arrivera-t-il, à moi et aux miens, quand j’aurai cessé de te plaire ?

Geordie baissa les bras, incrédule. Pour l’amour du Ciel, il était en train de proposer une meilleure vie à une femme qui habitait un cottage d’une seule pièce au sol de terre battue ! Comment pouvait-elle s’obstiner à rejeter cette offre plus que généreuse ?

Par le Christ, il était prêt à se taillader les mains avec sa dague, à plonger dans les eaux glaciales d’un loch – à tous les sacrifices pour montrer à Akira la profondeur de son affection.

— C’est différent. Ce que je ressens pour toi dans mon cœur est différent, répliqua-t-il en se frappant le torse. Comment puis-je te le prouver ?

Elle croisa les bras, visiblement décontenancée. Geordie la trouva plus attirante que jamais.

— Tu tiens donc à ce que j’emménage avec ma famille dans le petit manoir ? Comment vont réagir tes enfants ?

— Jane et Alexander t’adorent déjà – en particulier Jane.

Elle tapa du pied.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Est-ce que ça ne va pas leur montrer le mauvais exemple ?

— Ah, bon sang de bois, tu n’entends vraiment rien aux mœurs de l’aristocratie...

Cela dit, comment l’aurait-elle pu ?

— J’ai pourtant l’impression de les comprendre de mieux en mieux, rétorqua-t-elle en carrant les épaules et en soutenant son regard. Qu’est-ce qu’un mariage sans amour ? Pas étonnant que lady Elizabeth soit devenue une mégère aigrie. Quelle femme à sa place n’aurait été humiliée par les infidélités de son époux ? J’en serais sans doute moi-même devenue folle. Ou nonne.

Geordie cilla et sentit ses joues le brûler comme si elle l'avait giflée.

Le regard d'Akira s'adoucit.

— Ramène-moi à la maison, s'il te plaît, et réfléchis bien à ce que nous venons de dire. Si tu arrives à trouver une solution susceptible de me rassurer, alors nous pourrons reparler de tout ça.

Il déglutit. Dieu du ciel, songea-t-il, si j'avais eu cette femme à mes côtés pendant les négociations de reddition du château d'Édimbourg, nul doute que nous nous serions retirés la tête haute !

Elle agita son index sous son nez avec une expression résolue.

— Ne va pas te méprendre : je t'aime de tout mon être, mais jamais je ne serai prête à jouer les traînées, même pour toi.

Abasourdi, Geordie la regarda repartir vers le camp avec le port altier d'une reine. Venait-il donc d'être défait par ce brin de fille ?

Mais pourquoi diable ne pouvait-elle accepter le fait qu'il lui aurait fallu une intervention divine – ou au moins une requête au pape ainsi qu'à l'adresse de cette maudite reine Anne – pour avoir la possibilité de se remarier ? La souveraine serait capable de lui refuser sa permission rien que pour l'enquiquiner. Nul doute que, s'il avait proclamé son amour pour la fille d'un baronet aux traits chevalins, cette chipie lui aurait signé à deux mains l'autorisation de retourner devant l'autel – mais une déesse tzigane qui vivait dans un taudis ?

Aucune chance.

Il se mit à arpenter la berge du ruisseau.

Et pourquoi tenait-elle tant à se marier, d'abord ? Ne lui suffisait-il pas d'être aimée plus profondément qu'il n'avait jamais aimé quiconque ?

Je serais même prêt à reconnaître les enfants que nous pourrions avoir ensemble ! songea-t-il.

Sauf qu'il doutait que cet argument la convainque...

— Votre Grâce ! le héla Oliver en se hâtant de le rejoindre. La petite vient de m'annoncer que nous allions à Dunkeld. C'est vrai ?

— Oui, répondit-il en levant les bras au ciel. Rien ne sert de nous attarder dans la région. Avec ma chance, le capitaine va tomber sur un bataillon entier de tuniques rouges et revenir pour m'étriper.

— Nous aurions dû le tuer.

Geordie rebroussa chemin vers la clairière.

— Peut-être, mais j'espère que cette leçon l'aura suffisamment humilié. Cela dit, je suis sûr qu'il s'en remettra : ce salaud est un ambitieux de la pire espèce.

29

Un délicieux fumet de gibier rôti flottait sur le campement : des hommes avaient ramené un daim. Geordie avait demandé à Oliver de partir avec l'un des Highlanders filer le capitaine Weaver, pour s'assurer qu'il n'allait pas leur tendre une embuscade.

Après avoir inspecté les alentours, il estimait l'endroit assez sûr pour s'y reposer jusqu'au lendemain. Ce qui le soulageait, car il avait passé la nuit précédente à chevaucher avec ses hommes pour intercepter leurs ennemis.

Il avait ordonné à deux Highlanders de dresser une tente pour Akira avec la bâche qui protégeait le chargement de la mule des tuniques rouges. Ce faisant, ils avaient eu la bonne surprise de dénicher une bouteille de whisky. Or rien n'était plus à même de lui remonter le moral et lui assurer un sommeil réparateur qu'une bonne dose du liquide ambré.

Ils étaient également tombés sur une sacoche de médicaments qui avait beaucoup réjoui la jeune femme. Elle s'était emparée du sac en cuir et avait entrepris de panser tous les hommes du clan qui présentaient la moindre écorchure. Ce renard de Finlay en était même venu à se plaindre d'un bobo qu'il avait reçu à l'entraînement deux semaines plus tôt, et la petite s'était aussitôt empressée d'inspecter l'ecchymose à peine visible tandis qu'il poussait des cris de belette effarouchée.

Après avoir rempli sa flasque avec le contenu de la bouteille, Geordie alla s'adosser à sa selle posée près du feu, juste en face de l'hôpital de campagne improvisé par Akira, et se mit à siroter l'alcool tout en observant les gestes pleins de grâce de la jeune femme, ses sourires d'encouragement aux patients... Le breuvage puissant lui brûla l'œsophage avant d'atterrir dans son estomac vide.

— La viande est-elle prête ? lança-t-il à la cantonade, sans cesser de regarder Akira.

Patrick cessa un instant de tourner la broche.

— Je pense qu'on peut commencer à prélever des tranches sur les flancs, Votre Grâce.

— Y en aura-t-il pour tout le monde ?

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder.

Akira rangea une mèche de cheveux derrière son oreille pour examiner une des vieilles blessures de guerre de Finlay. Dieu merci, c'était au niveau du coude. Le bonhomme était décidément incorrigible...

Geordie porta la flasque à ses lèvres pour avaler une nouvelle gorgée de whisky.

Bientôt, l'alcool commença à dénouer ses épaules. De plus en plus détendu, il continua à regarder la jeune femme en train de bavarder avec Finlay – ou plutôt de l'écouter, car le guerrier couturé de cicatrices entretenait à lui seul la conversation, bombant le torse tel un faisan ! La chaleur du feu agitait l'air au-dessus du foyer. Geordie sentait ses paupières se fermer, captivé par la beauté d'Akira et sa chevelure d'un noir de jais. Ses boucles avaient encore poussé : elles effleuraient ses hanches rondes.

Geordie frotta ses doigts l'un contre l'autre au souvenir de la peau veloutée de ses fesses. Il aurait bien aimé caresser cette partie de son anatomie...

À cette pensée, une chaleur inopinée envahit sa poitrine, son cœur se mit à battre plus fort et son membre se raidit sous son aumônière. Doux Jésus, comme il avait envie d'elle ! Et d'un désir qui allait au-delà même de la chair, car le lien qui les unissait lui embrasait bien plus que les sens.

Il reprit une gorgée de whisky, songeant que ce devait être un pouvoir surnaturel qui les avait rapprochés l'un de l'autre. Qui l'aurait cru capable d'aimer quelqu'un aussi profondément qu'il aimait Akira ?

Perdre la jeune femme l'amputerait d'une partie de lui-même.

Il tapota pensivement sa flasque, se demandant comment la convaincre de rentrer à Huntly avec lui.

— Salut, tout le monde ! s'exclama Oliver en arrivant dans la clairière avec l'éclaireur qui lui avait été assigné.

Il descendit de cheval. Geordie lui fit signe d'approcher et lui tendit sa flasque.

— Alors, quelles nouvelles ?

— Ils ont pris la direction de l'ouest et n'avaient croisé personne sur leur chemin quand je les ai quittés.

Son lieutenant prit une longue rasade d'alcool, avant de s'essuyer la bouche du dos de la main.

— Tudieu, ça, c'est du bon ! Où avez-vous trouvé ce nectar ?

— Il semblerait que le capitaine ait un faible pour notre whisky écossais. La bouteille est là-bas, ajouta Geordie en désignant le chargement de la mule.

Après que la viande eut été servie, Oliver déposa sa selle près de la sienne et s'assit à son tour devant le feu.

— Que faites-vous ici, au lieu d'être à côté de la petite ?

Geordie se renfroigna. Ce satané Finlay avait monopolisé l'attention de la jeune femme depuis qu'ils avaient préparé le bivouac, et maintenant ce vieux beau mâchonnait sa viande tout près d'elle, avec l'air faraud d'un coq sur son tas de fumier !

— Elle a été occupée par les soins aux blessés, expliqua-t-il.

— J'ai un bleu au derrière sur lequel j'aimerais bien qu'elle applique son onguent magique, déclara Patrick sur sa gauche.

Geordie donna au plaisantin un bon coup de coude dans les côtes.

— Fermez donc votre bouche, si vous ne voulez pas recevoir mon poing la prochaine fois que vous l'ouvrirez !

Le Highlander se frotta le flanc.

— Mille pardons, Votre Grâce. Je voulais seulement rigoler.

Geordie ne riait pour sa part que lorsque Akira accepterait de revenir à Huntly.

— Oui, eh bien, maintenant vous savez que ce n'est pas drôle.

Il retint son souffle en voyant la jeune femme regarder dans sa direction. Ses lèvres esquissèrent malgré lui un sourire tandis que son pouls s'accélérait brutalement. Seigneur, c'était tout juste s'il ne lui faisait pas coucou de la main !

Elle sourit en retour et lui adressa un hochement de tête. Ce maudit Finlay choisit cet instant pour lui attraper le bras et se remettre à lui débiter ses sornettes. Le bonhomme devait être bien éméché...

Kenneth, le barde du clan, s'éclaircit la gorge.

— Mademoiselle Akira, connaissez-vous la fable du forgeron et des fées ?

Elle joignit les mains.

— Non, du tout.

— Oh, c'est une histoire à n'en plus finir, commenta Finlay en mimant le geste d'actionner une manivelle.

Kenneth consulta Geordie du regard, qui lui donna son accord d'un hochement de tête. Le barde se frotta les mains et leva les yeux au ciel, comme toujours avant d'entamer l'un de ses contes.

— Il y a des années de cela vivait à Glen Tanar un forgeron du nom de MacEachern...

Geordie se haussa sur les coudes pour entendre la fable familière. Akira écoutait le barde en souriant, manifestement captivée. Elle rit même aux endroits

appropriés, tandis que Finlay persistait à lui caqueter aux oreilles des commentaires de son cru.

À la fin de l'histoire, Geordie ne suivait plus les aventures de MacEachern. Redressé en position accroupie, il faisait craquer ses jointures tout en choisissant la partie du corps de Finlay qu'il allait rosser en premier. Sa mâchoire serait une cible tout indiquée : un bon coup au menton lui apprendrait le silence.

Au moment où des applaudissements saluaient la prestation du barde, le coquin en profita pour passer un bras autour des épaules d'Akira.

— Je pourrais aussi vous raconter une histoire qui vous ferait bien rire, ma belle...

Geordie se redressa d'un bond et contourna le feu, les poings serrés.

— Enlevez tout de suite vos sales pattes de Mlle Akira !

Les yeux écarquillés, Finlay releva la tête avec un hoquet de stupeur alcoolisé.

— V-Vôtre Grâce... je m'amusais juste un peu avec la petite.

— Je t'en prie, murmura la jeune femme en battant des cils, il voulait seulement se montrer amical.

— Ah oui ? répliqua-t-il en lui prenant la main pour la forcer à se lever. Il était un peu trop *amical* à mon goût.

Il lui enlaça la taille et la serra contre lui.

— Écoutez-moi, vous tous. Cette dame est sous ma protection, et personne n'a le droit de poser ne serait-ce qu'un doigt sur elle. Suis-je clair ?

Promenant son regard à la ronde, il vérifia que chacun de ses hommes lui répondait par un hochement de tête.

— Mlle Akira a été agressée par des bandits et des soldats. Elle est encore très éprouvée et doit être ménagée.

Elle lui adressa un haussement de sourcils.

— Honnêtement, je ne...

— Viens, l'interrompit-il en l'entraînant vers la tente. Il est temps que tout le monde aille se coucher. Une longue route nous attend demain.

Il lui tapota l'épaule avec un clin d'œil.

— Nous allons dormir ici ce soir. J'ai étendu une fourrure sur la mousse. Ce devrait être plus confortable que les paillasses que nous improvisons pendant notre fuite.

— « Nous » ? répéta-t-elle en ramenant les poings sous le menton, comme si la perspective de passer la nuit en sa compagnie lui répugnait.

Peut-être n'aurais-je pas dû lui adresser un clin d'œil, se dit-il.

Il l'invita d'un geste à pénétrer sous l'abri de toile.

— Oui.

Elle approcha les lèvres de son oreille.

— Cela ne risque-t-il pas de paraître inconvenant ?

— Pardon ? répliqua-t-il dans un chuchotement rauque. Cela ne t'a jamais posé problème jusqu'à maintenant.

Elle considéra l'attroupement autour du feu.

— Tes hommes ne vont-ils pas s'en offusquer ?

— Bon sang, je ne vais pas te trousser en public ! s'emporta-t-il. Aurais-tu déjà oublié que ces bois grouillent de hors-la-loi et de tuniques rouges ?

Elle tressaillit.

— Crois-tu qu'ils oseraient nous attaquer ? Nous sommes nombreux, quand même.

— Seulement douze. Et nous n'avons pas les murs de Huntly pour nous protéger, ajouta-t-il d'une voix assez forte pour être entendu à dix pas à la ronde.

— En effet, intervint ce brave Oliver en volant à son secours. Vous feriez mieux d'écouter Sa Seigneurie, mademoiselle. Il sait de quoi il parle.

Geordie se promit aussitôt de récompenser son fidèle lieutenant et indiqua de nouveau la tente à Akira.

— Après vous, madame.

Une poussée de désir lui chatouilla le bas-ventre quand la jeune femme se pencha pour entrer dans l'abri de toile, ses fesses moulées par sa jupe, tendues vers lui comme une offrande.

Il se passa une main sur le visage pour recouvrer son sang-froid.

Il suivit la jeune femme sous la tente et s'allongea près d'elle avant de placer sa dague à côté de sa tête.

— C'est un peu étroit, ici, marmonna-t-elle. Je vais plutôt me coucher sur le côté.

— Bonne idée, approuva-t-il en l'imitant.

Le seul problème était que, du coup, il n'avait aucun endroit où poser son bras.

Par tous les saints, songea-t-il, m'a-t-elle déjà montré, oui ou non, qu'elle tenait à moi ?

Il posa son bras sur Akira.

Celle-ci accueillit ce contact sans broncher et se rencogna contre lui. Un derrière moelleux vint se plaquer contre son membre.

Il prit une inspiration frémissante.

— Ça va ? demanda-t-elle d'une voix aussi onctueuse qu'un filet de miel doré.

— Oui, grommela-t-il tout en sentant une des boucles d'Akira lui taquiner la narine.

Son odeur de jasmin suffisait presque à le faire défaillir de plaisir.

— Je suis bien fatiguée, reprit-elle sur un ton langoureux. Je n'ai pratiquement pas dormi, la nuit dernière.

— Moi non plus. Nous avons chevauché jusqu'à l'aube pour te rattraper.

Elle bougea de nouveau.

— Tu n'as pas pris de repos du tout ?

Il ne put s'empêcher de lui enlacer plus étroitement la taille et d'enfourer sa verge entre ses fesses incroyablement délectables.

— Non, parvint-il à articuler.

Elle soupira.

— Alors nous ferions mieux de dormir.

Trop excité pour trouver le sommeil, il soupira et se prépara à une nouvelle nuit blanche.

Akira ouvrit les yeux, un sourire ensommeillé aux lèvres. Elle ne l'aurait pas admis tout haut, mais la présence de Geordie tout contre elle, sa chaleur dans son dos et son bras vigoureux passé autour de sa taille n'étaient pas loin de l'avoir plongée dans un abîme de félicité. Si seulement ils avaient pu se prélasser ainsi sous cette bâche la journée durant... Hélas, les oiseaux s'étaient mis à chanter et le campement n'allait pas tarder à s'agiter.

Qui pouvait savoir quand ils connaîtraient de nouveau un semblable moment d'intimité ?

L'aimait-elle du plus profond de son âme ?

Oh, oui ! En fait, elle n'avait jamais aimé personne à ce point.

Malheureusement, le doute avait planté ses vrilles dans son esprit. Il prétendait tenir à elle, mais comment s'assurer que ses sentiments pour elle étaient aussi intenses que les siens ?

Comment avoir la certitude qu'il lui resterait fidèle ? Son père ne l'avait pas été envers sa mère, pas plus que son beau-père ensuite. Au vrai, aucun homme de son entourage n'avait paru avoir le moindre penchant pour la constance en amour. Ces exemples désastreux issus de son enfance l'avaient rendue méfiante à l'égard de la gent masculine dans son ensemble. Alors, un duc avec une réputation de...

Elle gémit. Elle ne souhaitait pas repenser au passé de Geordie, ni à son propre avenir. Pour l'heure, en cet instant, il était indubitablement sien. Et elle avait trouvé adorable l'élan de jalousie qu'avaient provoqué en lui les attentions un peu maladroitement de Finlay.

Elle noua les doigts aux siens et porta sa main à sa bouche. Fermant les yeux, elle embrassa ses jointures et savoura son odeur épicée de mâle, l'impression de puissance qu'il dégageait.

Avait-elle donc tort de s'entêter ?

L'avenir seul le dirait.

Il leur restait des kilomètres avant Dunkeld et, si Dieu le voulait, cela donnerait à Geordie l'occasion de réfléchir. À elle aussi, du reste. Il lui avait juré fidélité. Mais si elle lui cédait et acceptait son offre, qu'arriverait-il ensuite ?
Pouvait-elle se fier à lui ?

Elle se mordit la lèvre inférieure.

La vie elle-même était-elle digne de confiance ?

30

Le soleil se couchait quand les bâtiments chaulés de Dunkeld apparurent au détour du chemin. Une fumée grise s'échappait en volutes de chaque cheminée et stagnait sur le village, attendant d'être évacuée par le prochain coup de vent.

Geordie étreignit la bride de sa monture, les poils de la nuque hérissés par un sourd malaise. C'étaient des terres gouvernées par le marquis d'Atholl – un homme qui, au premier froncement de sourcils d'Anne Stuart, lui avait apporté le soutien qu'il vouait auparavant à son demi-frère, Jacques François Édouard Stuart. En bref, c'était un traître et Geordie ne lui faisait pas confiance.

Akira chevauchait à côté de lui, le dos raide. Elle était devenue meilleure cavalière depuis le début de leur périple, mais il la sentait aussi tendue que lui.

— Où se trouve le cottage de ta famille ? demanda-t-il.

Elle désigna, aux abords de la ville, l'endroit où la fumée semblait peser encore plus bas sur les maisons, avant de se mordre la lèvre inférieure.

— Tu es sûr de vouloir m'accompagner ?

À l'évidence, elle paraissait gênée.

— Ne t'inquiète pas de ce que je peux penser. J'ai bien l'intention de te ramener auprès des tiens... et de leur être présenté.

Elle hocha la tête et détourna les yeux, les épaules soudain voûtées.

Geordie se tourna vers Oliver.

— Installez-vous à la taverne et tenez-vous tranquilles. Pas d'embrouilles avec les gens du coin, en particulier avec les sbires d'Atholl, c'est compris ?

— Oui, Votre Grâce.

— Et contentez-vous de bière pour vous désaltérer. Gardez un profil bas et attendez mes ordres.

Après avoir laissé ses Highlanders sur la place du village, Geordie suivit Akira dans un étroit passage. Plus ils s'éloignaient du centre de l'agglomération, plus le décor semblait se délabrer. Des gens se tenaient assis devant des mesures décrépies, le corps couvert de haillons. Une mixture répugnante engorgeait les

caniveaux. Des éclopés à jambe de bois et des femmes à l'expression vide les regardaient passer, les joues creusées comme s'ils n'avaient pas avalé de repas décent depuis des jours. Des enfants sales, pieds nus, s'accrochaient à leurs parents. Geordie crut même distinguer des chairs lépreuses à travers les trous des loques qui leur servaient de vêtements.

Et ce maudit Atholl tolère une telle misère juste sous son nez ? se dit-il.

La fumée qu'il avait vue de loin lui piquait maintenant les yeux, tandis que des relents d'égout lui harcelaient les narines.

— Comment peut-on supporter de vivre dans de pareilles conditions ? ne put-il s'empêcher de grommeler.

Akira voûta encore un peu plus les épaules. Elle n'avait pas croisé son regard depuis qu'ils étaient arrivés en vue de Dunkeld.

Diantre, quel imbécile sans cœur il faisait... Mais le triste spectacle qui s'offrait à lui le confortait encore plus dans sa volonté de persuader la jeune femme de revenir à Huntly.

Un peu plus loin, le quartier de taudis débouchait sur un paysage de petites fermes et de cottages branlants. Akira tourna dans le premier chemin.

— Notre logement est tout au fond, derrière la maison d'une veuve qui nous a recueillies après l'accident de maman et qui nous permet d'y rester en échange de corvées.

Geordie opina du chef. En fait, la maison de ladite veuve lui parut bien délabrée elle-même. Akira leur fit contourner la bâtisse, jusqu'à une cahute dans tel état de décrépitude qu'elle penchait sur le côté et semblait prête à s'écrouler à la moindre bourrasque. De l'herbe poussait sur le chaume de son toit et un simple plaid de laine bleue lui tenait lieu de porte. Il ne pouvait qu'imaginer le froid qui devait régner à l'intérieur à la mauvaise saison. Comme pour compenser, le cottage ne comportait aucune fenêtre. De la fumée noire filtrait à l'une des extrémités du toit dépourvu de cheminée.

Craignant de laisser échapper une remarque blessante, Geordie serra les dents. Quand Akira arrêta son cheval, il descendit aussitôt du sien pour l'aider à faire de même.

Elle lui pressa les bras, ses yeux indigo empreints d'hésitation.

— Peut-être ferais-je mieux d'entrer la première.

— Pendant que je garde les chevaux de madame ? répliqua-t-il avec un brin de sarcasme, avant de secouer la tête. Désolé. À toi de décider.

Les joues adorablement rosies, elle lui tapota l'épaule.

— Je n'en ai que pour un moment.

Une bouffée de fumée s'échappa quand Akira écarta le plaid pour pénétrer dans la mesure. Les cris et les hurlements de joie qui saluèrent son arrivée firent

sourire Geordie. Il valait effectivement mieux qu'elle fût entrée la première. Il avait l'impression, à entendre la cacophonie qui s'ensuivit, qu'une vingtaine de voix féminines pressaient Akira de questions.

— Silence ! s'exclama un timbre plus mûr.

Le brouhaha cessa.

— Merci, maman, articula Akira. Avant de vous raconter quoi que ce soit, je dois vous prévenir qu'un personnage très important patiente dehors.

— Ooooooh ! fit sa mère d'une voix qui se perdit dans les aigus. Qui est-ce ? Et pourquoi ne pas nous l'avoir dit tout de suite ?

— J'ai essayé, maman, repartit la jeune femme avant d'écarter la portière en tartan et de passer la tête dehors.

Un deuxième nuage grisâtre s'échappa par l'ouverture, tandis qu'elle faisait signe à Geordie d'entrer.

Après s'être courbé pour passer sous le linteau, il se redressa en plaquant sur son visage un sourire affable. L'endroit ressemblait à une redoute après le tir d'un canon – fumée comprise. Quoique la lumière fût chiche, du désordre se voyait partout : des bouquets d'herbes séchées pendaient des chevrons et des tas de tissus et de fils occupaient à peu près chaque espace disponible. Geordie constata avec soulagement que les abords du foyer, au moins, étaient dégagés. Au-dessus du feu pendait une marmite suspendue à une poutre, cependant qu'autour s'alignaient proprement une meule à grain et divers ustensiles de cuisine accrochés à des clous enfoncés dans le mur de torchis.

Quatre paires d'yeux le contemplaient sans ciller. À leur expression, il était clair que leurs propriétaires n'avaient jamais vu de Highlander.

Akira se tourna vers lui.

— Je vous présente Sa Grâce, George Gordon, duc de Gordon.

Il lui adressa un clin d'œil. Le titre avait une sonorité quasi sensuelle et très peu protocolaire dans la bouche de la jeune femme.

L'une des filles qui se tenaient devant lui en béa de stupéfaction, les yeux ronds comme des souverains, tandis que ses sœurs inclinaient la tête et le gratifiaient d'une révérence.

La mère d'Akira semblait sur le point de défaillir et vacillait sur sa canne. La jeune femme vint la soutenir.

— Voici ma maman, Laini, dit-elle avant de désigner ses sœurs. Kinda est la benjamine, et ensuite viennent Scota et Annis.

Annis était celle qui n'avait su cacher son ébahissement. Elle se reprit cependant bien vite et afficha un air hautain qui, hélas, déparait sa beauté. Geordie pensa fugitivement à Elizabeth. La plupart des aristocrates se comportaient comme Annis avec lui : en lui témoignant une froideur censée leur

donner une aura de mystère et d'inaccessibilité qui, en fait, cachait mal un désir de le séduire. Dans sa jeunesse, il aurait pu s'y laisser prendre. Plus maintenant.

Reportant son attention sur la mère d'Akira, il la salua.

— Ravi de vous rencontrer enfin.

Laini reprit contenance et lui adressa un chaud sourire, ses yeux bruns pétillant d'intelligence. Son sourire n'affectait cependant qu'un seul côté de sa bouche, l'autre étant balafré d'une profonde cicatrice qui lui barrait la joue depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'oreille.

— Bienvenu chez nous, milord, dit-elle avant d'adresser un signe de la main à ses filles. Faites donc de la place à table, les enfants.

Puis se retournant vers lui :

— Nous étions sur le point de prendre un peu de potage. J'espère que vous pourrez vous joindre à nous.

— Euh...

Il jeta un coup d'œil paniqué à Akira, qui hocha vigoureusement la tête.

Il s'inclina de nouveau.

— J'en serai honoré, répondit-il.

Et les questions reprirent, chacune des filles coupant la parole à l'autre en haussant la voix, jusqu'à ce que l'aînée lève la main pour leur intimer le silence.

— Je raconterai tout depuis le début quand le repas aura été servi.

— Vous vous asseyez près de moi, Votre Grâce, ordonna Laini avec assurance en tapotant la place à côté de la sienne, au bout du banc. Avant toute chose, j'aimerais savoir comment il se fait que le duc de Gordon raccompagne ma fille chez elle.

— C'est l'homme qui a reçu une balle de mousquet à la jambe, expliqua Akira.

— Aaaaaah ! lâchèrent-elles toutes en chœur.

Tandis qu'il s'installait à l'endroit indiqué par la mère de la jeune femme, elle le toisa d'un œil inquisiteur.

— Il semblerait que vous soyez plutôt bien remis de votre blessure.

— Si fait, admit-il avec son sourire le plus chaleureux – celui qui marchait toujours sur sa propre mère. Grâce à Mlle Akira, me revoilà plus fringant qu'un poulain par une matinée de printemps.

Laini s'esclaffa. Maintenant qu'il était plus près d'elle, il ne pouvait s'empêcher de regarder sa cicatrice. La pauvre femme avait reçu un méchant coup de couteau, mais la balafre ne gâchait pas trop sa beauté. Ses cheveux sombres striés de fils gris étaient noués en chignon sur la nuque.

— Merci de nous avoir ramené ma fille. Je ne sais comment nous nous en sortirions, sans la pièce que vous lui avez promise.

Akira s'assit en face de Geordie.

— Hélas, j'ai perdu la pièce de dix shillings quand j'ai été attaquée par les bandits de grand chemin.

— Attaquée ? s'écria sa mère en portant une main à son cœur.

— Croyez-moi, intervint Geordie, ces gredins ne nuiront plus à personne.

Avec un grand sourire à l'adresse de la jeune femme, il plongea la main dans son aumônière.

— Ce qui me rappelle une chose : j'ai trouvé ceci sur la route en remontant la piste de votre fille.

— Quoi donc ? s'enquit Laini.

Geordie déposa la pièce de dix shillings sur la table.

Tout le monde poussa un hoquet de stupeur.

— Dieu du ciel...

— Je peux la voir ? demanda Kynda en chipant la pièce pour la lever avec révérence devant ses yeux, comme si c'était une relique.

Akira croisa le regard de Geordie et articula silencieusement « merci ».

— Va vite me ranger ça dans la tirelire, intervint Laini. Nous ne pouvons nous permettre de perdre cet argent. Grâce à lui, nous pourrions manger à notre faim une année durant.

Doux Jésus, pensa Geordie, cette pièce qui n'était pour lui qu'un peu de monnaie allait assurer la subsistance de cette famille pendant aussi longtemps ? Par comparaison, sa vie lui paraissait soudain une série ininterrompue de gaspillages !

Annis disposa une aiguière et cinq coupes en bois sur la table.

— Du vin coupé d'eau, dit-elle en battant des cils.

— Scots, sers-nous donc le potage, reprit sa mère en remplissant d'autorité une des coupes qu'elle tendit à Geordie. Akira, je te trouve bien silencieuse, d'un coup. Ne nous as-tu pas promis de nous raconter tes pérégrinations avec ce beau duc ?

La jeune femme considéra Geordie avec un regard soucieux. Il se tut. L'heure n'était pas encore venue d'abattre ses cartes.

Akira se lança sans plus attendre dans son récit. Il l'écouta avec fascination. Elle avait une excellente mémoire et se souvenait même de détails qu'il avait pour sa part oubliés. Il s'aperçut également qu'elle s'exprimait avec une éloquence simple mais très évocatrice, qui était assez étonnante de la part d'une personne sans instruction. La chandelle allumée au milieu de la table nimbait son visage d'un halo ressemblant à l'auréole des saints sur les tableaux de maîtres.

Laini lui donnait régulièrement des coups de coude complices. Et il demeurait béatement assis sur son banc, les côtes chahutées par la femme qui

régnait en matrone sur ce petit cottage. Le voyant ciller, elle eut un haussement de sourcils et désigna le bol de potage posé devant lui. Il avait été si captivé par le témoignage d'Akira qu'il n'avait pas prêté attention à Scota quand elle l'avait servi.

Il prit sa cuillère en bois et goûta la soupe. Celle-ci lui parut d'une fadeur insigne. Elle ne manquait pas seulement de sel, mais de tout : y cherchant un bout de viande, il n'en trouva aucun.

Tout le monde autour de lui, cependant, dévorait la frugale mixture de bon cœur, comme si c'était une manne.

Akira acheva son récit – sans avoir, évidemment, révélé certains épisodes. Geordie la considéra avec un air interrogateur en notant qu'elle n'avait pas rapporté sa proposition de les héberger toutes à Huntly.

Laini reposa sa cuillère près de son bol vide.

— Quand devez-vous rentrer chez vous, Votre Grâce ?

— Dans quelques jours, je pense.

Il adressa une nouvelle mimique à la jeune femme qui continuait à se taire.

— Pouvez-vous revenir demain ? demanda Laini en lui tapotant la main. Avec mon aînée à la maison et dix shillings dans le pot, un bon poulet bouilli s'impose.

Geordie était totalement disposé à revenir... Mais du poulet bouilli ? Pour une fête ?

— Et si vous me permettiez d'emmener Mlle Akira demain au marché, pour qu'elle choisisse la viande ?

Laini serra les mains contre sa poitrine.

— Mazette ! Ce n'est vraiment pas nécessaire...

— Cela me ferait plaisir. Très plaisir. Considérez cela comme l'expression de ma gratitude.

— Je peux y aller aussi, maman ? s'enquit Annis. J'ai besoin de nouveaux habits.

— Non, trancha Akira. J'ai besoin de parler au duc. Seule.

— Seule ? répéta sa mère sur un ton alarmé.

— Par toutes les étoiles du ciel, Akira, tu as été seule avec lui pendant une *éternité*, objecta Scota d'une voix plaintive.

Laini leva la main.

— Akira aura le droit d'accompagner Sa Grâce au marché tant qu'elle sera chaperonnée par ses sœurs. Je ne suis pas près de laisser courir la moindre rumeur désobligeante sur ma fille.

Geordie se redressa et prit la main de la maîtresse de maison.

— C'est entendu, dit-il. Et ces demoiselles pourront ainsi se prendre de la soie et des rubans pour leurs nouvelles robes.

Des cris de ravissement et des applaudissements frénétiques accueillirent cette nouvelle.

Ignorant les sœurs d'Akira, Geordie se pencha vers la main de Laini pour l'embrasser, espérant avoir réussi à donner la meilleure image de lui-même à la mère de la femme qu'il aimait.

— Mille mercis, milord, repartit Laini, rayonnante, une rougeur adorable sur ses joues de dame mûre.

Geordie comprenait maintenant de qui Akira tenait sa beauté...

Évidemment, tout le monde tint à le raccompagner à son cheval, si bien qu'Akira fut obligée de lui souhaiter une bonne soirée au milieu de ses sœurs qui le contemplaient avec émerveillement comme s'il était un prince – ce qu'il était plus ou moins, en fait. Sauf que pour elle il demeurait Geordie, l'homme qui avait reçu une blessure sévère à la cuisse, l'homme qui avait eu besoin d'elle, l'homme qui n'avait pas ménagé sa peine pour assurer sa sécurité... et le seul homme dont elle se soit jamais éprise.

Son cœur se serra à cette pensée. Pourquoi fallait-il qu'elle l'aime plus qu'il ne l'aimait lui-même ? Comment allait-elle pouvoir le laisser repartir, au risque de ne plus jamais le revoir ? Elle avait soudain envie de tomber à genoux et de pleurer.

Ce retour avec lui dans son foyer avait été une expérience douce-amère. Au moins n'avait-il pas tourné les talons, sitôt entré dans leur modeste cottage, pour repartir bride abattue vers Huntly. Elle avait cependant eu beau le prévenir de ce qui l'attendait, elle n'avait pas manqué de remarquer son air choqué quand il avait franchi le seuil. Il était vrai que le désordre qui régnait était encore pire que dans ses souvenirs – mais à quoi s'attendre d'autre, de la part de cinq personnes vivant dans une seule et même pièce ?

Dieu merci, il avait été d'une exquise courtoisie avec sa maman. D'ailleurs, après son départ, celle-ci ne tarit pas d'éloges sur ses « bonnes manières » et l'humilité avec laquelle lui, un duc, titulaire du plus haut rang du royaume après l'occupant du trône, avait partagé leur humble potage.

Toute la soirée, elle attendit de pouvoir se confier à sa maman sans être interrompue à tout bout de champ par les filles, en particulier Annis. En vain : à seize ans, Annis était capable de se montrer la personne la plus indiscreète et la plus assommante de tout Dunkeld ! Quand ses sœurs s'endormirent, elle put toutefois consulter celle qui avait toujours été sa meilleure conseillère.

Posant les pieds sur le sol froid de terre battue, elle quitta le lit, s'enveloppa les épaules d'un plaid et, sur la pointe des pieds, alla plonger une branchette dans

les braises du foyer pour allumer une bougie avant de s'approcher de la paille de sa mère.

— Tu dors ?

— Du tout, répondit Laini en tapotant la paille à côté d'elle. Je me demandais justement quand tu allais venir me parler.

Akira s'assit près d'elle en repliant les jambes sous sa chemise, comme elle l'avait si souvent fait par le passé. Cette maison était son foyer, mais elle en avait été éloignée durant si longtemps et avait connu tellement d'expériences nouvelles qu'elle ne s'y sentait plus vraiment chez elle. Désormais l'endroit lui paraissait encombré, surpeuplé, enfumé et sale.

Sa maman prit ses mains entre ses paumes.

— Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— À la manière dont tu le regardes. Et c'est réciproque, apparemment.

Akira secoua la tête.

— Je ne sais plus quoi penser.

— Pourquoi donc ? s'enquit Laini en fronçant les sourcils. Ne me dis pas qu'il est marié ! Par les fées miséricordieuses, j'aurais dû m'en douter... La plupart des personnages de haut rang comme lui ont déjà épousé et enfants, à son âge.

— Il *était* marié. La duchesse a réclamé le divorce et vit maintenant en Flandre.

Sa mère se renfrogna de plus belle.

— Un divorce ? Quelle rareté !

— C'est pourtant le cas. J'ai même rencontré la duchesse ; elle se trouvait au château de Huntly à notre arrivée. Elle pensait qu'Alexander – le fils du duc – allait devoir succéder à son père, étant donné que personne ne savait ce qui était arrivé à Sa Grâce.

— Je vois, fit sa maman en lui tapotant la main. Tu as vécu une fameuse aventure. Mais je veux savoir ce qui te tracasse autant, ma chérie. Raconte-moi tout sans plus attendre.

Baissant les yeux, la jeune femme poussa un profond soupir.

— C'est trop humiliant à avouer.

— Aurait-il abusé de toi ? demanda Laini en frappant sa paume du poing. Si c'est le cas, je vais le...

— Non, la coupa Akira en portant ses mains jointes à ses lèvres. Il n'a pas abusé de moi.

Laini referma la bouche et plissa les paupières.

— Toi, tu ne me dis pas tout.

— C'est arrivé tout seul, maman. Il m'a dit qu'il voulait prendre soin de moi – de nous toutes – mais je l'ai mal compris.

— As-tu... ?

Sa maman riva ses yeux aux siens et laissa échapper un hoquet consterné.

— Tu l'as fait !

Saint Moïse, sa mère était capable de lire dans ses pensées ! Mais elle n'avait jamais rien pu lui cacher.

Malédiction ! Elle n'avait plus d'autre choix, maintenant, que de vider complètement son cœur.

— J'ai cru en fait qu'il avait l'intention de m'épouser, dit-elle, les yeux piqués par les larmes. M-M-Mais il m'a juste proposé d'être sa m-m-maîtresse !

Elle se cacha le visage dans ses mains. Oh, comme cette confession lui coûtait... Sa maman allait-elle la jeter à la rue ?

Elle redressa la tête et lut dans le regard de Laini une déception qui la cingla plus cruellement que vingt coups de fouet.

— Il prétend ne pas pouvoir se marier sans une autorisation du pape et de la reine Anne, qu'il ne pense d'ailleurs pas obtenir. Il m'a proposé de nous héberger toutes les cinq dans le petit manoir de Huntly. C'est en fait la plus grande résidence que j'aie jamais vue, à part le château. Elle est meublée et décorée dans le style français, avec des tapisseries en soie sur les murs et plus de pièces que je ne saurais en compter. Il m'a dit que les filles pourraient apprendre à lire, à écrire et à monter à cheval. Nous vivrions là-bas comme des reines.

— Et tu as refusé ?

Akira opina en s'essuyant les yeux.

— Oui.

Laini agita le poing et l'abattit sur sa poitrine.

— Maudit soit ce duc d'avoir profité ainsi de ma fille ! J'aurais dû te retenir à la maison quand tu es passée ce soir-là, après la bataille, avant d'aller lui sauver la vie !

La jeune femme attrapa la main de sa mère pour la poser sur son cœur.

— C'est un honnête homme, maman, quelqu'un de bien. Il a toujours été très gentil avec moi. Il y a juste que...

— Quoi donc, ma chérie ?

— J'ai peur de ce qui se passera dans dix ans.

Elle secoua la tête, la gorge serrée.

— Il a reconnu avoir déjà eu des maîtresses. Et s'il finissait par se lasser de moi ?

— De toi ? répéta sa mère avec une expression aussi incrédule que courroucée. S'il ne veut plus de toi, alors c'est vraiment le plus bel imbécile que

la terre ait jamais porté !

— Que dois-je faire ?

Laini caressa doucement le médaillon qui pendait à son cou. Elle prétendait qu'il s'agissait d'un talisman qui lui permettait de lire l'avenir, mais c'était surtout une pierre brillante qu'elle tenait de sa propre mère.

— Pourquoi a-t-il besoin de la permission du pape ? Souhaite-t-il se remarier à l'église ?

Akira considéra sa mère avec perplexité.

— Eh bien... oui, je suppose.

— C'est une situation fort embarrassante. Et je regrette que ton père ne soit pas là pour lui frotter un peu les oreilles, à ton duc.

Elle s'interrompt pour fouiller sous sa paille et en sortit une fiole.

— Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ?

— Plus que tout, maman.

— Bon. En ce cas, bois une goutte de ce philtre et demande aux fées tziganes d'éclairer ta route.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du whisky. Avec une pointe d'essence de belladone pour te faire dormir, répondit Laini en lui adressant un clin d'œil. C'est un philtre puissant dont il ne faut pas abuser.

Akira hésita, sachant la belladone potentiellement mortelle.

— Et ce n'est pas dangereux ?

— Si, mais le principe actif est en l'occurrence très dilué. Et le whisky excellent.

Akira avala une mince gorgée du breuvage et rendit la fiole à sa mère.

— Autant que j'en prenne aussi, vu que je dois affronter un méchant duc demain, expliqua cette dernière avant de l'imiter.

Akira sentit son estomac se contracter, comme s'il était pris dans un étau.

— Tu vas rester courtoise avec lui, n'est-ce pas ?

Laini reboucha la fiole.

— Mais oui, ne t'inquiète pas. Seulement, comme il s'est permis de labourer une terre qui ne lui appartenait pas, il me semble que j'ai le droit de m'enquérir de ses intentions.

Akira se sentit prise de vertige. Le philtre de sa maman était puissant, en effet, et elle se demandait si celle-ci n'en prenait pas régulièrement, pour en garder ainsi une dose sous sa paille. Elle battit des paupières.

— Peut-être soumettre un duc à la question n'est-il pas une très bonne idée.

Sa mère eut un geste désinvolte.

— Bah ! Laisse donc les fées opérer leur magie. Tu auras ta réponse demain, comme toujours.

31

Geordie se présenta au cottage en milieu de matinée – une heure acceptable pour emmener quatre demoiselles en promenade. Avant qu’il ait pu frapper à l’encadrement de la porte, Akira écarta le plaid. Une bouffée de fumée lui balaya la figure. Il s’éventa de la main en toussant.

— Te voilà enfin ! s’exclama-t-elle. Les filles sont déchaînées et maman est près d’avoir une crise.

Elle prit sa main et l’incita à se pencher vers elle.

— Elle veut te parler, lui chuchota-t-elle à l’oreille.

Il sourit, touché par l’expression soucieuse de la jeune femme.

— Vraiment ?

— Oui. Et *en privé*.

Ses sœurs sortirent alors de la cahute à la queue leu leu, un sourire béat aux lèvres.

— Bonjour, Votre Grâce ! le saluèrent-elles à l’unisson.

Laini boitilla jusqu’au seuil.

— Allez donc ramasser les œufs de la patronne pendant que je discute avec le duc, leur lança-t-elle.

Akira pâlit.

— Ne t’inquiète pas, murmura-t-il en lui serrant la main.

Il n’avait jamais rencontré une femme d’âge mûr qui pût résister à ses charmes. Et cette demande d’entretien en tête à tête lui paraissait plutôt bon signe.

Avec un soupir, sa rose tzigane lui étreignit les épaules.

— Bon courage.

— Allons, Votre Grâce, assez lambiné comme ça, dit Laini. Entrez donc.

Il décocha un haussement de sourcils à la mère d’Akira.

— Veuillez m’excuser, madame, mais je ne lambine *jamais*.

— Sauf pour reluquer ma fille, apparemment. Venez, j'ai deux mots à vous dire.

Il gloussa, salua la jeune femme d'un hochement de tête et suivit sa mère à l'intérieur.

— Que puis-je pour vous en ce beau matin, madame ?

— Épargnez-moi vos manières de grand seigneur, Votre Grâce, elles ne marcheront pas avec moi, repartit Laini sur un ton plutôt sec.

Elle s'appuya sur sa canne pour le regarder par en dessous.

— Il paraît que ma fille vous a sauvé la mise plus d'une fois.

Curieuse façon d'entamer une conversation, surtout avec un duc, songea-t-il.

— Certes. Je lui dois beaucoup.

— Hmm, fit son hôtesse en plissant les paupières d'un air méfiant. Elle m'a appris que vous lui aviez demandé d'être votre *maîtresse* – d'habiter dans une de vos belles maisons du Nord. Elle m'a dit aussi que vous nous y aviez toutes invitées, mes filles et moi.

Diantre, elle avait proféré le mot « maîtresse » comme si c'était une insulte pire que « putain » ! Geordie soutint son regard inquisiteur et s'efforça de garder une expression neutre. Il ne put toutefois s'empêcher de poser les poings sur ses hanches.

— En effet, reconnut-il.

— Dites-moi, monsieur le duc de Gordon, aimez-vous mon enfant ?

À cela, au moins, il pouvait répondre sans hésitation.

— Plus que tout.

— Et vous êtes divorcé de votre duchesse ?

— Si fait.

— J'ai du mal à vous comprendre, lâcha son interlocutrice en pinçant les lèvres et en secouant la tête, ce qui agita les anneaux d'or à ses oreilles. Vous venez de me confier que vous aimez ma fille, et pourtant vous lui proposez de devenir votre *maîtresse* au lieu de l'épouser.

Geordie baissa les yeux sur ses souliers à bout carré.

— C'est compliqué.

— Cela me paraît au contraire fort simple : vous demandez à ma fille de renier ses valeurs. Est-ce parce qu'elle est d'ascendance tzigane ? La considérez-vous inférieure à vous ?

Il releva vivement la tête.

— Seigneur, non ! Je considère au contraire Akira comme un don du Ciel. Elle est un ange à mes yeux.

La mère de la jeune femme se rapprocha de lui en boitant.

— Alors pourquoi refuser de la prendre pour femme ?

— Je vous le répète : c'est compliqué. Il faudrait que j'obtienne une licence de l'évêque d'Aberdeen, et ensuite l'autorisation de la reine Anne. Dans le premier cas, ce sera difficile. Dans le second, ce sera tout simplement impossible. La reine ne souhaite que ma déconvenue. Je suis catalogué comme partisan du roi Jacques, et mon mariage avec une roturière...

— Ah, ah ! coupa Laini en lui agitant un doigt sous le nez. C'est bien ce que je disais : vous la jugez inférieure à vous.

Sacré bon sang, si elle avait été un homme, il aurait saisi ce maudit doigt pour le lui arracher ! Au lieu de quoi, il s'éclaircit la gorge.

— Je n'ai pas dit cela.

Laini haussa son visage tout près du sien et bomba le torse.

— N'empêche que vous refusez de l'épouser à cause de sa condition. Vous ne vous êtes même pas demandé s'il n'y avait pas une autre solution – une solution inspirée par les racines de ma fille, par son héritage, par les coutumes qui lui sont chères.

Il sentit un tressaillement lui tirailler la joue.

— Je vous écoute...

La mère d'Akira s'appuya des deux mains sur le pommeau de sa canne.

— Êtes-vous homme à prendre vos responsabilités, une fois que je vous aurai montré comment les assumer ?

Il croisa les bras et toisa la femme de toute sa hauteur. Si elle détenait la solution à leur problème, pourquoi ne la crachait-elle pas sans plus attendre ? Il était temps de reprendre le contrôle de la conversation.

— Si vous savez comment je puis témoigner un amour éternel à Akira, dites-le-moi donc, car je commence à être las de vos provocations, même si vous êtes la mère de la personne que j'aime le plus au monde.

À sa grande stupeur, Laini se pencha vers lui pour lui tirer l'oreille !

— Un peu de respect pour vos aînés, Votre Grâce. Peu m'importe que vous soyez duc ou miséreux. Dans ce cottage, c'est moi la reine. Excusez-vous sur-le-champ, ou je rappelle immédiatement mes filles et j'interdis à Akira de vous revoir.

— Aïe ! fit-il en se baissant sous la traction exercée par Laini. Veuillez me pardonner. Je ne voulais pas vous offenser...

— Bien, dit-elle en relâchant son oreille avant de s'essuyer la main sur sa jupe. Maintenant, écoutez-moi bien, jeune godelureau, je *vais* vous montrer la voie du bonheur. Mais avant que je vous accorde mon consentement, vous allez devoir me prouver votre mérite.

— Ah, murmura Geordie, éberlué par la fierté sourcilleuse de cette femme qui le dévisageait comme si elle était la reine des fées en personne.

Il se passa une main sur la bouche. Il aurait été prêt à aller jusqu'en enfer pour obtenir la main d'Akira.

— Exprimez vos exigences et je m'y soumettrai. Que désirez-vous ? Toute une nouvelle garde-robe pour vous et vos filles ? Des bijoux, peut-être ?

— Mais non, grand benêt, reparti-elle en lui assenant une claque sur l'épaule. C'est à ma fille que vous devez prouver la profondeur de votre affection. Et ce n'est pas en jetant votre argent par les fenêtres que vous y parviendrez.

— Très bien.

Il se permit un petit soupir de soulagement : montrer son affection à la jeune femme ne devrait pas être difficile. Il l'avait déjà fait à maintes reprises !

— Et quand puis-je espérer obtenir votre approbation à ce sujet ?

— Quand je vous le dirai, et pas avant, répliqua Laini en lui indiquant la porte d'un geste. Filez maintenant, et allez dépenser votre fortune pour mes petites. Je fermerai les yeux cette fois-ci.

Akira à son bras, Geordie suivait les sœurs de la jeune femme qui sautillaient devant eux sur le chemin tout en papotant avec excitation.

— Alors ? s'enquit-elle.

Il feignit l'incompréhension.

— Hmm ?

— Oh, je t'en prie, arrête de jouer les idiots.

Elle le poussa du coude.

— Qu'est-ce que maman avait à te raconter ?

Il pouffa. Au moins ignorait-elle à quel point sa mère avait réussi à le désarçonner.

— Je dois te prouver mon amour pour obtenir son consentement.

Ralentissant le pas, elle le dévisagea.

— Son consentement ? Parce qu'elle serait prête à accepter que je devienne ta, euh... maîtresse ? demanda-t-elle en prononçant ce mot exactement de la même façon que sa mère – comme si c'était un juron.

Geordie se frotta la tempe.

— À vrai dire, je n'en sais trop rien.

— Oh, fit Akira, apparemment aussi peu enthousiasmée que lui par le projet que Laini pouvait avoir en tête, quel qu'il fût.

Il tapota la main de sa rose tsigane pour la rassurer.

— Elle est restée assez mystérieuse sur ce qui pourrait nous permettre de vivre heureux à tout jamais.

— Cela lui ressemble bien, hélas.

— Tu... Tu lui fais confiance, je suppose ? s'enquit-il avec hésitation.

— En général, oui, mais concernant ma vie privée, je préfère qu'elle ne s'en mêle pas trop.

— Je vois. L'ingérence des mères est apparemment un problème qui se retrouve à tous les échelons de la société.

Il marqua une pause pour observer un instant la femme extraordinaire qui se promenait à son bras.

— Tu lui as parlé de nous, n'est-ce pas ?

— Oui. Pour savoir ce qu'elle en pensait.

— J'en déduis qu'elle n'a pas été ravie par ma proposition ?

— Plutôt par ton absence de proposition, corrigea-t-elle avant de détourner la tête. Mais elle prétend pouvoir tout régler avec une pincée de magie tsigane.

— Elle m'a tenu plus ou moins le même discours, sauf que...

— Oui ?

— Comme je te le disais, je suis censé lui montrer que mon affection pour toi est sincère et durable.

— Et comment ?

— Elle s'est abstenue de le préciser.

Akira se mordilla la lèvre inférieure.

— Et j'imagine qu'elle ne t'a pas informé non plus de la manière dont elle allait régler notre, euh... petit problème.

— Non, répondit-il en serrant la main de la jeune femme. Mais j'ai comme le sentiment que ta maman a un esprit – et une volonté – plus affûtés que la dague que je porte au fourreau.

— Ça, je peux te le confirmer.

Geordie réfléchit un instant.

— Qu'est-ce qui serait susceptible de l'impressionner, à ton avis ?

Akira soupira.

— Difficile à dire. Le travail bien fait. L'honnêteté. La franchise. La fidélité à sa parole.

— Hmm, ce sont déjà des pistes sérieuses.

Il releva la tête et s'aperçut que les sœurs d'Akira venaient d'entrer dans la boutique du tailleur de la grand-rue.

— Je crois que nous ferions bien de les rejoindre.

Akira afficha un sourire attendri.

— Elles n'ont pas cessé d'être excitées depuis leur réveil !

Quand ils pénétrèrent à leur tour dans le magasin, Kynda était déjà en train de dérouler une bobine de ruban tandis que Scota et Annis palpaient des

échantillons de tissu.

— Je veux une robe avec plein de dentelle et de rubans ! s'exclama Kynda d'une voix suraiguë tout en pirouettant sur elle-même, comme si elle venait de recevoir la faveur décrochée du haut d'un mât de cocagne.

Le couturier vint lui arracher le ruban des mains.

— Dehors, vous toutes ! Pas question qu'une bande de romanos souille ma marchandise !

Geordie s'avança pour reprendre le ruban et le rendre à Kynda.

— Ces demoiselles sont avec moi et je leur ai donné la permission de choisir ce qu'elles voulaient.

Le tailleur le considéra par-dessus ses bécicles et le détailla de la tête aux pieds.

— Ah oui ? Et qui êtes-vous pour oser introduire dans ma boutique ce ramassis de filles des rues ?

Geordie se pencha vers le commerçant.

— Puisque vous tenez à le savoir, apprenez que je suis le duc de Gordon et que ces jeunes dames sont sous ma protection, répondit-il avant d'indiquer son aumônière. Alors, si vous désirez obtenir leur clientèle, soyez un peu plus aimable avec elles, je vous prie.

Le bonhomme s'épongea le front avec fébrilité.

— Veuillez me pardonner, Votre Grâce. On n'est jamais trop prudent, par les temps qui courent. Il ne se passe pas une journée sans que je me fasse voler un bout de dentelle ou de ruban... Mais je vous en prie, Votre Grâce, asseyez-vous donc, reprit-il en le guidant jusqu'à un sofa. Je vous promets de confectionner pour ces demoiselles des toilettes que l'Écosse entière admirera !

— Voilà un discours qui m'est déjà plus agréable, répartit Geordie avant de se tourner vers Akira pour lui baiser la main. Je te confie la suite des opérations, *mo leannan*.

Résigné à passer la journée au milieu d'un essaim de femmes enivrées par la fièvre des achats, il s'installa sur le canapé en s'arrangeant pour avoir une vue sur l'extérieur.

La boutique fut bientôt envahie par un amoncellement de rouleaux de tissus et de pièces d'étoffes retirés des présentoirs et des étagères, tandis que le couturier s'évertuait à prendre à la volée les mensurations de ces dames qu'il griffonnait à la va-vite sur un petit carnet. Plusieurs passantes poussèrent la porte de la boutique, avant d'aviser les jeunes filles à la chevelure d'ébène qui en avaient pris possession et de se retirer avec un reniflement méprisant.

Geordie considérait ces manifestations de dédain avec amusement : si seulement il avait eu un détachement de Tsiganes sur la lande de Hoord, les

tuniques rouges auraient fini par battre en retraite, il en était certain ! Et la reine Anne serait partie se réfugier au Danemark avec son Danois de mari.

Son irritation monta cependant d'un cran quand il vit deux soldats jeter un œil à l'intérieur du magasin, à travers la vitrine. Glissant une main vers sa dague, il se pencha en avant, prêt à en découdre.

Heureusement, les tuniques rouges poursuivirent leur patrouille. Cette alerte avait cependant suffi à tracasser Geordie. Il avait pourtant demandé à ses hommes de garder profil bas et d'éviter les ennuis. Ces soldats étaient-ils juste curieux, ou avaient-ils été avertis de leur présence au village ? Il tapota son aumônière qui contenait l'attestation du capitaine Weaver : tant qu'il garderait ce document sur lui, il n'aurait pas grand-chose à craindre des autorités locales.

Quand enfin Akira et ses sœurs furent disposées à repartir, il avait plus faim qu'un renard au beau milieu de l'hiver !

— Mesdemoiselles, annonça-t-il, je vous invite à déjeuner à l'auberge.

— Sur le marché, il y a une tente où l'on vend des brochettes d'agneau, susurra Annis.

Scota battit des mains.

— J'adore les brochettes, et on n'en a pas eu depuis la dernière visite d'oncle Bruno, qui remonte à des mois et des mois !

Geordie estimait pour sa part qu'il allait devoir engloutir au moins une cinquantaine de ces en-cas pour satisfaire l'appétit qui lui tenaillait l'estomac, mais si c'était ce que voulaient les filles, il n'allait pas leur refuser ce plaisir.

Il se retrouvera donc, avec toute la bande de pipelettes en jupon, à remonter l'allée du marché pour rejoindre la tente du rôtiiseur. Tout en se laissant guider, il prenait soin d'observer les environs et éprouva rapidement un sourd malaise en constatant le nombre de tuniques rouges qui déambulaient parmi les badauds.

La nuque hérissée, il chercha du regard un signe de la présence de ses hommes. Ceux-ci semblaient avoir suivi scrupuleusement ses ordres et n'étaient visibles nulle part.

Akira commanda des brochettes pour tout le monde. Geordie les paya et avala sa part en quelques bouchées. S'apprêtant à en prendre cinq autres, il plongeait la main dans son aumônière quand une voix s'éleva dans son dos.

— Eh bien, eh bien... Gordon, pour une surprise...

Pivotant sur lui-même, il se retrouva face à John Murray, le marquis d'Atholl. Vêtu de soie et de velours bleus, le détestable personnage arborait un postiche châtain d'une prétention ridicule.

Autant se montrer aimable, songea Geordie.

— Atholl, quel plaisir de vous croiser par cette belle journée !

— Vraiment ? Je suis pour ma part abasourdi que vous osiez vous montrer à Dunkeld, répliqua le marquis en passant ses doigts fins sur les revers de son pourpoint. J'ai eu vent que vous étiez partisan du *prétendant* Jacques.

Geordie serra les poings en entendant cette vermine emperruquée souligner le mot « prétendant ». Un détachement de tuniques rouges les encerclait mais, en tant que duc, il leur était à tous supérieur.

— Vous outrepassiez vos prérogatives, messire, lui rappela-t-il sèchement.

John eut un sourire narquois.

— Vous êtes peut-être d'un plus haut rang que le mien, mais vous vous trouvez ici sur mes terres. Je suppose que ceci compense cela.

— Je rends une simple visite de courtoisie. Ma présence à Dunkeld n'a rien à voir avec la politique.

— Vous, Votre Grâce, ne pas vous mêler des affaires du royaume ? s'enquit le marquis avec une incrédulité marquée. Il a pourtant été porté à ma connaissance que vous avez défié le pouvoir de Sa Majesté, la reine Anne, en participant au soulèvement de la lande de Hoord, il y a un mois de cela.

— On vous aura induit en erreur.

L'intuition de Geordie lui soufflait cependant de rester discret sur le motif de sa venue à Dunkeld.

— Mes couleurs n'ont pas flotté sur ce champ de bataille, ajouta-t-il, et je vous saurais gré de ne pas colporter ce genre de rumeur diffamante sur mon compte.

Le marquis eut un reniflement méprisant et se passa le pouce sur le bout du nez.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour vous discréditer, apparemment.

Il se pencha en avant pour enchaîner :

— J'ai appris que la duchesse vous avait quitté, et voici que vous paradez sur la place du village avec une volée de romanos !

Geordie sentit la moutarde lui monter au nez et eut le plus grand mal à ne pas obliger l'impudent à ravalier ses railleries. Sacredieu, s'ils n'avaient été entourés de soldats, John aurait eu droit à un ravalement de portrait en règle !

Adressant un regard à Akira pour la prier de s'excuser, il agrippa le marquis par l'épaule et l'entraîna à l'écart, avant de rapprocher sa bouche de son oreille.

— Je ne tolérerai pas non plus que vous salissiez la réputation de ces honorables jeunes dames.

— Tiens donc ? repartit le marquis en pouffant. Vous paraissez avoir oublié que moins de trois ans se sont écoulés depuis que vous avez voté avec moi, sur les bancs du Conseil privé, l'interdiction du royaume d'Écosse aux gens de leur espèce.

— Nous visions les vagabonds et les voleurs, pas les femmes et les enfants de nos villages qui travaillent dur pour gagner leur vie, répliqua Geordie en baissant la voix.

Il jeta un œil à Akira par-dessus son épaule. La jeune femme se tenait à plusieurs pas de là et leur tournait le dos.

— Et quand je dis « gagner leur vie », je pense plutôt à leur survie tant, malgré leur labeur incessant, leurs conditions d'existence restent précaires. Et elles ne sont pas les seules dans cette ville dont vous avez la charge, messire.

— Et depuis quand vous intéressez-vous à ces miséreux ? Ce n'est quand même pas pour eux que vous venez de débarquer à Dunkeld ?

Geordie l'entraîna un peu plus loin derrière les tentes.

— J'ai rencontré l'aînée après avoir reçu une blessure, il y a *plusieurs* mois de cela. Elle m'a prodigué des soins d'une si grande qualité que j'ai estimé nécessaire de la payer pour sa générosité. Voilà la seule raison de ma présence ici.

Akira poussa un hoquet de stupeur dans son dos.

Damnation, elle s'était approchée à son insu et se trouvait juste derrière eux !

Elle se tourna vers ses sœurs.

— Venez, il est l'heure de rentrer.

— Attendez ! les héla Geordie.

Le marquis lui saisit le bras.

— Je sais que votre cousin William faisait partie des insurgés jacobites. Vous avez attaqué nos rangs avec lui, j'en suis certain.

Geordie se dégagea d'une secousse.

— Et moi, je vous répète que vous faites erreur. Toute la Grande-Bretagne est devenue folle, jetant le frère contre le frère et les familles les unes contre les autres. Par ailleurs, je détiens une attestation du capitaine Roderick Weaver certifiant que j'étais à Inverness au moment de la bataille. Je lui ai déjà prouvé mon innocence, et je n'ai pas l'intention de recommencer auprès de personnes comme vous.

Sans un regard en arrière, il se hâta de rejoindre Akira. Doux Jésus, si Laini venait à apprendre qu'il avait confié au marquis vouloir « payer la générosité » de sa fille, il risquait de perdre celle-ci pour toujours !

32

Akira avait les larmes aux yeux en revenant au cottage. Son ventre était crispé et menaçait de rendre la nourriture qu'elle venait d'ingérer. Tout son univers lui donnait l'impression de basculer sur son axe.

Ah, le malotru, pensait-elle en arpentant la route d'un pas rageur. Alors comme ça, il n'arrive même pas à assumer ses sentiments pour moi devant le marquis ? Si je voulais une preuve qu'il a honte de moi, me voilà servie !

— Pourquoi vas-tu si vite ? se plaignit Scotta derrière elle.

Akira eut un geste vague de la main.

— J'étouffais, sur la place du marché.

— Mais pourquoi ? s'enquit Annis en se portant à sa hauteur. Tu es la maîtresse du duc de Gordon et, mazette, as-tu vu comment il a tenu la dragée haute au marquis ?

Akira s'arrêta et prit sa sœur par le bras.

— Qu'est-ce qui a pu te donner l'idée saugrenue que je suis la maîtresse de Geor... du duc ?

Annis se dégagea d'un haussement d'épaule.

— Il n'y a pas de murs dans le cottage, et tu as eu tort de croire que je dormais la nuit dernière.

Jamais Akira n'avait éprouvé autant l'envie de calotter sa sœur !

— Tu n'étais pas censée écouter cette conversation.

— Quelle nigaude tu fais ! lança Annis en posant les poings sur ses hanches, l'air encore plus en furieuse qu'une troupe de tuniques rouges montant à l'assaut. Tu serais donc prête à nous priver d'une meilleure vie ? De la possibilité d'apprendre à lire, à écrire et à faire du cheval ? Tu es décidément d'un égoïsme sans bornes !

Seigneur...

Ébranlée jusqu'au tréfonds d'elle-même, Akira serra les poings. C'était précisément pour éviter ce genre de scène qu'elle avait pris soin de s'entretenir

seule avec leur mère. Annis avait toujours la sale manie de déformer la vérité pour dresser d'elle le portrait le moins flatteur.

Elle n'avait pas oublié le confort qu'elle pouvait apporter à ses sœurs. Mais elle n'avait pas oublié non plus les principes que leur avait inculqués leur mère. Et ces principes lui interdisaient d'accepter sans réfléchir de devenir la maîtresse d'un homme. Sans compter qu'elle avait toujours rêvé de se marier un jour, d'habiter son propre cottage et de fonder une famille.

Huntly lui était aussi étranger qu'un palace situé dans un pays lointain dont elle ne comprendrait pas la langue.

— J'ai du mal à croire que je puisse être traitée d'égoïste par la fille la plus égocentrique de tout Dunkeld ! Espères-tu donc me voir renier toutes mes valeurs en échange de belles toilettes et de leçons d'équitation ? Peut-être ne trouverais-tu rien à redire à un tel arrangement, mais songe seulement à l'influence désastreuse que ce genre de comportement pourrait avoir sur Scota et Kynda !

— Ah, parce que te voilà maintenant la duchesse du ruisseau ? riposta Annis avec aigreur. Que crois-tu que nous deviendrons, toutes les trois, après le décès de maman ou quand le toit de notre maison aura fini par nous tomber sur la tête ? Penses-tu que nous finirons, nous aussi, par nous trouver un duc qui nous prendra pour maîtresse ? Si seulement tu acceptais ce coup de pouce de la Providence, nous n'aurions plus ce genre d'inquiétudes. Plus jamais !

Elle désigna un lépreux accroupi sur le bas-côté.

— C'est donc à ça que tu veux nous condamner ? Une vie de mendicité et de misère ? De prostitution ?

Akira se contenta de foudroyer sa sœur du regard, ne sachant quoi répondre. Car la petite n'avait pas tort, hélas.

— Et même maintenant, reprit Annis, trouves-tu notre existence si enviable que ça ? C'est tout juste si nous parvenons à nous nourrir. Et je ne te parle pas des vêtements...

Elle fit bouffer la jupe de sa robe.

— Je n'ai que cette toilette mangée aux mites à me mettre sur le dos, et je l'ai reprise tellement de fois qu'elle ne doit plus comporter un seul fil de l'originale !

— Je sais. Nous...

— Le sais-tu vraiment ? Ou ne songes-tu qu'à toi-même ?

— Akira !

Saint Moïse, comme si la situation n'était pas déjà assez pénible comme ça, voilà que Geordie leur collait aux jupes !

— Tiens, un duc qui court après mon aveugle de sœur... Tant pis pour lui. Et tant pis pour nous, persifla Annis avant de se tourner vers Scota et Kynda. Venez, les filles, laissons notre grande sœur gâcher notre vie en paix.

— Tu déformes tout, comme d'habitude, lui reprocha Akira, désespérée.

— Ah oui ? répliqua Annis en s'éloignant. Prouve-nous que tu tiens autant à nous que tu tiens à toi-même.

Akira croisa les bras et refoula ses larmes. Annis se trompait. Sur l'essentiel, en tout cas, car elle n'avait jamais cessé de penser à l'avenir de ses sœurs. Mais elle avait aussi des valeurs.

Bref, elle était perdue.

Reprenant son souffle, Geordie lui tendit la main. Elle plaqua les bras contre ses flancs.

— Seigneur, pourquoi as-tu pris ainsi la poudre d'escampette ?

Son esprit était obnubilé par un essaim si dense de réflexions contradictoires qu'elle préférerait ne pas avoir cette conversation avec lui maintenant.

— J'ai entendu ce que tu disais, ne put-elle toutefois s'empêcher d'avouer.

Une larme coula au coin de son œil et roula sur sa joue.

Il écarta les paumes avec un air de chien battu.

— Je sais que c'était moche de ma part, mais je m'efforçais d'éviter une situation encore plus moche.

— Ah oui ? fit-elle d'une voix mourante.

C'en fut trop. Elle sentit une attache casser en elle et cesser de l'entraver. Pour une fois dans sa vie, elle allait écouter un peu sa fierté. Et tant pis si elle devait décevoir Annis ! C'était sa vie qui était d'abord en jeu, son avenir.

— Soit tu m'aimes, soit tu ne m'aimes pas, dit-elle. Pour moi, c'est une question fondamentale sur laquelle je ne puis transiger.

— Je t'aime, Akira, du fond de mon cœur.

— Assez pour te montrer en public avec moi ? Assez pour ne pas avoir à justifier ma présence à tes côtés et ne pas en avoir honte ?

— Mais naturellement ! protesta-t-il en se renfrognant. J'ai bien accepté de vous accompagner, tes sœurs et toi, chez le tailleur et sur la place du marché, non ?

— Oui, mais quand tu t'es retrouvé face à quelqu'un qui est presque ton égal, tu as tenu à l'informer que tu voulais seulement « payer ma générosité ».

Elle lui tourna le dos et cacha son visage dans ses mains. Voilà, elle avait vidé son sac, et maintenant elle avait l'impression qu'un trou énorme s'était creusé dans sa poitrine, un trou si grand qu'il menaçait de l'engloutir. Quel gâchis ! Pourquoi aimer un homme était-il aussi difficile ?

— Pardonne-moi, murmura-t-il en posant une paume sur son épaule.

Son dos se raidit à ce contact.

— Je vais de ce pas confier au marquis tout l'amour que j'ai pour toi, si cela peut apaiser tes craintes, ajouta-t-il.

Elle secoua rapidement la tête.

— Non, non, je n'exige rien de tel.

— Je t'en prie, *mo leannan*, plaida-t-il. J'ai agi tout à l'heure sous le coup de la colère. Allons, viens. Il nous faut encore nous procurer une épaule d'agneau pour ta mère. Permits-moi de me racheter, s'il te plaît.

— Non, répondit-elle en s'écartant. J'ai besoin de temps pour réfléchir. Tant de choses se sont passées... J'étais fâchée en quittant Huntly, puis on m'a enlevée et ensuite tu m'as sauvée... et mon amour pour toi en est devenu encore plus fort, plus profond...

— Tu vois ?

Il voulut prendre ses doigts, mais elle les lui retira aussitôt.

Elle releva les yeux vers lui, plus déroutée que jamais.

— J-J-Je me sentais déplacée à Huntly. Je m'y sentais comme une... une parvenue ! Une usurpatrice.

— Si tu n'as pas eu l'impression d'être bien accueillie chez moi, c'est entièrement ma faute. J'aurais dû exiger qu'Elizabeth parte dès notre arrivée.

Cette fois-ci, il la serra d'autorité entre ses bras, sans lui laisser la possibilité de le repousser.

— Je veux te prouver que je suis digne de toi, ma chérie. Je t'en supplie, ne te laisse pas influencer par ce que tu as vu ou entendu aujourd'hui.

Akira tremblait de tout son corps, incapable de contenir les pleurs qui lui striaient les joues.

— Et pourtant, c'est moi qui me sens indigne en ce moment...

— Non, mon cœur, répliqua-t-il d'un timbre d'une suavité extrême. Tu as plus de mérite à mes yeux qu'aucun noble d'Écosse.

Seigneur miséricordieux, que devait-elle penser de tout ça ? Elle aimait tellement cet homme. Et elle aimait ses sœurs aussi, mais il y avait tant de points à considérer... et elle avait eu jusqu'à présent peu de temps pour effectuer le tri dans ses réflexions.

— Cela te dérangerait-il de reporter notre fête à demain ? Comme je te le disais, je ne suis qu'une modeste fille du peuple et, en quelques jours, tu viens de bouleverser totalement mon univers.

— Demain ? répéta-t-il.

Il inhala profondément, sa force et sa chaleur procurant à Akira un réconfort si grand qu'elle en avait presque honte.

— Je crois que je pourrai survivre jusque-là, dit-il enfin.

— Merci.

Le Ciel la protège : elle était incapable de lui résister – et pratiquement incapable de penser – quand elle était dans ses bras !

— Je te raccompagne. Ce délai va me permettre d’organiser le plus beau festin auquel ta mère aura jamais assisté.

Elle grimaça.

— Pas besoin de donner dans l’extravagance. Ce n’est vraiment pas indispensable, tu sais.

Il lui offrit son bras.

— Je sais ce que je fais. Fie-toi à moi.

Ce fut avec une migraine féroce qu’Akira effectua vaille que vaille ses corvées, le lendemain matin. Et à en juger par les coups d’œil en coin que lui lançaient ses sœurs, elle ne pouvait compter sur aucune alliée au cottage. Même sa maman avait observé un silence inhabituel depuis leur retour du marché, la veille.

Kynda pénétra dans la maison avec une pleine brassée de bois pour le feu. Elle s’approcha du foyer et lâcha son chargement d’un coup, avant de se tourner vers Akira.

— Bon, c’est quoi au juste, une maîtresse ? Et pourquoi tout le monde chuchote-t-il dans les coins comme si vous vouliez me faire des cachotteries ?

— Cela ne te concerne pas, répliqua Laini en relevant les yeux de son raccommodage. Empile donc le bois proprement, et balaie ensuite les saletés que tu as laissées derrière toi. Regarde-moi ça : on pourrait littéralement te suivre à la trace !

Annis vint aider sa sœur cadette.

— Une maîtresse est une dame qui a su plaire à un gentleman.

Kynda s’empara du balai.

— Et ça veut dire quoi ?

— Elle le distrait, expliqua Annis. Elle l’aide à organiser des bals, des réunions et toutes sortes d’événements importants.

— Ah, fit Kynda en rassemblant les morceaux d’écorce en tas. Cela ne semble pas si affreux que ça.

— Et ça ne l’est pas, assura Annis en jetant un regard entendu par-dessus son épaule.

— Suffit ! déclara leur mère en nouant son fil. Je ne veux plus entendre un mot à ce sujet.

Akira prit le seau.

— Je vais à la rivière chercher de l'eau pour la toilette.

— Je peux venir ? s'enquit Kynda.

— Non.

Akira se dépêcha de sortir.

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? pensa-t-elle. Je ne devrais songer qu'au bien-être de mes sœurs. Et puis, je sais que Geordie m'aime. S'il se lasse de moi plus tard, je n'aurai qu'à redevenir guérisseuse, voilà tout.

Peut-être Annis avait-elle raison. Peut-être s'était-elle montrée égoïste. Pourquoi donc n'iraient-elles pas toutes s'installer à Huntly ? Avec sa maman et les filles pour lui tenir compagnie, sans doute s'y sentirait-elle plus à sa place.

Elle se pencha pour remplir le seau. Un poids lui pesait toujours sur les épaules, avec la lourdeur d'une enclume de forgeron. Elle avait beau avoir de hauts principes moraux, son existence était loin de ressembler à un conte de fées. Quand la Providence lui souriait, avait-elle le droit de s'en fâcher ? Ses rêves de se trouver pour mari un humble artisan qu'elle aiderait à devenir prospère étaient des songeries creuses de gamine. Il était temps qu'elle considère la proposition de Geordie sous un angle adulte, pragmatique.

Une fois à Huntly, ses sœurs bénéficieraient d'atouts considérables pour leur avenir. Et puis, le médecin de Geordie pourrait s'occuper de sa maman.

— Eh bien, eh bien... murmura une voix sinistre dans son dos. Toi seule, ici ? Tu devances mes désirs, ma parole.

Un frisson glacé lui remonta l'échine, tel un serpent visqueux.

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui lui parlait ainsi. Achevant de remplir son seau, elle s'efforça de garder un ton égal.

— Je croyais que vous aviez pris la direction de l'ouest.

— Simple ruse pour berner les hommes du duc qui me filaient.

Son timbre nasal lui donnait la chair de poule.

Elle jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Seigneur Dieu, le capitaine Weaver était flanqué d'une bonne douzaine de soldats ! Elle reposa le seau.

— Vous faut-il donc tout un détachement pour me capturer ?

Il tendit la main vers elle.

— Je...

Elle se redressa brusquement et bondit.

— À l'aide ! Maman ! Au secours !

— Bon sang, rattrapez-la !

Courant à perdre haleine, Akira se dirigea vers le cottage en agitant les bras et en criant à pleins poumons.

Des pas résonnèrent derrière elle.

— Maudite sois-tu ! rugit le capitaine.

La bouche grande ouverte, elle accéléra encore l'allure. Mais déjà il la saisissait par les cheveux et lui faisait perdre l'équilibre. Elle tendit les bras pour amortir sa chute en poussant un hurlement. Le choc lui arracha un gémissement sourd. Elle voulut repartir, mais ses pieds se prirent dans ses satanés jupons.

L'instant d'après, le capitaine la clouait au sol.

— Personne ne se moque de moi, lui gronda-t-il à la face. Je te tiens, maintenant, et je ne te lâcherai plus !

Il rassembla ses poignets et lui passa les menottes.

Elle se mit à gigoter pour se libérer de son poids.

— Je n'ai rien fait de mal ! protesta-t-elle.

— Tu diras ça au marquis d'Atholl... quand je lui aurai rapporté tous les méfaits du duc.

— Vous êtes odieux ! N'avez-vous donc rien de mieux à faire que de harceler des innocents ?

Il s'esclaffa.

— Si tu étais innocente, je serais en train de mater une autre insurrection jacobite ailleurs !

Il la força à se relever, alors que ses sœurs sortaient du cottage.

— Restez où vous êtes ! leur cria-t-elle.

Pas question d'impliquer sa famille dans cette sordide affaire !

— Ôtez vos sales pattes de ma fille ! hurla Laini depuis le seuil de la maison.

Les filles furent promptement arrêtées par les soldats qui les empêchèrent d'aller plus loin.

— Que voulez-vous à ma sœur ? demanda Annis.

Le capitaine eut un reniflement méprisant.

— Elle a été surprise en train d'aider des jacobites et sera jugée pour ses crimes.

— Comment aider quelqu'un peut-il être considéré comme un crime ? s'indigna Scota. Ma sœur est la personne la plus gentille de tout Dunkeld !

— Absolument ! renchérit Kynda en tapant du pied.

Akira dévisagea ses sœurs.

— Rentrez, leur dit-elle. Maman saura quoi faire.

Elle n'osait prononcer le nom de Geordie de peur que ce soit utilisé contre elle – ou, pire encore, contre lui.

— Avance, ordonna le capitaine en la poussant devant lui tandis que les soldats se regroupaient en formation autour d'eux. J'ai bien l'intention de faire un exemple de toi, pour montrer ce qu'il en coûte de se mettre en travers de mon chemin.

Akira déglutit avec peine. La reine Anne trônait dans la ville de Londres, à des lieues de Dunkeld. Que lui importait qu'une petite guérisseuse de campagne ait porté assistance à un Highlander blessé ?

Je n'ai commis aucun crime ! songea-t-elle farouchement.

33

Se forçant à attendre dans sa chambre d'auberge, Geordie parcourait le journal local. Il avait déjà lu le même paragraphe plusieurs fois sans pour autant savoir de quoi l'article parlait. Quoique désireux de rentrer au plus vite chez lui, il devait faire preuve de patience. Puisque Akira avait besoin de temps, il allait lui accorder un jour de délai, voire deux. Ce soir-là, toutefois, il prévoyait une fête grandiose. Laini et ses filles seraient aux anges, il en était certain.

Il n'avait certes pas l'intention de se servir de la famille de la jeune femme pour l'influencer, mais témoigner aux siens de la sollicitude ne risquait pas non plus de desservir sa cause.

Il tournait la page de son journal quand un brouhaha dans le couloir attira son attention.

Des voix suraiguës et des bruits de pas précipités se rapprochaient.

— Que diable... ?

Rejetant le journal, il traversa la chambre pour aller jeter un œil dans le corridor.

— Oh, Dieu merci ! gémit Laini en portant une main à son cœur, courbée sur sa canne et le souffle court comme si elle venait de courir.

Geordie considéra tour à tour les visages tendus vers lui, et nota la présence d'Oliver derrière le groupe de jeunes filles menées par Laini.

— Où est Mlle Akira ? s'enquit-il.

— Les tuniques rouges l'ont emmenée, Votre Grâce, répondit Annis d'une voix frémissante.

Scota leva ses poings serrés contre son menton.

— Ils lui ont passé les menottes comme à un bandit de grand chemin !

Leur mère vacillait si fort qu'elle semblait sur le point de s'évanouir.

— Ils vont la juger !

Geordie la prit par le bras pour la conduire jusqu'à son fauteuil.

— Quoi ? Qui a osé s'en prendre ainsi à elle ?

Annis vint éventer le visage de Laini avec ses mains.

— Un officier qui avait l'air très méchant...

— Le capitaine Weaver, très certainement, intervint Oliver.

Le ventre de Geordie se contracta.

— Vous m'avez pourtant dit qu'il était parti vers l'ouest ?

Son lieutenant haussa les épaules.

— Il peut très bien avoir rebroussé chemin après que nous avons cessé de le filer.

Se passant une main dans les cheveux, Geordie se mit à faire les cent pas.

— Nous devons agir vite. Je vais essayer de la voir et m'entretenir avec le marquis. Peut-être pourrai-je lui faire entendre raison.

— S'il faut en venir aux mains, cela risque d'être difficile : nous n'avons que douze hommes avec nous, lui rappela Oliver.

— Je le sais fort bien, répliqua Geordie. Envoyez immédiatement une demande de renforts à Huntly, ainsi que chez les MacDonell.

— Et Ewen Cameron ? proposa Oliver. Son armée est fameuse.

— Pas le temps, trancha Geordie. Que les messagers chevauchent nuit et jour et ne s'arrêtent que pour changer de monture.

— Où seront censés nous rejoindre les renforts, Votre Grâce ? Ici même, à Dunkeld ?

— Non. Qu'ils nous attendent dans le bois au-dessus du loch Cally.

Il désigna la porte.

— Filez transmettre mes ordres, et hâtez-vous. Vous m'accompagnez au château de Blair.

Après le départ d'Oliver, Geordie posa une main sur l'épaule de Laini.

— Vous n'êtes plus en sécurité au cottage avec vos filles. Vous serez désormais sous la protection des Gordon.

— Dans la forêt ? s'enquit Kynda en écarquillant les yeux.

— Pour l'heure, vous resterez ici, le temps que j'évalue la situation.

Il regarda chacune des sœurs d'Akira dans les yeux.

— Ne vous aventurez pas dehors sans être escortées par mes hommes, c'est bien compris ?

— Oui, Votre Grâce ! répondit Annis avec un enthousiasme un peu déplacé, étant donné les circonstances.

Il agita le doigt.

— Et vous demeurerez ici jusqu'à ce que je sois revenu de mon entretien avec le marquis, c'est entendu ?

Laini se tordit les mains.

— Mais il faut que je voie mon aînée !

— Faites-moi confiance, répondit-il en plongeant son regard dans le sien. Je jure de la faire libérer – ou le marquis d’Atholl regrettera le jour où il a permis à ce maudit capitaine Weaver de se mêler de nos affaires !

Geordie essayait de se calmer tout en arpentant l’immense vestibule du château de Blair, sous le regard impassible d’Oliver qui se tenait immobile, les mains dans le dos, aussi raide qu’une statue.

— Comment cet insolent ose-t-il nous faire attendre ? grommela-t-il avant de consulter sa montre de gousset. Voilà près d’une heure que nous poireautons !

Un grand garçon élancé traversa soudain la salle, le nez plongé dans un livre.

Geordie rangea sa montre et s’éclaircit bruyamment la gorge. Habillé d’un kilt en laine fine et d’un pourpoint de soie, ses cheveux bruns rassemblés en catogan sur la nuque, le jeune homme avait une arcade sourcilière typiquement aristocratique, haute et incurvée. C’était, en somme, un fort beau garçon.

Il eut un sursaut en entendant Geordie et referma son livre.

— Veuillez me pardonner, messire. J’étais plongé dans ma lecture et je ne...

— Vous vous adressez au duc de Gordon, jeune homme, le rattrapa sèchement Oliver.

Le garçon ouvrit la bouche de stupeur, les yeux écarquillés. Il avait les iris vert sapin et le regard singulièrement expressif. Se rappelant ses bonnes manières, il s’inclina.

— Toutes mes excuses, Votre Grâce. Lord Aiden Murray, pour vous servir. À mon grand regret, je n’ai pas été averti de votre visite.

Le fils de John, sans doute, songea Geordie.

— Je suis venu m’entretenir avec votre père.

— Ah, bien... Papa se trouvait dans son cabinet la dernière fois que je l’ai vu, déclara lord Murray avant de se rapprocher avec une expression perplexe. Ainsi donc, vous êtes le duc de Gordon – le jacobite dont parle papa ?

Geordie affecta un air courroucé.

— Votre père répandrait-il des rumeurs sur mon compte ?

— Non, je ne crois pas, repartit paisiblement le jeune homme tout en se tapotant le menton du bout des doigts. Je me pose simplement des questions sur la situation actuelle, voyez-vous ? Je veux dire : pourquoi les protestants redoutent-ils à ce point le papisme ? Je ne vois vraiment pas pourquoi le Parlement de Londres refuse de reconnaître...

Il s’interrompt pour regarder autour de lui, avant de mettre sa main devant sa bouche et de se pencher vers Geordie.

— ... pourquoi le Parlement anglais, reprit-il à voix basse, refuse de reconnaître Jacques François Édouard Stuart comme héritier du trône, au prétexte qu'il a reçu une éducation catholique.

Aiden Murray semblait en tout cas avoir saisi combien le sujet était sensible, et paraissait sincèrement curieux d'en savoir plus.

Cependant, Geordie croisa les bras avec un air fermé. Parler entre ces murs était trop risqué. Le marquis pouvait très bien avoir eu l'idée de se servir de son fils pour lui extorquer des aveux.

— Beaucoup de gens se le demandent aussi, répondit-il prudemment.

— J'estime pour ma part que la reine Anne n'est pas du tout préparée à son rôle de souveraine, poursuivit lord Murray sur le ton de la confiance. Elle n'a pas été élevée pour ça. Son seul avantage sur Jacques, aux yeux de certains du moins, est sa religion.

Bon sang, Geordie aurait pu s'étendre des mois sur cette question !

— Avez-vous déjà soumis ces réflexions à votre père ?

— Si fait, mais il m'a crié dessus en me disant que mon rôle n'était pas de remettre en cause les décisions des autorités, et que je ferais mieux de rester à l'écart de la politique.

Geordie s'esclaffa.

— Ce n'est peut-être pas un si mauvais conseil à donner à un jeune homme de... Quel âge avez-vous donc ?

— Dix-huit ans, Votre Grâce.

— Vous êtes déjà bien grand ! Êtes-vous l'aîné des enfants de votre père ? s'enquit Geordie, soucieux de détourner la conversation vers des sujets moins susceptibles de lui valoir une accusation de trahison.

— Non, son cadet.

— Donc, le second dans l'ordre de succession.

— En effet, et cela tombe bien, car mon frère est plus fait que moi pour assumer cette charge...

Lord Murray marqua une pause, avant de lever les yeux au ciel.

— Pour être plus précis, disons qu'il pose beaucoup moins de questions que moi.

Geordie commençait à apprécier ce garçon, sa fraîcheur, sa sincérité, son intelligence aussi. Il préférait cependant continuer à se tenir sur ses gardes.

— Et à quoi vous destinez-vous, vous-même ?

Aiden carra les épaules, ce qui parut le grandir encore.

— Après l'université, je compte entrer dans la Marine royale d'Écosse.

Geordie approuva d'un hochement de tête.

— Vous avez l'esprit aventureux, si je comprends bien.

— C'est encore le meilleur moyen de visiter toute la Chrétienté, n'est-ce pas ?

— Absolument, acquiesça Geordie, et cela vous permettra sans doute de mieux comprendre les affaires du monde.

Il aurait aimé inviter le jeune lord à l'auberge de Dunkeld pour lui offrir une chope... s'il avait eu un autre père. Certaines amitiés étaient malheureusement impossibles.

Un valet arriva à ce moment-là dans le vestibule.

— Le marquis va vous recevoir, Votre Grâce.

— Pas trop tôt, grommela Geordie à l'adresse d'Oliver. Venez.

Le valet leva la main.

— Sa Seigneurie n'accorde d'entretien qu'à vous seul, Votre Grâce.

— Quoi ? Me soupçonnerait-il de vouloir donner l'assaut à son cabinet ?

Le domestique s'inclina.

— Par ici, Votre Grâce.

Geordie jeta un coup d'œil à son lieutenant en lui signifiant du geste de l'attendre. Au moins ne lui avait-on pas demandé de se défaire de ses armes...

— Ravi de vous avoir rencontré, Votre Grâce, lui lança lord Murray.

— Le plaisir était partagé, assura Geordie en emboîtant le pas au valet. Passez donc me voir à Huntly si vous êtes dans la région. Nous pourrions poursuivre cette conversation autour d'une bouteille de whisky.

Le domestique l'introduisit dans un cabinet au moins aussi fastueux que celui de son château.

— Le duc de Gordon, milord, annonça-t-il à son maître.

Le marquis était assis derrière son bureau, près de la cheminée, une perruque fauve sur la tête, en grand habit, et lisait une lettre avec un air de parfaite insouciance.

Ah, le suffisant coquin...

Geordie n'attendit pas qu'il se lève pour l'apostropher.

— Bon sang, John, qu'est-ce qui vous prend ? Le capitaine Weaver est venu arrêter Akira Ayres ce matin et m'a ensuite interdit de lui rendre visite. Prenez garde à ne pas trop me provoquer ! Cette situation est aussi intolérable que grotesque.

Le marquis ouvrit sa tabatière, prit une pincée de tabac qu'il fourra dans une de ses énormes narines et se moucha ensuite dans un carré de dentelle.

— Faites-vous allusion à la petite avec qui je vous ai vu au marché ?

— Vous savez très bien de qui je veux parler, répliqua Geordie en se rapprochant. De quoi est-elle inculpée, au juste ?

— D'assistance à un félon, répondit Atholl sans même relever la tête.

— Mais vous avez vous-même soutenu la cause de Jacques ! Bon sang, faut-il vous rappeler que vous avez tenu avec moi le château d'Édimbourg ?

Geordie leva les bras au ciel et se mit à faire les cent pas.

— Votre comportement actuel me donnerait presque à penser que la reine Anne vous a offert un duché.

Le marquis eut un sourire narquois et reprit la lecture de son courrier.

Geordie fondit sur lui et plaqua la feuille de parchemin sur le bureau.

— Cela suffit ! Vous n'avez cessé de soutenir le capitaine depuis qu'il me harcèle. Lui auriez-vous promis une partie de *mes* terres pour prix de ma chute ?

John examina ses ongles.

— Vous noircissez le tableau à l'excès, même si je reconnais que la reine Anne souhaite purger les Highlands de tous ceux qui complotent sa destitution.

— J'ai peine à comprendre le rapport que peut avoir l'ambition de la reine avec une petite guérisseuse de campagne !

John croisa bras et jambes avec un air suprêmement ennuyé. Seigneur, songea Geordie, ce gremlin était presque aussi doué que lui pour prendre ses interlocuteurs de haut – sauf que, chez lui, ce mépris n'était sans doute pas simulé.

Le marquis adopta une expression sévère.

— Il y a toute une liste de raisons pour lesquelles j'ai autorisé l'arrestation de Mlle Ayres, à commencer par l'aide que, selon mon capitaine, elle vous a apportée dans votre fuite de la lande de Hoord, où vous vous êtes dressé contre l'armée de Sa Majesté. Non, non, ne vous fatiguez pas à le nier : après tout, c'est bien votre flasque qui a été trouvée près du champ de bataille.

John se pencha en avant et agita un doigt menaçant.

— La seule considération qui m'a retenu jusqu'à présent de *vous* faire arrêter est la crainte de ternir ma réputation par ce geste, vu que vous détenez une attestation d'innocence signée par mon capitaine – même si celle-ci l'a été sous la contrainte.

— Vous vous trompez, riposta Geordie, furieux. Akira n'a commis aucun crime ni aucun acte de félonie, et je suis prêt à le certifier sous serment devant les tribunaux.

— Ah oui ? Même si son patronyme est Ayres ? s'enquit John avec un sourire mielleux. Ce nom ne vous met-il pas la puce à l'oreille, George ? Les romanos ont une réputation bien établie de voleurs et de menteurs. Et vous partagiez cette opinion, naguère.

Geordie en eut l'estomac noué : le bonhomme était décidément odieux.

— Cette rancœur est-elle encore de mise ? Nous avons nettoyé l'Écosse de ses malfrats – de tous ceux qui étaient nos vrais ennemis. Les Tsiganes qui sont

restés parmi nous se sont sédentarisés et fondus dans la population. Ils ne sont pas plus des criminels que moi.

— Mais pas moins non plus ! se permit de répliquer l'insolent avec un gloussement.

Le grossier personnage venait de franchir la limite de la bienséance. Geordie se pencha vers lui, les poings sur le plateau du secrétaire. Il n'allait cependant pas le menacer – des menaces auraient eu pour seul effet de dévoiler trop tôt sa main. Il s'abstiendrait tout autant de lui montrer combien il était attaché à Akira, car cela lui donnerait plus de pouvoir.

— Allons, John, articula-t-il d'une voix grave et mesurée. De pair à pair, je vous exhorte de me confier la garde de Mlle Ayres. Je les emmènerai, elle et sa famille, à Huntly où ils ne vous causeront plus aucun souci.

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

— Mais ça l'est.

— Je ne crois pas.

Geordie sentit un tressaillement lui battre la joue.

— Tenez-vous vraiment à faire du clan Gordon votre ennemi ?

— Les temps changent, rétorqua le marquis en se renfonçant dans son fauteuil avec une nonchalance étudiée, le regard plus noir que du charbon. De toute manière, ce n'est pas la petite qui m'intéresse. Avouez votre félonie, et je la relâche aussitôt.

La gorge de Geordie s'assécha dans l'instant.

Mon Dieu, songea-t-il, toute cette histoire n'était qu'une ruse pour m'atteindre ! Ce salaud salive déjà à l'idée de ma reddition ! Je parie qu'il a hâte de mettre ses pattes sur mon domaine.

— Moi ? Un traître ? Vous délirez, mon ami.

Il fit craquer ses jointures, imaginant sans peine ses doigts autour du cou de John.

Le marquis haussa les épaules.

— Vous avez bien tenu Édimbourg contre le roi Guillaume.

— Et vous m'y avez aidé, renégat !

Plissant les paupières, Geordie s'efforça de recouvrer son sang-froid. S'il voulait sauver Akira, mieux valait qu'il évite de se retrouver lui-même enfermé au château de Blair !

— Dois-je vous rappeler que nombre d'entre nous ont été scandalisés par la marche de Guillaume sur Londres – dont vous-même, mon ami ? Nous nous sommes alors rangés du côté de Jacques II, notre souverain – Dieu ait son âme. Après tout, c'était l'héritier légitime du trône. D'ailleurs, je ne serais pas devant vous aujourd'hui si je n'avais pas reçu le pardon du prince d'Orange.

— Ah oui, encore un pardon, ricana le marquis en s’humectant les lèvres. Voyou un jour, voyou toujours, hein, George ?

Les poils de la nuque de Geordie se hérissèrent sous l’insulte.

— Ne me provoquez pas !

— Bon, fit John avec un geste désinvolte, je vous laisse une quinzaine pour mettre vos affaires en ordre. Si au terme de ce délai vous ne vous rendez pas en confessant vos crimes, je m’assurerai que la petite soit pendue haut et court.

— Pour quel motif ? s’écria Geordie, sur le point de perdre le contrôle de lui-même. Je vous répète que ce n’est qu’une guérisseuse, sacré bon sang !

— Dites plutôt une sorcière qui a su vous embobiner.

— Elle m’a soigné, c’est tout.

— Ah oui ? Dans ce cas, je suppose que vous n’envisagerez même pas de sauver la vie de cette moins-que-rien en lui sacrifiant la vôtre. Donc, le débat est clos.

— Vous n’avez aucune idée de quoi je suis capable. Mais j’aurai au moins appris une chose de cette discussion.

— À savoir ?

Geordie pinça les lèvres.

— Vous n’avez pas d’âme.

Akira s’était roulée en boule dans un coin du cachot humide, les bras autour des jambes et la tête sur les genoux. Voilà des heures qu’elle croupissait dans cette geôle sans nourriture et sans eau, dans le silence le plus complet. C’était le capitaine qui l’avait jetée dans cette cellule de la place forte tout en grommelant des insultes et en jurant la perte du duc de Gordon, l’abandonnant dans l’obscurité de la prison avec une cheville tordue et la seule compagnie de ses pensées.

En fait, il s’agissait plus d’une fosse que d’une cellule, à peine éclairée par la lumière qui filtrait de la grille en fer forgé fermant son unique issue au plafond. De l’eau suintait des parois. La jeune femme avait froid, faim, et le corps tout entier engourdi.

Quand elle avait refusé de livrer le moindre témoignage contre le duc, le capitaine Weaver s’était montré sans pitié avec elle.

— Nous en reparlerons plus tard, quand vous aurez un peu frayé avec les rats, lui avait-il lancé.

Elle frémit et releva la tête juste à temps pour voir une forme sombre trotter le long du mur.

Elle détestait les rats.

Un vide affligeant se creusa de nouveau dans sa poitrine.

Si le capitaine avait l'intention de la tuer, elle priait pour que son trépas fût bref.

La grille se mit soudain à grincer et à racler le sol en pierre du niveau supérieur. Le bruit lui hérissa l'échine. Puis une échelle fut descendue par le trou.

Akira se remit debout, dos contre la paroi, tandis qu'une paire de bottes noires apparaissait sur le premier barreau. L'estomac révolté, elle vit le capitaine Weaver la rejoindre et planter une torche dans un anneau accroché au mur.

Elle parcourut des yeux l'espace ainsi révélé. Des algues d'aspect gélatineux recouvraient les pierres en face d'elle. Juste en dessous, un tas de paille pourrie semblait agité de mouvements convulsifs.

Comme l'officier se tournait vers elle, la clarté de la torche souligna les reliefs de son visage où ses yeux formaient comme deux trous noirs. Il souriait. Ce rictus, sur ce visage d'ossuaire, ressemblait à la grimace de la Mort.

— Je t'ai déjà offert une chance de recouvrer ta liberté, mais il semblerait que tu prises la vie du duc encore plus que la tienne.

Elle pinça les lèvres et croisa les bras. Ce cul de basse-fosse avait beau être un aperçu de l'enfer, elle n'était pas près de trahir Geordie.

Il vint plaquer ses mains de part et d'autre de sa tête.

— Mais je n'ai plus envie de te témoigner la moindre indulgence.

Elle redressa le menton.

— Faites de moi ce que vous voulez, mais ne comptez pas sur moi pour calomnier un innocent.

— Hmm, fit-il en prenant une mèche de cheveux entre ses doigts. Je dois avouer avoir passé un certain temps à réfléchir au traitement que je devrai t'infliger. À ce propos, dis-moi, à quel traitement as-tu eu droit avec Sa Grâce ? T'a-t-il prise de force ou lui as-tu gentiment ouvert les cuisses ?

Il ricana.

— Arrêtez. Vous êtes vulgaire, cracha-t-elle tout en surveillant l'échelle du coin de l'œil.

— Sans doute, mais je trouve ça amusant. Et particulièrement adapté à un joli petit lot comme toi.

Poussée par un regain de vigueur, elle glissa sous son bras et se précipita vers la liberté.

— Argh !

Sa tête partit en arrière : le capitaine l'avait rattrapée par sa queue-de-cheval. Puis elle se retrouva le dos plaqué contre son torse, le bonhomme l'obligeant à un contact d'une intimité répugnante.

— Tu es à moi, lui chuchota-t-il dans le creux de l'oreille. Tu ne peux pas m'échapper.

À ces mots, le sang d'Akira se glaça dans ses veines : il était fou !

— Je ne suis pas une esclave !

— Que tu dis. Tu es ma prisonnière et je peux faire de toi ce que je veux.

Il empoigna un de ses seins à travers sa tunique et le serra. Fort.

Voulant fuir cette caresse ignoble, elle essaya de le repousser mais se heurta à l'obstacle inamovible de son torse.

— Geor... Le duc vous pourchassera jusqu'au bout de la terre si vous osez...

Pour toute réponse, le capitaine se frotta contre ses fesses et se mit à lui lécher le cou, sans cesser de lui pétrir la poitrine.

Le sang d'Akira ne fit qu'un tour. Plutôt mourir que de se laisser malmener par ce goujat et connaître un supplice semblable à celui qu'avait enduré sa maman !

L'officier la poussa face contre le mur et l'y maintint d'une pression de la paume sur la nuque. Il y eut un froissement d'habits. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Un des conseils de son oncle Bruno lui revint alors en mémoire.

Elle pivota sur elle-même tout en levant le coude et atteignit le capitaine à la mâchoire. Dans le même mouvement, elle empoigna le manche de sa dague et l'arracha à son fourreau.

— Garce ! rugit Weaver avant de la considérer avec un reniflement méprisant. Tu crois pouvoir m'arrêter avec cette petite lame ?

Elle traça une croix dans les airs.

— Peut-être pas, mais ça ne m'empêchera pas de viser vos attributs.

Le regard venimeux, il recula d'un pas.

— De toute façon, je te tiens et, à travers toi, je tiens aussi le duc !

Il eut un sourire faraud.

— C'est d'ailleurs grâce à toi que j'ai compris à quel point tu pouvais m'être utile contre lui. Son intervention pour te libérer sur la route d'Inverness m'a ouvert les yeux. Qui eût cru que Sa Grâce s'éprendrait d'une moins-que-rien ?

Le cœur d'Akira s'affola tandis qu'elle comprenait le sens de ces propos.

— Vous vous servez de moi pour le faire chanter ?

— Oh, le vilain mot, repartit Weaver, les yeux fixés sur le couteau. En fait, c'est un échange de bons procédés : il reconnaît sa félonie et, avec l'appui du marquis, je devrais recevoir une bonne portion de ses terres, voire un titre de baron pour aller avec.

Elle serra la poignée de la dague à deux mains et continua à la braquer sur son entrejambe.

— Vous êtes répugnant.

— Et c'est toi qui me dis ça ? Pourquoi couches-tu avec le duc, hein ? Je parie qu'il t'a promis de jolies robes, voire une nouvelle maison. Tu n'es en rien différente de moi.

Il avança d'un pas prudent.

Elle balaya l'air de la lame.

— Restez où vous êtes !

— Je te propose un marché, reprit-il en tendant la main. Tu me rends la dague et je fais de toi *ma* maîtresse, si bien que lorsque je toucherai la récompense de ma loyauté envers la reine, tu en profiteras aussi.

— Jamais de la vie, misérable ! Vous avez signé une attestation prouvant l'innocence du duc de Gordon. Pourquoi ne nous laissez-vous pas tranquilles ? Le pouvoir anglais doit avoir nombre d'ennemis autrement plus dangereux à traquer et torturer.

Elle recula et heurta presque aussitôt la paroi du cachot.

— Pourtant, tu menaces à l'instant même un officier de Sa Majesté. Et pour ce qui est de la torture, je ne t'y ai pas encore soumise, mais l'idée de te faire goûter au carcan pendant une semaine ou deux me tente de plus en...

Il ne termina pas sa phrase, mais plongea soudain vers elle pour lui attraper le poignet.

Elle fut plus rapide et réussit à lui entailler l'avant-bras, mais il ne lui en saisit pas moins le bras qu'il serra de toutes ses forces en le tordant sur le côté.

Une douleur aiguë lui arracha un cri. Le coutelas tomba par terre.

Le capitaine s'en empara et le rangea prestement dans sa gaine, avant de prendre son bras blessé en écharpe.

— Tu m'as tailladé, salope !

Elle découvrit les dents.

— Pas assez, à mon goût !

Rapide comme la vipère, il lui attrapa les cheveux et tira dessus.

— Je finirai bien par te briser, chienne, et tu me supplieras alors de te posséder !

Serrant les mâchoires, elle courba le dos pour soulager ses cheveux de la traction démente qu'il exerçait sur eux.

— Jamais vous ne me briserez !

Il tordit le poing qui tenait ses boucles. Elle grimaça de souffrance.

— Capitaine, vous avez une visite ! le héra une voix par l'ouverture de la geôle.

D'une secousse, il la força à tomber à genoux.

— Continue à me résister, et ta vie sera un enfer !

Akira s'assit par terre en portant une main à sa bouche pour ne pas pleurer. Ce ne fut qu'après que l'échelle fut retirée et la grille remise en place qu'elle s'affaissa sur elle-même. La tête lui tournait. Comment cet homme pouvait-il se montrer aussi méchant ?

Elle étouffa ses sanglots avec sa paume – jusqu'à ce qu'une autre voix lui parvînt. Une voix grave, qui la soulagea aussitôt de sa peine et lui redonna espoir.

— Si vous touchez à un seul de ses cheveux, vous le paierez de votre vie, vous m'entendez ? rugissait Geordie.

— Elle doit répondre de ses crimes, rétorqua le capitaine.

— Quels crimes ? Cette petite n'a strictement rien à se reprocher !

— Ce sera au juge d'en décider.

— Vous ne l'emporterez pas au paradis, Weaver !

Akira se redressa sur les genoux, les mains jointes, et s'abîma dans une prière fervente.

Mon Dieu, protégez-nous...

34

Geordie détestait être réduit à l'impuissance, or des jours avaient passé depuis sa visite à la prison et au marquis, et il se sentait perdre patience. Il avait réquisitionné pratiquement toute l'auberge pour établir un quartier général et ne cessait d'aboyer des ordres pour tromper son angoisse dans l'attente des renforts.

Tandis qu'il faisait les cent pas, les sœurs d'Akira jouaient aux dés sur une table. À chaque roulement des cubes en os, il avait envie de s'en emparer pour les jeter au feu. Ce bruit incessant lui crispait de plus en plus les épaules.

Mais suggérer une autre activité aux petites était hors de question. Elles devaient rester près de lui au cas où il lui faudrait les évacuer d'urgence – car il n'était pas près de laisser une autre fille Ayres tomber entre les griffes du capitaine Weaver !

Leur mère s'était enfermée dans une chambre à l'étage et refusait de les rejoindre dans la salle de l'établissement. Geordie n'avait jamais vu personne craignant autant de se montrer en public. Il n'en admirait que plus le courage qu'il avait fallu à Laini pour venir le trouver à l'auberge, après l'arrestation de son aînée.

— J'ai du nouveau, Votre Grâce ! s'exclama Oliver en poussant la porte de l'auberge.

Dieu merci ! Son lieutenant était parti la veille se porter à la rencontre des troupes censées se réunir au loch Cally.

— Bon sang, mon gars, il était temps ! Alors, combien sommes-nous ?

— Comptez trois cents Gordon et une centaine de MacDonell qui ont chevauché jour et nuit pour répondre à votre appel. Ils se sont installés sur la rive du loch et attendent vos ordres.

— Il va encore y avoir une bataille ? s'enquit Annis.

Geordie se renfrogna.

— Disons que nous nous donnons les moyens d'infléchir le cours des événements.

Un grondement ressemblant au vacarme d'une armée en marche retentit dehors. Il se tourna vers Oliver.

— Vous leur avez bien enjoint de rester cachés, n'est-ce pas ?

— Oui. Je leur ai même demandé de ne pas allumer de feu.

Geordie se précipita vers la fenêtre.

— Par les flammes de l'enfer, qu'est-ce encore ?

La porte s'ouvrit d'un coup, pour livrer passage à un Tsigane plutôt débraillé qui brandissait une hache de guerre avec un air furieux. Il portait un pantalon rayé orange et vert ainsi qu'une chemise safran. Sa tignasse noire partait dans tous les sens et donnait l'impression de ne pas avoir vu de peigne depuis une bonne quinzaine. Malgré sa peau mate, le bonhomme avait des yeux d'un bleu singulièrement perçant. Geordie se pencha en avant, éberlué : le nouveau venu ressemblait étonnamment à Akira !

— Que signifie tout ceci ? déclama le personnage sur un ton de procureur tandis que des villageois envahissaient la salle sur ses talons – de pauvres hères qui exhibaient haillons et figures crasseuses.

Certains brandissaient des manches à balai, d'autres des cailloux ; tous semblaient résolus à se battre.

Tirant l'épée, Oliver vint leur barrer le chemin.

— Qui diable êtes-vous ?

— Oncle Bruno ? murmura Annis.

— Brunooooooooooooo ! s'écria Kynda en courant se jeter au cou du bonhomme.

Dardant un regard toujours méfiant sur Oliver et Geordie, ledit Bruno fit passer la jeune fille derrière lui.

— Retenez-vous ces enfants contre leur volonté ? Et ma sœur, où est-elle ? J'ai trouvé son cottage vide en arrivant, le feu éteint dans le foyer.

Il se haussa sur la pointe des pieds pour jeter un œil par-dessus l'épaule d'Oliver.

— Mais il y a pire, ajouta-t-il. Ces braves gens viennent de m'apprendre que ma nièce a été jetée au cachot par la faute du duc de Gordon ! Et à en juger par votre mise, je suppose qu'il s'agit de vous.

— Ouais, c'est bien lui, déclara l'un des propriétaires de manche à balai. Et j'ai vu Sa Grâce se disputer avec la petite l'autre jour !

Geordie leva les mains.

— Vous vous méprenez. Je travaille au contraire à la libération de Mlle Akira et je...

— menteur ! vociféra quelqu'un dans le fond.

— Pas étonnant de la part d'un Highlander ! s'écria un autre.

— Bruno ! s'exclama Laini en haut de l'escalier, agrippée des deux mains à la rampe. Le duc est en train de nous aider, fieffé imbécile ! Pose donc cette hache avant de te blesser !

La hache s'abaissa.

— Mais ces braves gens...

— ... ne savent pas toute l'histoire, le coupa Laini, les bras tremblants.

Bruno dévisagea Geordie.

— Que diable... ?

— Voulez-vous une pinte, *mon ami* ? lança Geordie en insistant sur ces derniers mots, dans l'espoir de désamorcer sa colère.

Il indiqua une table sans cesser de surveiller ses mouvements, de crainte que l'autre se mette à le charger comme un taureau.

Fort heureusement, le patron de l'auberge comprit que la situation exigeait promptitude, et bientôt Bruno et son armée de gueux se trouvèrent attablés devant une bière qui eut tôt fait de rafraîchir leur humeur. Entre-temps, Oliver avait aidé Laini à descendre l'escalier et l'avait installée près de Geordie pour qu'elle pût informer son frère de la situation.

Ce dernier l'écouta sans mot dire... mais sans se départir non plus de sa mine renfrognée.

— N'empêche que c'est bien à cause de M. le duc qu'Akira est en prison, lâcha-t-il enfin.

— C'est vrai, admit Geordie avant de donner un coup de poing dans sa paume. Mais j'ai un plan pour la sortir de là !

Tout le monde le regarda avec un air interrogateur, y compris son lieutenant.

Un garçon franchit alors le seuil de l'établissement en courant et s'arrêta au milieu des tables, le souffle haché.

— Ils l'ont mise au carcan !

Cette nouvelle déchaîna les huées de l'assistance. Bruno repoussa sa chaise pour se redresser.

— Je ne le tolérerai pas ! rugit-il.

— Moi non plus, renchérit Geordie en dégainant sa dague. Une armée entière n'attend que mon signal pour nous prêter main-forte !

— Pas ici, pas dans le village, objecta l'oncle d'Akira. Trop de tuniques rouges défendent le château.

Il se tut brusquement, les sourcils froncés, et afficha bientôt un sourire matois.

— Je viens d'avoir une idée, annonça-t-il avant de ménager une pause mélodramatique.

— À savoir ? s'enquit Geordie, à bout de patience.

Bruno désigna la foule qui se pressait autour d'eux.

— Nous avons également une armée, ici même.

Geordie contempla les visages sales dont certains osaient le toiser avec hauteur – lui, un duc !

— Je suppose que certains de ces hommes sont de vos... amis ? s'enquit-il sur un ton dubitatif.

— Oui, et je suis leur chef, répondit Bruno avant de tourner sa chaise et de s'y installer à califourchon, les bras appuyés sur le dossier. Écoutez, voici ce que je propose : je vais créer une diversion avec mes hommes et pendant ce temps, Kynda... Dis, petite, tu te rappelles mes leçons ?

— Oui, assura la jeune fille avant de brandir le couteau que Geordie serrait d'habitude dans ses chaussettes.

Il ne l'avait pas vue le prendre. Il n'avait rien senti !

Il récupéra la lame.

— C'est donc ça que vous lui apprenez ? À voler ?

— À survivre dans la rue, rectifia Bruno en prenant sa nièce par les épaules pour la regarder droit dans les yeux. Nous allons simuler une émeute près du pilori, d'abord en criant, puis en chargeant les sentinelles. Dès le premier mouvement de foule, tu glisses au premier rang et tu vas chiper les clés que le capitaine accroche à sa ceinture. Tu t'en penses capable ?

Laini se leva, inquiète.

— Tu demandes à ma petite de risquer sa vie ? Ta propre nièce, Bruno ?

— *Dordi, dordi*, ma sœur, répliqua-t-il dans leur langue. Je te promets qu'il ne lui arrivera rien.

Geordie n'aimait pas ça. Il agita un doigt sous le nez du bonhomme.

— Sitôt que Kynda aura récupéré la clé, elle viendra me la donner. Je ne marche pas, autrement.

— Non, répondit Bruno en secouant la tête. Si les soldats vous voient parmi nous, ils flaireront le coup monté.

— Bon sang, gronda Geordie en se rapprochant encore plus de l'entêté, je ne vais pas rester en arrière pendant que vous mettez en danger la vie d'Akira et celle de ses sœurs !

Bruno soutint son regard sans ciller.

— Vous êtes trop connu, Votre Grâce. Vous serez immédiatement repéré.

Geordie baissa les yeux sur son costume bariolé.

— Pas si je porte un pantalon rayé et une chemise jaune comme la vôtre.

— Vous croyez ? repartit Bruno en se grattant la tête. Avec votre tête d'aristo ?

— Que je peux passer à la suie, rétorqua Geordie.

Il carra les épaules et se pencha sur le bonhomme :

— Essayez seulement de m'en empêcher.

— Vous en avez une sacrée paire... pour un duc, déclara Bruno en croisant les bras.

Il parut réfléchir un instant mais Geordie voyait bien, à son attitude, qu'il était convaincu.

— De combien d'hommes disposez-vous, au juste ?

Oliver désigna l'assistance.

— Plus que vous.

Geordie se pencha vers Bruno.

— Trois cents, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Et des chevaux ?

— Combien vous en faut-il ?

Bruno eut un large sourire.

— J'ai comme l'impression que nous allons bien nous entendre, Votre Grâce !

La tête et les poignets pris dans les orifices du carcan, Akira espérait un miracle. Elle savait ce qui risquait de lui arriver, pour en avoir été bien souvent le témoin : des plaisantins finissaient toujours par venir tourmenter les condamnés au pilori. Ils jetaient à ces pauvres diables de la nourriture pourrie et des immondices de toutes sortes.

Peu importaient ses efforts constants pour aider son prochain et faire preuve d'honnêteté et de charité, il se trouvait depuis toujours des gens pour la montrer du doigt et l'accuser de tel ou tel forfait, quand on ne lui reprochait pas d'être une sorcière tzigane.

Des bruits de pas ébranlèrent la chaussée, telle la rumeur d'une armée en marche. Le carcan lui permettait de lever la tête juste assez pour voir jusqu'à cent pas le long de la grand-rue, et ce qu'elle distingua la fit tressaillir : un rang serré de villageois progressait vers l'estrade du pilori. Bien d'autres les suivaient, troupe de visages en colère hérissée de manches à balai, de pioches et de pelles, comme si tous ces gens venaient la bastonner à mort !

Sa gorge se serra et tout son corps se mit à trembler. Seigneur, accordez-moi une mort rapide... Elle ferma les yeux et se prépara à endurer son supplice.

— Relâchez la petite ! s'écria un homme.

Akira rouvrit aussitôt les paupières.

La foule se mit à courir vers elle avec un rugissement. En quelques secondes, elle l'eut rejointe et entourée, sans cesser de pousser des cris belliqueux.

L'un des émeutiers grimpa sur l'estrade et frappa les planches avec un manche de pioche.

— C'est un scandale !

Le front couvert de sueur, Akira essaya de prêter une oreille plus attentive aux vociférations qui s'élevaient autour d'elle. Au lieu de se moquer d'elle, on réclamait sa libération et on chantait même ses louanges !

— C'est une gentille petite !

— Elle a guéri ma maman ! déclara une voix qu'elle reconnut comme celle du jeune Tommy MacCarran.

Pleurs et rire mêlés lui montaient à la gorge. Si seulement ces braves gens pouvaient lui sortir la tête et les mains du carcan...

Du coin de l'œil, elle vit approcher un homme habillé en saltimbanque, la face noircie de suie comme celle d'un ramoneur. Un frisson lui traversa la nuque.

Oncle Bruno ? Non, il n'est pas aussi grand.

Les cris se firent plus forts, plus vindicatifs encore, tandis que d'autres personnes grimpaient sur l'estrade et lui cachaient la rue.

— Elle m'a aidée à accoucher !

— Akira n'a jamais fait le moindre mal à personne !

— Silence ! hurla le capitaine Weaver pour couvrir le chahut. Dispersez-vous immédiatement, ou j'ordonne aux mousquetaires de tirer !

Le maudit officier se tenait devant la porte du tribunal, son pistolet au poing, flanqué de trois soldats – les mêmes qui l'avaient raillée en lui passant les menottes et menacée de l'envoyer au gibet d'Inverness.

Kynda courut soudain vers le capitaine, ses tresses noires lui battant le dos.

— Relâchez ma sœur !

— Non ! s'écria Akira en secouant les traverses qui lui immobilisaient cou et poignets. Kynda, arrête !

Elle tordit la tête pour trouver une oreille compatissante.

— Éloignez ma sœur des soldats, par pitié ! Ils vont la blesser !

La jeune fille ne prêtait aucune attention à ses supplices. Sans doute ne l'entendait-elle pas dans le tumulte ambiant. Elle continuait à se ruer sur le capitaine en agitant ses petits poings.

Akira ébranla encore plus fort le carcan – tout aussi vainement.

— Laissez ma sœur tranquille ! Elle n'a rien fait !

Weaver tendit la main vers Kynda, qui disparut du champ de vision de la jeune femme. Au même moment, un gourdin heurta le visage de l'officier, qui porta la main à son nez. Tandis que du sang fusait entre ses doigts, les soldats qui l'entouraient se mirent à repousser la foule sous la menace de leurs baïonnettes.

À la fin, le capitaine leva son pistolet et tira en l'air.

— Je tuerai le premier qui...

Le reste se perdit au milieu du vacarme de la bousculade tandis qu'une grosse main lui arrachait son arme.

Tout en essayant de se libérer de ses entraves, Akira cherchait frénétiquement des yeux Kynda dans la mêlée. La foule devant elle n'était plus qu'une masse informe de villageois révoltés.

— Kynda ! hurla-t-elle de toute la force de ses poumons.

Un pantalon rayé orange et vert vint lui boucher la vue.

— Tout doux, ma chérie. Je vais te sortir de là.

Geordie.

Jésus soit loué ! Akira aurait reconnu n'importe où cette voix grave et richement timbrée.

Elle entendit bientôt un bruit de clé qui tournait dans une serrure, et la traverse supérieure du carcan se souleva. Elle se redressa en se frottant les poignets et prit une profonde inspiration.

Geordie avait caché son visage dans l'ombre d'une capuche, mais son sourire était bien celui de l'homme qu'elle aimait. Il lui saisit la main.

— Des montures nous attendent.

— Dieu merci, tu es là ! Mais ma sœur...

Elle voulut courir vers la porte du tribunal, mais Geordie la souleva dans ses bras.

— Non ! protesta-t-elle. Il faut sauver Kynda.

Geordie partit au petit trot.

— Elle est en sécurité, assura-t-il.

Elle désigna la foule derrière eux.

— Mais je l'ai vue...

— C'était une ruse pour dérober les clés à Weaver, l'interrompit-il en la déposant devant deux chevaux. Tu peux monter ?

— As-tu perdu l'esprit ? Risquer ainsi la vie d'une jeune fille de dix ans ? s'exclama-t-elle en lui cognant le torse. Je refuse de m'en aller avant de savoir ce qui lui est arrivé !

Geordie la saisit par les épaules, la transperçant de son regard noisette.

— Écoute-moi, bon sang. Elle est actuellement auprès de ton oncle.

— Bruno ?

— Je t'expliquerai plus tard.

Il plia les genoux en lui présentant ses mains réunies en coupe.

Une fois qu'elle fut en selle, il lui tendit la bride de sa monture et lui tapota le genou.

— Il va falloir galoper loin d'ici au plus vite.

— Mais maman ? Mes sœurs ?

Il grimpa sur son étalon et rabaissa le bord de la capuche sur son front.

— Elles sont toutes en sécurité. Mais pas nous ! Pas encore, en tout cas...

Alors filons !

35

Et ils filèrent à bride abattue.

Heureusement, la jeune femme semblait désormais plus à l'aise sur un cheval et parut suivre sans trop de peine le train d'enfer que Geordie lui imposait.

Après être sortis du village par le sud et avoir franchi la rivière Tay, ils se dirigèrent vers le nord. Pour la centième fois, il pria le Ciel pour que leur stratagème conduise Weaver tout droit vers le loch Cally.

Il jetait régulièrement des coups d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Akira était toujours derrière lui et repérer d'éventuelles tuniques rouges lancées à leur poursuite. Il détestait fuir ainsi. Il aurait préféré se battre, mais la nécessité de sauver Akira l'obligeait à réprimer en lui l'ardeur guerrière de sa lignée. De toute façon, il ne pouvait espérer l'emporter cette fois-ci par la force, mais uniquement par la ruse.

Il lança sa monture sur la pente d'une colline. Le cheval s'ébroua mais entama la montée.

Une fois au sommet, il arrêta l'animal et attendit Akira.

— Dieu merci, nous n'avons pas été suivis ! dit-il en désignant l'horizon.

— Nous sommes en sécurité ?

Son cœur se serra quand il vit le front de la jeune femme plissé par l'inquiétude.

— Pour l'instant.

— Où est maman ? Et mes sœurs ?

— Nous les retrouverons à Glenshee, dans les montagnes.

— Et oncle Bruno ?

— Lui aussi, répondit-il en descendant de cheval.

La jeune femme l'imita et le regarda par-dessus sa selle.

— Il est venu à Dunkeld pour me libérer du cachot ?

— En fait, non.

Il prit la bride de la monture d'Akira et attacha les deux chevaux.

— Il était passé vous voir avec sa troupe, et a trouvé le cottage vide.

Il la regarda se rapprocher de lui, ensorcelé par ses yeux en forme d'amande d'une sensualité hypnotique.

— Ah, cela ressemble bien à mon oncle.

Seigneur, qu'elle était belle... et forte ! N'importe quelle autre femme aurait été réduite à l'état de chiffon molle après plusieurs jours dans un cul de basse-fosse et l'humiliation publique du carcan. Lui-même avait été à demi mort d'angoisse. Mais désormais, elle était libre.

Il avait tellement envie de lui dire à quel point elle comptait pour lui, combien il l'aimait et continuerait à l'aimer jusqu'à la fin de ses jours, même quand elle serait devenue vieille et grisonnante ! Il avait envie de lui promettre monts et merveilles – il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait, protégerait sa famille et trouverait des maris à ses sœurs, demanderait à son médecin de s'occuper de Laini... Mais de simples mots n'auraient suffi à exprimer toute la tendresse qu'il éprouvait en cet instant pour elle.

La saisissant par la taille, il la plaqua contre lui. Dieu le prenne en pitié : ses genoux se dérobaient sous lui ! Une délicieuse poitrine se pressa contre son torse, des seins qu'il en était venu à aduler et qu'il ne se lassait pas d'explorer. Leurs lèvres se rencontrèrent et la jeune femme laissa échapper un soupir de plaisir qui déclencha en Geordie une brûlante vague de désir. Il aurait été capable de la renverser ici même, sur ce tertre moussu, pour la posséder sous les yeux du Tout-Puissant. Mais il leur restait encore de la route à faire et le temps leur était compté.

Il interrompit leur baiser et, relevant la tête, prit une profonde inspiration.

— Il faut repartir, articula-t-il d'une voix si rauque qu'il la reconnut à peine.

Il sentait le souffle chaud d'Akira à travers le tissu de sa chemise safran.

— Vraiment ? s'enquit-elle.

Il eut un rire bas qui résonna dans son torse.

— Peut-être pas tout de suite.

Un bandit des cœurs comme George Gordon n'avait pas besoin d'autre invite. Voilà d'ailleurs trop longtemps qu'il s'interdisait de coucher avec elle.

Il frotta son ventre contre le sien pour qu'elle perçoive l'étendue de sa frustration. Elle accompagna aussitôt son mouvement en se mettant à pousser des gémissements qui l'amènèrent au bord de la démence érotique.

Ils s'affalèrent de concert sur le sol.

— Tu es sûr que ma famille va bien ? demanda-t-elle d'une voix essoufflée.

— Sûr.

Il couvrit ses lèvres des siennes et l'étendit sur la mousse, avant de retrousser prestement ses jupons.

— Je te veux ici et maintenant, et nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Je n'en peux plus d'attendre, moi non plus, avoua-t-elle.

La respiration de plus en plus précipitée, elle entreprit de dénouer le lacet de son pantalon.

Il voulut l'aider, mais elle eut tôt fait d'ouvrir le devant du vêtement. Elle entrouvrit les lèvres, le souffle haché, tout en baissant le pantalon sur ses cuisses. Le courant d'air frais qui caressa le membre de Geordie rendit ce moment encore plus sensuel.

Il souleva les jupons d'Akira, dévoilant ses genoux, puis ses cuisses nues et enfin le nid de bouclettes le plus délectable qui se pût imaginer. Cette vision enchanteresse le soumit totalement à la fièvre conquérante de son amante.

Des doigts fins s'enroulèrent autour de sa virilité.

— Unissons-nous et ne nous séparons plus jamais, chuchota-t-elle.

Une goutte de semence perla au bout de sa verge tandis qu'il s'apprêtait à pénétrer la jeune femme.

Des vagues de cheveux noirs s'étaient tout autour du visage d'Akira, dont les paupières se fermaient à demi. Par tous les saints, elle était aussi belle qu'une déesse !

— Je t'en prie, Geordie, je n'en peux plus...

Il prit une inspiration frémissante et la combla dans tous les sens du terme. Tout en la besognant, il observait attentivement la montée de son plaisir, chaque poussée lui coûtant une montagne de maîtrise de soi... jusqu'à ce qu'enfin ses yeux se révulsent et qu'un cri de volupté monte de sa gorge. Un barrage céda alors en lui. Satan en personne n'aurait pu le forcer à ralentir le rythme. Encore et encore, il pilonna Akira avec une frénésie débridée. Jamais il ne s'était senti aussi lié à quelqu'un. Jamais il n'avait pris une femme en éprouvant un tel désir de la faire sienne et de la protéger, de la dévorer et de l'aimer en même temps, de tout son corps et de toute son âme.

Akira le possédait tout entier.

Après ces étreintes bouleversantes, Geordie changea d'habits et enveloppa un gros caillou avec le pantalon rayé et la chemise jaune de Bruno, avant d'aller jeter le tout dans une mare à proximité.

— Crois-tu qu'on va te reprocher mon évasion ? s'enquit la jeune femme.

Geordie regarda les dernières vaguelettes agiter la surface de l'eau.

— Non, puisque je n'y étais pas.

Il l'aida ensuite à remonter en selle et tous deux repartirent vers les montagnes, de plus en plus loin de la civilisation.

Chevauchant à bride abattue, le capitaine Weaver grinçait des dents sous la douleur qui continuait à pulser de son nez, l'uniforme taché de sang.

Mais ce n'était pas ce petit bobo qui allait l'empêcher de trucider le salaud qui avait osé le frapper avec un gourdin. Il avait repéré le voyou en question : il était avec la petite peste qui lui avait chipé ses clés. Le visage dissimulé sous une capuche, il était affublé d'un pantalon rayé orange et vert qui se voyait de loin – celui-là même que portait le cavalier qu'ils étaient en train de poursuivre, et qui avait une fille aux longs cheveux noirs assis devant lui sur sa selle !

Le village entier semblait s'être ligué contre lui. Heureusement, il avait maintenu le bataillon en état d'alerte, s'attendant à ce que le duc de Gordon ait la stupidité de tenter de libérer sa garce. Seigneur, ce type était une honte pour tous les mâles du royaume : étaler en public sa liaison avec cette moins-que-rien... Et tout cela pour se défilier au moment fatidique ! En tout cas, Roddy n'avait pas aperçu sa grande carcasse parmi les émeutiers.

Enfin, il avait réussi à mater la foule et à reprendre le contrôle de la situation. Au premier coup de feu que Muldoon avait tiré dans ce tas de gueux, ils s'étaient dispersés aussi vite qu'ils étaient venus. Le seul problème était que la petite avait filé avec le saltimbanque habillé en arlequin. Il les avait vus monter à cheval avant de quitter la place.

Mais ils n'iraient pas loin.

Tout son bataillon de cinquante cavaliers galopait à sa suite. Ses proies – et la récompense que lui rapporterait leur capture – n'étaient plus très loin.

George Gordon avait pratiquement avoué ses crimes en venant réclamer sa petite Tsigane au marquis. Et, pardieu, Atholl allait se régaler quand le bourreau trancherait la tête de ce satané jacobite !

— Je te tiens, maudit duc ! s'exclama-t-il en hurlant de rire. Sus aux fuyards, les gars !

— Nous n'allons pas tarder à les rejoindre ! renchérit le caporal Snow en brandissant son pistolet. Ils vont moins vite que nous.

Roddy essuya le sang qui lui maculait le visage. Oui, la garce n'allait pas lui échapper. Et maintenant, ce n'était plus simplement le carcan qu'il était en droit de réclamer pour sa punition, mais la potence ! Et il s'arrangerait pour que la sale mioche qui lui avait volé ses clés se balance avec elle au bout d'une corde.

Le goût du sang sur ses lèvres fouettait son appétit de terres et de pouvoir. Sa valeur allait enfin être reconnue. Il était sûr d'obtenir au moins une baronnie. Il imaginait déjà la résidence qu'il se ferait construire au bord du lac près de son village natal.

Il avait su depuis le début qu'il était capable de l'emporter sur le duc de Gordon. Et ce n'était qu'une question de temps avant que Sa Seigneurie ne commette l'impair qui lui serait fatal. Si seulement c'était lui qu'ils pourchassaient en cet instant... Mais non : jamais le duc n'aurait daigné revêtir ce genre d'accoutrement. Le type en costume de scène devait être un parent de la romano.

Elle, en revanche, était reconnaissable entre mille avec ses longues boucles noires qui lui battaient les épaules. Cette chienne allait payer pour son impudence. Il envisageait avec délectation tous les sévices qu'il allait lui infliger avant de la livrer au bourreau. Oh oui, il allait châtier ce rejeton du Malin – car aucune brune d'une telle beauté ne pouvait être pure. Il lui montrerait la puissance virile qui se cachait derrière son uniforme. Il casserait la volonté de cette putain, il la ferait crier de douleur et de honte. Elle serait sa chose soumise, et quand il en aurait terminé avec elle, elle ne serait plus qu'une poupée de chiffon, prête à recevoir le nœud coulant qui achèverait sa misérable existence.

— Ils sont à portée de tir ! s'écria Grey en pressant la détente de son mousquet.

Le cœur battant la chamade, Roddy guetta la chute d'un des deux cavaliers. Hélas, le coup, mal ajusté à cause des cahots de la chevauchée, dut louper sa cible car le couple disparut derrière la crête qui se dressait devant eux.

— Plus vite ! hurla-t-il.

— On dirait qu'ils se dirigent vers le loch Cally, dit Snow.

— En rang sur une ligne ! rugit Roddy. Nous allons les prendre en tenaille. Ils sont fichus.

Il s'esclaffa de nouveau en imaginant sa future demeure de baron. Celle-ci comporterait un fumoir, une bibliothèque et un salon dignes de ceux du marquis.

Un tir de barrage les accueillit en haut de la colline. Une rangée de mousquetaires des Highlands leur faisait face sur la crête.

— C'est un piège ! cria Grey.

Un poids lourd et glacé chuta dans l'estomac de Roddy.

Juste après, une balle l'atteignait à la poitrine, l'éjectant de sa selle.

Il n'eut même pas le temps d'éprouver la moindre douleur avant de plonger dans le noir.

36

La nuit était tombée depuis longtemps. Akira chevauchait à côté de Geordie. Le sentier de montagne qu'ils suivaient était très escarpé et comportait de nombreux virages délicats à négocier.

Voilà des heures qu'ils progressaient ainsi, sans marquer la moindre pause, et la jeune femme commençait à sentir ses paupières s'alourdir.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle dans un murmure auquel les falaises alentour firent écho.

— Sur un chemin secret menant aux Highlands, répondit Geordie d'une voix aussi lasse que la sienne.

— Combien de personnes en connaissent-elles l'existence ?

— Peu, autrement ce ne serait pas un secret.

— Sais-tu où il aboutit ?

— Oui.

— Et... ?

— Le refuge de Glenshee. Tu en as peut-être déjà entendu parler ?

— Non.

— C'est bien ce que je me disais...

— Et qu'est-ce qui nous attend là-bas ?

Geordie montra le paysage devant eux.

— Tu ne vas pas tarder à le découvrir par toi-même.

Ils venaient de s'engager dans une pente qui descendait vers un petit vallon encaissé. À la lumière de la lune, Akira distingua plusieurs cercles de tentes entourant un énorme feu de joie.

— Qui sont ces gens ?

— Toute une armée, répondit Geordie en jouant avec la bride de sa monture. Comme nous avons dû effectuer un grand détour pour arriver jusqu'ici, je suppose que nous avons loupé la fête, mais je suis sûr que tu vas reconnaître des visages familiers.

À cette altitude, la bruyère recouvrait encore les versants. Côte à côte, ils trottèrent sur ce tapis de fleurs sauvages vers le feu de joie, salués par les cris et les vivats d'une foule qui vint bientôt les entourer. Il y avait là oncle Bruno, sa maman et ses sœurs. À sa grande surprise, Annis tenait Oliver par le bras. Et ce dernier, au lieu de son uniforme, arborait une tenue de saltimbanque semblable à celle que Geordie portait quand ils avaient fui ensemble ! Elle les contemplait, éberluée – tout en se promettant d'avoir une conversation entre quatre yeux avec la jeune fille – quand sir Coll vint prendre la bride de sa monture.

Le massif rouquin lui tendit la main avec un grand sourire.

— Vous avez manifestement progressé en équitation, mademoiselle Akira. Ça fait plaisir à voir.

Elle descendit à terre.

— Sa Grâce ne m'a pas vraiment laissé le choix, répondit-elle en gloussant. C'était apprendre à galoper ou mourir.

— Comme je le dis toujours, qui veut savoir nager n'a qu'à plonger dans l'eau.

Il étreignit le poignet de Geordie.

— Heureux de constater que votre ruse a fonctionné, Votre Grâce. Nous commençons à nous inquiéter.

— Pour moi ? repartit Geordie en assenant une robuste tape sur l'épaule du jeune chef de clan. Non, mon rôle était somme toute assez limité et comportait peu de risques. La vraie question est de savoir si, vous, vous avez rempli votre mission.

— Parce que vous remettez en cause mes capacités ? s'offusqua Coll, avant de rejeter la tête en arrière et de partir d'un rire tonitruant. La prochaine fois, mon vieux, proposez-moi un défi qui soit vraiment à la hauteur.

— « Mon vieux » ? Quel âge avez-vous, au juste ? Vingt et un ans et des poussières ? répliqua Geordie, toute fatigue effacée de son regard étincelant. J'en vaud au moins deux comme vous, espèce de chiot monté en graine !

— Tu as vu ? s'écria Annis en agrippant les mains d'Akira. Nous nous sommes habillés comme vous pour attirer les tuniques rouges dans un piège.

— Comme moi ?

Mazette, elle avait rarement vu sa sœur aussi réjouie !

— Et je chevauchais avec le lieutenant Oliver, précisa Annis en adressant un grand sourire au bras droit de Geordie. Nous avons galopé à une vitesse incroyable et les tuniques rouges nous ont même tiré dessus, mais c'était déjà trop tard pour...

— Tiré dessus ? répéta la jeune femme en tiquant.

— Akira ! Ma pupuce ! s'exclama oncle Bruno en jouant des coudes pour venir l'étreindre dans une accolade d'ours. Tu as franchement meilleure mine qu'au pilori !

— Le carcan est rarement bon pour le teint, rétorqua-t-elle. Surtout après un séjour au cachot.

Elle repoussa Bruno pour mieux le contempler et s'aperçut avec stupeur qu'il avait la même tenue qu'Oliver et Geordie, à savoir un pantalon rayé orange et vert ainsi qu'une chemise jaune. Et c'était également le cas de tous les membres de sa troupe qu'elle apercevait un peu plus loin.

— Mais d'où arrives-tu ? D'habitude, tu ne nous rends visite qu'à Noël.

— Il se trouve que notre tournée nous faisait passer près de Dunkeld et j'ai décidé d'aller vous faire un petit coucou – pour découvrir que tu avais été jetée en prison et que ton duc avait besoin d'aide pour te sortir de ce mauvais pas !

Elle se tourna vers Geordie, les poings sur les hanches.

— Qu'est-ce qui t'a pris de mettre Annis en danger ? Et Kynda ? Quelle idée de l'envoyer voler les clés du capitaine ! Elle aurait pu se faire blesser cent fois.

Le visage du duc se décomposa.

— Ton oncle m'avait promis que ta sœur n'aurait rien à craindre et qu'il ne la lâcherait pas d'une semelle. Autrement, tu penses bien que je ne l'aurais pas permis.

Bruno affichait une expression encore plus contrite, si cela était possible.

— Il m'a semblé qu'Annis était en sécurité avec un cavalier aussi émérite qu'un lieutenant des Highlands – ce qui s'est avéré exact. Quant à Kynda, dès qu'elle a eu les clés de ton carcan, on a protégé sa fuite avec les gars de la troupe pendant que le duc t'emmenait loin du pilori. On s'est écartés juste assez pour que le capitaine aperçoive, à l'autre bout de la place, le lieutenant Oliver monter à cheval avec Annis et se diriger vers le nord. Nous n'avons plus eu ensuite qu'à déguerpir et rejoindre Laini, Scota et Kynda qui nous attendaient dans une ruelle avec deux soldats du duc pour nous servir d'escorte.

Akira leva les yeux au ciel et porta une main à son front.

— Eh bien, encore heureux que je n'aie été au courant de rien !

— Tout le bataillon du capitaine est parti aux trousses d'Oliver et d'Annis en croyant que c'étaient toi et le duc. Nous n'avons pas rencontré âme qui vive sur notre chemin.

— Nous non plus, à vrai dire, répliqua-t-elle. Je m'explique mieux, maintenant, pourquoi nous n'avons pas été suivis.

Elle considéra Geordie d'un œil courroucé.

— N'empêche que c'était un stratagème très dangereux, qui aurait pu coûter la vie à l'un des nôtres ! Comment as-tu pu l'accepter ?

Sa Grâce seigneuriale eut un haussement d'épaules gêné, tel un petit garçon pris en faute.

— Je ne voyais pas de meilleur plan, avoua-t-il piteusement.

— Sans compter qu'on ne pourra rien retenir contre Sa Grâce, précisa sir Coll, puisqu'il n'était pas reconnaissable sous son déguisement.

— En fait, j'ai trouvé que c'était un excellent moyen de profiter de la ferveur populaire en ta faveur, reprit Geordie.

— En ma faveur ?

Il l'étreignit avec affection.

— Oui. Toute une foule accompagnait ton oncle quand il est venu à l'auberge me... demander mon aide. Beaucoup de ces personnes provenaient des bas quartiers et t'étaient reconnaissantes de les avoir soignées par le passé. Elles n'avaient pas oublié ta générosité, et ta condamnation au carcan les a révoltées.

Doux Jésus, était-elle donc si appréciée à Dunkeld ? Cette révélation acheva de la bouleverser. Des larmes lui montaient aux yeux quand une pensée lui traversa soudain l'esprit.

— Et maman ? Où est-elle ? Et Scota et Kynda ?

Bruno désigna le feu de joie.

— Elles t'attendent là-bas toutes les trois.

— Du tout : je suis là !

La foule s'écarta devant Laini, qui rejoignit sa fille en boitant et la serra dans ses bras.

— Et tu ne peux savoir combien je suis contente de te revoir, ma fille adorée !

Akira ferma les yeux en humant l'odeur familière de sa mère.

— Comment as-tu pu laisser tes filles prendre de tels risques, maman ? Tu n'avais donc pas peur ?

— Oh, que si ! Mais il fallait bien se serrer les coudes pour te tirer de ce pétrin.

Laini recula et prit son visage entre ses paumes, le regard pétillant d'allégresse.

— Et Sa Seigneurie a eu raison de penser que ce plan était encore le meilleur !

Akira se mordit la lèvre inférieure. Elle avait l'impression de vivre un rêve, entourée par tous ceux qui lui étaient chers.

Sans doute à cause du choc de ces retrouvailles, elle éprouvait de nouveau une impression de vide au creux du ventre.

— Nous ne pouvons pas retourner à Dunkeld, n'est-ce pas ?

— C'est désormais exclu, confirma Geordie. De toute façon, je ne te lâche plus.

Elle hocha la tête et baissa les yeux sur ses souliers. Être la maîtresse du duc aurait des avantages, et ses sœurs connaîtraient une vie plus confortable. Sa maman, surtout. Et puis, n'aimait-elle pas l'homme qui se tenait près d'elle et qui venait, une fois de plus, de la sauver ?

Laini tapa sur le bras de Geordie.

— Avant que le whisky coule à flots, j'aurais deux mots à vous dire.

Le duc parut surpris, voire inquiet, mais il se reprit bien vite et la salua d'une inclination du buste.

— Je suis tout à vous, madame.

Geordie n'eut pas à escorter la mère d'Akira bien loin, la claudication de cette dernière ne lui permettant d'effectuer que quelques pas à la suite.

Ils s'arrêtèrent entre deux tentes. Geordie lui tapota gentiment l'épaule, un peu anxieux.

— Je vous en prie, dites-moi que j'ai réussi à prouver la profondeur de mon amour pour Akira.

Elle émit un gloussement rauque.

— Bien des hommes à votre place auraient baissé les bras, mais vous n'avez pas renoncé. Vous avez assumé vos responsabilités, vous êtes allé plaider la cause de ma petite auprès du marquis, vous avez effectué toutes les démarches qui étaient en votre pouvoir et, ensuite, voyant qu'elles n'aboutissaient pas, vous avez agi promptement.

Geordie redressa l'échine. Jusqu'alors, la mère d'Akira ne s'était pas montrée avare de critiques. Ce chapelet de louanges était inespéré.

— Dans ce cas, peut-être vous sentez-vous enfin autorisée à me montrer la clé qui doit m'assurer le bonheur éternel ?

Elle lui enfonça un doigt dans la poitrine.

— Cette clé, elle est là, milord.

Seigneur, pas besoin de se demander d'où Akira tenait sa hardiesse...

— Vous allez épouser ma fille à la mode tzigane. Cette union vous liera aux yeux de Dieu tout autant qu'un passage à l'église. Elle sera proclamée votre femme, dormira dans votre lit et vous donnera une ribambelle de marmots.

— Un mariage tzigane ?

— Si fait. Et c'est mon frère, Bruno, qui sera l'officiant.

— Est-ce légal, au moins ?

— Je me suis moi-même mariée selon nos coutumes, et nul n’a jamais remis en cause la légitimité de cette union.

Geordie esquissa un sourire, de plus en plus séduit par cette idée.

Si jamais la reine apprend que j’ai convolé sans sa permission, que pourra-t-elle y faire ? songea-t-il. Tenter d’annuler le mariage ? J’en doute. Me bannir de la cour pendant un an ? Avec joie !

Il dévisagea son interlocutrice.

— Si un mariage tsigane peut avoir lieu sans le consentement préalable de l’évêque ou de la reine, je suppose qu’aucun des deux ne serait en droit de réclamer ensuite son annulation ?

— Tout à fait, acquiesça Laini avec un sourire entendu.

— Il n’y aurait ni bans ni invitations – seulement la famille et le clan Gordon, énuméra Geordie en se sentant brusquement soulagé d’un grand poids. Ce serait comme dans l’ancien temps, quand les chefs de clan avaient toute autorité sur leur destin. Et au diable l’usurpatrice de Londres ! Personne n’a besoin de savoir que je souhaite épouser ma rose tsigane.

Laini lui tapota la joue.

— Nous allons organiser la cérémonie ici même, à Dun Shith – la colline des Fées. La magie du lieu sanctifiera votre union.

— Alors, nous pouvons nous marier dès demain ?

Souriant de toutes ses dents, il souleva la mère d’Akira dans les airs pour lui appliquer un solide bécot sur la joue.

— Reposez-moi donc, espèce de grande brute !

— Oh, non, répondit-il en la faisant tourner dans ses bras. Vous venez juste de faire de moi l’homme le plus heureux des Highlands !

Akira se tordait les mains en attendant que Geordie et sa maman reviennent de leur conciliabule. Sa mère pouvait se montrer très autoritaire, or le duc n’était sans doute guère habitué à recevoir des remarques acerbes.

Elle poussa un soupir de soulagement quand elle les vit réapparaître avec le sourire satisfait de deux gamins des rues venant de chiper une part de tarte aux pommes à un vendeur ambulant.

Geordie la rejoignit et lui prit la main.

— J’ai une déclaration à te faire, annonça-t-il d’une voix assez forte pour être entendu par tout le monde, son regard rivé au sien.

Comme la foule se taisait, il mit un genou à terre.

Akira sentit la chair de poule lui hérissier la peau.

Elle s’arrêta de respirer.

— Akira, tu m’as sauvé d’une mort certaine, et pour cela tu as pris des risques devant lesquels d’autres que toi auraient reculé. Tu es restée à mes côtés parce que j’étais ton patient, et parce que tu es une guérisseuse d’une abnégation et d’un dévouement sans faille. À mes yeux, tu es la plus belle femme d’Écosse, en corps comme en esprit. Je t’aime et t’aimerai toujours.

Une larme roula sur la joue de la jeune femme tandis que ses lèvres se mettaient à trembler.

— Je n’ai pas d’anneau à t’offrir, mais je promets de te couvrir de bijoux plus tard. S’il te plaît, je t’en supplie, dis-moi que tu acceptes de devenir ma femme !

La gorge serrée, les joues humides, elle hocha la tête.

— Oui, lâcha-t-elle d’une toute petite voix.

Il la prit dans ses bras vigoureux et l’enfouit dans sa chaleur.

— Mais comment allons-nous nous marier ? demanda-t-elle.

— À la mode tzigane, demain matin, sous la protection de la pierre levée des fées, annonça sa mère en frappant dans ses mains.

Akira la considéra avec un hoquet de stupeur. Sa vie durant, cette femme avait rejeté les coutumes de leurs aïeux en répétant à ses filles qu’elles étaient des Écossaises, et que rien d’autre ne devait compter à leurs yeux. Jamais Akira n’aurait imaginé convoler un jour devant un prêtre tzigane ! C’était terriblement inconvenant... et fantastiquement délicieux !

La foule cria son approbation. Coll servit le whisky, tandis que Bruno et sa troupe improvisaient un concert avec leurs instruments de musique.

Qui avait besoin d’une salle de bal quand on avait un grand feu de joie, les étoiles scintillantes au-dessus de la tête, un tapis de fleurs pourpres, vertes et violettes sous les pieds et la compagnie de tous les gens qu’on aimait ?

Ils firent la fête jusque tard dans la nuit, sans qu’Akira se détache une seule seconde de l’homme qu’elle aimait.

Du moins jusqu’à ce que sa mère l’aborde et lui fasse signe de la suivre.

— Viens, ma chérie. Ce soir, tu dormiras près de moi.

37

Geordie n'avait pas eu de miroir pour s'habiller avant la cérémonie mais, debout au sommet de Dun Shith, près de la pierre levée léguée par ses ancêtres écossais, il se sentait dans une tenue plus qu'adéquate au lieu et à l'occasion, avec son plaid, son pourpoint de velours, sa chemise en lin, sa cravate et ses cheveux noués sur la nuque en catogan.

— Êtes-vous prêt, Votre Grâce ? s'enquit Bruno.

Une sorte de chatouillement lui taquina l'estomac.

— Oui.

Les mains dans le dos, il baissa les yeux vers le bas de la colline, en direction du chemin qui sinuait entre les arbres et que bordait une herbe si verte qu'elle semblait sortie d'une peinture.

Il se surprit à se balancer sur les talons et se força au calme. Jamais il n'avait eu autant la certitude d'avoir pris la bonne décision.

Ses noces avec Elizabeth avaient été fastueuses – une comédie sans substance, une farce vaine. Il y avait eu les fiançailles, les bans, les bals, les requêtes au roi Guillaume... Autant d'étapes obligées vers une union qu'il avait considérée comme une corvée. Et Elizabeth aussi.

Mais il ne voulait plus songer au passé.

Aujourd'hui il se tenait dans l'air froid du matin, sur l'herbe couverte de rosée écossaise, entouré par son clan et ses proches. Les oiseaux chantaient et des panaches de vapeur sillonnaient les cieux. Il huma l'odeur vivifiante des Highlands. Bruyère et fleurs sauvages animaient le paysage, telles des fées flottant parmi les hommes pour déposer sur les épaules de chacun des gouttelettes magiques de bonheur. Voilà en quoi devrait toujours consister un mariage : en une alliance de deux âmes au milieu de la création divine, sans pompe superflue ni la présence de beaux-parents envahissants, libérée du carcan d'une bienséance étouffante.

Il inspira une nouvelle bouffée d'air frais... Et Akira apparut au détour du sentier.

Il poussa un soupir, le cœur gonflé de joie, tandis que le monde autour de lui se perdait dans un brouillard diffus – les fleurs, l'herbe, les invités, les fées...

Sa promise était la plus éblouissante créature qu'il eût jamais vue. Ses cheveux noirs étaient couronnés de bruyère des montagnes à la floraison tardive, dont le violet intense soulignait la nuance indigo de ses iris. Leurs boucles laissées libres effleuraient ses hanches tandis qu'elle montait vers lui d'une démarche lente et gracieuse. Elle s'était habillée pour l'occasion d'une simple tunique bleue, lacée sur le devant, dont la simplicité flattait la beauté de sa silhouette. Elle tenait à la main un petit bouquet de bruyère violette et de fougère, au ruban de dentelle agité par la brise. Et surtout, elle portait sa plus belle parure sur son visage : un sourire radieux – ce sourire dont il était tombé amoureux.

Quand elle pénétra dans le cercle de pierres levées, ses yeux étincelèrent au soleil et une cornemuse entama une ballade des Highlands.

Il lui prit la main avec émotion.

— Bien le bonjour, *mo leannan*.

— Bien le bonjour.

Une rougeur adorable s'épanouit sur ses joues alors que le son de la cornemuse se dissipait dans le vent léger.

— Je n'ai jamais vu de femme aussi adorable que toi.

Elle lui lança un petit clin d'œil.

— Ni moi d'homme aussi fringant.

Bruno s'éclaircit la gorge en brandissant une étole.

— Donnez-moi vos mains.

L'oncle d'Akira lia leurs poignets avec la bande d'étoffe, pendant qu'Annis et Scota les entouraient d'un cercle de bruyère fraîche.

Le pouls d'Akira battait à un rythme régulier contre la main de Geordie tandis que Bruno maintenait leurs poignets soulevés, attendant que les filles aient achevé leur rituel.

Puis il s'adressa à la promise et à son promis.

— Le cercle est complet. Vous vous trouvez désormais sur une terre consacrée, entourée par la Terre Mère d'un anneau qui ne peut être rompu. Me comprenez-vous ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

— Le cercle en lui-même est continu. Il est magique et infini. Il ne changera jamais et s'adaptera pourtant toujours, récita Bruno en se balançant d'avant en arrière.

Akira faisait de même et, d'un coup de coude, incita Geordie à l'imiter.

— Tel le cercle, l'amour est infini, sans borne ni restriction. Dans la lumière comme dans l'ombre, il s'épanouit et fleurit. L'amour existe par lui-même et en lui-même. Il ne peut être forcé. Il ne connaît pas de limite. Il ne peut être enlevé aux amoureux. Votre amour est un don que vous vous accordez l'un à l'autre, avec révérence et honneur.

Bruno resserra l'étole autour de leurs poignets.

— Vous devez jurer l'un à l'autre le don sacré de votre amour.

Il accompagna ces paroles d'un hochement de tête à l'adresse de Geordie, qui enchaîna :

— Je te jure mon amour, à toi et à toi seule.

Akira le gratifia d'un sourire.

— Je te jure mon amour aussi, à toi et à toi seul. Je n'ai jamais aimé ni n'aimerai jamais aucun autre homme.

Bruno leva leurs mains jointes au-dessus de sa tête.

— Quand deux personnes s'unissent parce que leurs âmes ont trouvé l'amour de leur vie, c'est le don le plus sacré entre tous. Ils forment un couple aux yeux du ciel, des étoiles et de la terre de nos mères. Ils ne sont plus qu'un seul être et leurs cœurs battent à l'unisson.

L'exubérant saltimbanque à la coiffure rebelle dénoua l'étole avec un grand sourire.

— Félicitations ! Vous êtes mariés.

Geordie sentit son cœur exploser de félicité.

Jamais il n'avait connu un tel bonheur.

Serrant son épouse dans ses bras, il baissa la tête et lui donna un baiser – non pas un baiser de cérémonie religieuse mais une caresse tendre, comme pour sceller leur union d'un lien qui ne serait jamais rompu.

Dès l'instant où elle avait débouché du chemin pour rejoindre Geordie à l'intérieur du cercle nuptial, Akira s'était sentie comme sur un nuage. Tout paraissait magique et vraiment béni par les fées. Pendant la cérémonie, d'ailleurs, elle avait eu l'impression de flotter avec lui dans les airs. Ce ne fut que lorsqu'il l'embrassa qu'elle prit conscience d'avoir les pieds sur terre.

Et maintenant, la musique tourbillonnait autour d'eux tandis que les invités dansaient et faisaient la fête, tout en mangeant du gibier rôti et en buvant le whisky des MacDonell.

Assis près d'elle sur un plaid, Geordie mordit dans un croquant au miel et lui tendit le biscuit.

— Hmm... Préparé ce matin même par les gens du coin. Goûte-moi ça.
Elle prit du bout des lèvres un morceau de la pâtisserie qui fondit sur sa langue.

— Hmm, c'est doux et tendre !
Il lui présenta une chope en étain.

— Tiens, prends-en une gorgée.

Le whisky devenait moelleux au contact du gâteau, mais il n'en brûla pas moins la gorge d'Akira qui s'essuya la bouche.

— Alors, ça te plaît ? s'enquit-il.

— Beaucoup.

Rien n'aurait pu gâcher son plaisir en cet instant. Comment en était-elle arrivée là ? À épouser un duc ?

Non, pas un duc, songea-t-elle : un robuste Highlander qui est désormais à moi pour toujours.

Oliver s'approcha.

— Les chevaux sont prêts, Votre Grâce.

La jeune femme haussa les sourcils.

— Les chevaux ?

Geordie lui adressa une moue malicieuse.

— Tu ne pensais quand même pas passer ta nuit de noces sous la tente ?

Le cœur d'Akira manqua un battement. Oh, comme elle aimait qu'il la regarde avec cet air coquin...

— Aurais-tu un plan ?

— J'ai toujours un plan.

Et comme les montures étaient sellées, cela signifiait qu'ils allaient chevaucher plus loin qu'un kilomètre ou deux. Elle se pencha vers lui.

— Et maman ? Et mes sœurs ?

Geordie feignit de se renfrogner.

— Ce ne sont pas elles que j'ai épousées.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il lui caressa la joue du bout des doigts.

— Ne t'inquiète pas, *mo leannan*. Oliver veillera à ce qu'elles nous retrouvent à Huntly.

Il lui fit un clin d'œil.

— Mais ne tardons pas à partir, tant qu'il reste un peu de jour.

Ils s'éclipsèrent discrètement.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, une fois en selle.

— À mon pavillon de chasse, répondit Geordie en se dirigeant vers le nord-ouest.

— Parce que tu as des terres par ici ?

— J'en ai un peu partout, y compris dans des endroits que la reine elle-même ignore.

Ils chevauchèrent pendant une heure, peut-être deux. Akira avait perdu la notion du temps. Elle était avec son homme, son Highlander, et cela lui suffisait. Sa famille était en sécurité. Plus aucun souci ne la tourmentait.

Ils arrivèrent enfin dans une clairière où Geordie arrêta sa monture.

— Bonté divine, murmura la jeune femme en avisant un petit manoir flanqué de deux tourelles. C'est ça que tu appelles un pavillon de chasse ?

— Oui, je sais, c'est un peu rustique, mais je me suis dit que tu n'y verrais pas trop d'inconvénient. Après tout, c'est mieux qu'une tente.

À l'intérieur, éclairant le vestibule, un feu flambait dans l'âtre d'une cheminée où elle aurait pu se tenir debout.

— Il y a un gardien ?

Geordie lui prit la main.

— Oui, mais il ne nous dérangera pas. Viens. Une bonbonne de vin nous attend dans la chambre de maître.

Akira le suivit dans un escalier en colimaçon. Leurs pas résonnaient comme s'ils étaient seuls au milieu des Highlands. Geordie la conduisit le long d'un couloir, avant d'ouvrir une porte et de s'effacer devant elle en s'inclinant.

— Milady...

Elle le salua d'une révérence.

— Votre Grâce.

Il la suivit dans la pièce et lui prit la main.

— Tu seras toujours pour moi ma seule vraie duchesse. Et tu ne manqueras jamais de rien.

Se fondant dans ses bras, elle ferma les yeux et l'embrassa. Il la souleva dans les airs pour l'emmener près de la cheminée.

Elle déboucla la broche qui retenait son plaid à son cou et laissa tomber le tartan sur le plancher.

— Le feu est bien chaud, murmura-t-elle d'une voix rêveuse.

À peine consciente de son environnement, elle jeta un œil au lit à baldaquin. Une bonne flambée et une bonne couche : ils n'avaient réellement besoin de rien d'autre en cet instant.

Geordie prit une inspiration frémissante quand elle tira sur les lacets de sa tunique.

— Je veux te voir nue.

Elle tressaillit de la tête aux pieds. Elle aussi avait envie d'être nue – avec lui, peau contre peau. Voilà des nuits qu'elle aspirait à partager son lit, à être

étreinte par lui avec toute la passion que Dieu avait donnée aux êtres humains pour se chérir les uns les autres, à se lover dans ses bras et être aimée par lui comme si elle était la reine des fées.

Elle demeura parfaitement immobile tandis qu'il la dépouillait de ses vêtements, couche après couche. À chaque pièce d'habit qui chutait à terre, l'intérieur de ses cuisses frémissait un peu plus, la chaleur qui couvait au creux de son ventre montait d'un cran et le bout de ses seins devenait plus sensible, appelant le contact des lèvres de Geordie.

Quand enfin il l'eut débarrassée de sa chemise, elle trouva terriblement érotique d'offrir son corps à ses regards alors qu'il était lui-même encore vêtu. Elle le vit entrouvrir les lèvres et reculer pour mieux lui faire l'amour avec les yeux.

Mais cela ne lui suffisait pas.

Elle se rapprocha et fit courir sa main sur son ventre, dont les muscles saillaient à travers le tissu de sa chemise.

— À ton tour, dit-elle.

Il sourit.

— Je crois que je vais t'aider un peu.

Elle eut à peine le temps de ciller qu'il avait déjà enlevé son pourpoint, dégrafé son plaid à l'épaule, débouclé son ceinturon et laissé tomber son kilt sur le sol !

Comme il empoignait le bas de sa chemise, Akira le retint.

— Je m'en charge, chuchota-t-elle, chaque parcelle de sa peau embrasée de désir.

Elle souleva lentement le vêtement. Très lentement. Jusqu'à ce qu'il prenne le relais pour faire passer la chemise par-dessus sa tête. Puis elle effectua un pas en arrière et le contempla, émerveillée comme au premier jour par la perfection sculpturale de son corps sur lequel dansaient les lueurs du feu. Elle ne put s'empêcher d'en approcher les mains, de caresser son épiderme satiné, d'effleurer le sillon de poils noirs qui plongeait vers la touffe sombre et frisée au-dessus de sa virilité érigée.

Mais elle s'abstint de toucher son membre – pour le moment, du moins. Se rapprochant encore, elle posa un doigt au milieu de son torse tout en lui léchant la commissure des lèvres.

— Cette fois-ci, c'est moi qui vais te posséder.

Il gémit, d'un feulement bas et sauvage indiquant combien l'idée lui plaisait.

Elle baissa la main et, sentant son nombril, caressa son ventre tout autour.

Il geignit de nouveau, avec une ardeur qui remua profondément Akira.

— Tu vas finir par me rendre fou de désir, à me taquiner ainsi, dit-il.

Elle fit descendre sa main un peu plus bas.

— Mais c'est bien ce que je souhaite, lâcha-t-elle d'une voix rauque qui la grisa elle-même.

Quand elle empoigna doucement sa verge tendue, il roula les yeux en arrière et ses genoux fléchirent.

— Mon Dieu...

Le souffle coupé par sa propre audace, elle se mit à le masser de bas en haut.

— Est-ce que je peux t'embrasser là, comme tu me l'as fait ?

Il frémit et plongea son regard dans le sien.

— Je t'en prie.

Elle s'humecta les lèvres et baissa les yeux.

— Cela ne risque pas de te faire mal, au moins ?

Il sourit.

— Un baiser ? Jamais !

Il recula vers le lit sur lequel il s'allongea. La jeune femme se glissa jusqu'à lui et, saisissant son énorme membre, posa la bouche sur son extrémité. Geordie laissa échapper un grognement qui fit vibrer tout son corps. Encouragée, elle se mit à le lécher timidement.

— Oui, comme ça, Akira... c'est bien...

Enhardie, elle ouvrit grand les lèvres et passa la langue tout le long de sa hampe de chair frémissante. Il se mit à haleter et à gémir de plus en plus fort, en rythme avec le mouvement de sa bouche.

À la fin, il l'attira vers lui.

— En selle, femme !

Elle déglutit.

— D'accord.

— Monte-moi comme un cheval.

Et elle l'enfourcha, le corps en feu, le vagin palpitant de désir. Balançant les hanches, elle frotta sa moiteur le long de sa virilité.

— Il faut que j'entre en toi, que je te sente tout autour de moi, dit-il en agrippant ses hanches pour accentuer son mouvement.

Elle avait envie qu'il lui fasse l'amour. Plus il haletait, plus elle avait faim de lui.

Recherchant une friction plus intense, plus profonde, elle lui empoigna les épaules pour s'empaler sur son érection.

Le regard noisette de Geordie étincela de volupté. On eût dit un dieu de la passion !

— Ne. T'arrête. Pas, grommela-t-il, les doigts serrés sur ses fesses pour lui imposer la cadence.

Des ondes de plaisir ébranlèrent la chair de la jeune femme. Elle se concentra sur Geordie, sur sa beauté surhumaine tout en agitant le bassin avec une frénésie redoublée.

— Je jouis... lâcha-t-il en arquant les reins.

Deux poussées de plus, et ce fut au tour d'Akira de s'abîmer dans un maelström de passion dévorante. Elle cambra le dos et cria de volupté, le corps secoué de spasmes.

Puis elle retomba sur la poitrine de Geordie, éreintée, comblée... aimée.

Il lui caressa doucement l'échine.

— Alors, ma femme, était-ce bon ?

— Incroyablement merveilleux, répondit-elle, encore prise de tressaillements intimes.

— Et tu ne sais pas le meilleur ? reprit-il en lui administrant un petit bécot sur la bouche. Nous pourrions recommencer autant de fois que nous le voudrions. Et cela, la vie entière !

38

Deux jours plus tard, Geordie et Akira rattrapèrent le cortège des Gordon à proximité de Huntly. Laini, Scotla et Kynda voyageaient en carriole, tandis qu'Annis montait à cheval et fermait la marche avec Oliver.

Akira sourit et adressa un haussement de sourcils entendu à son mari.

— J'ai comme l'impression que ma sœur en pince pour ton lieutenant.

Geordie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Hmm, hmm, fit-il. Oliver est quelqu'un de bien.

— Tu approuves donc leur fréquentation ?

— Totalement.

— Bon. Dans ce cas, je n'ai pas à m'en inquiéter non plus.

Un lent sourire étira les lèvres de Geordie.

— Nous allons d'abord nous rendre au château pour embrasser Alexander et Jane. Nous irons ensuite installer ta famille dans le petit manoir.

Akira n'eut pas besoin de voir le château à l'horizon pour savoir qu'ils approchaient : Geordie avait repris un ton de commandement indiquant qu'il avait rendossé son attitude de maître des lieux – attitude qu'il allait peut-être devoir légèrement amender pour rester son Geordie, même à Huntly.

— Et si, moi, je pensais qu'on devrait plutôt procéder autrement ? répliqua-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— Mais Alexander et Jane vont savoir que nous sommes arrivés.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire : et si je n'étais pas d'accord avec toi ? Prendrais-tu au moins un moment pour considérer mon point de vue ?

— Tant que cela ne risque pas de faire de la peine à mes enfants, je suis tout à fait prêt à t'écouter.

— Excellent, approuva-t-elle. Alors j'estime aussi que nous devrions d'abord passer par la cour du château, et emmener ensuite Alex et Jane avec nous au petit manoir.

Une pensée subite la traversa.

— Tu es sûr qu'Elizabeth ne sera pas là ? s'enquit-elle avec une moue anxieuse.

— Je peux te le certifier. Avant de quitter Dunkeld, j'ai reçu un message de M. Wallis me confirmant qu'elle était repartie en Flandre.

— Dieu merci ! s'exclama-t-elle en frappant dans ses mains, avant d'esquisser un sourire. J'ai hâte de voir la tête que va faire maman.

Geordie lui rendit son sourire avec un clin d'œil malicieux.

— Et moi donc !

L'arrêt devant le château fut bref. Geordie s'abstint de prévenir ses enfants qu'ils avaient une belle-mère, mais ceux-ci n'en furent pas moins ravis de les revoir tous les deux et acceptèrent avec un bel enthousiasme de les accompagner au petit manoir. Alex monta derrière son père, et Jane derrière Akira.

La jeune fille lui enlaça la taille.

— Je savais que vous reviendriez, lui confia-t-elle à l'oreille.

— Vraiment ?

— Oui. Parce que papa vous aime.

Akira regarda Geordie.

— Je pense que tu devrais leur dire...

— Nous dire quoi ? repartit Alexander. Que tu as trouvé un moyen d'épouser Mlle Akira ?

Geordie eut un reniflement incrédule.

— Qu'est-ce qui a pu te donner une idée pareille ?

Le garçon leva les yeux au ciel.

— Doux Jésus, j'ai douze ans, papa. Je ne suis plus un gamin.

— Surveille ton langage, fils.

Akira porta une main à sa bouche pour cacher son sourire.

— Bon... reprit Geordie. Eh bien, oui, *lady* Akira est désormais votre belle-mère.

— Je le savais ! couina Jane. Vous allez rester avec nous pour toujours !

Le cortège s'arrêta devant le petit manoir. Akira et Jane descendirent pour rejoindre la carriole. La jeune femme fit les présentations – ce qui lui prit une éternité, du moins pour Jane, qui finit par saisir la main de Kynda pour l'entraîner vers la résidence.

— Viens, je te fais visiter les chambres à l'étage.

La jeune fille qui avait volé les clés du capitaine pour libérer sa sœur, sourit comme si elle venait d'être embrassée par la reine en personne.

— Il y en a beaucoup ? demanda-t-elle.

— Plein ! Allons, viens, partons à l'aventure !

Et elles disparurent à l'intérieur avec des cris ravis.

Geordie aida Laini à descendre de la carriole et, après lui avoir rendu sa canne, lui offrit son bras.

— Désirez-vous voir votre nouveau foyer, madame ?

Laini blêmit et désigna le bâtiment.

— Ça ?

— Oui.

La brave dame vacilla, obligeant Geordie à raffermir sa prise sur son bras.

— Saintes fées, je crois que j'ai besoin de me pincer !

Alexander présenta son bras à Scota.

— Puis-je vous escorter à l'intérieur ?

— Euh, fit l'adolescente en rougissant, avant de glisser une main timide dans le creux de son coude. Mille mercis.

— Je m'entraîne à être duc, expliqua le garçon en bombant le torse.

Scota sourit.

— Vous semblez vous débrouiller déjà fort bien, milord.

Akira les regarda avec un sourire ému.

Bonté divine, voilà qui promettait : ils venaient à peine de se rencontrer !

L'oncle Bruno lui tapota l'épaule tout en la suivant avec les autres dans le petit manoir.

— Je savais que tu finirais par attraper un gros poisson, lui murmura-t-il. Tu es vraiment la reine des fées !

Quand tout le monde se fut installé dans le petit manoir et que Laini se fut remise du choc d'être passée d'une mesure au sol de terre battue à un pavillon décoré à la dernière mode de France, Geordie se sentit autorisé à arracher son épouse à toute cette excitation pour partager avec elle un petit moment d'intimité.

Sitôt revenu avec elle dans l'immense salon du château aux murs ornés de trophées de chasse, il l'étreignit pour l'embrasser.

— J'ai attendu cet instant pendant tout l'après-midi.

— Moi aussi, avoua-t-elle en lui rendant son baiser. Sais-tu que je ne connais pas encore ta chambre ?

Il souleva sa rose tzigane dans ses bras.

— Nous allons remédier à cette lacune séance tenante !

Il monta l'escalier d'honneur avec elle. La jeune femme lui paraissait aussi légère qu'une plume !

— Que préfères-tu ? Visiter d'abord ta chambre de duchesse ou ma chambre de duc ?

Elle eut une moue dubitative.

— J'ai bien conscience que ton ancienne épouse et toi n'étiez pas dans les meilleurs termes avant même votre divorce, mais une duchesse n'est-elle pas censée dormir auprès de son mari ?

— Pas toujours, hélas, quand il s'agit uniquement d'une alliance dynastique et non d'un mariage d'amour.

Il gloussa en la couvant des yeux. Jamais il ne se laisserait de plonger son regard dans ces deux lacs bleus dont la profondeur semblait encore accrue par leurs franges de cils noirs.

— En outre, la duchesse se doit de disposer de ses propres appartements, ajouta-t-il pour la taquiner. C'est l'étiquette qui l'exige.

— Ah, fit-elle en détournant la tête, les lèvres pincées.

— Cela dit, j'aimerais beaucoup que nous fassions chambre commune.

— Vraiment ?

Il opina du chef.

— Mais que deviendra alors la chambre de la duchesse ?

— Ce que tu voudras. Tu n'auras qu'à la retapisser et la meubler à ta convenance : il est toujours agréable d'avoir un petit coin à soi.

Il pensait que cette perspective lui plairait, mais il la vit se renfrogner.

Il s'arrêta dans le couloir.

— Qu'est-ce qui te tracasse, Akira ?

— J'ai l'impression d'avoir tant à apprendre... Lors de mon premier séjour entre ces murs, je me sentais mal à l'aise – déplacée.

— Crois-moi, tu es tout à fait à ta place ici. Tu es l'amour de ma vie et je ne veux plus te lâcher.

— Je crains que les domestiques ne se moquent de moi.

— Ils n'oseront pas, ou ils auront droit à une sévère réprimande. Je ne tolérerai pas qu'on te manque de respect. Ni à aucun membre de ta famille.

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Cela ne va quand même pas être facile, au début.

— Je pense pour ma part que tu t'habitueras beaucoup plus vite que tu ne le crois à ton rôle de maîtresse de Huntly.

— J'espère que tu as raison.

Il poussa du pied la porte de sa chambre et porta Akira à l'intérieur.

— Nos appartements, Votre Grâce.

Elle cilla en le regardant, au lieu d'admirer la pièce.

— C'est la première fois que tu m'appelles « Votre Grâce ».

Il la reposa sur le plancher et lui embrassa le front.

— Ça te plaît ?

— Je ne sais pas trop.

— Alors je ne te donnerai ce titre que lorsque j’aurai à te parler de sujets fort sérieux.

— Bien, approuva-t-elle en lui prenant la main avant de s’avancer dans la chambre.

Les yeux écarquillés, elle s’arrêta devant le lit à baldaquin de soie rouge.

— Cela semble assez grand, à première vue.

— Tu plaisantes ? répliqua-t-il en gloussant. C’est le plus grand lit qui existe d’Inverness à Aberdeen !

— Tant mieux, répondit-elle avec une lueur canaille dans le regard, car il va bien falloir une couche de cette taille pour accueillir nos ébats !

À ces mots, il sentit son cœur monter au septième ciel.

— Ma vie durant, j’ai voulu entendre ces paroles !

Elle poussa un petit cri de plaisir quand il la souleva de nouveau dans ses bras pour retomber avec elle sur le matelas royal.

— Alors que la fête commence, duchesse de mon cœur...

Note de l'auteure

Merci d'avoir partagé avec moi l'histoire du duc des Highlands ! J'ai pris un plaisir incroyable à l'écrire. Elle s'inspire très librement de la vie de George Gordon, premier duc de Gordon. Je me suis permis une pléthore de libertés quand j'ai appris qu'en son temps, il était considéré comme un libertin et un gandin. Du reste son épouse, la duchesse Elizabeth, a bel et bien obtenu le divorce avant de se retirer dans un couvent de Flandre !

Entre autres licences, j'ai modifié l'âge du duc pour que ce récit s'inscrive dans la sphère temporelle de la série des Seigneurs des Highlands. Le duc de Gordon était un jacobite, et c'est en 1689 qu'il a tenu le château d'Édimbourg contre les protestants. Il a fini cependant par entrer dans les bonnes grâces de la reine Anne, qui l'a adoubé chevalier de l'ordre du Chardon.

Mais, en vrai Gordon, il ne sut rester tranquille bien longtemps et, en mars 1708, il fut arrêté avec plusieurs autres pairs du royaume pour leur implication dans la tentative avortée de débarquement de l'« Ancien Prétendant ». Ils eurent la chance (cette fois-ci) d'être tous relaxés et de garder terres et titres.

Cependant, tous les anges déchus méritent de se racheter et j'ai estimé de mon devoir de donner à Sa Grâce, le duc de Gordon, l'occasion de connaître le véritable amour.

Akira Ayres est un personnage inventé. En revanche, le Conseil privé d'Écosse a réellement voté le bannissement de tous les Tsiganes du royaume à la fin du XVII^e siècle. La plupart des descendants de gens du voyage ont alors cherché refuge en Angleterre, mais une partie s'est fondue dans la société de l'époque, renonçant à ses mœurs nomades pour s'installer dans les bourgs de la région, à l'instar de la famille d'Akira.

La bataille de la lande de Hoord est aussi une invention – mais pas sir Coll de Keppoch, dont j'ai toutefois également modifié l'âge de quelques années. J'ai par ailleurs altéré le nom de son clan, qui était MacDonald, pour le transformer

en MacDonell, afin d'éviter toute confusion avec le héros de *The Valiant Highlander*, Donald MacDonald. Je pressens toutefois que sir Coll aura droit à sa propre histoire dans un avenir pas trop lointain...

J'espère que le prochain volume de la série, *The Highland Commander*, saura également vous plaire. Il mettra en scène Aiden Murray, le beau jeune homme qui apparaît à un moment dans ce livre et qui rencontre Geordie alors que ce dernier attend d'être reçu par le marquis d'Atholl (qui devint plus tard le duc d'Atholl).